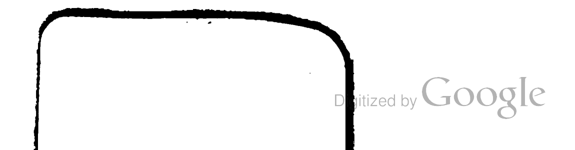




MONSIEUR NOSTRADAMUS

AUTRES OUVRAGES DE MLLE ZÉNAÏDE FLEURIOT

Aigle et Colombe, 4ᵉ édition	3 »
Une Parisienne sous la foudre, 4ᵉ éd.	2 50
Notre Capitale Rome, 2ᵉ éd.	4 »
La Clef d'or, 3ᵉ éd.	2 »
Yvonne de Coatmorvan, 4ᵉ éd.	2 »
Sans Beauté, 7ᵉ éd.	2 »
L'Oncle Trésor, 3ᵉ éd.	2 »
Les Mauvais Jours, Siége de Paris	2 »
Le Théâtre chez soi	2 »
Réséda, 4ᵉ éd.	2 »
La Vie en famille, 7ᵉ éd.	2 »
Un Cœur de Mère, 4ᵉ éd.	2 »
Le Chemin et le But, 3ᵉ éd.	2 »
Les Prévallonnais, 3ᵉ éd., 2 vol.	4 »
Sans nom, 3ᵉ éd.	2 »
Au Hasard, 2ᵉ éd.	2 »
Histoires pour tous (Bibliothèques populaires), 6ᵉ éd.	2 »
Ce pauvre Vieux! 4ᵉ éd.	2 »
Marga, 5ᵉ éd.	2 »
Mon Sillon, 4ᵉ éd.	2 »
Histoire intime, 4ᵉ éd.	2 »
Alix, 5ᵉ éd., 2 vol.	4 »
Notre Passé, 4ᵉ éd.	2 »
A l'Aventure, poésies	1 50
Une chaîne invisible, 4ᵉ éd.	2 »
Une année de la vie d'une femme, 4ᵉ éd.	2 »
Mes Héritages, 4ᵉ éd.	2 »
Petite Belle, 3ᵉ éd.	2 »
Deux Bijoux, 3ᵉ éd.	2 »
Les Pieds d'argile, 2 vol., 3ᵉ éd.	4 »
Armelle Trahec, 4ᵉ éd.	2 »
Le petit Chef de famille, 3ᵉ éd.	2 25
Plus tard ou le jeune chef de famille	2 25
Miss Idéal, 3ᵉ éd.	2 25
En Congé, 2ᵉ éd.	2 25
Bigarrette	2 25

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

MONSIEUR NOSTRADAMUS

OUVRAGE

Illustré de 36 gravures dessinées sur bois

Par ADRIEN MARIE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1877

MONSIEUR NOSTRADAMUS

I

L'ASTRONOME ET SON SATELLITE.

S'il est à Paris un lieu qui ne participe guère au tumultueux mouvement de sa vie industrielle, commerciale et élégante, c'est la belle avenue de l'Observatoire, qu'on a malheureusement séparée du jardin du Luxembourg par des rues inutiles percées au travers de la magnifique allée qui reliait le palais à son savant vis-à-vis. Au bout de l'avenue, formée par un quadruple rang d'arbres, s'élève l'Observatoire, assez modeste de proportions, mais fort majestueusement isolé, comme il convient au temple de cette science élevée, qui ne se vulgarise que dans les almanachs. Le silence enveloppe le monument. De loin en loin un omnibus sort de la rue d'Enfer, mais s'éloigne bien vite vers le boulevard Saint-Michel; quelques passants à l'habit râpé, à l'air famélique, des groupes d'enfants pauvres, des religieuses (car il n'est pas d'endroit solitaire où la charité ne les conduise), remontent parfois l'avenue. Dans l'après-midi, des prêtres et des hommes du monde, dont le front grave et le regard distrait révèlent la qualité de savants, franchissent la grande grille qui ferme la cour silencieuse. Il n'y a pas d'autre mouvement ni d'autres passants.

Un matin du mois de décembre, l'avenue était absolument déserte. Des nuées de pigeons picoraient paisiblement en volc-

tant, quelques chiens semblaient jouer au pugilat entre les arbres, et cette solitude enchanta une demi-douzaine d'écoliers qui débouchaient de la rue Cassini, la casquette sur le coin de l'oreille, la besace de cuir en bandoulière et les mains dans les poches.

« Finissons ici notre partie, il n'y a personne, » dit celui qui marchait le premier.

Aussitôt de chaque poche sortit une toupie ornée de sa spirale de ficelle; les casquettes furent lancées au pied des troncs d'arbres, et le plus grand des enfants prenait du champ pour lancer sa toupie, quand une voix cria :

« Attendez, laissez passer M. Nostradamus. »

La grille de l'Observatoire venait de se fermer derrière un vieillard suivi par une dame aux cheveux gris. Le vieillard était grand et portait sur de larges épaules une tête qui ne manquait pas de caractère. Son front — il avait son chapeau à la main — était scientifiquement bosselé, ses grands yeux à fleur de tête regardaient en haut et des lèvres pensives se dessinaient en relief sur des joues rasées avec soin.

La dame était courte et raide de taille. A travers les broderies d'un voile noir, on distinguait une longue figure blanchâtre, dont le trait saillant était un nez audacieusement busqué qui se terminait comme un V. Elle marchait à tout petits pas auprès du majestueux vieillard, et, bien qu'ils fussent ensemble, chacun d'eux semblait parfaitement isolé de l'autre.

« Bonjour, monsieur Nostradamus, » crièrent les enfants lorsque les deux promeneurs approchèrent.

Le regard du vieillard se baissa sur la troupe enfantine et il sourit très-doucement.

« Bonjour, mes amis, dit-il en mettant son chapeau qu'il tenait à la main, par distraction sans doute.

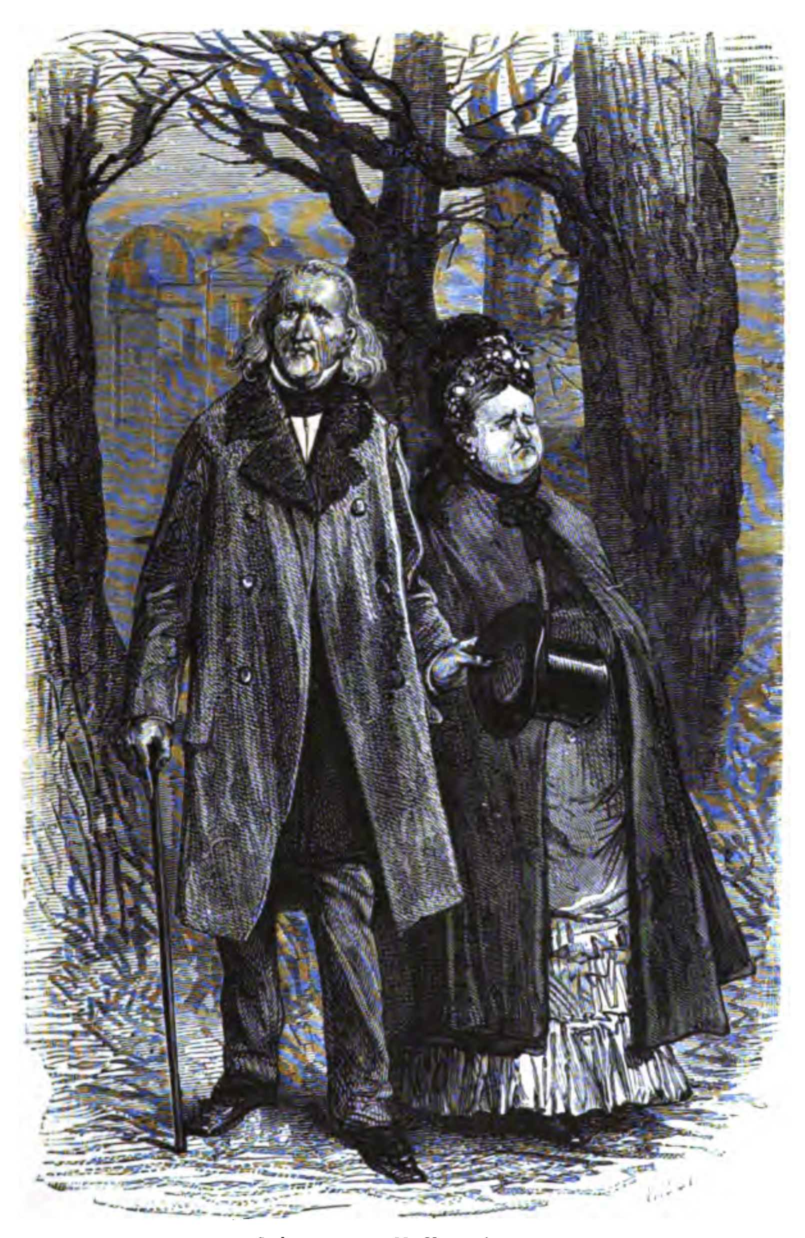
— Quel temps fera-t-il demain, monsieur Nostradamus? demanda un des joueurs, en regardant le ciel qui était bas et uniformément gris.

— Un temps charmant pour vous, écoliers. Demain vous pourrez vous battre à coups de boules de neige. »

Les enfants trépignèrent de joie.

« Demain il neigera, bien vrai, monsieur? s'écrièrent-ils.

— Demain il aura neigé. Ce soir et cette nuit il tombera pro-



Laissez passer M. Nostradamus.

bablement assez de neige pour que demain vous puissiez faire un bonhomme grand comme le maréchal Ney. »

Et le vieillard tendit le bras vers la statue peu digne du grand nom de Rude, dont on apercevait l'étrange silhouette.

De nouveaux cris d'enthousiasme saluèrent cette nouvelle.

« Je ferai un cheval de neige, s'écria un gamin.

— Moi, une sphère avec des montagnes.

— Moi, une citadelle avec des canons. »

Le vieillard sourit de nouveau, et s'éloigna en disant à sa compagne :

« Quels êtres heureux que les enfants, Geneviève !

— Ils sont plus heureux qu'ils ne rendent heureux, monsieur, répondit-elle assez maussadement.

— Pas toujours.

— Vous êtes la faiblesse même pour eux, mon pauvre ami, chacun le sait.

— Je ne dis pas. Je vous assure, Geneviève, qu'il y a une certaine analogie entre les vieillards et les enfants. Votre père le trouvait comme moi. Que de fois, le jeudi, nous nous sommes arrêtés dans cette avenue pour regarder jouer les écoliers ! Nous en oubliions notre problème du jour.

— Mais vous vous rattrapiez le soir. Quand je disais à papa : « Pourquoi donc le jeudi ne voulez-vous point vous coucher à « votre heure ordinaire? » il me répondait : « C'est que Maurebel « et moi avons babillé avec les enfants de l'avenue. » Je me souviens très-bien du jour où ils vous appelèrent Nostradamus pour la première fois.

— Moi, je ne m'en souviens pas, Geneviève.

— Comment ! c'était le jour où nous prîmes l'appartement du troisième pour nous rapprocher de vous. Papa, qui était si gai, me dit : « Il faut acheter des dragées, ma fille, car notre repas « d'inauguration sera un repas de baptême. » Je ne pouvais le comprendre, comme vous le pensez. Alors il ajouta : « Eh ! oui, « les gamins de l'avenue, émerveillés de voir que Maurebel leur « prédit toujours exactement le temps qu'il fera, l'ont baptisé « Nostradamus. Il a beaucoup remercié ses parrains, et je crois « que le nom lui demeurera. » Il vous est demeuré en effet, et dans la maison même on vous appelle souvent ainsi.

— Et dans l'avenue je n'aurai jamais d'autre nom. Cependant

les enfants qui m'interpellent aujourd'hui n'ont pas participé à mon baptême, il me semble.

— Bon, vos parrains ont vingt ans à cette heure; mais il se mêle tous les jours des nouveaux aux anciens : ce sont ceux-là qui perpétuent la tradition. Que de fois j'ai entendu un ancien dire à un nouveau : « Ce vieux monsieur qui passe, c'est Nostrada- « mus; il sait toujours le temps qu'il fera ! »

Tout en causant ainsi, ils avaient traversé la large allée au bout de laquelle se dresse l'élégant palais des Médicis, et, prenant le jardin en biais, ils gagnèrent une des grilles qui ouvrent sur la rue Bonaparte. Après avoir longé quelque temps la rue de Vaugirard, ils tournèrent l'angle de la vieille rue Cassette, qui possède de belles résidences et d'antiques habitations sur son étroit pavé. Ils la descendirent jusqu'au numéro 4, passèrent par une très-antique porte cochère, sous laquelle se blottissait la loge du concierge, et, traversant une cour pavée, entrèrent dans une maison étroite et haute, dont les deux premiers étages étaient ornés de balcons Louis XV.

Ils montèrent lentement cinq étages d'un escalier de pierre, à rampe de fer ouvragée, qui allait se rétrécissant et se simplifiant dans son mouvement ascensionnel. Arrivé sur le dernier palier, le vieillard poussa un soupir de soulagement et s'appuya contre la muraille grise, pendant que sa compagne introduisait une clef dans la serrure d'une porte de chêne. Un des battants s'ouvrit, Mme Geneviève saisit son compagnon par un des larges revers de son paletot fourré et le poussa amicalement en avant; puis elle entra derrière lui et ferma la porte. Le vieillard marcha lentement le long d'un corridor sur lequel donnaient quatre portes ouvertes au large, ce qui permettait d'inspecter tout l'appartement à coups d'œil : ce que fit Mme Geneviève. Son premier coup d'œil de gauche glissa dans une salle à manger confortablement meublée, et son premier coup d'œil de droite plongea dans les profondeurs d'une cuisine brillante de propreté. Son second coup d'œil de gauche se promena dans un salon dont chaque objet semblait rivé depuis des siècles à la même place; son second coup d'œil de droite fit le tour d'une chambre à coucher, encombrée d'objets disparates et d'assez mauvais goût. Ce fut dans ce dernier appartement qu'elle disparut, tandis que le vieillard ouvrait la porte du fond, et pénétrait dans un grand apparte-

ment d'irrégulières proportions, qu'on avait dû approprier à l'usage d'un peintre ou d'un photographe. Il recevait le jour d'en haut par un large châssis circulaire, sur les vitres duquel la poussière tendait un fin rideau gris. Ce jour tamisé éclairait des murs recouverts d'étagères de chêne, dont la plupart étaient chargées de bouquins au dos de cuir terni. D'autres étaient occupés par des instruments étranges, par d'innombrables sphères terrestres et célestes, par des bustes en terre cuite. Une large table recevait le jour de la partie du châssis qui descendait jusqu'à la boiserie en formant fenêtre. Quelques chaises communes se voyaient çà et là, et deux vieilles tentures de tapisserie couvertes d'une végétation luxuriante : elles représentaient un coin de forêt, tombaient en plis rigides du plafond au plancher, sur la partie du mur non encombrée de livres, et semblaient voiler une sortie.

L'appartement, qui formait un carré long, s'agrandissait de deux espèces d'encoignures fort singulières. La moins profonde était occupée par un lit à baldaquin jaune et par quelques meubles de chambre à coucher; l'autre, qui était plus étroite, mais dont l'œil n'atteignait pas le fond, paraissait un simple prolongement de la bibliothèque.

Le vieillard en entrant marcha droit à l'encoignure qui faisait alcôve, plaça à une patère son chapeau de soie et enfonça sur son épaisse chevelure blanche un bonnet garni de fourrure. Il ôta plus péniblement son pardessus, qu'il remplaça par une robe de chambre de drap gris, qu'une ceinture de cuir serra autour de sa taille. La grenade de cuivre qui reluisait sur la boucle révélait un passé militaire chez le vieil astronome. Ainsi accoutré, il marcha vers la table-bureau, frappa un coup léger sur le dos d'un beau chat noir qui s'y était installé pour dormir, et se laissa tomber dans le vaste fauteuil à oreillères.

En ce moment la voix discordante de Mme Geneviève s'éleva des profondeurs de l'appartement.

« Bibi est-il chez vous, monsieur? criait-elle.

— Oui, je crois qu'il recommence un somme.

— Et le journal était-il sur votre bureau? »

Le vieillard chercha des yeux et de la main et répondit :

« Non, Geneviève.

— Voilà bien notre concierge, reprit Mme Geneviève avec vo-

lubilité; n'aurait-elle pas dû nous appeler en passant?... Ces gens-là ne craignent jamais de vous déranger. Mme Boneau est bien en retard aujourd'hui. Peut-être est-elle à la pompe.... et le journal est peut-être dans la boîte.... Oui, il y est, et une lettre.... à votre adresse. »

Tout en parlant avec ce décousu, Mme Geneviève avait ôté son chapeau, sa rotonde de drap-velours, et était retournée à la porte d'entrée qui possédait une boîte à lettres. De cette boîte elle tira un journal, pas politique, grand Dieu! M. Nostradamus ne s'occupait plus que des révolutions pacifiques des astres; mais une revue, d'extérieur modeste, uniquement consacrée aux progrès scientifiques; puis une lettre, à laquelle la bonne dame fit subir un examen préalable des plus minutieux.

On ne saurait croire ce qu'est une lettre pour une femme curieuse et d'une imagination ardente et oisive. Ce petit carré de papier, couvert d'une écriture inconnue, enjolivé de timbres et de marques postales, exerce sur elle une sorte de fascination. D'où vient-il? Que contient-il? Ah! surtout que contient-il?

Mme Geneviève s'adressait évidemment ces questions en tournant et retournant la lettre entre ses doigts, en étudiant les timbrages qui étaient, chose assez rare, tout à fait illisibles, et en essayant de deviner l'énigme des lettres entrelacées, empreintes dans la cire bleue.

Tout en faisant cet examen, fort inutile si l'on réfléchissait au degré de confiance qui paraissait exister entre elle et le vieillard, elle continuait de parler.

« Oui, c'est bien pour vous....j'ai d'abord cru que c'était d'Armand.... mais ceci est mieux écrit, beaucoup mieux, et puis enfin ce n'est pas pour moi.... c'est pour vous....

— C'est peut-être de la petite?

— Pourquoi serait-ce d'elle? Nous ne sommes qu'au 3 décembre.... Jamais sa lettre du premier de l'an ne nous arrive que le 3 janvier, et puis elle sait à peine écrire, cette petite.... non, non, ce n'est pas d'elle. »

Sur cette dernière assertion, Mme Geneviève se décida à venir tout simplement remettre cette missive, si curieusement épluchée, à son adresse, qui était : Monsieur Romain Maurebel, rue Cassette, 4, Paris.

Lui n'eut même pas l'idée de la regarder, il n'ouvrit même pas les yeux, il dit :

« Je suis encore fatigué de ma promenade, Geneviève ; lisez-moi cette lettre, je vous prie. »

Le doigt agile de Mme Geneviève s'insinuait tout doucement sous le papier de l'enveloppe ; au mot : lisez, elle la déchira, et, déployant une feuille satinée pliée en quatre, elle lut d'un trait ce qui suit :

« Bellevallée, ce 8 décembre.

« Mon cher oncle,

« Je viens vous parler d'une affaire de la plus haute importance. Il s'agit de votre arrière-petite-fille, élevée par la sœur de sa mère. Cette dame a eu deux attaques d'apoplexie et le médecin prédit la troisième. Je sais que vous ne faites pas partie du conseil de famille de l'enfant, sa mère ayant refusé de la confier à vos soins ; mais je crois que vous ne voudrez pas laisser Berthe à son subrogé tuteur, qui, à la mort de sa tante, aura certains droits sur elle. Sa maison, vous la connaissez, ne convient pas à l'enfant, et il dit, à qui veut l'entendre, qu'il ne la mettra pas au couvent. A la nouvelle de la maladie de Mlle de Baingal, j'ai obtenu que Berthe resterait pensionnaire à Clisson ; mais aux premiers jours du printemps je prends un appartement à Nantes, l'aîné de mes fils entrant au collége, et je ne pourrai, à mon grand regret, m'occuper de la chère petite fille plus longtemps. Elle est charmante, et, si j'avais continué d'habiter Bellevallée toute l'année, je vous aurais demandé de me la laisser. Je me serais parfaitement contentée de la petite pension que vous faisiez à sa tante, et qui ne saurait suffire à la placer dans une pension qui lui convienne. Quant à son subrogé tuteur, je vous le répète, il ne faut point y songer, et il montre bien peu de tact en parlant, comme il le fait, de son intention de se charger de la petite Berthe. Il est beaucoup plus naturel que vous la repreniez. J'attends votre réponse, mon cher oncle, et vous prie de recevoir l'expression de mon profond respect.

« HENRIETTE DE HAUTEFEUILLE. »

Mme Geneviève avait lu cette lettre avec une rapidité telle, que le vieillard, qui écoutait attentivement, lui dit :

« Je ne comprends pas du tout pourquoi Mme de Hautefeuille m'écrit; je sais seulement qu'il s'agit de ma petite-fille....

— Qu'on veut vous jeter sur les bras, ce qui est absolument insensé.

— Et pourquoi? demanda le vieillard en plaçant sa main en pavillon derrière son oreille; sa tante maternelle est.... »

Mme Geneviève se pencha vers lui :

« A sa troisième attaque d'apoplexie, ce qui équivaut à un décès en règle, cria-t-elle.

— Et Mme de Hautefeuille a....

— Placé l'enfant en pension. Vous savez que je suis peu au courant de tous vos démêlés de famille? Qui est cette dame?

— La petite-fille d'un de mes amis et parents éloignés, qui a fini par acheter tous nos biens patrimoniaux, une excellente et charmante femme qui aurait pu devenir ma petite-fille, si mon pauvre Joseph n'avait malheureusement voulu épouser.... celle qui m'a fait tant souffrir.... enfin paix aux morts.

— Et aux vivants. Cette dame Hautefeuille est absolument extravagante de venir vous proposer de prendre cette enfant. Il paraît qu'elle ne sait rien, rien de rien de votre vie.

— Comment le saurait-elle? Au fait, qui va se trouver chargé de la fille de mon petit-fils?

— Son subrogé tuteur, sans doute.... vous avez l'air de me demander son nom. Est-ce que je le sais? Je ne sais qu'une chose : c'est qu'à la mort de votre petit-fils on vous a évincé du conseil de famille et que vous n'avez jamais eu aucune influence chez les parents de cette enfant.

— Geneviève, j'ai dû prononcer le nom du subrogé tuteur devant vous.

— N'est-ce pas M. Marcellin de Baingal?

— Marcellin ?... Ce serait Marcellin, mais c'est un.... il serait impossible de la laisser à Marcellin de Baingal.

— Ne vous agitez pas, il y a peut-être plusieurs personnes de ce nom-là.

— Attendez, attendez. »

Le vieillard appuya son index sur son front, et après cinq minutes de réflexion reprit :

« Marcellin de Baingal, ancien capitaine de dragons, cousin germain de ma belle-fille, mis en mon lieu et place. Il ne l'aura pas; je la prendrai plutôt, Geneviève. »

Mme Geneviève sourit ironiquement.

« Vous ne la prendrez sous aucun prétexte, dit-elle; je m'y refuse absolument. »

Et comme le vieillard branlait la tête de droite à gauche d'un air de défi, elle croisa les bras par un geste indigné.

« Et où la mettrons-nous, dit-elle d'une voix stridente, et avec quoi l'entretiendrons-nous? Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas un recoin de libre et que j'ai mille peines à nouer les deux bouts avec tous nos petits revenus? Monsieur, n'allez pas vous mettre de folles idées en tête : une enfant, une petite fille, ne peut venir ici sans nous gêner horriblement.

— Cependant, Geneviève, si....

— Il n'y a pas de cependant; en ceci mon avis est le seul acceptable. Vous qui vivez toujours dans la lune, vous pouvez vous imaginer bien des choses; mais moi qui tiens la queue de la poêle, je ne me fais pas de chimères.

— Vous avouerez cependant que payer sa pension ou la nourrir ici serait....

— Tout à fait différent. Ne pensez plus à ce sot projet, il n'est pas réalisable, et répondez carrément, en ce sens, à cette dame qui vient vous reparler de cette petite fille comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Voici votre journal. Cette Mme Boneau est toujours en retard : nous déjeunerons Dieu sait quand.... Bon! la voici. »

Mme Geneviève s'élança vers la cuisine, après avoir vu M. Nostradamus briser la bande de son journal et le déplier lentement. Mais à peine eut-elle disparu, que la main tremblante du vieillard tira un papier de dessous l'imprimé, et que, prenant une loupe, il étudia non pas les caractères du journal, mais les caractères menus et mal formés de la lettre qui venait de lui être lue.

Il la relut plusieurs fois pendant cette journée, mais toujours en cachette. Il l'avait placée à l'ombre de la couverture d'un large atlas, et, lorsque Mme Geneviève apparaissait, le couvercle de l'atlas retombait sur le fin papier.

Mme Geneviève semblait avoir totalement oublié la lettre et

son contenu, et il n'en fut plus question entre eux, même au dîner, qui les réunissait pendant une heure au moins. Le vieillard avait un léger tremblement dans les mains, ce qui le faisait manger très-lentement. Pendant les repas, Mme Geneviève s'en occupait avec une grande sollicitude, et, il faut le dire, s'oubliait pour lui. Tout en continuant une conversation nourrie avec Mme Boneau, la femme de ménage qui les servait et qui amplifiait à l'occasion sur les jérémiades inspirées par la cherté des vivres, les fraudes de plus en plus audacieuses des marchands de comestibles, la mauvaise qualité de certaines denrées, elle racontait à son vis-à-vis les infimes incidents de la matinée et ses petits projets pour l'après-midi, le tout accompagné d'observations sur le temps, qui réalisait la prédiction de M. Nostradamus aux enfants de l'avenue. Elle ferait telle ou telle visite, tel ou tel achat, si la neige cessait. Elle avait cette neige dans la moelle des os, et cependant il lui fallait prendre de l'exercice sous peine de la voir lui monter à la tête.

M. Maurebel lui donnait fort peu la réplique; mais un léger sourire, un mouvement de tête prouvait qu'il était attentif, et la parleuse n'en demandait pas davantage. De la lettre, de l'enfant, de la réponse demandée, il ne fut aucunement question jusqu'au soir.

Un peu avant sept heures, Mme Geneviève, qui avait dîné seule, plaça près du feu un guéridon sur lequel un couvert était mis, et, au premier coup de l'horloge, M. Nostradamus, s'arrachant aux délices d'un in-folio, vint prendre place devant la cheminée. Mme Geneviève, penchée sur le feu, retira vivement d'une bouillotte une longue cuiller où se roulait un œuf, et le plaça dans un coquetier. C'était le souper classique du sobre vieillard. Tous les soirs, à sept heures, au coin de son feu, il mangeait un œuf à la coque avec quatre mouillettes, et buvait un verre d'eau rougie, ni plus, ni moins. Il n'y avait pas de fête qui l'amenât à participer à un autre souper, et Mme Geneviève avait renoncé depuis longtemps à le séduire par une invitation aux petites fêtes gastronomiques qu'elle classait au nombre de ses distractions, et qu'elle préparait de longue main avec Mme Boneau.

« Vous avez l'air tout endormi ce soir, monsieur, dit tout à coup Mme Geneviève en enlevant le coquetier vide; vous n'êtes pas souffrant?

— Du tout, je suis seulement préoccupé.

— De quoi? Les planètes ne marchent donc plus à votre guise?

— C'est plutôt une étoile qui me fait penser, Geneviève, une pauvre petite étoile qui se lève là-bas.... là-bas dans les brumes de mon pays. »

Mme Geneviève se tourna brusquement vers lui.

« Une étoile.... la brume.... votre pays.... Je ne comprends pas. Vous avez certainement la tête fatiguée de votre travail à l'Observatoire.

— Nullement, la lettre de ce matin m'occupe seule, Geneviève.

— Comment! vous y pensez encore?

— Sans doute; ne faut-il pas que je prépare ma réponse?

— Monsieur, votre réponse est fort simple et ne demande pas un grand travail d'éloquence, il me semble. Un non tout court est bien vité dit.

— Un non, Geneviève! »

Mme Geneviève frappa bruyamment les pincettes sur la corbeille de fer, et s'écria :

« Un non, certainement. Est-ce qu'il peut vous venir dans l'idée qu'une enfant est possible ici? Où la logeriez-vous, je vous le répète? Et d'ailleurs pensez-vous qu'à mon âge je vais accepter de me charger d'une petite fille, ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde? N'a-t-il pas fallu me séparer de mon beau-fils! Je tombe vraiment des nues de vous entendre hésiter à prononcer ce non formel! Puisque votre belle-fille et sa famille vous ont toujours mis à l'écart quand vous étiez jeune, n'allez pas, aujourd'hui que vous êtes vieux, accepter les fardeaux dont ils veulent vous accabler. Que m'avez-vous dit le jour où je suis venue tenir votre ménage et mettre à la porte vos voleuses de servantes : « Je n'ai plus de famille, vous voilà veuve et sans for-« tune, vous savez combien j'aimais votre père, venez demeurer « chez moi. » Je vous connaissais, vous me connaissiez : ça n'a pas souffert un pli; mais n'imaginez pas que les choses pourront changer. Une petite fille ici? jamais! Vous me comprenez bien : demain vous répondrez non et tout sera dit. »

Un coup violent de pincettes, qui fit danser le coke dans sa corbeille, termina ce discours prononcé avec une grande volubilité; puis Mme Geneviève enleva vivement le couvert, remplaça l'assiette par une poignée de Revues, poussa le fauteuil

tout au coin de la cheminée et demanda : « N'avez-vous besoin de rien? »

Sur la réponse négative du vieillard, elle gagna sa chambre, se revêtit de sa toilette de rue, et, entre-bâillant la porte de la bibliothèque :

« Bonsoir, monsieur, dit-elle ; couchez-vous de bonne heure, je vous prie.

— Où allez-vous, Geneviève?

— A l'Odéon : on joue une de mes pièces favorites, et j'ai un coupon de loge. Bonne nuit! »

La porte se ferma, Mme Geneviève était sortie.

Que ne restait-elle à son poste comme une sentinelle vigilante! Que n'éteignait-elle par sa seule présence l'étincelle qui se rallumait soudain dans un cœur qu'elle croyait réduit en cendres! Que n'étouffait-elle sous le poids quelque peu brutal de sa parole le germe d'amour qui éclosait parmi les ruines!

Si elle était demeurée là, vis-à-vis de lui, irritée, menaçante, si elle avait persisté à lui prouver mathématiquement qu'ils étaient liés par des promesses réciproques, enchaînés par l'habitude, et qu'il ne pouvait songer à la remplacer, sans folie, par une enfant inconnue, il n'eût peut-être pas fait ce qu'il fit. Le lendemain de ce jour, — les vieillards sont oublieux, — il aurait repris ses équations éternelles, et germe, étincelle seraient disparus pour toujours.

Elle manqua de pénétration ; elle le laissa seul avec ses souvenirs, son passé, son cœur paisible, mais non atrophié. Et ce soir-là il n'ouvrit pas les Revues savantes, il attendit quelque temps en prêtant l'oreille; puis, quand la porte de l'entrée se referma avec bruit sur Mme Geneviève, il porta la lampe d'une main ferme jusqu'à son bureau, se laissa tomber dans son grand fauteuil et relut la lettre cachée dans l'atlas. Cette lettre lue, il prit une petite clef pendue à la chaîne de sa montre, ouvrit un tiroir profond, en retira une liasse de papiers attachés par un ruban noir, et étendit devant lui des objets dont la vue amena de grosses larmes sous ses cils blanchis. Il y avait deux miniatures représentant deux jolies femmes, l'une brune, l'autre blonde, dont les bras blancs serraient une tête d'enfant, et il y avait un beau dessin représentant un homme au front rayonnant d'intelligence, qui soutenait des deux mains un enfant à

cheval sur son pied. Dans le paquet de lettres jaunies, dont la flamme paraissait avoir effleuré les bords, il y en avait d'écrites en caractères enfantins et informes; d'autres de l'écriture nerveuse, rapide, de la jeunesse; d'autres, plus courtes, étaient couvertes de ces caractères précis, particuliers aux hommes qui ont atteint l'âge mûr. Toutes portaient en vedette ces mots : « Mon cher père. »

Ses yeux restèrent attachés sur ces mots, et il feuilleta lentement, avec amour, ces missives jaunies. Il ne lut que l'avant-dernière, un billet tracé à la hâte, ainsi conçu :

« Mon cher grand-père,

« Vous revoilà bisaïeul, il m'est né une fille ce matin à huit heures, elle sera baptisée demain, elle s'appellera Berthe-Joséphine (mon nom)-Romaine (le vôtre)-Marie.

« Espérons que l'heureuse naissance de cette enfant cimentera notre réconciliation, et que vous viendrez vous-même au printemps apporter à ma fille votre bénédiction.

« Je vous embrasse bien à la hâte.

« Votre heureux petit-fils,

« JOSEPH DE BRANCHARD. »

« La date! où est la date? murmura le vieillard; où donc est-elle?... je croyais l'avoir vue dans le temps.... il l'a oubliée ... elle n'est pas sur la lettre.... oh! l'enveloppe doit la porter. »

Il rapprocha la lampe, prit sa loupe et l'appliqua sur une étroite enveloppe, à l'endroit du timbre.

« Clisson, 5 novembre 1855, » lut-il.

Et il ajouta pensivement :

« Elle vient d'avoir dix ans. »

Ces paroles prononcées, il refit le paquet, rattacha le ruban, fit disparaître le tout dans le tiroir profond, et, tournant son fauteuil vers la fenêtre, il demeura pensif, les yeux sur le magnifique tapis étendu au dehors par la neige qui tombait dru. Et au milieu de ce silence singulièrement solennel, — la neige, lorsqu'elle atteint une certaine épaisseur, amortit tous les bruits et diminue l'intensité des ébranlements extérieurs, — sous l'impression de ces portraits, de ces lettres, le vieillard sentit en quelque sorte ressusciter sa mémoire.

Tout son passé lui apparut dans un coup d'œil d'une lucidité parfaite. Cette neige immaculée se tendit comme une toile blanche devant ses yeux, et les scènes principales de sa vie s'y dessinèrent une à une avec une netteté extraordinaire.

Il revit le vieux manoir où il s'était éveillé à l'amour et à l'intelligence, dans les bras d'un père et d'une mère, dont il avait été le fils bien-aimé. Il s'y vit enfant, adolescent, homme. Il se rappela ses travaux, ses succès, ses épreuves, ses bonheurs de jeunesse; puis ses grandes douleurs : les âpres dissensions de famille, la perte de sa fortune malheureusement capitalisée, la perte de sa compagne, la mort de ses filles, celle de son fils, l'éloignement de son petit-fils qui l'avait jeté dans l'isolement absolu de l'homme qui n'a pas voulu se créer une famille. Toutes les blessures de son cœur se rouvraient, et celle-là surtout, la disparition de ce dernier amour, qui l'avait amené à se jeter tête baissée dans la science et à concentrer ses dernières forces vitales dans cette magnifique et difficile étude des astres, qui ouvre à l'intelligence un champ en quelque sorte indéfini. Il se croyait mort à tout, excepté à cela, car le frêle enfant séparé de lui par deux générations et donné à des personnes qui poussaient l'indifférence jusqu'à l'hostilité, existait à peine pour lui.

Dérision du sort! les rejetons vigoureux s'étaient desséchés, et, pour protéger le dernier petit bourgeon où coulait la vieille séve, il ne restait que le tronc à moitié détruit, mais debout.

Refuserait-il sa protection à cette créature innocente, Dieu ayant fait tomber les mains qui s'étaient placées comme des barrières entre lui et elle? Demeurerait-il dans son égoïste tranquillité sans prendre aucun souci de l'enfant inconnu, mais non étranger?

Dans sa solitude il lui semblait entendre mille voix chères, la voix de sa propre mère qu'il avait tant aimée, la voix de sa femme, la voix de sa fille et même la voix de son petit-fils, qui prononçaient un non énergique.

Et sans que Mme Geneviève en eût certainement le pressentiment, l'étincelle devenait un foyer ardent, et le germe d'amour enfonçait ses racines dans cette partie vivante, intime, du cœur qui, comme l'amour-propre, ne meurt guère qu'avec nous.

II

LES VOISINES.

La journée du lendemain fut des plus paisibles chez M. Nostradamus. Ce n'était pas un de ses jours de sortie, et d'ailleurs le temps le claquemurait chez lui. Il alla, selon son habitude, de sa bibliothèque à son bureau, il épousseta les sphères et les planisphères sur l'azur desquels la poussière se posait sans façon. Quant à Mme Geneviève, elle se livra aux exercices du ménage et passa de longs moments à caresser Bibi et à se pincer l'extrémité de son long nez, ce qui révélait une tendance à la préoccupation. Elle avait pris un léger mal de tête au théâtre et elle avait horreur de la neige, ce qui la rendait doublement nerveuse.

Ce ne fut qu'en plaçant le guéridon devant le vieillard au coup de sept heures qu'elle se rappela la lettre de la veille.

« Ah ! bon ! dit-elle en se frappant le front, nous n'avions rien à faire aujourd'hui, puisqu'il n'y a pas moyen de sortir, et nous n'avons pas répondu à cette dame. »

Et craignant que M. Nostradamus ne l'eût pas entendue, elle s'approcha de lui et lui cria à l'oreille :

« Et votre réponse à cette dame, vous n'y avez point pensé?

— J'y ai pensé, Geneviève, je répondrai dans trois jours. J'ai pris trois jours pour réfléchir.

— Pour réfléchir ! s'exclama Mme Geneviève; vous n'êtes

pas du tout à ce que je vous dis. La neige, qui donne tant de rhumatismes et de vilains maux, augmente très-probablement votre surdité. Prenez votre cornet acoustique, s'il vous plaît; le voici.

— Je vous assure que je vous entends fort bien.

— Non, non, mettez-le. A quoi me dites-vous que vous voulez réfléchir trois jours?

— A la proposition de Mme de Hautefeuille, relative à ma petite-fille.

— Est-ce possible, monsieur?

— Cela est. Vous n'ignorez pas, Geneviève, que les circonstances nous obligent quelquefois à changer d'avis. J'avais renoncé à m'occuper de cette enfant, parce que sa famille maternelle avait réussi à m'évincer du conseil de famille; mais, la tante qui l'avait adoptée étant menacée de mort, je ne la laisserai pas à la merci d'un homme qui ne jouit pas de l'estime publique. »

Mme Geneviève fixait sur le vieillard des yeux qui s'écarquillaient démesurément.

« Monsieur, dit-elle en jetant violemment par terre son chat qui faisait le gros dos sur ses genoux, faites vos réflexions, je ne demande pas mieux; mais croyez que de mon côté je ferai les miennes. Vous comprenez que, s'il vous plaît de vous charger de cette enfant, cela ne me plaît pas, à moi, et qu'une séparation pourrait en résulter.

— Geneviève, vous parlez contre votre pensée.

— Je le ferai comme je le dis.

— Je suis sûr que vous seriez la première à l'aimer, cette petite.

— Moi! ah! vous ne me connaissez pas; je déteste les enfants, et surtout les petites filles, si babillardes, si rusées, si assommantes. Si j'avais désiré la compagnie d'un enfant, j'aurais gardé mon beau-fils, monsieur, et je ne l'aurais pas placé à plus de vingt lieues de moi.

— D'abord, vous aviez obtenu une bourse pour lui au lycée de Versailles, ce qui était fort avantageux; ensuite, il était si difficile de caractère, que vous ne pouviez le gouverner, du moins à ce que vous m'avez dit dans le temps.

— Vous ai-je dit cela? Pour un homme perdu dans la mécanique céleste, vous avez conservé, comme mon père, une

fameuse mémoire. Oui, Armand était joueur, taquin, paresseux, désobéissant comme tous les enfants; mais je savais en prendre mon parti; je me suis toujours regardée comme sa propre mère. Ce que je n'accepterai pas, c'est de m'occuper d'une enfant si jeune, qui ne m'est rien.... A propos, quel âge a-t-elle?

— Dix ans passés.

— Age insupportable. Vous ne savez ce que vous faites, monsieur, en parlant de vous charger d'une enfant de dix ans.

— Ce sont les circonstances qui....

— Eh bien, ce sont aussi les circonstances qui vous ont fait connaître mon père, qui nous ont fait vivre dix ans dans la même maison et qui m'ont amenée à tenir votre ménage. Les circonstances changent tous les jours, on n'y prend pas garde. »

Pour toute réponse, le vieillard hocha la tête en regardant le plafond.

« C'est ça, cherchez vos sempiternelles étoiles, reprit Mme Geneviève qui se trompa sur l'expression de ce regard, cela vaudra mieux que de vous mêler de cette affaire. Allez, vous n'êtes qu'un vieux rêveur, et dans trois jours vous me l'avouerez franchement. Je vous vois bien hocher la tête; mais vous regarderez à deux fois avant de décider une chose qui me ferait partir de chez vous; oui, partir, je n'en démordrai pas. Restons-en là; voici votre *Journal des Savants*. Je descends voir en bas ce que devient la grippe de Mme de Guerville. Que je vous trouve couché quand je reviendrai! Bonne nuit! »

Mme Geneviève prit entre ses bras tous les objets qui avaient servi au petit couvert, et alla les déposer dans l'office éclairé par une lanterne fumeuse. Puis elle se lava les mains avec mille contorsions et hochements de tête, qui témoignaient d'une grande agitation d'esprit.

Cela fait, elle rajusta son bonnet de dentelle, embrassa son chat et descendit jusqu'au palier du premier étage, dont l'unique porte était voilée par des rideaux algériens. Elle sonna très-vivement, et passa si vivement sous la portière quand la porte s'ouvrit, que la jeune femme de chambre recula, en s'écriant:

« Ah! mon Dieu!

— Qu'est-ce qu'il y a, Mélanie?

— Il y a.... il y a.... vous, madame, vous m'avez fait peur.

Votre manière de sonner, d'entrer, votre figure, m'ont fait tourner le sang.

— Que vous êtes.... tenez, je ne veux pas dire quoi. Je viens tout simplement faire ma visite ordinaire à ces dames. Comment va la grippe de Mme de Guerville?

— Mieux; mais Madame ne reçoit pas encore dans le salon, elle garde la chambre.

— Puis-je entrer?

— Oui, madame. »

Mme Geneviève tourna sur elle-même, et, s'engageant dans un corridor éclairé, alla frapper à la porte qui se trouvait au fond.

« Entrez! » dit une très-douce voix de femme.

Mme Geneviève entra dans une chambre très-vaste, doucement éclairée, doucement chauffée, où tout était harmonieux, paisible, d'une sévérité riante. L'ameublement était sombre, mais le tapis jetait des corbeilles de roses sur le parquet; le papier de la tenture était brun, enguirlandé d'arabesques noires, mais orné en haut et en bas d'un scintillant filet d'or; plusieurs grandes glaces se renvoyaient la lumière, il y avait des fleurs de serre dans toutes les encoignures et de ravissants bouquets artificiels dans des vases simples, mais très-beaux de forme.

Au coin d'une cheminée antique à tablette large, basse et richement sculptée, était assise une femme dont le beau front se couronnait de cheveux blancs. De ses yeux agrandis par le cercle de bistre qui les ombrait, glissait un de ces regards un peu éteints, mélancoliques et doux, qui sont le rayonnement d'un être qui a souffert dans son corps aussi bien que dans son âme.

Tant que le corps reste sain, il communique à l'âme de véritables élans de résurrection et la souffrance se porte intrépidement; mais, quand le corps ne sort pas intact de la lutte avec les douleurs morales, une souffrance latente, insaisissable en quelque sorte, élit domicile chez les femmes délicates, et elles achèvent de se sanctifier par la patience.

Vis-à-vis de cette souffrante sereine et douce qui s'appelait Mme de Guerville, s'asseyait une femme plus jeune qu'elle de dix-neuf ans, sa fille Élisabeth, sur le front de laquelle s'harmonisaient le reflet idéal de la pureté, la maturité du jugement

et le rayonnement de l'intelligence. Ce fut elle qui se leva pour recevoir Mme Geneviève, et la glace, placée dans le fond de l'appartement, refléta un bel ensemble de lignes sculpturales. Mlle Élisabeth avait la taille noble, un visage d'un rose pâli et de grands yeux gris un peu froids. Le haut de son visage était plus distingué que gracieux, et on eût dit qu'elle ternissait son regard à plaisir. Or, sans le regard qui est une flamme ou un rayon, tout visage régulier devient singulièrement glacé.

En marchant au-devant de Mme Geneviève, un sourire imperceptible, mais très-séduisant, effleura ses lèvres fines.

« Voilà plusieurs jours qu'on ne vous a vue, madame, dit-elle; que devenez-vous ? M. Maurebel a-t-il été malade ?

— Non, du tout, ma chère Élisabeth. Pour moi, je suis allée au théâtre, malgré cette neige affreuse. Il faut bien se distraire un peu. Et ici, comment va-t-on ? Et la grippe, madame ?

— S'en va tout doucement, comme vous voyez. »

Mme de Guerville tendit aimablement sa main effilée en avant, et Mme Geneviève la serra dans sa grande main flasque.

« Je craignais de vous trouver en compagnie ce soir, reprit-elle en s'enfonçant dans la moelleuse bergère qu'Élisabeth avait roulée entre le siége de sa mère et le sien; j'en aurais été bien dépitée, car j'ai de drôles d'aventures à vous conter.

— Des aventures.... chez vous? dit Mlle Élisabeth dont le sourire s'accentua: il s'agit donc de M. Armand?

— Non, de M. Maurebel, qui — c'est à peine si je puis en croire mes oreilles — s'imagine de réfléchir s'il acceptera de prendre chez lui son arrière-petite-fille.

— La fille de Joseph de Branchard? demanda Mme de Guerville en regardant Élisabeth.

— Madame, vous connaissez toutes ces filiations mieux que moi, répondit Mme Geneviève en aspirant une prise; pour moi, je n'ai jamais connu que M. Maurebel. Voilà trente ans que je le connais, dix ans que nous vivons sous le même toit, puisque mon père et lui ne se quittaient guère, et trois ans que j'ai pris la direction de son ménage. Vous savez comment. Un jour, — c'était un mois après la mort de mon pauvre père, — M. Maurebel entre chez moi comme c'était son habitude; il me trouve comme une âme en peine. Armand avait obtenu une bourse au lycée de Versailles, et, bien qu'il me fatiguât horriblement, je

me demandais ce que j'allais devenir sans lui. M. Maurebel m'avoue qu'il se trouve de plus en plus isolé depuis la mort de mon père, qu'il vient d'être volé par sa servante. De fil en aiguille j'arrivai à lui dire : « Monsieur, voilà dix ans que nous nous « voyons tous les jours, que je vous soigne comme mon propre « père, pourquoi ne réunirions-nous pas nos deux bourses et « nos deux ménages? » C'était une fameuse combinaison, mesdames, car enfin, M. Maurebel n'est pas riche, et moi, j'ai encore les dettes de mon détestable mari à payer. Un seul loyer, un seul ménage, plus de servantes gaspilleuses, rien n'était plus économique, ni mieux imaginé. Mme Boneau est une femme hors ligne, car je la tiens serré. Nous vivions en paix, et voici qu'une dame Hautefeuille écrit une lettre sentimentale sur l'abandon d'une arrière-petite-fille et que le bonhomme est quasi tenté de la prendre. Je vous apporte cette lettre que j'ai retirée de son atlas des comètes : vous me direz si elle a le sens commun. »

Mme Geneviève ôta ses lunettes de leur étui, les plaça sur la courbe audacieuse de son nez, et lut tout haut la lettre de Mme de Hautefeuille, en la soulignant d'exclamations ironiques.

« Mais je conçois que M. Maurebel ait été attendri par cette lecture, dit Mme de Guerville, qui avait écouté fort attentivement.

— Que c'est triste, l'abandon ! murmura Élisabeth.

— Tant que vous voudrez ; mais la chose n'est pas faisable. Ce n'est pas M. Maurebel qui aura la charge de l'enfant, ce sera moi. Aurais-je accepté de tenir son ménage, si j'avais soupçonné qu'une petite fille pouvait lui tomber des nues? Il me l'a dit formellement le jour où nous avons pris un arrangement définitif : « Je suis sans famille. »

— Et ce n'était que trop vrai, madame. Son petit-fils, un charmant garçon, mais qu'on avait horriblement gâté, avait fait, après mille folies, un mariage de raison....

— Le meilleur des mariages, madame. »

Mme de Guerville regarda sa fille, qui faisait tourner son lorgnon sur ses doigts, et ajouta :

« Cependant, comme beaucoup de mariages qui n'ont pour base que la raison, entendue Dieu sait comment, celui-ci fut bien malheureux. Mme Joseph de Branchard, il faut lui rendre cette justice, a été irréprochable dans sa conduite ; mais, en revanche, elle s'est montrée la plus prétentieuse des femmes

laides, la plus opiniâtre des femmes sottes et la plus passionnée des femmes sans cœur. Quand son amour-propre était blessé, elle devenait extrêmement dangereuse, et elle a bien envenimé des choses assez regrettables en elles-mêmes. Une autre femme eût peut-être pallié ce qui était irrémédiable; elle a eu le triste talent de rendre la conciliation impossible, et c'est pourquoi le bon M. Maurebel a pu vous dire cette parole: « Je suis sans « famille. »

— Enfin, il l'a dite, et je suis bien décidée à lui tenir tête en cette occasion.

— Vous exigeriez qu'il abandonnât cette enfant, madame? dit Élisabeth, dont la voix calme eut une vibration sympathique.

— Certainement!

— Oh! vous ne ferez pas cela! s'écria Mme de Guerville.

— Je le ferai, mesdames. Encore une fois, ce n'est pas à mon âge, après mes malheurs, qu'on se charge d'une enfant étrangère. On n'en sortirait pas, si l'on vivait de ces compassions-là. J'ai d'ailleurs la raison de mon côté. Notre budget est à peine suffisant, et si j'ai consenti à me séparer d'Armand, ce n'est pas pour m'embarrasser de l'arrière-petite-fille de mon vieil ami. Une arrière-petite-fille! Il n'y a pas de bisaïeul qui, dans les conditions où se trouve M. Maurebel, ne répondît nettement qu'il est tout à fait hors de cause.

— Cependant vous voyez qu'il a la pensée de s'en charger.

— Il l'a, je devine à son air qu'il l'a même fort enracinée; mais nous lutterons et nous verrons s'il fera la folie de me préférer cette petite, qui peut avoir hérité de l'aimable caractère de sa mère.

— Ordinairement, les filles tiennent du père, remarqua Mme de Guerville.

— C'est selon; et puis, enfin, là n'est pas la question: elle est uniquement dans l'embarras qu'elle donnerait et qui retomberait sur moi tout entier.

— Je croyais que vous aimiez les enfants? dit Mlle Élisabeth.

— Moi! grand Dieu! Leurs petites singeries m'amusent un instant; mais j'ai trouvé les miens eux-mêmes insupportables, et maintenant, à mon âge, j'irais jouer à la maman! Merci. Vous connaissez mes sentiments, ma vie qui est réglée comme un pa-

pier de musique ; allez donc mettre là dedans une enfant bavarde et pleurarde. Non, non : elle ou moi, moi ou elle !

— J'ai de la peine à croire que vous en viendrez à cette extrémité, madame, remarqua Élisabeth.

— Cela me coûterait, me coûterait beaucoup, je vous l'assure. M. Maurebel est, comme feu mon père, le plus facile des hommes ; il vit dans ses calculs et ses imaginations astronomiques, sans quasi en parler. Il est vieux, mais sans infirmités, car ce n'est que les jours de pluie qu'il est assez sourd pour que je sois obligée de me servir de son cornet acoustique. Il me tient compagnie à sa manière, je sais qu'il est là à son bureau ou au coin de son feu ; cela me promène de le conduire à l'Observatoire, et puis enfin notre vie à deux est économique. Malgré tout, je n'hésiterais pas à le quitter, s'il lui prenait l'étrange fantaisie de se charger de son arrière-petite-fille. Si jamais il vous en parle, ne craignez pas de le lui dire. »



Il examinait un baromètre.

Les deux femmes gardèrent un silence embarrassé ; Mme de Guerville allait cependant se décider à parler, quand la porte s'ouvrit devant un homme aux cheveux gris, qu'Élisabeth salua du titre d'oncle. Après les premiers compliments, on se communiqua un aperçu des nouvelles du jour, puis Élisabeth plaça une petite table couverte d'un échiquier entre elle et le nouveau-venu. Mme Geneviève, tirant un crochet et un peloton de laine de sa poche, se rapprocha du fauteuil de

Mme de Guerville, qui avait elle-même repris les longues aiguilles d'ivoire de son tricot. Il se passa ainsi une heure environ, une de ces heures douces, mais insignifiantes, qui tombent sans bruit du sablier du temps, et qui ne laissent aucune trace derrière elles.

Quand dix heures sonnèrent, Mme Geneviève plia bagage, et, après un bonsoir cordial plutôt qu'affectueux, échangé avec ses voisines, elle remonta à son cinquième. Comme elle franchissait le seuil de l'entrée, elle entendit le bruit d'un fauteuil qu'on déplaçait. Elle s'élança vers le fond du corridor, et, entr'ouvrant la porte :

« Comment ! pas encore couché ! s'exclama-t-elle.

— J'y vais, j'y vais, Geneviève, » répondit la voix de M. Nostradamus.

On entendit son pas lourd et lent sur le parquet.

Mme Geneviève passa dans sa chambre ; mais, saisie tout à coup d'une sorte de pressentiment, elle alla rouvrir la porte du fond.

M. Nostradamus avait coiffé sa vénérable tête d'un classique bonnet de coton ; mais, pour une raison ou pour une autre, il était revenu vers la bibliothèque, et, sa lampe à la main, il examinait un baromètre accroché contre le mur.

« C'est trop fort ! » murmura Mme Geneviève.

Et poussant brusquement la porte grinçante, elle étendit son bras court, par un geste impératif, vers l'encoignure profonde où se trouvait le lit à baldaquin.

« Entre les draps ! commanda-t-elle.

— J'y vais, j'y vais, Geneviève ! » murmura le vieillard en prenant docilement le chemin de sa chambre à coucher.

III

ARMES ET BAGAGES.

« Il se passe quelque chose d'anormal à notre paisible cinquième, maman, dit, un jour de la semaine suivante, Élisabeth de Guerville en s'approchant de l'alcôve où se trouvaient le lit de sa mère et sa propre couchette. J'entends un étrange va-et-vient dans l'escalier : on traîne des boîtes, on roule des paquets, et la voix de Mme Geneviève a une note aiguë de bien mauvais augure.

— Voilà au moins huit jours que nous ne l'avons vue : ce n'est pas bon signe. Je la croyais indisposée.

— Du tout, car je ne l'ai jamais tant rencontrée dans la rue; mais elle m'évitait.

— De plus en plus caractéristique. Évidemment, l'aventure de l'enfant n'est pas finie. Cette Mme Drillon est une femme dévouée à sa manière, mais qui n'a jamais pu subir l'ombre d'une contradiction. Cela n'allait si bien avec notre vieil ami que parce qu'il n'a aucun genre de volonté qui froisse son omnipotence. Le jour où il sortira de son immobilité, elle le tourmentera sans pitié; je la connais. Élisabeth, tu ne vas plus voir ton vieux Sage, comme tu l'appelles; c'est mal. »

Élisabeth s'approcha de sa mère, la serra doucement entre ses bras, et, appuyant sa belle tête sur son épaule par un mouvement plein d'amour enfantin :

« C'est ta faute, dit-elle tendrement; tu sais que, lorsque tu es souffrante, je délaisse tout le monde, excepté Dieu et ses pauvres. »

Mme de Guerville tourna vers le visage aimant de sa fille un de ces regards qui n'appartiennent qu'aux pures et indestructibles affections.

« Je ne le sais que trop, murmura-t-elle; et c'est la seule raison qui me fasse regretter d'avoir une aussi détestable santé.

— Ne médis pas de ta santé, mère, c'est elle qui t'a gardé ta fille.

— Je le sais bien; mais mérité-je ce sacrifice?

— Oh! ce mot! dit Élisabeth en se redressant. Je te l'ai dit cent fois : Dieu, en me donnant une mère comme toi, savait bien que je ne serais point facilement heureuse dans la vie commune. D'ailleurs il faut bien laisser à sa disposition quelques-unes de ses créatures à ce pauvre bon Dieu qui, quoi qu'on fasse, conserve la puissance d'inspirer les plus profondes et les plus fidèles amours.

— Nous voici loin des événements du cinquième, dit Mme de Guerville avec un fin sourire.

— J'y reviens, mère, et je vais aller sur-le-champ faire une visite à M. Maurebel. J'emporte l'échiquier; s'il y a quelque orage, je proposerai une partie en guise de calmant et de dessert, et je t'enverrai Mme Geneviève.

— C'est cela, l'idée est ingénieuse. Si Mme Geneviève fait trop de bruit, envoie-la-moi; j'ai désormais, je crois, la patience de tout entendre.

— Je n'y manquerai pas, » dit Élisabeth, qui sortit, la boîte d'échecs entre les bras.

Elle monta quatre étages de son pas un peu nonchalant; sur le palier du quatrième elle s'arrêta : une pluie de petits paquets tombait du dernier escalier, et Mme Boneau, la femme de ménage, les rangeait dans un large panier béant.

Mlle Élisabeth mit son lorgnon et regarda vers le palier du cinquième.

Mme Geneviève poussait des deux mains un gros paquet rond qui dégringola jusqu'au palier. Sa figure était enflammée, et son geste véritablement furieux.

« Déménagerait-elle? demanda Élisabeth à Mme Boneau.

— Vous le voyez, mademoiselle, répondit la grosse commère : comme dit Madame, il y a des gens qui ne comprennent pas leur bonheur.

— Descendez le panier à l'emballeur, madame Boneau, dit en ce moment la voix altérée de Mme Geneviève : c'est tout pour aujourd'hui, on n'y voit plus. »

Mme Boneau passa l'anse du panier à son bras, et Élisabeth, montant rapidement l'escalier, rejoignit Mme Geneviève qui rattachait les brides de son chapeau, et qui répondit à peine à son bonjour amical.


Un gros paquet rond dégringola jusqu'au palier

« Vous ne partez pas, madame? demanda Élisabeth avec stupéfaction.

— Je pars, Élisabeth, je pars. Il veut cette petite fille, je lui fais place.

— Sérieusement, madame?

— Très-sérieusement; ai-je l'air de plaisanter? Depuis la dernière soirée que j'ai passée chez vous, voilà neuf jours, il n'a pas laissé passer un repas sans me parler de son projet. La tante est morte avant-hier, il veut la remplacer. J'ai patienté, espérant toujours qu'il reviendrait sur cette folie : il a eu le dernier mot. »

Mme Geneviève posa son index au milieu de son front.

« Son idée est là, je n'ai pu la lui arracher. Aujourd'hui, malgré tout ce que j'ai pu dire, il a écrit, oui, Élisabeth, il a écrit à cette dame qu'il la voulait, qu'il irait la chercher.... des choses qui m'ont mise en rage : « Déchirez cette lettre, monsieur Maurebel, lui ai-je dit, ou je pars. » Il l'a fait mettre à la poste par·

Mme Boneau en mon absence. A cette heure, elle court les chemins, et moi, je vais faire comme elle. Je déloge, avec armes et bagages.

— Et où allez-vous, madame?

— Dans une pension religieuse. Me voilà débarrassée d'un ménage, d'un loyer; oh! il y a bien longtemps que je rêvais de me mettre en pension : il n'y a rien de plus agréable et de plus commode que ce genre de vie. Les religieuses, chacun le sait, ne vivent que pour les autres, et sont les meilleures âmes de la création, disent certaines personnes. Je me décide à faire connaissance avec elles. Je laisse les meubles de ma chambre jusqu'à ce qu'on puisse, dans ce couvent, me céder un bel appartement qui est occupé pour le moment et qui a vue sur le boulevard.

— Vraiment! cette décision si prompte me saisit, madame!

— Elle est prompte pour vous, Élisabeth; mais, comme voilà neuf jours que je bataille, elle ne l'est pas pour moi. Ça me fait quelque chose de le planter là, je ne dis pas non; mais il l'a voulu. Je vous le dis, il y a des gens en ce monde qui ne comprennent pas leur bonheur. Mais n'est-ce pas Mme Boneau qui m'appelle?... Si. »

Elle s'avança sur le palier, cria : « Je descends! » et revint vers Élisabeth.

« Je l'ai bien recommandé à Mme Boneau, dit-elle, et plusieurs dames de mes amies lui cherchent une domestique, il lui en faut une.... tant pis si elle le vole! Je voulais écrire à votre maman à ce sujet; vous lui en parlerez, n'est-ce pas?... Ce soir, il a tout ce qu'il faut; j'ai rempli de coke la corbeille de son foyer, l'eau est au feu, et je vais renvoyer Mme Boneau lui cuire son œuf. Le pauvre homme! quel débarras il me donne! Bonsoir, Élisabeth. Allez-vous le voir?... Poussez la porte, elle est entr'ouverte.... Ah! ma chère, il y a des gens qui ne comprennent pas leur bonheur. »

Sur cette dernière parole, Mme Geneviève serra la main d'Élisabeth et dégringola l'escalier avec la grâce et la promptitude de l'un de ses précédents paquets.

Élisabeth ouvrit doucement la porte, la referma, et traversa le corridor, éclairé par le feu qui brûlait dans la cheminée de la bibliothèque. Elle frappa un coup léger contre la boiserie.

« Entrez! » dit la voix calme de M. Maurebel.

Elle entra, et l'aperçut, lisant à la lueur de sa lampe à abat-jour vert.

« Vous, Élisabeth? dit-il en souriant : vous avez sûrement rencontré Geneviève et ses paquets.

— Je les ai rencontrés, dit Élisabeth en prenant une chaise, je n'en pouvais croire mes yeux.

— Vous êtes encore assez jeune pour vous étonner de quelque chose, mon enfant. Comment va votre mère?

— Elle va mieux; mais elle sera désolée d'apprendre dans quel embarras vous jette le départ de Mme Geneviève. »

Le vieillard croisa ses mains décolorées sur sa robe de chambre.

« C'est un embarras, j'en conviens, dit-il, et l'on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'elle prît un parti aussi extrême. Je ne lui en veux pas, elle m'a rendu service en venant s'occuper de mon ménage; elle-même se trouvait heureuse d'économiser quelque chose pour son fils. Il y a si longtemps que je la connais, je l'ai fait sortir de pension plus d'une fois, alors qu'elle n'était qu'une fillette. C'était la fille de mon plus fidèle ami, elle remplaçait quelque peu la famille que je n'avais plus; mais elle a voulu s'opposer à ce que je regarde comme un devoir, je ne puis la retenir de force.

— Il est donc vrai que vous vous chargez de votre arrière-petite-fille, monsieur? »

Le vieillard se pencha et prit sur son bureau une mince liasse de papiers.

« Lisez ces lettres, dit-il, ce sera pour moi un plaisir de les entendre de nouveau, et vous serez mise au courant de cette affaire, à laquelle je vous demanderai de vous intéresser. Il eût été convenable que cette enfant eût trouvé une femme chez moi, je serai peut-être bien embarrassé de cette pauvre petite fleur dans mon vieil observatoire; mais je ne puis lui manquer.... non.... et quand elle m'a dit : « Elle ou moi, choisissez! » je n'ai pu revenir sur ma décision, et je n'y reviendrai pas. »

Sur ces paroles, le vieillard se renversa dans son fauteuil, et Élisabeth, classant rapidement les lettres par ordre de dates, en commença la lecture. Nos lecteurs connaissent la première, les autres n'en étaient qu'une spirituelle variante. Mme de Haute-

feuille parlait en termes émus de la petite Berthe, donnait sur le mode d'existence de son subrogé tuteur des détails qui rendaient son intervention tout à fait impossible dans cette délicate affaire, et prouvait que l'enfant n'avait d'autre abri sûr que le toit de son vieux parent.

« Vous le voyez, il ne me reste d'autre parti à prendre que de m'en charger, dit le vieillard. M'apercevrai-je des dépenses qu'elle me coûtera ici? Je ne le crois pas. Cette mauvaise tête de Geneviève a tout gâté par ses violences. Je vous assure que s'arranger eût été facile! Ne vous occuperez-vous pas un peu de cette pauvre petite, Élisabeth? Votre bon voisinage n'a pas été sans poids dans ma résolution.

— Nous ferons tout le possible, monsieur, dit Élisabeth avec élan; mais il s'agit d'abord de vous trouver une servante passable. Nous nous occuperons de cela demain. Pour le moment, il faut souper; l'eau bout, votre couvert est mis, venez.

— Laissez-moi attendre Mme Boneau; la voici, je crois.

— Oui, c'est elle, dit Élisabeth; mais, aujourd'hui, je tiens à préparer votre souper. Ne sonnez pas, je vous prie, laissez-moi être votre fille un soir. »

Elle alla vers le foyer, sa montre à la main, s'occupa de la cuisson de l'œuf et le servit elle-même au vieillard.

Et pendant qu'il soupait, elle reparla avec lui de l'enfant. Il avait déjà arrêté le moment de son départ, il partirait aux premiers jours de février. Et comme Élisabeth remarquait que ce voyage serait fatigant et qu'il pourrait se faire conduire la petite Berthe, il fit un geste énergiquement négatif.

« Vous ne savez pas ce que c'est qu'un pareil réveil dans un être de mon âge, dit-il : c'est étrange, mais la vibration de cette fibre a soudain galvanisé un cœur que je croyais mort. J'irai à Bellevallée aussi bien pour moi que pour elle. Je veux revoir cette vieille maison, ces horizons, les premiers qui se soient peints dans ma pensée. Tout mon passé a ressuscité, en quelque sorte, à la seule évocation de ces souvenirs. Je vous décrirais Bellevallée dans ses plus minces détails. Je reconnaîtrai le toit d'aussi loin que je pourrai l'apercevoir; je marcherai d'un pied sûr vers la petite hauteur où, tout enfant, j'allais, émerveillé, contempler les astres, préludant ainsi à ces études qui devaient devenir l'occupation passionnante de ma vie.

— Si cette enfant est ce qu'on la dépeint, elle sera bien attachante, monsieur.

— Je l'espère; pour moi, je l'aime déjà. La fille de mon pauvre petit-fils! songez-y donc! J'espère qu'elle ne souffrira pas trop de son changement de vie. Mon logement est laid, mais vaste, et d'une originalité qui plaît aux enfants. Tout y est bien vieux néanmoins, et Geneviève a emmené son chat. Je pourrai le remplacer par quelque animal : un oiseau par exemple, et quelques joujoux. Élisabeth, je vous supplie de me rappeler d'acheter quelque chose d'enfantin ces jours-ci; je veux me procurer cela tout de suite, de peur d'oublier. Je veux qu'elle aperçoive, en entrant ici, des objets à son usage personnel, une poupée par exemple. Demain j'achèterai une poupée.

— Nous avons le temps d'y penser, repartit Élisabeth qui riait à la seule pensée de voir introduire des jouets dans le sévère appartement de l'astronome; puis-je sonner Mme Boneau?

— Parfaitement; j'ai fini.

— Une partie d'échecs vous ferait-elle plaisir comme dessert, mon voisin?

— En doutez-vous? surtout avec vous qui êtes vraiment forte. Vous êtes la seule femme qui m'ayez vaincu aux échecs.

— Eh bien! voyons si je vous battrai ce soir, » dit Élisabeth gaiement.

Elle retira le guéridon en arrière, sonna Mme Boneau, plaça commodément son fauteuil, puis l'échiquier, et la partie commença.

IV

LES JOUJOUX DE L'OBSERVATOIRE.

Les jours qui suivirent, M. Nostradamus sortit beaucoup plus fréquemment que d'habitude, et à chacune de ses rentrées il portait invariablement sous son bras un paquet enveloppé de papier gris et ficelé de rose.

« Est-ce que vous laissez le bon M. Nostradamus faire lui-même ses petites commissions, madame Boneau? demanda un jour la concierge à la femme de ménage.

— Eh non! ce sont des commissions à lui, qu'il fait ainsi. Depuis le départ de Madame, je crois qu'il a un peu faibli de la tête, ce qui ne serait pas étonnant. Figurez-vous que.... mais le voici, je crois.... Oui, c'est lui et ses commissions.... les voilà.... je vous disais bien que la tête s'en allait. »

M. Nostradamus franchissait le seuil de la porte, sa canne dans la main droite, et le bras gauche arrondi pour soutenir un superbe mouton qui avait une toison frisée d'une blancheur de neige, des roulettes aux pattes et une rosette bleue entre les oreilles.

Il passa près des deux commères presque sans les voir, et elles se préparaient à reprendre leur conversation, quand Mme Geneviève poussa la porte entr'ouverte.

« L'emballeur n'est pas encore venu, madame, dit obséquieusement la concierge.

— Je le sais bien, répondit-elle, il ne viendra que plus tard. »

Et elle ajouta en s'adressant à la femme de ménage :

« Vous n'êtes donc pas encore remplacée, madame Boneau?

— Ce sera pour demain, madame; la servante entre demain.

— Quel ennui de ne pouvoir enlever mes meubles avant son arrivée! Enfin, j'ai les clefs des appartements, ce qui me rassure. Mme de Guerville reçoit-elle? »

La concierge rentra dans sa loge, et reparaissant presque aussitôt sur le seuil de la porte :

« Oui, dit-elle, Mlle Élisabeth est rentrée, et M. André l'accompagnait. Il paraît que c'est son jour de sortie. »

Sur cette réponse, Mme Geneviève monta au premier et fut introduite dans la chambre de Mme de Guerville, installée comme toujours au coin de son feu. Élisabeth, assise devant un chevalet, peignait, et, debout près d'elle, un jeune homme à la taille svelte, aux traits distingués comme les siens, vêtu de l'uniforme de l'École polytechnique, suivait de l'œil toutes les évolutions de son pinceau.

« Bonjour, mesdames, dit Mme Geneviève de son ton le plus aimable; comment vous portez-vous par ce froid terrible?

— Comme les questions de santé ne regardent que moi, Dieu merci, répondit Mme de Guerville gracieusement, je vous répondrai pour deux. Je ne vais pas mal; ce froid un peu excessif m'est plus sain que le dégel : c'est l'humidité que je redoute. André, pousse ce fauteuil plus près du feu, mon fils.

— Vous êtes si bien logée, madame, dit Mme Geneviève avec un léger soupir, votre appartement est si bien préservé, si bien chauffé, que le froid ne doit guère vous inquiéter. Pour moi, j'ai pris un rhume affreux dans ce couvent où pas une porte n'a de bourrelets.

— Êtes-vous contente du reste, madame? »

Mme Geneviève eut un rire amer.

« Dites que je suis furieuse. Je couche ce soir dans cette maison pour la dernière fois.

— Et vous allez?

— Tout en haut de la rue Madame, où j'ai loué un bijou de petit appartement. Je suis faite au jardin du Luxembourg, et je tiens à en être voisine. Je ne respirais pas dans ce couvent, où la vie d'ailleurs n'est pas tolérable. Quelle déception j'ai éprou-



vée! Je me figurais qu'on allait m'accabler de prévenances, d'attentions, les religieuses, décidément, devant vivre pour les autres; rien de tout cela. A chacune de mes demandes, fort raisonnables, comme vous pensez, une seule réponse : « La règle « s'y oppose. » Moi qui aime le théâtre de temps en temps, je ne puis m'astreindre à rentrer à neuf heures du soir; j'ai donc demandé la permission de ne rentrer qu'à onze : la règle s'y oppose. On m'avertit qu'on dîne en silence; je ne suis plus habituée à obéir comme un enfant, je cause avec ma voisine, on m'interrompt poliment : la règle ordonne le silence. Je veux retirer pendant les dîners maigres mon râtelier dont je n'ai plus que faire : on ne quitte pas son râtelier à table, la règle s'y oppose. J'amène Bibi au réfectoire : le pauvre chat aime à manger en même temps que moi, il se tient tranquillement sur mes genoux; ce n'est pas un de ces chats mal élevés qui sautent sur la table et vont promener leur museau sur tous les plats : on le fait emporter, toujours à cause de la règle. Elles sont joliment commodes avec leur règle, les religieuses!

— Il en faut toujours une à qui vit dans l'ordre, remarqua Mme de Guerville. Combien êtes-vous de pensionnaires?

— Une soixantaine.

— Avouez qu'il ne serait pas facile d'accorder tant de faveurs à soixante personnes.

— Je n'en demandais que pour moi, madame, et j'aurais cru qu'une personne de mon genre méritait quelques petites concessions. »

A cette phrase, le jeune polytechnicien, qui regardait sa sœur peindre, se détourna vivement et mit son lorgnon afin de mieux contempler la charmante créature qui appelait si naturellement les concessions.

Mme Geneviève n'avait pas changé, elle avait toujours sa figure blanchâtre, ses petits yeux clignotants, ses moustaches grises ombrageant sa bouche pincée, et, par-dessus tout, sa physionomie maussade et agacée.

Élisabeth vit le sourire qui effleura les lèvres expressives de son frère et ne put retenir un gros soupir. Il y a des moments où les manifestations de l'orgueil originel montrent la pauvre humanité sous un jour tellement ridicule, qu'on se sent en quelque sorte blessé d'en faire partie.

« Voilà ce que c'est que de ne pas ajouter foi à ce qui vous est conseillé, reprit Mme Geneviève. Plusieurs dames de ma connaissance me l'avaient dit : « Ne comptez pas sur les religieuses, « elles seront à leurs patenôtres, à leurs petites affaires, et pas « du tout occupées de vous distraire. »

— Le but de leur vocation n'est pas précisément de chercher des distractions pour leurs pensionnaires ennuyées, dit Élisabeth de son chevalet.

— Comment! ce serait une très-bonne manière d'exercer la charité, il me semble. Je les trouverais plus sages de s'occuper des dames qu'elles reçoivent que de réciter tant d'orémus.

— Elles s'en occupent, puisque leur toit hospitalier est rempli, et si elles ne gardaient pas un temps pour la prière, où trouveraient-elles la force de mener une vie sacrifiée? Allons, madame, ne soyons pas aussi injustes ni aussi exigeants, et faisons un simple petit retour sur nous-mêmes. Je sens que je n'aurais pas le courage de m'occuper d'une pareille œuvre; et vous-même, permettez-moi de vous le dire, vous n'hésitez pas à quitter votre vieil ami, pour ne pas vous charger d'une seule enfant.

— Ce n'est plus la même chose.... non, ce n'est plus la même chose.

— Vous voulez dire peut-être que nous n'avons pas fait serment d'abnégation, je l'accorde; mais du moins respectons celles qui l'ont fait, et qui le tiennent chacune dans son genre.

— Vous aimez les nonnes, Élisabeth, on le sait, n'en parlons plus. Comment va M. Maurebel?

— Ne voulez-vous pas aller vous-même vous informer de ses nouvelles? dit vivement Mme de Guerville.

— Non.... je ne veux pas m'attendrir. Je suis sûre que tout est déjà bouleversé chez lui, qu'il a des toiles d'araignées plein le dos, qu'il met ses chaussettes à l'envers, qu'il a brûlé le bout de ses pantoufles. C'est un homme distrait sur lequel il faut toujours veiller. Enfin, il n'est pas malade?

— Non, je l'ai aperçu hier, et tous les jours Mme Boneau nous donne de ses nouvelles.

— Ah! mais j'aurais pu la charger de ma commission; mais non, vous la ferez mieux qu'elle. Demain soir, l'emballeur déménage mes meubles; ayez l'obligeance de le prévenir de cela.

Je donnerai simplement la clef de la chambre à coucher, tout m'y appartient; mais, dans le salon, nous avons mélangé. Voici la liste de ce qui appartient à M. Maurebel : console avec dessus de marbre blanc, chiffonnier de marqueterie, pendule, etc. Dessous, j'ai écrit la liste de mes propres objets.

— Je regrette que vous n'alliez pas lui porter cette liste vous-même, dit Mme de Guerville; allons, madame, un bon mouvement.

— Que me conseillez-vous là! dit Mme Geneviève en se levant : j'ai déjà fait assez de frais et, je vous le prédis, ce serait à recommencer. Adieu! c'est pour demain le délogement, pourvu que le dégel attende. J'éprouverais un véritable crève-cœur de voir mes meubles sous la pluie, ne fût-ce qu'une minute. Ah! quel embarras! quel embarras! et tout cela pour un pauvre petit être, dont personne, au fond, ne se soucie. »

Sur ces dernières paroles, Mme Geneviève sortit de l'appartement, et Mme de Guerville, appelant sa fille du geste, lui dit :

« Il est prudent de porter sur-le-champ cette liste à M. Maurebel, nous pourrions l'oublier, et il ne serait aucunement préparé à l'invasion des déménageurs, qui sont des gens de grand tapage. J'espérais que Mme Geneviève serait montée. Comme au fond elle aime son vieillard, elle se serait peut-être laissé attendrir, le trouvant seul et moins soigné que d'habitude dans sa toilette. Il n'y a plus à y revenir, sa décision est bien prise. Je ne sais vraiment ce que va devenir notre bon voisin avec un ménage, une servante et une enfant sur les bras. Allez donc lui faire une visite, mes enfants; portez-lui mes amitiés, et voyez un peu si nous pouvons lui être utiles en quelque manière. »

En conséquence de ce désir, André prit son claque, Élisabeth jeta une mantille de dentelle sur ses cheveux, et ils montèrent au cinquième.

Avant même de porter la main au bouton du timbre, Élisabeth s'aperçut que la porte d'entrée était entr'ouverte.

« Ah! si Mme Geneviève voyait cela, dit-elle à son frère, elle ne pourrait manquer d'éprouver quelque remords. Un homme de cet âge et de ce caractère est à la merci du premier venu, avec une servante étrangère. »

Cette remarque formulée, elle entra, marcha jusqu'au fond du

corridor et frappa d'abord légèrement, suivant son habitude, puis plus fort, à la porte de la bibliothèque.

Ne recevant pas de réponse, elle se décida à l'entr'ouvrir doucement. M. Maurebel s'était endormi le crayon à la main. André, qui avançait la tête par-dessus l'épaule d'Élisabeth, lui dit à l'oreille :

« Ouvre donc la porte davantage, j'aperçois des choses excessivement drôles. »

Élisabeth suivit du regard le doigt que son frère dirigeait dans l'appartement, et aperçut contre le plafond un poupard à chevelure frisée. On lui avait passé une ficelle sous le bras et il tour-



M. Maurebel s'était endormi le crayon à la main.

noyait sur lui-même, regardant à droite et à gauche avec ses grands yeux d'émail.

On voyait aussi dans la niche creusée au-dessus de la cheminée une petite voiture traînée par deux chèvres. Quant au gros mouton de l'après-midi, il était solidement placé entre deux sphères et semblait lécher l'azur de l'océan Pacifique.

« Ce spectacle est véritablement attendrissant, murmura Élisabeth, et je ne puis te dire combien ma vénération pour notre vieil ami est devenue affectueuse, depuis que je le vois tout occupé de cette enfant.

— Le réveillons-nous, Élisabeth? demanda André.

— Non ; un de ces jours derniers, il m'a avoué qu'il dormait mal depuis le départ de Mme Geneviève : laissons-le à son repos. Nous reviendrons plus tard, et je disposerai un peu mieux ces joujoux. Ce poupard ainsi pendu effrayerait l'enfant. »

En prononçant ces dernières paroles, Élisabeth ferma doucement la porte et sortit du corridor sur la pointe des pieds. Sur le palier, elle rencontra une grande femme de très-vulgaire et nonchalante allure, qui remontait, une boîte à lait dans la main.

« Vous êtes peut-être la domestique de M. Maurebel? demanda Elisabeth.

— Oui, madame.

— Il repose en ce moment, et vous voudrez bien lui dire que sa voisine, Mlle de Guerville, et son frère sont venus le voir.

— Il a donc le sommeil bien dur, qu'il ne vous a pas entendus?

— Nous avons fait peu de bruit, et la porte d'entrée, comme vous voyez, n'était pas fermée. Il ne faudrait pas la laisser ouverte, ma bonne, c'est imprudent.

— Là où j'étais, — j'ai servi dans deux autres maisons, bien que je ne fusse pas faite pour servir, — je la laissais ouverte quand je ne faisais que descendre et monter.

— Oui ; mais ici vous avez pour maître un vieillard excellent, qui ne prête guère attention à ce qui se fait autour de lui.

— C'est vrai qu'il n'est pas amusant, c'est à peine si j'ai entendu le son de sa voix depuis que je suis entrée chez lui. Faudra qu'il augmente mes gages, s'il veut me garder. »

Sur ces grossières paroles, elle hocha brusquement la tête en signe d'adieu, entra et ferma durement la porte derrière elle.

« Elle est aimable, la servante ! dit André en riant.

— Très-aimable ; il est vraiment bien triste de voir M. Maurebel en de pareilles mains. Mon Dieu ! que j'ai bien fait de ne pas quitter notre mère, André ; je n'aurais pu supporter l'idée de la voir aux prises avec de pareils êtres. Pauvre Nostradamus ! Je conçois maintenant tous les regrets que maman donne à Mme Geneviève, qui n'est cependant pas un type d'amabilité : elle le sauvait des servantes. »

V

CE QU'AMENA LA NEIGE DU LUXEMBOURG.

A Paris, le mouvement incessant de la foule ne permet guère à l'attention des passants de s'attacher à des individualités, et personne, aux environs du Luxembourg, ne prenait garde à Mme Geneviève Drillon qui, depuis deux jours, errait par le jardin et les rues avoisinantes. Cette promenade avait pour but réel de surveiller les réparations qu'on faisait dans le petit appartement qu'elle avait loué rue Madame. Elle ne l'aurait pas quitté si elle n'avait écouté que son désir; mais à Paris l'ouvrier n'accepte pas les surveillances qu'aiment tant les propriétaires de la province : il ne connaît que son contre-maître ou son entrepreneur; il n'obéit qu'à lui et ne se targue d'aucune politesse, même envers les gens personnellement intéressés à son travail.

D'ailleurs, comme Mme Geneviève Drillon ne possédait aucun de ces dons qui imposent le respect, les ouvriers peintres, par leurs chants et leurs manières ironiques, parvenaient sans peine à la mettre en fuite. Alors, ne voulant pas s'éloigner, et s'ennuyant immodérément dans la petite cellule provisoire du couvent, elle allait arpenter le Luxembourg, son calepin à la main. Il était chargé de notes critiques sur l'incommode disposition des appartements, sur la qualité, la couleur du papier de tenture, sur telle ou telle chose solennellement promise, qui ne se

faisait pas. Tels étaient les sujets qu'elle méditait à son aise, dans les allées les moins humides, qui n'étaient fréquentées que par de très-rares passants.

L'air agacé qu'elle prenait en parcourant ces petites pages témoignait éloquemment de son mécontentement.

« Tous ces gens-là m'ont trompée, grommelait-elle, l'architecte tout le premier. Il a beau dire, la cheminée du salon fumera toujours; il fallait des réparations plus sérieuses. Le papier-cuir de la salle à manger n'est cuir que par la couleur : dans trois mois il sera affreux; l'évier, dans la cuisine, empeste; le corridor aussi. Ça n'est pas trouvé, ça n'est pas trouvé! »

Comme elle prononçait cette parole d'un ton à la fois irrité et désolé, elle entendit le bruit qui peut se rendre par la syllabe: Clap!

Tout en discourant, elle avait posé le pied au beau milieu d'une petite flaque d'eau qui ne s'était pas encore mêlée à la boue liquide dont le dégel empâtait les allées désertes.

Mme Geneviève recula avec indignation et prenait *in petto* le parti de retourner chez elle, lorsque, levant les yeux, elle aperçut une personne qui arrivait en sens contraire, par l'allée qui aboutissait à la flaque où elle avait failli s'embourber. Elle reconnut sur-le-champ M. Maurebel. Il avançait péniblement sur le sol boueux, et de temps en temps s'arrêtait comme pour reprendre haleine, ce qui témoignait d'une fatigue extrême.

« C'est lui, c'est bien lui! murmura-t-elle; comment l'a-t-on laissé sortir par ce temps?... Laissé! Ne fait-il pas tout ce qu'il veut? A quel jour sommes-nous?... Au samedi.... Il revient de l'Observatoire.... Je suis sûre qu'il a déjà les pieds trempés jusqu'aux chevilles.... Maintenant que je ne suis plus là, il commettra imprudence sur imprudence; sa tête a bien autre chose à faire qu'à gouverner ses pieds.... Il est crotté comme un barbet.... Dieu me pardonne! il a ses vieux souliers, ceux qui prennent l'eau.... Bon, il marche droit dans la flaque.... Hé! monsieur Maurebel, si vous regardiez un peu par terre, s'il vous plaît! »

Le vieillard s'arrêta, regarda à ses pieds, puis autour de lui, et, apercevant enfin celle qui l'interpellait et qui s'avançait à pas comptés :

« Ah! c'est vous, Geneviève! dit-il paisiblement : votre avertissement me sauve d'un véritable naufrage. Quel dégel! je n'ai jamais vu les rues dans un pareil état : on ne rencontre que des torrents de boue liquide.

— Le dégel produit ordinairement cet effet-là, monsieur, et la neige qui fond n'a jamais été qu'une horreur. Vous eussiez pu voir ceci l'an dernier à pareille époque; mais vous aviez sans doute la sagesse de ne pas sortir par un pareil temps.

— Je ne manque guère mes visites à l'Observatoire, Geneviève, vous le savez.

— Certainement, que je le sais; mais je sais cependant que vous n'y avez jamais mis les pieds par un temps semblable.... Par ici, monsieur! C'est encore de la boue cela.... à quoi vous sert votre canne? Tâtez donc un peu le terrain.... Vous voyez qu'on a creusé de ce côté pour des plantations et qu'on ne s'en retirerait pas.

— Ah bon! vous m'expliquez mon embarras de ce matin. Je crois que je suis tombé dans un de ces trous. J'étais disparu sous terre je ne sais comment, et sans un bon frère de la Doctrine chrétienne qui passait avec une troupe d'enfants, j'y serais peut-être encore. »

Mme Geneviève leva les bras au ciel.

« Est-il permis de risquer ainsi sa vie! s'exclama-t-elle; c'est donc grâce à cette chute que votre paletot est tout sali de ce côté?... Quelles plaques de boue! N'allez pas le faire brosser aujourd'hui, l'empreinte des taches resterait sur le drap. »

Tout en parlant, elle le conduisait, le poussant à droite, à gauche, marchant devant lui en éclaireur. Ils gagnèrent ainsi le haut de la rue Cassette.

Là, le vieillard s'arrêta, et, avec une grande simplicité :

« Me voici quasi arrivé, ma bonne Geneviève, dit-il, et je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Merci de votre aide, et venez quelquefois me voir. Ce qui s'est passé ne doit altérer en rien notre vieille affection.

— Non.... non.... mais ça change bien les choses pourtant.... Laissez-moi aller vous reconduire jusqu'au bout. Cette rue est un horrible boyau, pas de trottoir à certains endroits....

des bornes tout le long.... en plein cœur de Paris.... si ce n'est pas incroyable !... Monsieur, changez de côté, ne voyez-vous pas la pompe sous l'enseigne?... Mettre une pompe sur un trottoir large comme ma main est une idée vraiment ingénieuse! »

M. Maurebel lui avait obéi et marchait en s'accrochant de la main droite aux épais barreaux de fer qui, en long ou en large, forme l'armure défensive des vieux hôtels. Mme Geneviève se servait de la même façon du court grillage qui garantissait toute la vieille façade sur laquelle se voyait l'antique enseigne d'un marchand de vin, la Madeleine entre deux superbes pampres.

Ils se rejoignirent sous la haute porte cochère du numéro 4.

« Au revoir, ma bonne Geneviève, et merci, dit le vieillard en lui faisant un geste affectueux de la main, vous m'avez rendu un grand service.

— Vous êtes bien pressé de vous débarrasser de moi; et si je veux vous conduire jusque chez vous? Vous êtes capable de rester mouillé comme vous êtes toute la journée, et demain vous serez au lit avec une fluxion de poitrine.... Montez, montez, et pas tant de cérémonies.... Je consens à me séparer de vous bien portant, mais je serais horriblement tourmentée si je vous savais malade.... Entendez-vous le joli clapotement que l'eau fait dans vos souliers à chaque marche que vous montez?... Sortir par un pareil temps.... encore une fois.... Saurez-vous seulement trouver vos pantoufles neuves?... Est-elle soigneuse, votre servante?

— Pas trop, pas trop.

— Je connais la valeur de cette réponse; cela veut dire pas du tout. Si elle ne me va pas, je vous déclare que je vous en chercherai une autre, sitôt que je serai installée moi-même rue Madame.... Donnez-moi votre clef.... comme la serrure grince! Cette porte-là a été laissée ouverte, c'est sûr.... Courez mettre votre robe de chambre.... je vais vous chercher vos pantoufles neuves qui sont dans la réserve et qui sont beaucoup plus chaudes que les autres. »

M. Maurebel passa dans sa bibliothèque, revêtit sa robe de chambre et vint présenter ses pieds mouillés à la chaleur du coke enflammé.

Tout à coup la porte s'ouvrit violemment devant Mme Geneviève, qui avait une pantoufle dans chaque main.

« Bon Dieu! quelle servante avez-vous? s'écria-t-elle, tout est sens dessus dessous dans la cuisine et dans l'office; voici des pantoufles qui étaient fourrées dans une boîte à chapeau. D'où vient cette femme?

— Je l'ignore, répondit M. Maurebel, occupé à regarder son pied droit qui fumait devant le feu; je sais seulement qu'elle est honnête et qu'elle a possédé une certaine aisance qui....

— Je m'en doutais! on vous a donné une personne qui, n'ayant pas su faire ses affaires, est obligée de venir se mêler des affaires des autres, qu'elle fera encore plus mal que les siennes. Je vois bien maintenant pourquoi cette corbeille déborde de coke, pourquoi il y a tant de beurre dans le garde-manger, pourquoi les chandeliers sont couverts de bougie. Elle doit être horriblement dépensière?

— Je ne sais; mais, quelque argent que je lui donne, elle a le talent de l'employer.

— Avec ce talent-là on se ruine, monsieur Maurebel; et vous voyez bien qu'elle s'est ruinée.... Vous pouvez être sûr qu'elle continuera ses habitudes chez vous, et mettra tout à bouillir et rôtir. Ce n'était pas une femme de ce genre qu'il vous fallait.... non. Changez bien vite vos souliers, je vous prie, ils fument comme des marrons qui grillent. »

Elle déposa les pantoufles auprès du vieillard et disparut; mais, reparaissant bientôt :

« Est-ce vous qui avez permis qu'elle plaçât son lit dans la salle à manger? demanda-t-elle d'une voix étouffée par la colère.

— Je n'ai rien permis du tout, Geneviève; je croyais qu'elle couchait dans la mansarde. »

Mme Geneviève rit ironiquement.

« Je vous annonce qu'elle a préféré la salle à manger, dit-elle; je vous trouve bien nanti, vraiment!

— Il ne tient qu'à vous de me remettre en meilleures mains, Geneviève. »

Mme Geneviève hocha brusquement la tête, et, foudroyant tour à tour du regard le mouton, le poupard et la voiture :

« Mais vous tenez toujours à l'enfant? dit-elle.

— Oh oui ! plus que jamais. Aux premiers beaux jours, nous irons la chercher ensemble à Clisson, si vous voulez.

— Nous qui ?

— Vous et moi. Ce petit voyage ne vous ennuierait pas, le pays est charmant.

— Un petit voyage ! Il est à l'autre bout du monde, votre Clisson.

— Non, non ; venez et vous verrez. »

Mme Geneviève sortit précipitamment et alla ouvrir sa chambre. Elle poussa les volets et épousseta partout en monologuant ardemment :

« Ce que c'est que le chez-soi !... Jamais mes meubles ne produiront ailleurs l'effet qu'ils produisent ici.... Il a vraiment une servante insupportable.... Il est horriblement seul.... Et moi, ne serai-je pas plus seule que lui rue Madame ?... Les cheminées de cet appartement fument.... le corridor est un casse-cou.... la concierge est maussade.. . Qu'est-ce qu'une enfant de dix ans, après tout ? J'en ferai ce que je voudrai. Ici j'ai d'aimables voisines.... et puis enfin, ce pauvre vieil ami, il me semble que mon père me reproche de l'abandonner. »

Elle serra son plumeau entre ses bras et tira son mouchoir de poche pour s'essuyer les yeux.

« Tiens ! vous ne vous gênez pas, vous, madame, » dit une voix, la voix de la servante de M. Maurebel, qui, en rentrant, avait aperçu cette porte ouverte.

Mme Geneviève se moucha bruyamment, et, relevant la tête avec arrogance :

« Et pourquoi me gênerais-je, puisque je suis chez moi ? dit-elle.

— Chez vous ?

— Oui. J'ai fait un petit voyage ; mais me voici de retour, et dans huit jours, ma chère, vous déguerpirez ; avant même, si vous voulez. »

La servante tourna sur elle-même, et, ouvrant la porte de la bibliothèque :

« Monsieur, cria-t-elle, il y a ici une dame qui dit qu'elle est chez elle et qu'elle me donne congé. Ce n'est donc pas vous le maître ici ?

— Non, ma bonne, du moins quant aux choses du ménage; si elle vous a dit qu'elle est chez elle, c'est qu'elle y est.

— Bien répondu, » dit Mme Geneviève en se glissant dans la bibliothèque. .

Et fermant la porte derrière elle, au nez de la servante :

« Et l'appartement que j'ai loué rue Madame, qu'en ferai-je, monsieur? dit-elle.

— Je ne sais; vous avez l'esprit inventif, vous vous tirerez bien d'affaire. Passez-moi donc l'almanach, je vous prie. »

Mme Geneviève alla décrocher un grand almanach et le lui apporta.

Le doigt du vieillard suivit la colonne de janvier, et, s'arrêtant sur le premier jour de février, il réfléchit quelques instants.

« D'après mes calculs barométriques, il fera beau fin janvier et commencement de février, dit-il ; si vous voulez, Geneviève, nous partirons le 29, qui est un lundi.



Mme Geneviève se moucha bruyamment.

— Il faut donc en passer par où vous voulez?

— Pour cela, oui.... absolument.

— Nous verrons, nous verrons! Je vous avertis seulement que je renverrai la servante et que je reprendrai Mme Boneau.

— Oh! de tout mon cœur, dit le vieillard avec un fin sourire; cette pauvre Mme Boneau! elle me manquait : je n'ai pas mangé un œuf bien cuit depuis son départ.

— Là, voyez-vous! »

Elle prit l'almanach et alla le raccrocher, riant et murmurant :

« C'est vraiment la meilleure pâte d'homme qui se puisse imaginer : aller jusqu'à regretter Mme Boneau! »

VI

SUR LES ROUTES.

Il était mainte occasion où l'on n'aurait jamais pris Mme Geneviève pour la fille d'un savant professeur au Collége de France, et la distinction n'était pas toujours son fait; mais on ne pouvait nier qu'elle possédât certaines qualités pratiques. En voyage particulièrement, elle n'avait pas sa pareille.

Avec le système actuel de locomotion, il est bon de ne pas laisser les vieillards voyager seuls. Les foules de nos jours, étant pressées, sont parfois égoïstes et impolies. Chacun se tire d'affaire comme il peut, et toutes les bonnes places sont généralement prises quand se présentent les vieillards et les distraits.

En compagnie de Mme Geneviève, M. Maurebel pouvait se dispenser de prendre aucun souci : elle le considérait comme un second colis plus précieux que les autres, et ne supposait pas qu'il pût se mouvoir sans sa permission. A leur arrivée dans les gares, elle lui assignait une place, prenait les billets, faisait peser et enregistrer les bagages, transportait d'un endroit à l'autre je ne sais combien de petits sacs, et calculait mathématiquement toutes choses afin de n'être jamais en retard pour se bien caser.

Aussitôt que s'ouvraient les portes des salles d'attente, elle s'élançait avec une vitesse prodigieuse vers les wagons, les examinait rapidement, faisait son choix, et, se dressant sur le

marchepied, gardait à la force des poignets la place du coin pour M. Maurebel, qui la suivait à son panache noir.

« Remarquez bien mon chapeau, lui avait-elle dit le matin de leur départ de Paris, et quand je vous quitterai, ne le perdez jamais de vue. »

Il avait suivi docilement ses instructions, et, le soir de leur arrivée à Nantes, elle put lui dire :

« C'est une chance; mais vous n'en avez pas manqué un.

— Un quoi, Geneviève?

— Un coin donc; vous ne vous êtes pas aperçu que vous avez toujours eu un bon coin?

— J'ai tant dormi, comme vous savez.

— Vous n'êtes pas trop fatigué?

— Non, pas trop. »

Mme Geneviève se mit à se pincer délicatement l'extrémité de son grand nez, ce qui, comme on le sait, était chez elle le signe de la réflexion parvenue à son plus haut degré d'intensité.

« Nous aurions pu continuer jusqu'à Clisson, dit-elle : cette halte à Nantes n'est qu'une dépense inutile. D'un autre côté, arriver le soir et très-fatigués chez des étrangers n'a rien d'agréable. Toute réflexion faite, restons. »

Le vieillard, qui n'avait en fait d'itinéraire d'autre volonté que la sienne, inclina la tête en signe d'assentiment, et monta dans l'omnibus qu'elle lui indiquait du geste. Un quart d'heure plus tard ils arrivèrent à l'hôtel de Bretagne, dont ils n'eurent pas l'envie de sortir. Ils se reposèrent consciencieusement jusqu'au lendemain et remontèrent en wagon sans avoir honoré la belle ville de Nantes d'une visite.

Au moment d'entrer dans la gare, M. Maurebel se détourna cependant pour jeter un long regard sur la Loire et la grande ligne tracée par les maisons du quai de la Fosse.

« Tout ceci me rappelle bien des souvenirs, murmura-t-il, mais d'une nature moins pénétrante et moins indestructible que ceux qui m'attendent à Clisson. »

Mme Geneviève, qui commençait à trouver qu'il abusait du passé, remua les épaules avec impatience.

« Les gens âgés ont cela d'assommant, grommela-t-elle, qu'ils ne sortent pas de leurs souvenirs. »

Grâce à cette impression désagréable, le court trajet de Nantes

à Clisson se fit en silence. M. Maurebel, encore brisé de son voyage de la veille, demeurait assoupi dans son coin; mais, quand la voix de l'employé cria ce mot sonore : Clisson! Clisson! il se redressa tout d'une pièce.

« Enfin, nous voici arrivés, dit Mme Geneviève en ouvrant la portière; attendez un peu, monsieur; vous savez que je n'ai pas envie d'égarer mes paquets.... Allez maintenant.... doucement; vous y voilà, traversez la voie. »

Le vieillard regarda ardemment autour de lui; mais les bâtiments de la gare lui cachaient le paysage, et la vue des employés et des voyageurs ne lui donna pas une perception bien nette de l'arrivée. Il suivit Mme Geneviève d'un pas pesant, traversa une salle d'attente, et, machinalement, franchit le seuil d'une porte ouverte. A peine son pied eut-il touché le sol, à peine ses yeux fatigués se furent-ils posés sur le panorama qui s'étendait à perte de vue devant lui, qu'une sorte de frisson électrique le saisit. Il mit son chapeau à la main, comme pour saluer cette terre qu'il appelait d'un nom sacré : la terre natale, et fit quelques pas en avant. Les arbres, encore dépouillés de leurs feuilles, permettaient au regard de fouiller tous les plis du terrain, fort gracieusement accidenté. Le superbe château du grand connétable dessinait sur le ciel gris les sombres arêtes de ses tours puissantes à demi écroulées. La pittoresque petite ville s'étageait à ses pieds, et çà et là, du milieu d'un bouquet d'arbes, s'élevaient les toits moussus des vieux manoirs.

Les regards de M. Maurebel s'attachèrent d'abord sur les ruines majestueuses.

« Le temps ne détruit pas vite les géants, » murmura-t-il.

Puis ses yeux errèrent sur les pentes ardoisées, formées par les maisons de la ville, et s'arrêtèrent fixement sur une ligne d'arbres qui aboutissait à un bois de sapins, planté à demi-coteau.

« Belle vallée, » bégaya-t-il.

Et, remettant son chapeau, il marcha vivement en avant.

« Monsieur! monsieur! » cria une voix rude à ses côtés.

Il ne se détourna même pas; un bâton s'abattit sur son épaule.

Il regarda derrière lui et aperçut un jeune voiturier qui allongeait son fouet d'une main, et qui, de l'autre, soulevait sa casquette de peau de renard.

« Vous êtes bien monsieur Maurebel? demanda le postillon.

— Oui, mon ami.

— Alors je vous avertis de ne pas vous éloigner, car les bagages ne sont pas encore chargés. C'est moi, monsieur, qui vous conduirai, vous et vos colis, à Bellevallée, et cette dame qui est au bureau m'a dit : « Recommandez bien à M. Maurebel « de ne pas bouger d'ici. » Voulez-vous attendre dans la voiture, monsieur?

— Merci, j'ai besoin de remuer, et j'aime mieux d'ailleurs gagner Bellevallée à pied. Vous direz de ma part à cette dame que je la précède. Je saurai bien trouver mon chemin. »

Et, là-dessus, M. Maurebel sortit à grands pas de la cour de la gare et suivit quelque temps le chemin qui conduisait à Clisson. A une bifurcation, il s'arrêta comme pour rappeler ses souvenirs, et, prenant hardiment un chemin de traverse bordé de trottoirs gazonnés, il s'y enfonça tout seul et perdit bientôt la grande route de vue.

Lorsqu'il n'entendit plus le bruit des roues, ni le trot des chevaux, ni le son des voix humaines, son pas se ralentit, il n'avança plus que capricieusement, arrêté ou poussé par le mystérieux élan des souvenirs qui s'éveillaient au fond de sa mémoire.

Il honora d'une halte un très-gros chêne qu'il rencontra sur la limite de vastes prairies.

« Ils étaient cinquante, murmura-t-il, et il est resté seul. Il borne la propriété, je crois; c'est pourquoi on l'a laissé debout. »

Dans un pli du vallon, il côtoya une petite fontaine qui épandait le trop-plein de ses eaux dans un lavoir rustique. Le vieillard croisa ses deux mains sur sa canne, et, en regardant couler le filet d'eau, il formula de ces phrases décousues, incohérentes, qui sont le langage de la pensée délivrée de tout écho.

« La source jaillit toujours à la même place.... Les pierres n'usent pas vite.... Celles-ci sont devenues bien polies.... L'homme est astreint aux mêmes nécessités.... Il n'a pas détourné ce filet d'eau de sa source, parce qu'il lui était commode.... L'utilité de ces pierres les défend aussi d'être employées à d'autres usages.... Il vient toujours ici des femmes, des mères ou des servantes accompagnées d'enfants.... Ils gambadent autour

de cette fontaine.... Ils grimpent sur ces arbres, se roulent sur l'herbe de ces prairies, pêchent dans ce ruisseau.... Il y a soixante ans passés, j'étais de ceux-là. »

Il reprit son chemin plus vite; la fatigue du voyage, son émotion, commençaient à l'enfiévrer légèrement; son pas devenait rapide et saccadé, et, contre son habitude, il marchait la tête baissée, de sorte qu'il ne vit pas que le chemin qu'il suivait de confiance était soudainement interrompu par un immense remblai qui se dressait à pic. Son pied heurta violemment contre cette masse pierreuse; il faillit tomber à la renverse.

La secousse fut si rude, que son chapeau s'en alla rouler derrière lui et que sa canne lui tomba des mains.

Et, d'un talus voisin, s'élevèrent de frais éclats de rire mal étouffés, qui lui apprirent que sa mésaventure avait eu d'invisibles témoins.

En effet, le rideau de genêts verts, tendu au-dessus du talus, s'entr'ouvrit d'espace en espace et s'étoila de beaux yeux étincelants d'enfants. Côte à côte se voyaient à découvert un petit garçon de douze ans et une petite fille un peu plus jeune. Le garçon était blond, coloré, rieur; sa compagne paraissait blanche comme un petit lis, parmi ces genêts d'un vert sombre et cru; elle avait un profil très-délicat, de grands yeux noirs un peu voilés par une frange épaisse de cils foncés. Ses cheveux, noirs aussi, coupés très-courts, ne jetaient aucune ombre sur son mince cou d'ivoire.

Elle riait comme ses compagnons et montrait comme eux ses blanches petites dents; mais, quand le vieillard se baissa péniblement pour ramasser sa canne, elle s'écria d'une voix argentine et juste :

« Monsieur le vieux bonhomme, ne cherchez pas votre chapeau, il a roulé dans le fossé; je vais le rattraper. »

Et, enfonçant solidement son petit talon en dehors du talus, elle sauta légèrement dans le chemin, courut vers le fossé profond plein d'herbe, y repêcha le chapeau et vint le tendre au vieillard.

« Merci, mon enfant, dit-il, vous êtes bien gentille. Dites-moi, ce chemin ne conduit donc plus à Bellevallée?

— Oh! il y a longtemps, bien longtemps qu'on a fait ce remblai pour le chemin de fer, monsieur.

— Vais-je être obligé de retourner prendre la route carrossable?

— Si vous étiez une voiture ou un cheval, vous seriez obligé de retourner; mais vous pouvez aller par les prairies et monter jusqu'au passage à niveau.

— Ne pourriez-vous pas me conduire, mon enfant? Je me rappelais parfaitement l'ancien chemin; mais je craindrais de m'égarer par les prairies, qui ont sans doute changé d'étendue.

— Je veux bien vous conduire. Ludovic! »

La tête blonde de l'adolescent émergea au-dessus des genêts.

« Viens-tu? » dit-elle.

Ludovic bondit dans le chemin et fut suivi, tant bien que mal, par trois petits garçons de taille différente, mais d'audace égale; le dernier, qui avait au plus six ans, se coucha tout de son long sur la mousse et se laissa glisser jusqu'au bas de cette façon peu dangereuse.

Ludovic seul s'approcha du vieillard, et très-poliment, la casquette à la main.

« Veux-tu venir avec moi jusqu'au passage? » demanda la petite fille.

Ludovic fit un geste énergique de refus.

« Alors je vais aller seule avec le vieux monsieur : il ne connaît pas le chemin. »

Ludovic se rapprocha d'elle.

« Prends les petits, lui glissa-t-il dans l'oreille. Édouard et moi, nous aimons mieux aller lever les lignes sans eux; on en gardera quelques-unes que vous lèverez quand vous arriverez. »

La petite fille se détourna vers les trois enfants.

« Qui veut venir avec moi jusqu'au passage? demanda-t-elle.

— Moi! fit le plus petit, qui accourut lui prendre la main.

— Et toi, Édouard?

— J'aime mieux rester avec Ludovic, répondit le petit homme en allant s'aligner derrière son aîné.

— Et toi, Charles?

— Et moi aussi. »

Le partage étant ainsi fait, les trois garçons saluèrent et escaladèrent vivement leur talus de genêts, et la petite fille prit le



Voilà Bellevallée, monsieur.

sentier de gauche qui longeait le remblai, en disant au vieillard :

« Venez, monsieur, c'est par ici. »

Il la suivit sans mot dire, et, une fois en mouvement, il reprit son air absorbé. Ils marchèrent à peu près pendant six cents mètres, et, l'un après l'autre, sur l'étroite ligne de terre battue qui séparait les prairies du remblai.

L'enfant s'arrêta un peu avant d'arriver aux piles de pierre d'un pont suspendu.

« Monsieur le vieux bonhomme, dit-elle gaiement, voici l'escalier, il n'est pas très-large. »

Contre la première ligne de maçonnerie se déroulait un ruban de pierres plates espacées en biais comme des marches et solidement enfoncées en terre.

Le vieillard sourit en regardant le passage aérien.

« Voilà qui est très-bien imaginé pour vous, petite abeille au pied léger, dit-il; mais cela ne sourit guère à mes vieilles jambes. Enfin, je vais tenter l'escalade, s'il n'y a pas d'autre moyen de gagner le passage.

— Il faudrait aller loin là-bas, dit gravement l'enfant. Nous vous aiderons d'ailleurs, et, tenez, voilà Ludovic qui vient à notre secours. »

Ludovic accourait en effet.

« J'ai pensé que la montée serait très-difficile, dit-il tout haletant, je viens vous donner un coup de main.

— Allons, dit M. Maurebel avec un gai sourire, me voici sûr de réussir. Je crains seulement que mon chapeau ne me quitte dans l'ascension; il serait prudent de nouer un foulard pardessus.

« Monsieur, j'ai une ficelle, » dit Ludovic en détachant une corde très-fine de sa ceinture.

Le vieillard la prit, la passa à son chapeau, et la petite fille, voyant que ses mains tremblaient, vint gentiment la lui nouer sous le menton.

« Monsieur, donnez-moi votre canne, elle enfoncerait dans le remblai, et mettez plutôt la main sur mon épaule, dit Ludovic, je grimperai en même temps que vous. »

M. Maurebel lui tendit sa canne et monta le premier degré de pierre. Ludovic, marchant légèrement sur le versant du talus,

lui servait de premier appui, et il trouvait à chaque degré la main de la petite fille qui montait devant lui. L'ascension s'opéra très-heureusement. Arrivé au haut du remblai, M. Maurebel aperçut devant lui une très-belle avenue d'arbres, dont il n'était séparé que par un vaste champ.

« Voilà Bellevallée, monsieur ! » dit la petite fille en étendant la main vers les arbres.

M. Maurebel retira la ficelle qui assujettissait son chapeau, et, la rendant à Ludovic :

« Merci, vous êtes de charmants enfants, » dit-il.

Ludovic et sa petite compagne sourirent d'un air heureux et disparurent par l'escalier aérien, laissant le vieillard suivre le sentier qui le conduisait vers l'avenue d'ormes, sous laquelle se cachait un vieux toit, dont la forme irrégulière et accidentée témoignait d'une grande ancienneté.

VII

A BELLEVALLÉE.

Quel regard le vieillard jeta à ce manoir! Nul gamin de l'avenue de l'Observatoire n'aurait reconnu dans l'homme affaissé, rêveur, tremblant, appuyé des deux mains sur sa canne, le savant M. Nostradamus qui tenait levé si haut son grand front bosselé et dont le froid regard semblait toujours interroger le firmament.

C'est que l'homme au cœur profond n'est jamais mis impunément en face de ce qui lui rappelle la phase étrange du passé qui s'appelle son enfance, cette phase parfumée, bénie, heureuse, qui est une des plus touchantes bontés de Dieu. Nous avons beau vieillir, nous retrouvons à certains instants, au plus intime de nous-même, ce premier être naïf et bon qui ignorait tout, qui jouissait de tout, qui croyait tout, qui admirait tout, qui aimait tout.

En constatant la puissance qu'exerce le passé sur le cœur de l'homme, on s'étonne encore plus qu'on ne s'afflige de la facilité avec laquelle le monde moderne brise la chaîne des traditions et fait bon marché de l'attraction qu'exerce sur toute une génération d'êtres ce qui s'appelle la maison paternelle. Pauvres parents! ils ne savent pas qu'en détruisant ce cadre ils font disparaître bien souvent l'auréole que les yeux ignorants de leurs enfants avaient vue luire autour de leurs fronts. Et lorsqu'on

a ôté sa grandeur religieuse et la poésie du souvenir à une affection qui ne donne aucune jouissance égoïste, qu'en reste-t-il souvent, hélas?

On ne saurait trop déplorer ce qui amoindrit la famille, ce qui lui ôte un de ses plus touchants priviléges, ce qui l'exile en quelque sorte du sol. Ce n'est presque jamais dans une maison banale que germe cette plante précieuse et féconde qui a nom l'esprit de famille.

Mais revenons à M. Maurebel, perdu dans sa contemplation. Ses souvenirs ne lui arrivaient pas en foule, dans ce mouvement plein de vie, propre aux facultés jeunes: il les revoyait



M. Maurebel était perdu dans sa contemplation.

un à un, il les exhumait en quelque sorte l'un après l'autre de sa mémoire. Certaines figures se montraient à lui dans la netteté du souvenir qui emprunte sa force d'un amour profondément ressenti; d'autres flottaient plus vagues devant sa mémoire, mais se fixaient soudain en retrouvant l'objet matériel auquel elles pouvaient se rattacher.

Petit enfant, il avait vu apparaître à cette fenêtre, couronnée d'un lourd chapiteau de pierre, sa mère qui levait les yeux au ciel et joignait les mains par un geste suppliant, et il lui semblait qu'il n'avait jamais remarqué avant ce jour-là combien elle était belle et comme elle pouvait être triste. Quelques mois

plus tard, il avait vu passer par cette porte ogivale, à demi cachée sous le lierre, une boîte dont on n'avait pas voulu lui dire le nom, et le lendemain il avait appris que sa petite sœur, qu'il ne voyait plus, était retournée au ciel. Et de ce jour il n'avait pas voulu jouer dans le cimetière, ayant eu comme un pressentiment de la mort. Chose étrange! c'étaient ses premiers souvenirs si lointains, si lointains, qui lui revenaient le plus distinctement à cette heure.

Il entrait à peine dans une autre phase de sa vie lorsqu'il vit s'ouvrir une fenêtre du rez-de-chaussée.

Il sourit tristement. C'était là qu'en arrivant de la chasse ou de la pêche il apercevait toujours la silhouette gracieuse de sa jeune femme. A la place de l'ombre chère se plaça une sorte de gros paquet gris, et une voix discordante fit absolument évanouir l'illusion.

« Voilà le résultat de son entêtement, il s'est égaré, disait Mme Geneviève.

— N'est-ce pas lui que j'aperçois contre le massif? ajouta une voix plus jeune et plus agréable.

— C'est lui, c'est lui-même, madame. »

M. Maurebel, se voyant découvert et reconnu, secoua sa vénérable tête comme pour chasser son émotion, et, redressant sa haute taille, marcha vers la porte qui donnait passage à Mme Geneviève et à une blonde femme d'une trentaine d'années qui personnifiait bien la femme distinguée de la province, simple dans sa toilette, gracieuse bien que réservée dans sa physionomie et son maintien, enveloppée de je ne sais quoi de chaste, d'aimant, d'idéal qui lui assure à la fois la sympathie qu'elle aime et le respect qu'elle exige.

— Où vous êtes-vous égaré, monsieur? nous vous croyions perdu! s'écria Mme Geneviève en examinant le vieillard de la tête aux pieds comme pour s'assurer qu'il n'avait laissé en route aucune partie de sa personne. Non, l'idée de vous en aller tout seul courir les champs comme un écolier dépasse tout ce qu'on peut imaginer en fait d'incartade.

— Écolier! mais je l'étais quasi redevenu, Geneviève, répondit en souriant le vieillard; l'air natal enivre, voyez-vous, et mes pieds ont suivi presque malgré moi le chemin si connu. Mais laissez-moi aller saluer Mme de Hautefeuille. Je vous arrive en

bon état, je vous assure, n'ayant perdu ni ma canne ni mon chapeau ; donc, ne parlons plus de mon équipée. »

Sur ces paroles il se découvrit, et, prenant dans sa grande main légèrement tremblante la main brune et effilée que la jeune femme lui tendait avec le plus charmant sourire de bienvenue :

« Vous voyez un homme bien reconnaissant, Henriette, dit-il, non-seulement pour l'intérêt dont vous voulez bien honorer l'enfant abandonnée, mais parce qu'en m'offrant l'hospitalité à Bellevallée, vous m'avez procuré une de ces douces joies, une de ces émotions profondes que mon cœur ne devait plus ressentir en ce monde.

— Pas plus que vous je ne suis ingrate, mon oncle, répondit Mme de Hautefeuille. Je sais qu'il a été un temps où nos familles étaient intimement liées, et mon frère aîné n'a pas oublié qu'il vous doit la brillante position qu'il occupe aujourd'hui. »

Le vieillard sembla chercher un instant dans sa mémoire.

« Ah ! je me rappelle, dit-il, ce jeune Charles qui avait un grain d'ambition....

— Mais bien peu de protecteurs, grâce au régime de ce temps-là. Quand toute une famille boude un gouvernement, celui de ses membres qui veut percer, sans faire de lâcheté, se heurte à tant d'obstacles, visibles et invisibles, qu'il se décourage le plus souvent.

— Évidemment. Je m'estime heureux d'avoir toujours plané, par la nature même de mes études, au-dessus des sphères gouvernementales et échappé par là même aux influences contraires des partis.

— Et c'est précisément parce que vous étiez indépendant que vous avez pu protéger ceux qui n'avaient d'autre recommandation que leurs capacités.

— J'ai eu un jour de puissance, c'est vrai ; il y a des positions qui donnent de l'influence aux moins ambitieux des hommes.

— Monsieur, où est le gant de votre main droite ? » demanda Mme Geneviève que cet échange de paroles n'avait pas le don d'intéresser.

Le vieillard regarda sa main nue, ôta son chapeau pour le secouer et visita les poches extérieures de son paletot.

« Geneviève, vous êtes terrible avec vos inspections, dit-il

avec un sourire. Ne m'accusez pas encore, je vous prie. Quand je me serai reposé, nous ferons de plus amples recherches. Veuillez me montrer le chemin, ma nièce. »

Et il suivit Mme de Hautefeuille, qui franchissait le seuil usé du vieux manoir, et qui le conduisit par un corridor au grand salon du rez-de-chaussée dont les fenêtres donnaient sur la cour.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, regarda autour de lui, et, hochant la tête :

« Charmant salon, dit-il, mais bien différent de celui de mes souvenirs !

— En effet, mon beau-père, trouvant la pièce trop grande, a fait placer cette cloison ; mais la partie supérieure de l'appartement est bien restée la même.

— Oui, voilà les deux grandes fenêtres.... les balcons avec leurs fers de lance.... la rosace du plafond. Tout cela était bien enfumé de mon temps.... la maison est vieille.... on n'y touchait guère, madame.... Depuis on s'est épris du changement.... de l'agitation.... ce n'est pas par misanthropie que je parle ainsi.... du moins je ne le crois pas.... ma sévérité tient à mon état présent. Je me regarde comme une espèce de mort auquel il reste à peine des yeux pour voir et un rayon d'intelligence pour comprendre.

— Monsieur, vous devez avoir l'estomac bien creux, dit Mme Geneviève qui accusait l'estomac de tout ce qu'elle qualifiait d'excitation cérébrale. Lorsque vous êtes arrivé, madame me consultait sur ce qu'elle aurait pu vous offrir.

— Voulez-vous un potage, mon oncle, ou de la bière, du vin, quelque chose qui vous fasse attendre le souper?

— Eh bien, deux doigts de vin de Bordeaux, si vous le voulez bien. »

La jeune femme disparut.

« Très-aimable personne, dit Mme Geneviève d'un air docte. Elle n'a pas voulu me laisser aller à l'hôtel ainsi que je le désirais, et elle m'a accueillie avec une bonne grâce qui m'a un peu remise, car enfin, grâce à vous, j'arrivais seule avec un colis chez des gens qui me sont absolument étrangers.

— J'espérais vous précéder à Bellevallée, Geneviève, le chemin que je prenais m'y conduisait directement.

— Mais vous êtes resté à flâner sans plus penser à mon embarras qu'au grand Turc.

— Non, j'ai simplement trouvé un remblai devant moi, et, sans d'aimables enfants qui se promenaient par là, je ne sais trop à quelle heure vous m'eussiez revu. »

Comme il prononçait ces paroles, Mme de Hautefeuille rentrait portant un plateau sur lequel se voyait un verre à vin, une bouteille et une assiette de biscuits.

Elle versa quelques gouttes de ce vin généreux au vieillard fatigué, qui, sur le commandement de Mme Geneviève, le but lentement et à petites gorgées.

Quand la servante eut enlevé le plateau, M. Maurebel, dont les joues d'ivoire se coloraient légèrement, se tourna vers sa gracieuse hôtesse et lui dit :

« Et maintenant, si nous parlions un peu de l'enfant....

— Parlons-en, monsieur, ou plutôt laissez-moi vous.... »

Elle s'interrompit, se leva, et alla ouvrir la porte en disant :

« Ce sont bien eux. »

Eux ! c'étaient l'adolescent blond et la petite fille aux cheveux courts qui avaient si complaisamment guidé M. Maurebel. Ils étaient suivis des trois petits garçons dont les joues rondes étaient en feu.

A la grande surprise de Ludovic, qui s'avançait fièrement le premier, la casquette à la main, Mme de Hautefeuille, l'écartant du geste, attira la petite fille :

« Sois bien gentille, » murmura-t-elle.

Et, la conduisant au vieillard :

« Avant de vous présenter mes fils, que leur père appelle en riant les quatre fils Aymon, dit-elle, permettez-moi de vous présenter Berthe de Branchard, mon cher oncle. Berthe, embrasse ton grand-papa. »

Mais Berthe demeura immobile de saisissement, et le vieillard lui-même ne songea tout d'abord qu'à la bien considérer.

Mme de Hautefeuille se pencha vers Mme Geneviève, qui dévorait aussi l'enfant des yeux.

« Quelle étonnante ressemblance il y a entre eux ! » dit-elle.

Mme Geneviève hocha brusquement la tête en signe négatif, et cependant il n'y avait pas à s'y méprendre : le frêle petit arbuste germait en ligne directe du vieux chêne. Il faut bien le dire, il n'y a guère de ressemblances morales dans les familles. L'être moral subit les influences naturelles dans la phase dé-

pendante de sa vie, mais il se développe dans le sens de ses facultés propres et prend la forme qui lui plait, quand sonne l'heure de la liberté. Le P. Gratry a de lumineux aperçus sur cette question compliquée, quand il qualifie l'éducation d'impersonnelle et de personnelle. Ceux que la grâce de Dieu éclaire ne reculent pas devant le douloureux travail de l'éducation personnelle, c'est-à-dire devant la réforme du caractère et des habitudes; les autres souffrent toute leur vie des travers de leur éducation impersonnelle. Mais si l'on peut arriver à grandir, à redresser, à embellir son être moral, on ne rectifie pas les lignes de son visage, et chacun de nous porte, bon gré mal gré, son héritage de laideur ou de beauté, sa ressemblance de race. En cette occasion il fallait nécessairement une certaine pénétration intelligente pour bien saisir les points de ressemblance physique qui existaient entre ce majestueux vieillard et cette mignonne enfant, entre un visage labouré par le temps, les chagrins, l'étude, et un visage qui ressemblait à un pétale blanc et satiné sans la plus legère empreinte. Et cependant, on se le disait : un jour ou l'autre les bosses intelligentes de ce grand front seront indiquées sur ce front d'ivoire; cette ligne droite qui descend du sillon profond creusé entre les sourcils blancs, deviendra la distinction de ce délicat petit nez; l'arête énergique du menton osseux se représentera dans le menton à fossettes. La nature a dessiné l'ébauche, le temps perfectionnera le portrait.

« Berthe, si tu embrassais ton grand-papa, au lieu de tant regarder madame, dit Mme de Hautefeuille à Berthe, que les gros yeux de Mme Geneviève fascinaient.

— Je le connais, répondit la petite fille en souriant.

— Eh oui, continua M. Maurebel, nous nous sommes rencontrés en rase campagne. Voici le petit guide dont je vous ai parlé, madame. Ne vous ai-je pas dit que je me serais tout à fait égaré sans d'aimables enfants qui m'avaient remis dans mon chemin? Les voilà, et je m'explique maintenant l'effet que m'a produit la petite voix qui m'a crié : « Monsieur le vieux bonhomme, votre « chapeau a roulé dans le fossé. » Comme je croyais mon petit oiseau en cage, j'ai laissé passer l'impression.

— En effet, mon oncle, je ne vous ai pas écrit depuis que la rougeole a fait invasion dans le petit pensionnat de Clisson. Je devais y reconduire Berthe un de ces jours.

— Irai-je quand même? demanda l'enfant.

— Non, non, s'empressa de répondre M. Maurebel; non, plus de pension. »

Le vieillard souriait si doucement en prononçant ces paroles, que Berthe, s'enhardissant, se leva sur la pointe des pieds et baisa sa joue ridée.

Il l'entoura de ses deux bras par un geste plein de protection et se mit à soulever ses cheveux courts et frisés.

Mme Geneviève se moucha bruyamment : jamais elle n'avait vu son vieil astronome aussi démonstratif, cela la stupéfiait et lui causait un agacement secret.

« Et Geneviève, embrasse aussi Geneviève, » dit le vieillard avec bonté en poussant l'enfant vers son vis-à-vis.

Mme Geneviève replia son mouchoir avec une lenteur tout à fait affectée et effleura de sa vilaine petite bouche le front gracieux de l'enfant.

« Et votre mari, Henriette, ne le verrons-nous pas? demanda M. Maurebel.

— Je ne l'attends que demain matin, mon oncle. Il s'est beaucoup occupé de Berthe tous ces temps-ci, c'est pour elle qu'il est à Nantes. Il sera très-heureux de vous trouver à Bellevallée à son retour et vous donnera sur toutes choses les éclaircissements demeurés incomplets jusqu'ici. »

M. Maurebel se pencha vers la jeune femme.

« Sait-elle que je l'emmène? » demanda-t-il.

Mme de Hautefeuille, qui avait remarqué qu'il était un peu sourd, répondit par un hochement de tête négatif.

« Madame, n'interrompez pas pour nous vos occupations, dit Mme Geneviève qui s'ennuyait, je sais qu'une maîtresse de maison a beaucoup à faire, surtout à la campagne.

— Et M. Maurebel et vous, avez besoin de repos, madame.

— De repos! s'écria le vieillard, je ne veux pas me reposer ici. J'ai peu de temps à passer à Bellevallée, je dois en profiter. Si mes petits guides veulent bien m'accompagner, je visiterai tout doucement, avec eux, les jardins et les prairies. »

Les petits guides, pour toute réponse, allèrent se placer à ses côtés.

« Excellente idée, dit Mme de Hautefeuille en riant. Si vous le voulez bien, madame, je vais vous montrer votre appartement.

Nous abandonnons M. Maurebel aux enfants, avec lesquels il s'arrangera très-bien.

— Oh! très-bien, répéta Mme Geneviève avec un petit rire ironique : les planètes et les enfants, voilà tout ce qui l'amuse en ce monde. »

C'était vrai, et le vieux savant ne s'en cachait pas. Et pourquoi s'en serait-il caché? N'existe-t-il pas une secrète mais invincible attraction entre les êtres posés aux deux extrémités de la vie humaine? Ne sont-ils pas quelque peu semblables à des gens qui se rencontreraient par hasard dans le vestibule d'une salle de théâtre? Les uns arrivent et n'ont rien à dire sur une comédie qu'ils ne connaissent pas, les autres ont quitté la scène pour n'y plus rentrer et sont heureux de trouver des personnes que ne préoccupe pas le combat qu'ils ont livré, et dont bien souvent ils sortent blessés et vaincus.

A quoi voulez-vous que se vivifient les âmes blasées, si ce n'est au contact des âmes neuves, et comment ceux qui se décident à tout oublier n'apprécieraient-ils pas la conversation de ceux qui ignorent tout?

Les enfants d'ailleurs seront toujours une joie et un repos pour les cœurs aimants et fatigués, pour les êtres qui ont la passion du vrai.

Et M. Nostradamus était de ceux-là.

VIII

EN COMPAGNIE DES QUATRE FILS AYMON.

Le lendemain de l'arrivée de M. Maurebel, la chambre-dortoir des quatre fils Aymon présentait une grande animation. Ludovic, déjà habillé de pied en cap, se préparait à aider sa mère occupée du lever des petits frères. Ceux-ci se faisaient beaucoup tirer l'oreille pour quitter leur couchette. On se dressait bien sur son séant en bégayant dans un bâillement : « Je vais me lever; » mais on retombait sur l'oreiller avec une lâcheté parfaite.

Alors Ludovic s'approchait et criait d'une voix menaçante :

« C'est bon, tu ne viendras pas au-devant de papa. »

A ces mots, le petit endormi se frottait les yeux avec ses poings et se laissait mettre des bas, et, les bas une fois passés, le reste venait tout seul.

Mme de Hautefeuille, tout en débarbouillant de droite et de gauche, faisait des échappées dans une chambre voisine où Berthe dormait paisiblement. Un cri poussé par le petit Paul, qui avait de grands cheveux fort difficiles à démêler, la réveilla tout à coup.

Elle se dressa sur son séant, et, voyant Mme de Hautefeuille assise sur le bord de son lit :

« Est-ce qu'on peigne déjà Paul, ma tante? demanda-t-elle.

— Oui, j'ai promis qu'on irait au-devant de papa, parce que c'est aujourd'hui fête.

— Quelle fête?

— La Présentation au temple.

— Ah! la Chandeleur, la fête des Cierges. J'aurais bien voulu me lever aussi, moi, et aller au-devant de mon oncle.

— Il est trop tard, c'est bon pour des garçons qui veulent embrasser leur père et déharnacher Trotteur. Tu te lèveras bientôt. N'as-tu pas hâte de revoir ton grand-papa, Berthe? »

Berthe prit l'air rêveur et répondit évasivement :

« Ah! j'y ai rêvé au vieux monsieur. Il était monté sur Trotteur et il tirait sur ma robe, pour m'emmener; mais je me cramponnais à Ludovic. »

Et se jetant au cou de Mme de Hautefeuille, elle ajouta :

« C'est vous que j'aime, tante, c'est vous que j'aime beaucoup maintenant.

— Il faut aussi aimer ton grand-père, ce pauvre grand-père. Quand on pense qu'il est venu de Paris pour te voir! Ah! c'est qu'il chérit sa petite-fille, lui!

— Plus que la dame qui fait comme ça, dit Berthe en pinçant délicatement le bout de son petit nez grec.

— Beaucoup plus; cette dame n'est pas sa parente, mais la fille de l'un de ses amis. Elle est bonne aussi, très-bonne.

— Tout le monde est bon, n'est-ce pas, tante?

— Certainement, mais plus ou moins. Ludovic m'appelle, il me semble.... oui.... je te quitte. Tu vas te lever, mettre ta toilette du dimanche, et, si tu rencontres ton bon papa et Mme Geneviève, tu leur souhaiteras le bonjour très-gentiment, n'est-ce pas? »

Berthe inclina la tête en signe d'assentiment, et Mme de Hautefeuille passa dans la grande chambre. Les enfants, si flâneurs lorsqu'il s'agit du travail réglementaire, sont extrêmement ménagers de leur temps libre, et les quatre fils Aymon avaient mis à profit la courte absence de leur mère.

Tout un escadron de dragons était déjà sorti d'une boîte de sapin et s'alignait dans le plus bel ordre sur un guéridon.

La mère passa l'inspection de la toilette d'un coup d'œil et, sans mot dire, alla s'agenouiller aux pieds d'un grand christ appendu contre la boiserie. Immédiatement les quatre enfants l'entourèrent, huit genoux se plièrent, et l'on répondit posément à la prière qu'elle formula tout haut. Ce devoir accompli, chacun

s'en alla chercher son couvre-chef, on sortit, on traversa la cour et on prit un chemin planté de beaux peupliers. Ludovic avait déjà l'avantage de pouvoir donner le bras à sa mère, qui était de moyenne taille, et il profitait de toutes les occasions pour faire valoir ce charmant droit d'aînesse; les trois autres enfants voltigeaient autour d'eux. On avançait sans se presser; de temps en temps on criait : « J'entends un cheval.... je vois une voiture. » On faisait halte, et il arrivait que c'était uniquement la petite imagination qui avait entendu et vu. Enfin un hennissement lointain se fit entendre.

« C'est Trotteur, » s'écrièrent les quatre garçons d'une voix.

Mme de Hautefeuille alla s'appuyer en souriant contre le tronc d'un peuplier et donna du geste à ses fils une permission qui fut comprise, car ils s'élancèrent au pas de course dans le chemin qui s'étendait en droite ligne et au bout duquel on apercevait un équipage qui avançait rapidement.

Naturellement, les quatre coureurs se distancèrent bien vite. Ludovic grimpa le premier dans la voiture, d'où il exhala un hourra de triomphe; Édouard fut cueilli le second; Charles, le troisième. Quant au dernier des fils Aymon, il avait roulé plusieurs fois sur lui-même, et, malgré son ardeur, il n'avait mis qu'une faible distance entre lui et le peuplier de halte. Le break le dépassa et vint s'arrêter devant Mme de Hautefeuille. M. de Hautefeuille conduisait lui-même son véhicule et il se montrait entouré de ses trois fils qui s'étaient entassés dans la partie supérieure du break, d'abord pour embrasser leur père, puis pour regarder Trotteur marcher.

« Ambroise, prends petit Paul, dit Mme de Hautefeuille en souriant, il a galopé autant qu'il a pu, et tu ne lui as pas fait l'honneur de t'arrêter pour lui.

— Ludovic, va me le chercher et aide ta mère à monter, » commanda M. de Hautefeuille.

Ludovic sauta hors du break, alla ouvrir la portière du fond, installa sa mère, puis se dirigea vers Paul, qui revenait piteusement en comprimant de son mieux les signes de sa douleur et de son humiliation.

Mais sitôt que du bras de Ludovic il passa dans ceux de son père et qu'il se vit donner la meilleure place, il se mit à rire aux éclats et à parler à Trotteur qu'il aimait tendrement.

Cinq minutes plus tard, la voiture entrait dans la cour de Bellevallée, où l'attendait le domestique prévenu par les cris joyeux des enfants.

A peine se fut-elle arrêtée, que Trotteur se vit l'objet de soins assidus. Les quatre garçons, sous l'œil du domestique, opérèrent son déharnachement. Petit Paul lui-même s'accrochait à sa queue flottante pour avoir l'air de se mêler de l'opération.

M. et Mme de Hautefeuille étaient remontés à leur appartement où un bon feu les attendait.

Et ce ne fut que lorsque le châtelain fut bien commodément installé au coin de cette cheminée flambante, que Mme de Hautefeuille lui dit :

« Ambroise, M. Maurebel est ici.

— Vraiment!

— Oui, il vient chercher Berthe.

— Il fait bien, d'autant mieux que de ma chasse aux parents je reviens bredouille. Je n'ai pas trouvé une personne qui voulût s'en charger.

— Personne!

— Non. Ils ont tous dit qu'ils s'intéressaient à elle, qu'ils regrettaient beaucoup son abandon; mais qu'en définitive elle avait encore son père, qui un jour ou l'autre viendrait peut-être la réclamer, ce qui pourrait occasionner de très-grands désagréments. Quant à Marcellin de Baingal, il fait de l'adoption temporaire de sa pupille une affaire d'amour-propre et déclare qu'il ne la cédera qu'à son père. Il est donc mille fois heureux pour elle que M. Maurebel ait oublié les étranges procédés de cette famille envers lui. Marcellin ne voudra pas lui disputer l'enfant, et d'ailleurs je ne sais s'il le pourrait légalement.

— Et il est si peu au fait des questions légales, qu'il n'osera rien dire très-probablement. Comment! personne n'a proposé de se charger, au moins momentanément, de la chère petite?

— Non; aussi je suis charmé de la décision prise par M. Maurebel. N'est-ce plus ton avis? Je te trouve singulièrement refroidie sur une question dont tu as pris l'initiative. Donne-moi vite la clef de ce mystère.

— Tu sais que M. Maurebel a chez lui la fille d'un de ses vieux amis?

— Mme Drillon; mais, Henriette, c'était ce qui t'enchantait.

— Je ne la connaissais pas.

— Elle accompagne M. Maurebel?

— Oui, et.... mais tu la verras.

— Enfin sera-t-elle bonne pour l'enfant?

— A sa manière, peut-être. Si Berthe était une enfant ordinaire, je n'aurais aucun souci. Mais tu sais combien elle est intelligente et aimante, et quelle agréable vie elle a menée à Clisson. Pauvre petite! elle aura beaucoup à souffrir.

— Ou pas du tout. Ne va pas t'imaginer, Henriette, de prêter à cette enfant tes propres délicatesses. A cet âge on se transplante sans la moindre peine. Ce n'est pas ton avis.... très-bien.... allons déjeuner.... j'entends tinter la petite cloche. »

M. de Hautefeuille se leva et descendit dans la salle à manger. Un nombreux couvert était mis. Le café, le lait et les tartines de pain grillé, principaux éléments de ce déjeuner du matin, fumaient sur la table.

Les quatre fils Aymon, fort turbulents en plein air, mais sagement disciplinés à l'intérieur, étaient accourus au premier signal et chevauchaient avec le moins de bruit possible autour de la grande table ronde. A l'entrée de leurs parents, ils s'élancèrent vers leurs places respectives; mais le père fit un signe et dit:

« Nous avons un hôte, il ne doit pas vous trouver assis, mes enfants. »

Comme il prononçait ces mots, la porte s'ouvrit devant Mme Geneviève. Derrière elle marchait M. Maurebel, une main sur l'épaule de Berthe.

M. de Hautefeuille adressa un profond salut à Mme Geneviève, qui répondit par une certaine révérence dont elle honorait les gens qui lui paraissaient distingués, et alla serrer la main au vieillard qui s'était arrêté court en l'apercevant.

Les deux hommes échangèrent un regard qui révélait l'intimité qui avait existé entre eux, et leurs mains se pressèrent dans une étreinte éloquente.

« Ambroise, qui aurait dit que j'aurais trouvé à Clisson, à Bellevallée, chez vous, un bâton de vieillesse? dit M. Maurebel en abaissant un regard ému sur sa petite compagne.

— Comme cela nous donne le plaisir inespéré de vous revoir, mon cher oncle, je me sens plus charmé que surpris, » répondit le châtelain, qui, par cette aimable parole, enraya le flux de sou-

venirs qui se pressait évidemment sur les lèvres du vieillard.

Et il conduisit en quelque sorte par la main M. Maurebel à la table hospitalière, qui s'enguirlanda de convives.

« Je vois à ta toilette et à celle des enfants que nous sommes de cérémonie, Henriette, dit M. de Hautefeuille gaiement. Quelle fête y a-t-il donc aujourd'hui?

— La fête de la Chandeleur, repartirent les petits garçons avec empressement.

— Bon papa, viendrez-vous à la messe? demanda Berthe, qui était très-attentive à servir son grand-père, avec lequel elle paraissait toute familiarisée.

— Je ne demande pas mieux : je serai enchanté de me retrouver dans la vieille église où j'ai été baptisé.

— Je ne sais trop si vous êtes bien à ce qu'on dit, mon pauvre ami, remarqua Mme Geneviève, vous oubliez que vous n'allez jamais à l'église! Les chants, la musique, l'encens et le reste vous donneront la migraine.

— A quoi bon révéler à tout le monde que je suis un chrétien paresseux, Geneviève? Voyez-vous, mes enfants, je suis très-vieux, j'habite au cinquième étage, je passe ma vie à calculer la distance de la terre au soleil, le retour des comètes, le mouvement des astres et je m'encroûte un peu là dedans, comme vous pensez; mais à Clisson, je ne veux pas me faire accuser de négligence, c'est un trop vilain défaut, et j'assisterai à l'office qui me rappellera les jours si doux de mon enfance. Quand j'avais l'âge de Ludovic, j'étais, comme vous, bien occupé de cette Chandeleur, la fête des lumières.

— Puisque mon oncle nous accompagne à Clisson, nous prendrons la voiture, n'est-ce pas, Henriette? dit M. de Hautefeuille.

— C'est à mon oncle de répondre, répondit Mme Henriette.

— Pas de voiture, allons à pied! s'écria M. Maurebel; la distance est si courte par le chemin de traverse. Mais que dis-je, il n'existe peut-être plus?

— Pardon, mon oncle, car il a eu la bonne fortune de ne pas entrer dans la zone conquise par notre voie ferrée. »

Mme de Hautefeuille consulta des yeux le cadran doré de la vieille pendule qui ornait la cheminée et ajouta :

« Lorsque vous serez prêt, nous partirons; nous n'avons guère que le temps de nous rendre à pied à Clisson. »

A ces paroles, les enfants appliquèrent leur bol sur leur visage, pour en finir bien vite avec le café au lait.

Les derniers préparatifs ne demandèrent que fort peu de temps et le groupe se mit en marche, suivi par ceux des domestiques auxquels il appartenait d'assister à l'office ce jour-là.

La vieille église était déjà remplie quand ils y arrivèrent, et les cloches jetaient dans les airs leur rapide et vibrant appel.

« C'est étonnant comme bon papa tremble depuis que les cloches sonnent! » dit Berthe tout bas à Ludovic.

Il frissonnait en effet, le vieillard, il frissonnait jusqu'au cœur à chaque syllabe de cette cloche qui avait tant chanté ses mélodies aériennes à ses jeunes oreilles. Nul autre son n'avait cette vibration connue, et nulle autre musique ne se répercutait en un tel écho au fond de son être.

A l'église, Mme de Hautefeuille fit entrer ses hôtes dans un banc, qui était placé tout près du chœur. Puis elle aligna des chaises sur lesquelles les trois aînés et Berthe s'agenouillèrent, un cierge dans la main gauche et leur livre dans la droite. Berthe lisait attentivement dans son paroissien et ne devint distraite que lorsque les cierges s'allumèrent. Elle contempla quelque temps avec un vif plaisir toutes les petites flammes vacillantes qui illuminaient les voûtes sombres, et se penchant tout à coup vers Ludovic qui était son voisin :

« Bon papa n'a pas de cierge, murmura-t-elle, ni la dame non plus.

— C'est étonnant, reprit Ludovic; maman a oublié cela. Si je donnais celui-ci à la dame?

— Donne-le et j'offrirai le mien à bon papa. »

Ludovic se détourna aussitôt et présenta son cierge allumé à Mme Geneviève qui se pinçait le nez d'un air profondément ennuyé. Elle fit un geste assez maussade de refus et l'enfant reprit sa place. Berthe de son côté avait ouvert la porte du banc et avait gentiment offert son cierge à son grand-père, qui le prit en souriant.

Et comme elle glissait dans l'entre-bâillure, il lui saisit la main :

« Restez, petite, murmura-t-il, il y a place ici pour vous. »

Berthe regarda sa tante, qui avait suivi la pantomime des deux enfants et qui lui sourit affirmativement.

En conséquence, insinuant sa petite personne entre son grand-père et la porte du banc, elle se remit gravement à lire. Mais sa nouvelle position avait donné l'éveil à son esprit. Tirant tout à coup sur la manche du vieillard, qui regardait pensivement briller la lumière du petit cierge :

« Bon papa, on ne vous a pas donné de livre non plus, dit-elle, voulez-vous le mien? Ma tante a marqué ce qu'il faut lire pour la fête. C'est très-joli, on parle des abeilles. »

Le vieillard prit le livre des mains de Berthe qui s'était dressée sur l'agenouilloir et se mit à lire à demi-voix : « Seigneur infiniment saint, Dieu éternel, qui de rien avez fait toutes choses et par l'ordre duquel les abeilles composent la liqueur dont ces cierges sont formés, etc.... Vous êtes la lumière qui doit éclairer les nations.... »

Cette petite scène se renouvela souvent pendant l'office. Le livre passait des mains débiles du vieillard dans les mains faibles de l'enfant, qui avertissait naïvement M. Maurebel lorsque son attitude n'était pas en harmonie avec les péripéties de l'auguste sacrifice.

« Levez-vous, bon papa, c'est l'évangile.

— Bon papa, mettez-vous à genoux.

— Comment, bon papa, vous ne baissez pas la tête! Bon papa, baissez la tête. »

Il obéissait docilement à cette voix argentine, et son vénérable visage exprimait, à certains moments, une profonde émotion.

Le retour de l'église est toujours gai. Un devoir a été rempli, ce qui donne aux plus graves je ne sais quel contentement intime dont ils n'ont pas toujours conscience. La retenue et le silence obligés ont aiguillonné la turbulence des jeunes. Ils reprennent avec d'autant plus d'élan leur exubérance de vie qu'ils l'ont volontairement comprimée par la réflexion, afin de donner un instant le pas à la vie supérieure de l'âme, qui commence à réclamer ses droits.

M. Maurebel marchait tout ému, tout rajeuni entre les enfants. C'était à qui enlèverait du chemin tout ce qui pouvait entraver sa marche. Dans une halte, faisant allusion à l'office du jour, il dit à Mme Geneviève en appuyant une de ses mains sur l'épaule de Berthe :

« Le vieux Nostradamus pourrait aujourd'hui s'appeler Siméon, l enfant conduit le vieillard. »

Mme Geneviève, qui n'avait pas ouvert son livre d'office, leva doucement les épaules : elle trouvait simplement qu'il déraisonnait.

On arriva à Bellevallée aux tintements mélodieux de l'Angelus et l'on trouva prêt le repas du midi, qui fut particulièrement joyeux, grâce aux quatre fils Aymon, auxquels leur mère laissa prendre une liberté inusitée.



Le retour de l'église est toujours gai.

Quand M. de Hautefeuille, placé vis-à-vis de sa femme, l'interrogeait des yeux comme pour lui demander de réprimer la faconde de Ludovic, les rires d'Édouard et de Charles, les cris de Paul, elle avait une façon de regarder Berthe, qui expliquait et excusait tout.

A l'issue du dîner, la jeune femme prit à part M. Maurebel et lui demanda s'il était toujours dans l'intention de partir le soir.

Il répondit affirmativement.

« Dans ce cas je vous quitte, dit-elle ; je vais avec Mme Drillon emballer les derniers effets de Berthe. Vous avez été reconnu à Clisson, et nous aurons toute notre parenté en visite cette après-midi, ce qui m'oblige à en finir au plus tôt. »

Et revenant vers son mari, elle ajouta :

« Ambroise, le temps s'est beaucoup refroidi ; il y a du feu dans le grand salon, tu peux y conduire M. Maurebel. »

M. de Hautefeuille alla, sans mot dire, ouvrir une porte et fit passer M. Maurebel dans un appartement dont les meubles rappelaient le luxe solide de plusieurs générations, et dans la vaste cheminée duquel flambaient des bûches d'un demi-mètre de long.

IX

RÉVÉLATIONS ET VISITES.

Les deux hommes prirent les siéges placés à chaque coin de la cheminée et demeurèrent quelque temps silencieux, les yeux sur la flamme ondoyante qui s'insinuait et se tordait entre l'aubier et l'écorce.

« Ambroise, où en est la question des intérêts matériels de l'enfant? demanda tout à coup M. Maurebel.

— Mon notaire s'occupe d'en faire un tableau exact. Chose bizarre et bien regrettable! sa tante l'a déshéritée.

— En haine de son père, sans doute? »

M. de Hautefeuille garda un silence affirmatif, et M. Maurebel ajouta :

« Je comprends qu'on sévisse contre l'homme qui a jeté le trouble dans votre vie, je ne puis comprendre qu'on fasse retomber le châtiment sur une enfant innocente.

— On craignait de voir Joseph revenir. Il n'est pas mort, n'est-ce pas? »

M. Maurebel fit un signe douloureux, mais équivoque.

« Il ne vous écrit jamais?

— Jamais. Il y a huit ans qu'il ne m'a donné signe de vie; mais sa mort ne m'a été signifiée par aucun acte administratif.

— Étrange! étrange! » murmura M. de Hautefeuille.

Et, relevant la tête, il ajouta :

« Mon cher oncle, je dois vous le dire, l'histoire de Joseph est demeurée pleine de mystères pour nous; le mystère des mystères est qu'il vous ait aussi complétement abandonné.

— Cela prouve en effet que vous ne savez pas tout. Pourquoi ne vous le dirais-je pas? je ne reviens jamais sur ce douloureux passé; mais, enfin, il n'est si profonde blessure qui ne se cicatrise, et dans la vérité des faits vous découvrirez avec moi plus d'une circonstance atténuante. »

M. Maurebel ferma les yeux et parut se recueillir profondément, puis, se renversant dans son fauteuil :

« Mon ami, dit-il, les savants ont le tort de porter leurs abstractions dans la vie réelle, et je ne suis pas sans reproche. Longtemps je ne me suis occupé que très-superficiellement de mon petit-fils; je le croyais en train de devenir un des bons élèves de l'école de Saint-Cyr, quand son premier duel et sa première perte au jeu vinrent me dessiller les yeux. Mon intervention eût dû commencer lorsqu'il perdit son père, et je ne pus m'empêcher de trembler quand je me trouvai en présence d'un fougueux jeune homme doublé d'un enfant gâté, qui était charmant quand rien ne lui résistait, mais qui s'exaltait à la plus simple contradiction. La maison maternelle avait été trop douce à cet enfant, il avait contracté près de sa trop faible mère des habitudes d'un despotisme insensé. Non, vous ne saurez jamais ce qu'il nous a fait souffrir, de dix-huit ans à vingt-cinq ans. Une simple explication avec un supérieur lui fait quitter Saint-Cyr, il gaspille en trois ans la fortune de sa mère, il ne hante que les spectacles et les clubs, il se jette dans les aberrations de la politique radicale. Enfin, il a une année de raison. Il a vu chez moi Mlle de Guerville, la fille d'un homme des plus distingués. Un repentir violent le saisit, il était trop tard. Ce n'est que dans les pièces de théâtre qu'on pardonne tout, qu'on oublie tout, et que tout se répare. Furieux et désolé, il fit le mariage. de raison que vous connaissez. Vous avez vu ce triste ménage. Je ne m'appesantirai pas sur des événements que vous connaissez aussi bien que moi : la séparation, le procès politique, les désastres du tapis vert, la vente de Bellevallée, le tout couronné par la fuite en Amérique avec son fils, qu'il retranchait ainsi, sans hésiter, de sa double famille.

— J'ai encore tous ces souvenirs bien présents à la mémoire,

mon oncle; mais ce que je ne puis comprendre, c'est son ingratitude envers vous. Il vous aimait beaucoup, et vous l'avez toujours traité avec ménagement.

— En ceci, le pauvre enfant s'est laissé entraîner par sa violence ordinaire : il m'en a voulu de ne pas désavouer publiquement les sentiments de ma fille Élise. Élise était raide et d'un caractère difficile; mais elle avait un culte pour l'honneur, pour sa foi religieuse et politique. Les excès du malheureux enfant la jetaient dans des crises de désespoir. Elle accusait sa sœur, sa nièce, elle allait jusqu'à m'accuser moi-même. Il y a eu, entre elle et lui, de ces scènes qui font d'incurables blessures. Ma pauvre fille était quelque peu de la famille de ces Romaines impeccables, mais implacables, qui ne rendent que plus sympathiques les grandes chrétiennes de tous les temps. C'est elle qui m'a valu l'animadversion de Joseph, il m'a enveloppé dans le ressentiment qu'il lui portait. Un jour, il me signifia d'avoir à me séparer d'elle : il était, hélas! orgueilleux et absolu comme tout coupable non repentant; naturellement je ne cédai pas et je ne le revis plus, et je ne sus plus rien de lui, et je n'en saurai rien, car il ignorera toujours la mort de celle qu'il avait si injustement placée comme un obstacle entre lui et moi. Son indifférence envers sa fille est bien coupable, mais ne s'explique que trop. Une fois hors de la patrie, les exilés volontaires sont livrés à leurs spéculations fiévreuses et à tout ce qui doit préparer l'avenir auquel ils demandent l'oubli du passé.

— C'est vrai. Et Antoinette? vous avez eu aussi le malheur de la perdre.

— Oui, mais son brillant mariage en avait déjà fait une exilée. J'aurais désiré pour ma chère Antoinette une destinée plus modeste, qui la retînt plus près de moi, et son bonheur m'a coûté cher. J'avais sa visite tous les ans.... Elle est morte au retour de l'un de ces voyages, et alors j'ai regardé mon foyer comme détruit. Je revois de loin en loin mon gendre et mes petits-enfants; mais cette visite cérémonieuse n'a guère de place dans mon cœur. Mon cher Ambroise, la fin de ma vie n'a pas répondu à ses commencements. Vous vous rappelez peut-être m'avoir vu dans ce salon, entouré de mes quatre enfants et de ma double famille. Qui vous aurait dit que vous m'y reverriez en étranger, pauvre et seul?

— Vous avez fait aussi des pertes de fortune, mon oncle? Je croyais que votre fortune personnelle avait échappé à Joseph.

— Je n'ai pu m'empêcher d'y faire quelque brèche pour payer ses dettes, et, fort malheureusement, j'ai capitalisé le reste. Après la mort de ma fille aînée, je suis devenu la proie des servantes infidèles. L'une d'elles m'a volé cinquante mille francs d'obligations du chemin de fer d'Orléans.

— Vous n'avez pas fait mettre arrêt sur les titres?

— Toute recherche a été inutile. Le lendemain de sa fuite, elle a été la victime d'un accident de voiture, et il a été impossible de découvrir où elle avait pu cacher le fruit de son vol. Mon Dieu! j'ai pris mon parti de cette perte d'argent, comme je l'avais pris de pertes plus douloureuses. Ma pension de retraite me suffit, et tout ceci ne m'est revenu en mémoire qu'à cause de l'enfant que vous m'annoncez être déshéritée. »

Comme le vieillard prononçait ces paroles, la porte du salon s'ouvrit devant Berthe.

« Oh! grand-papa, dit-elle, tout Clisson vient vous voir, nous avons compté quatre voitures dans la cour. Ma tante m'envoie vous demander si vous voulez bien recevoir tout le monde.

— Certainement, répondit le vieillard; mon nom, sinon ma personne, est connu de cette jeune génération, et je suis très-fier d'être encore réputé vivant dans mon pays et dans ma famille. »

Quelques minutes plus tard, le salon s'emplissait des familles de Clisson qui avaient eu quelques liens de parenté ou d'amitié étroite avec la famille Maurebel. De belles jeunes femmes aux cheveux blonds, très-versées dans la filiation généalogique, appelaient gravement le vieillard mon cousin, et il était l'oncle de tout le monde.

Ce fut au milieu de ces présentations, de ces reconnaissances, de cet aimable tohu-bohu de l'intimité, que Mme de Hautefeuille jeta son premier avertissement à Berthe, qui avait vu déménager sa petite chambre sans avoir la pensée de s'en alarmer. Le train partait à sept heures et il en était quatre. Il n'y avait plus à reculer, il fallait préparer l'enfant au plus tôt. Elle saisit la première occasion qui se présenta.

« Je parie que tu as été enchantée de voir ton grand-papa, disait à Berthe une petite cousine au trente-sixième degré, qui

tenait le sien par le pan de sa redingote, ce qui dénotait chez elle un sentiment aussi tendre que profond.

— Très-contente, répondit Berthe posément, je ne le connaissais pas.

— C'est drôle, c'est très-drôle. Bon papa, écoutez donc : Berthe qui ne connaissait pas son grand-père! s'écria l'enfant en tirant sur le pan de drap marron.

— Mais elle va faire connaissance et très-intime connaissance, dit Mme de Hautefeuille en caressant les cheveux de Berthe, puisque M. Maurebel ne veut rien moins que l'emmener à Paris.

— Qui? où?... moi? s'écria Berthe en pâlissant.

— Toi.... à Paris; il faut bien que tu ailles un peu chez ton grand-papa; je t'ai toujours dit qu'un jour ou l'autre tu quitterais Clisson. »

Berthe baissa la tête.

« Je croyais que c'était pour me faire peur quand je n'étais pas sage, bégaya-t-elle.

— Non, non, c'était sérieux, très-sérieux. Eh bien, Marie, tu pars? Berthe, va donc reconduire Marie! »

Berthe suivit d'un air distrait l'enfant toujours accrochée à son grand-papa et ne reparut pas au salon.

Mme de Hautefeuille, qui était fort occupée d'elle, remarqua son absence prolongée; elle envoya Ludovic à sa recherche.

« Elle joue à la poupée dans sa chambre, maman, vint dire l'enfant; elle n'a pas voulu descendre avec moi. »

Mme de Hautefeuille se glissa hors du salon, monta à la chambre de la petite fille et la trouva sa poupée entre les bras, en contemplation devant une caisse qui portait son nom et le mot Paris en grosses lettres.

« Ma tante, qu'est-ce qu'il y a donc dans cette boîte? demanda-t-elle ardemment.

— Ton linge, tes robes, tes chaussures, tes joujoux. J'ai laissé la poupée pour le voyage.

— Le voyage! répéta Berthe, dont l'œil brun s'obscurcissait; et si je ne veux pas partir?

— Il le faut, mon enfant; ton grand-père est venu ici uniquement pour te chercher. N'est-ce pas bien bon à lui?

— J'aurais mieux aimé qu'il ne fût pas venu.

— Tu ne l'aimes donc pas un peu?

— Lui, si.... mais je n'aime pas la dame. »

Mme de Hautefeuille soupira. C'est qu'elle aussi, hélas! s'effrayait *in petto* de la dame.

« Elle deviendra très-bonne pour toi, elle me l'a promis, dit-elle, et d'ailleurs grand-papa sera toujours là. »

Berthe hocha la tête, et, jetant sa poupée sur la caisse, elle noua ses deux bras autour de la taille de sa tante.

« Je veux rester avec vous, dit-elle d'une voix sanglotante; ne me laissez pas partir avec cette vilaine dame. »

Mme de Hautefeuille l'embrassa avec une tendresse qui n'était pas dans ses habitudes.

« Ma petite fille, il m'est impossible de te garder, dit-elle tristement; mais je te promets que tu reviendras, si tu te déplais par trop à Paris.

— L'avez-vous dit à bon papa?

— Je le lui ai dit. »

A cette affirmation la physionomie de Berthe s'éclaira et elle descendit, étroitement serrée contre sa tante.

Comme elles entraient ensemble dans le vestibule, la porte extérieure s'ouvrait brusquement. Un homme de taille gigantesque, costumé en chasseur, le fusil sur l'épaule, entouré de chiens, apparut sur le seuil.

« Le tuteur! » murmura Mme de Hautefeuille.

Le personnage n'était vraiment pas fait pour inspirer la sympathie. Sa figure rougeaude, à moitié couverte d'une barbe inculte, était à la fois vulgaire et goguenarde. On devinait en lui un de ces hommes qui ont abaissé volontairement le niveau de leur destinée, ce qui les condamne tôt ou tard au déclassement.

« Qu'est-ce que j'entends dire, madame? s'écria-t-il en arrachant de dessus sa tête énorme son chapeau de feutre gris, ce qui permit à ses rudes cheveux de se hérisser librement sur son front bas; M. Maurebel est ici?

— Oui, monsieur.

— Ah bon! je me figurais que mes servantes avaient eu la berlue pendant le sermon, ce qui leur arrive parfois. »

Il fit un pas, et, touchant l'épaule de Berthe de son doigt de fer :

« Eh! eh! petite, dit-il, quand est-ce que nous venons chez notre tuteur, hein? »



Je veux rester avec vous.

Berthe arrêta sur lui son regard encore humide des pleurs qu'elle avait versés, et, se blottissant contre Mme de Hautefeuille :

« Jamais, jamais! » dit-elle énergiquement.

L'arrivant sourit dans son épaisse barbe rousse.

« Charmant, dit-il, mais pas légal du tout. Allons, vous n'étiez pas aussi sauvage autrefois, petite biche! Vous aimiez à venir goûter les pêches de tonton Marcellin. On a joliment réembéguiné ma pupille! Pensez-vous que M. Maurebel puisse me recevoir, madame?

— Certainement, monsieur. Je vous aurais fait avertir de son arrivée si je n'avais prévu que le public s'en chargerait. Veuillez entrer. »

Elle ouvrit la porte du salon, et précéda l'arrivant jusqu'au fauteuil de M. Maurebel, qui se reposait en sommeillant à demi des nombreuses visites qu'il avait reçues.

« Mon oncle, je vous annonce M. de Baingal, » dit-elle.

Le vieillard ouvrit les yeux, se leva et tendit la main au nouveau venu.

Celui-ci la prit sans la serrer et s'assit en disant :

« Voilà diablement longtemps qu'on ne vous a vu au pays, monsieur!

— Bien longtemps, et n'était la mort de votre cousine, je crois que j'aurais dit un adieu éternel à Bellevallée.

— C'est donc pour les affaires.... pour l'enfant, que vous venez à Clisson?

— Oui, monsieur. »

M. de Baingal se mit à caresser sa barbe rousse, et, voyant la porte du salon se refermer sur Mme de Hautefeuille, il reprit :

« Il me semble pourtant que vous ne faites point partie du conseil de famille, monsieur?

— Non, car à la mort de Mme de Branchard je n'ai pas fait valoir mes droits.

— Eh! eh! il ne faut jamais laisser son bien en friche. J'en ai aussi moi, des droits, monsieur, et la manière dont les choses ont tourné entre nos familles ne me dispose pas du tout à les céder. Qu'est-ce que vaut le papier timbré de ces tabellions qui nous ruinent avec leurs vacations, si l'on peut venir comme cela me souffler ma pupille à ma barbe, sans crier gare?

— J'avais prié M. de Hautefeuille de vous avertir de mes intentions, monsieur?

— Il s'en est bien gardé. Il est vrai que je ne les vois pas tous les jours, les Hautefeuille. Depuis qu'ils m'ont battu pour l'achat de Bellevallée, je leur garde une dent. »

Joignant le geste à la parole, il plaça le manche de sa cravache contre ses grandes dents, noircies par la fumée de tabac, et reprit :

« Mais ceci est une affaire entre eux et moi, et je n'ai nul besoin de vous en rebattre les oreilles. Restons-en à l'enfant.

— Monsieur, vous ne trouvez pas mauvais, je pense, que j'emmène ma petite-fille?

— Je n'en jurerais pas, et c'est un peu pour m'expliquer là-dessus que je suis ici, chez Ambroise de Hautefeuille. »

Il plaça son gros poing sur sa hanche et ajouta :

« Savez-vous, monsieur, que je ne vous reconnais pas du tout le droit de l'emmener?

— Mon droit prime le vôtre, il me semble.

— C'est ce que nous verrons, répondit brusquement M. de Baingal en se levant; il ne sera pas dit que les Hautefeuille se mêleront ainsi à tort ou à travers de mes affaires de famille.

— Les Hautefeuille n'ont rien à voir en ceci, je vous assure.

— Si, parbleu! ce sont eux qui ont arrangé de m'enlever cette enfant, sous prétexte que.... est-ce que je sais tous les prétextes qu'ils mettent en avant? Elle n'appartient à personne qu'à son père d'ailleurs, et du diable si je me laisse jouer ainsi! »

Il repoussa son fauteuil en prononçant ces paroles, salua M. Maurebel et regagna la cour où son cheval tout sellé l'attendait.

En ce moment même un nouveau visiteur y entrait.

« As-tu réussi, Marcellin? » demanda l'arrivant, non sans curiosité.

M. de Baingal enfonça son chapeau sur sa tête d'un coup de poing et répondit :

« J'ai réussi à dire que j'entendais faire respecter mes droits de subrogé tuteur. Je n'en voulais pas davantage en ce moment. Tu comprends que je ne vais pas plaider contre ce vieillard. Qu'il emmène la petite, j'y consens; mais qu'il la garde, c'est une autre affaire! Je ne me laisserai point duper par les Haute-

feuille, qui ont machiné tout ceci. Ils en auront bientôt la preuve. »

Sur ces mots dits avec l'accent de la menace, il s'élança sur son cheval, siffla ses chiens et partit au galop.

Mme de Bellevallée et Berthe, cachées derrière le rideau algérien de la salle à manger, avaient assisté à son départ.

« Oh! qu'il a l'air méchant, mon oncle Marcellin! s'écria l'enfant; je n'irai jamais demeurer chez lui, n'est-ce pas, ma tante?

— A moins que tu ne consentes pas à partir avec ton grand-père.

— Je le veux maintenant. Oh! j'aime encore mieux grand-papa que lui.

— A la bonne heure! te voilà devenue raisonnable. Retournes-tu dans le salon?

— Non, j'aime mieux rester avec vous, ma tante, jusqu'à ce soir. »

Elle ne quitta plus Mme de Hautefeuille et obtint même la rare faveur d'être placée à table auprès d'elle. Pendant le dîner, on parla beaucoup voyages, et les quatre fils Aymon témoignèrent à qui mieux mieux le désir de voir le monde et de faire un grand voyage qui durerait toute la nuit. Ces désirs, ces idées, impressionnèrent favorablement Berthe, et elle assista avec sang-froid aux derniers préparatifs. Cependant ses yeux se mouillèrent lorsqu'il fallut dire adieu à ses cousins et à sa tante; mais les petits garçons avaient tant répété : « Berthe, quand tu reviendras.... » qu'elle s'imaginait quasi aller simplement à Nantes, d'où l'on revenait si facilement.

Mais quand elle se trouva dans la voiture, elle jeta un regard éperdu sur le vieillard et sur Mme Geneviève, qui lui faisaient vis-à-vis, et, se levant toute droite, elle tendit les bras vers le groupe aimé en jetant un appel douloureux. M. de Hautefeuille fit un geste, et le bruit des roues étouffa celui des sanglots de la petite fille.

Le bon Nostradamus la fit asseoir près de lui et parvint à la calmer à force de caresses.

Être encore inconscient, la pauvre enfant ne pouvait comprendre pleinement la valeur de ce qu'elle quittait. Encore toute parfumée des aromes pénétrants de sa terre natale, elle se figurait naïvement peut-être qu'elle la retrouverait partout. Elle ne

croyait quitter que Mme de Hautefeuille et ses chers petits cousins, elle quittait bien davantage, hélas! Elle quittait l'air limpide, l'atmosphère embaumée, les fleurs, les arbres, les harmonies champêtres, les splendides et changeants horizons. Elle quittait la nature enfin, cette mère aimable, tendre et si belle, qu'elle est toujours passionnément aimée par ceux à qui elle a murmuré ses pures et enivrantes mélodies.

A ceux-là, la ville ne sera jamais qu'une marâtre, sordide, coquette, fardée, hypocrite, et ils auront toujours au fond du cœur d'impétueux élans d'amour pour la grande nature, demeurée vivante et magnifique, comme lorsqu'elle sortit toute frissonnante des mains de son Créateur.

X

LE PREMIER VOYAGE DE BERTHE.

Les nuits d'hiver sont particulièrement fatigantes en voyage, et il n'y avait pas une figure qui ne portât l'empreinte d'un malaise quelconque dans le train qui arrivait à Paris, le 3 février, entre quatre heures et demie et cinq heures du matin.

Le wagon où nos amis avaient eu la bonne fortune de se trouver seuls, présentait le plus mélancolique aspect. Chacun d'eux était jeté dans son coin et semblait devenu la proie d'un pénible cauchemar. Berthe, qui s'était endormie en quittant Nantes, avait paisiblement reposé jusqu'à Chartres. Là elle s'était soudain réveillée transie, et il avait passé dans tout son être une de ces impressions qui ne s'oublient pas. Dans ce wagon froid, sous la lueur blafarde de la petite lampe, elle se retrouva seule, tout à fait seule, et son cœur fut pressuré sous cette souffrance mystérieuse qui naît de la sensation du complet abandon. Le profil rigide du vieillard assoupi devant elle lui paraissait appartenir à un visage étranger, et, quant à la figure grimaçante et maussade de Mme Geneviève, occupée à enrouler nerveusement un tartan autour de ses épaules, elle s'en détournait comme d'une vision déplaisante.

Ce froid, ce silence, cet isolement, cet inconnu, la terrifièrent.

Se blottissant dans l'encoignure de drap gris, elle se mit à pleurer abondamment. Il s'était ouvert comme une source de larmes toute nouvelle au plus profond de son cœur d'enfant.

Lorsque le train s'arrêta, et que l'employé contrôleur des billets parut à la portière, Mme Geneviève sortit tout à coup de sa somnolence et M. Maurebel de son abattement.

Lui se tourna vers le coin où se trouvait Berthe et dit :

« L'enfant dort toujours, je crois ?

— Oui, Dieu merci ; que ferions-nous d'elle si elle ne dormait pas? Vous êtes gelé, n'est-ce pas?

— Pas trop, Geneviève, et vous?

— Moi, je le suis jusqu'à la moelle des os. Je n'aurais pas dû accepter de voyager en cette saison. Il est beau le temps que vous nous avez promis! Depuis hier il fait un froid de loup. Je suis sûre que la Seine charrie des glaçons. Enfin, nous voici arrivés. Berthe! »

Berthe ne répondit pas, mais elle sentit une main qui la remuait violemment.

« Allons, prenez vos paquets, criait Mme Geneviève, nous descendons. »

Descendre, c'était quitter ce vilain wagon, c'était retrouver du monde, de la lumière ; Berthe prit à la hâte ses petits bagages et bondit sur le quai. Comme ses pieds touchaient terre, la large main de son grand-père s'appuya sur son épaule. Elle le regarda avec un secret effroi. O bonheur! elle ne vit plus les grandes rides qui creusaient des sillons profonds de ses tempes à ses joues, ni les épais sourcils blancs sinistrement rapprochés, ni les lèvres scellées qui ne laissaient passer aucun souffle, ni les yeux creux qui semblaient ne devoir jamais se rouvrir : elle revit le visage bienveillant, serein qu'elle connaissait, et un sourire éclaira son triste petit visage.

« Tu es pâle, tu as froid, » dit le vieillard.

Et tandis que Mme Geneviève courait après les colis, il entraîna Berthe du côté de la salle d'attente, où brûlait un feu de gaz qui émerveilla la petite fille. Elle essuya ses larmes et se frotta les paupières, afin de secouer l'engourdissement de sa vue.

Comme tout lui paraissait immense, étrange!

Elle se croyait positivement transportée dans un monde inconnu et son cœur battait très-vite.

Dans le fiacre, où elle prit place sur l'ordre de Mme Geneviève, elle demeura silencieuse, le visage collé à la vitre, regardant comme en rêve les grandes maisons sombres et silencieuses, les rues interminables, encore faiblement éclairées par de rares becs de gaz. Lorsqu'elle descendit rue Cassette, elle éprouva un grand effroi en voyant la lourde porte s'ouvrir toute seule.

« Eh bien, qu'avez-vous, Berthe? lui demanda Mme Geneviève, qui prenait une lanterne posée dans une encoignure.

— Il n'y a personne, murmura l'enfant.

— Il y a le concierge, dit M. Maurebel; seulement il est invi-



Suis-moi.

sible. Je te montrerai ce petit mécanisme à notre première sortie; suis-moi. »

Elle le suivit et monta derrière lui, tenant d'une main le pan flottant de son paletot et, de l'autre, la rampe de fer.

Sur le palier du cinquième, ils trouvèrent Mme Boneau, une lampe à la main. Mme Geneviève échangea avec elle quelques paroles à voix basse, pendant que M. Maurebel entraînait Berthe dans le corridor et l'introduisait dans la bibliothèque.

La lampe à abat-jour vert l'éclairait de sa douce lueur et le coke enflammé y produisait une chaleur bienfaisante. Mais ce

ne fut pas vers le feu que courut l'enfant. Avisant les grandes tentures de tapisserie, elle bondit en avant :

« Oh ! des arbres ! s'écria-t-elle.

— Pauvre enfant ! ils te rappellent les grands chênes de Clisson, n'est-ce pas? Approche-toi du feu. Eh bien, Geneviève, ne voulez-vous pas faire comme nous ?

— J'ai autre chose à penser. Vous voyez que j'ai bien fait d'écrire. Après une nuit pareille, il est dur de ne trouver ni feu ni lumière chez soi. Ce feu-là rend la vie, c'est certain. Si je faisais dresser la petite table auprès, nous déjeunerions très-confortablement.

— Faites, Geneviève. J'avoue qu'il me serait pénible de quitter ce fauteuil et ce bon feu. »

Mme Geneviève donna sur-le-champ ses ordres à Mme Boneau; la table fut dressée, et du café, du lait et du thé furent servis. Le vieillard prit un peu de thé, Berthe but quelques gorgées de lait, Mme Geneviève seule déjeuna dans les règles.

« Vous n'avez aucun appétit, mon pauvre ami, remarqua-t-elle; cette petite dort debout, moi-même je ne me réchauffe que par-dessus. Je crois qu'il serait sage d'aller retrouver nos édredons. »

Un soupir du vieillard et un bâillement étouffé de Berthe lui répondirent.

Elle se leva, et, appelant Mme Boneau :

« Enlevez tout ceci, commanda-t-elle, et allez vous enfermer dans votre cuisine. Tout le monde va dormir. Berthe, venez, que je vous montre la chambre qu'on vous a préparée. »

Elle marcha vers la paroi prolongée de la bibliothèque qui faisait pendant à la chambre à coucher de M. Maurebel. Des rayons surchargés de livres tapissaient l'un des murs; de l'autre côté, de larges planches, à peine dégrossies, supportaient des sphères, de vieux manuscrits et des instruments astronomiques, dont quelques-uns, jetés en tas, paraissaient évidemment hors d'usage. Tout au fond il y avait un espace à peu près vide. Les vieux livres et les vieux manuscrits avaient été refoulés en piles, à droite et à gauche, les planches supérieures avaient été allégées, sinon dégarnies, et un petit lit de fer se trouvait dans l'encoignure. Quelques vieux meubles lui faisaient cortége, et Mme Geneviève, écartant un rideau, découvrit une série de patères.

« Mettez ici votre chapeau et votre manteau, Berthe, dit-elle, c'est votre garde-robe. »

L'enfant obéit, et, avisant la porte qui fermait cette étrange chambre à coucher :

« La porte, dit-elle en tressaillant, oh! mon Dieu, la porte...!

— Est fermée, comme vous voyez, et à gros verrous. On ne passe par là que pour monter aux mansardes, c'est-à-dire pres que jamais. Allons, déshabillez-vous. »

La petite fille, qui tombait de fatigue, se laissa faire et se glissa toute tremblante sous les couvertures. La vague impression de terreur qu'elle ressentait menaçait de l'envahir tout à fait, lorsqu'un coup fit vibrer la cloison. En même temps la voix de M. Maurebel s'éleva :

« Bon somme, ma petite fille, criait-il.

— Endormez-vous vous-même, repartit Mme Geneviève d'un ton grondeur. Eh bien, Berthe, avez-vous peur de votre grand-papa, maintenant? Quelle petite fille nerveuse vous faites! Il vous parle de sa chambre à coucher, et, si vous étiez malade, vous n'auriez qu'à frapper sur la cloison, une sonnette correspond de son alcôve dans ma chambre. »

Cela dit, elle mit un gros baiser sur le front pâle de l'enfant, et, sans tenir compte de ses petites mines effrayées, emporta le bougeoir.

XI

COMMENT LA PAUVRE BERTHE S'AMÉNAGE DANS L'APPARTEMENT ÉTRANGE DE M. NOSTRADAMUS.

Quand Berthe s'éveilla quatre heures plus tard, elle se crut le jouet d'un cauchemar. Dressée sur son séant, cramponnée des deux mains à ses couvertures, elle jetait autour d'elle des yeux égarés. Où donc était-elle ? Qui l'avait transportée sous ce plafond gris, parmi ces vieux livres ? Les deux grands télescopes placés sur l'étagère lui faisaient l'effet de deux canons braqués sur son lit, et jamais elle n'avait vu de chat pareil à celui qui, gravement assis sur la tablette de l'étroite fenêtre aux petits carreaux en losanges, dardait sur elle l'éclair de sa prunelle verte.

Au moment même où, dans sa petite tête agitée, se formulait cette pensée : « Je suis chez grand-papa, » le chat tourna la tête, et Berthe vit apparaître M. Nostradamus qui marchait sur la pointe des pieds.

Elle tendit les bras vers lui.

« Ah ! grand-papa, venez bien vite, dit-elle, je ne sais plus ou je suis.

— Tu es chez moi, ma petite fille.... non.... chez toi

— Qu'est-ce que cela, bon papa ?

— Des télescopes, c'est-à-dire de grandes lunettes avec lesquelles je regarde les étoiles.

— Et ça?

— Un planisphère.

— Le chat est-il à vous?

— Il est à Mme Geneviève. Bibi, viens ici. »

Bibi accourut et vint présenter son dos moelleux aux caresses de Berthe.

« Il faut que je te montre tes joujoux, » reprit le vieillard.

Et élevant la voix il cria :

« Geneviève, où sont le mouton, le poupard et la voiture de Berthe?

— Ils sont où ils sont, répondit une voix grondeuse. Allez-vous lui mettre immédiatement toutes ces bêtes-là en mains? Qu'elle se lève et je les lui montrerai.

— Je veux bien me lever, dit l'enfant.

— Attends, attends, je vais t'envoyer Geneviève, dit le vieillard ; mes mains tremblent trop pour que je songe à t'aider. »

Il partit ; mais Mme Geneviève ne vint pas, et Berthe, qui heureusement avait été habituée par Mme de Hautefeuille à se passer de femme de chambre, s'habilla seule. Sa toilette faite, elle remonta, en hésitant, son étrange appartement et aperçut M. Nostradamus assis à son bureau. Il l'aperçut, l'appela du geste et dressa en l'air le poupard vêtu d'un costume de piqué blanc.

« Qu'il est joli! s'écria Berthe en s'élançant vers lui.

— Très-joli ; prends-le ; et maintenant veux-tu visiter la maison, petite? »

Et sans remarquer que Berthe, après avoir examiné le poupard blond, le plaçait dans un coin pour reprendre sa propre poupée, il se leva et la conduisit successivement dans sa chambre à coucher, dans les salons et dans la chambre de Mme Geneviève.

« C'est votre appartement que j'aime le mieux, grand-papa, dit Berthe d'un petit air docte, quand l'inspection fut terminée ; il est très-grand et il y a des arbres.

— Il y a même mieux que ces arbres de laine, petite. Quand il fera beau, tu pourras jouer à la poupée en plein air. J'ai une terrasse là-haut, je vais t'y conduire. »

Il marcha vers la portière de tapisserie et l'écarta. Elle voila it un large escalier de bois qui comptait une douzaine de marches et qui s'éclairait par un châssis vitré qu'on ouvrait et fermait à volonté. De plus, l'escalier s'élargissait de deux espèces de niches profondes recouvertes de boiserie, dont l'emploi échappait absolument à toute explication.

« Viens, » dit M. Nostradamus.

Il monta quelques marches, et fit mouvoir une poignée de fer qui ressortait du mur. Le châssis se releva en grinçant, une bouffée d'air frais frappa Berthe au visage. Elle poussa un cri



Ah ! mon Dieu, que de maisons !

de joie, gravit rapidement les dernières marches et bondit sur une terrasse d'où l'on découvrait un horizon très-étendu.

« Ah ! mon Dieu, que de maisons ! » s'écria-t-elle avec une sorte d'effroi comique qui fit sourire le vieillard.

Il la prit par la main, l'amena près de la petite balustrade, et, tendant le bras :

« Ce petit dôme tout près de nous, dit-il, c'est l'église des Carmes, un des plus antiques sanctuaires de ce quartier.

— Et ces grands là-bas ?

— Le Panthéon, le Val-de-Grâce, les Invalides.

— Et ces clochers ? Ce sont des clochers, n'est-ce pas ?

— Oui, les tours de Saint-Sulpice.

— Les oiseaux viennent-ils ici, bon papa ?

— Oui, surtout l'automne, quand cette petite vigne qui monte à l'arceau est bien fournie de grappes. Tu leur feras un peu la guerre là-dessus.

— J'aime beaucoup le raisin.

— Et moi aussi ; mais ce sont de fameux vendangeurs que les oiseaux de Paris. Grâce à toi, nous essayerons de partager avec eux cette année.

— A quoi servent ces boîtes vertes-là, bon papa? reprit Berthe, qui regardait curieusement autour d'elle.

— On y sème des fleurs, des plantes grimpantes qui montent parmi le lierre et y produisent un très-joli effet.

— Est-ce qu'on peut labourer par terre? cela paraît glacé.

— C'est glacé, en effet. La terre donnerait de l'humidité aux murs, et ici, c'est de l'asphalte, comme tu en verras sur les trottoirs.

— Et cette machine, bon papa, à quoi sert-elle ?

— Elle est le point d'appui de mon télescope. Quand les nuits sont très-étoilées, je porte mon grand télescope ici et je m'amuse à examiner le ciel. Tu vois que la terrasse a son utilité et son charme. Geneviève n'y vient guère, et tu ne pourras mettre aucun désordre. Laisse-moi descendre avant toi, je te donnerai la main. »

Mais Berthe était déjà dans l'escalier ; elle examina avec attention comment M. Maurebel s'y prenait pour fermer la trappe et revint dans la bibliothèque avec un visage rasséréné. Mme Boneau agitait la sonnette, qui annonçait que le dîner était servi. En conséquence, ils se rendirent dans la salle à manger, où ils trouvèrent Mme Geneviève qui les attendait.

Sa présence rendit Berthe silencieuse, et pendant le dîner elle ne leva guère les yeux de dessus son assiette. Mme Geneviève avait une manière curieuse et quelque peu méprisante de regarder les enfants qui n'était pas propre à lui attirer leur sympathie.

« Berthe, vous pouvez quitter la table, » lui dit-elle, lorsque Mme Boneau apporta les gâteaux et le café.

Et voyant M. Nostradamus lever la tête, elle ajouta :

« Les enfants ne doivent pas assister au dessert.

— Au fait cela leur épargne les inutiles gourmandises très-nuisibles à la santé, » répondit tranquillement le vieillard.

Et souriant à la petite fille, il ajouta :

« Retourne à tes jeux, mon enfant. »

Berthe se leva, prit sa poupée qu'elle avait déposée sur une chaise et sortit de la salle à manger.

Elle connaissait si peu les êtres encore, qu'elle entra sans hésitation dans le premier appartement qui se trouva sur son passage ; c'était la chambre de Mme Geneviève.

Elle s'assit innocemment sur le plus beau fauteuil et se mit à dorloter sa poupée.

Cet exercice eut bientôt pour résultat de l'assoupir elle-même ; ce fut la voix perçante de Mme Geneviève qui l'arracha à sa somnolence.

« Que faites-vous dans ma chambre? » s'écria-t-elle avec une sorte d'indignation.

Au seul accent avec lequel fut prononcé ce mot — ma chambre, — Berthe comprit qu'elle avait fait une chose tout à fait défendue, et, sans répondre à Mme Geneviève qui la regardait de loin fixement, elle se sauva dans le corridor.

Mme Geneviève alla en grommelant remonter le voile de tricot destiné à préserver de tout contact la précieuse moquette du fauteuil.

« Gênante, gênante, gênante ! » répétait-elle en hochant la tête.

L'ordre étant rétabli, elle passa dans le corridor pour retourner à la bibliothèque ; mais voilà que, par la porte ouverte du salon, elle aperçut une petite robe noire qui émergeait d'un sofa bleu.

Elle se précipita dans l'appartement. Berthe et sa poupée commençaient leur somme.

« Mais on ne vient jamais ici ! cria Mme Geneviève avec un redoublement d'indignation. Est-ce que les enfants de Mme de Hautefeuille se jetaient avec leurs jouets dans les fauteuils de son salon ? »

Berthe se leva absolument confuse cette fois.

« Où faut-il aller? demanda-t-elle tristement ; dans la chambre aux livres ?

— Oui..., c'est-à-dire non. Cela finirait par gêner votre grand-père, de vous avoir toujours par là. Venez avec moi, je vais vous

conduire dans la mansarde que j'ai fait nettoyer pour vous. Là, vous ne gênerez personne et personne ne vous gênera. »

Elle traversa le corridor, la bibliothèque et conduisit Berthe jusqu'à la vieille porte qui touchait son lit. Elle tira deux de ces gros verrous ronds qui ne sont plus guère en usage dans les maisons modernes, et monta un étroit escalier en spirale. Il aboutissait à un palier sombre sur lequel donnaient deux portes basses. Mme Geneviève en ouvrit une, et, faisant entrer l'enfant :

« Voilà tous vos joujoux, dit-elle ; vous viendrez jouer là tant que vous voudrez, vous pouvez y rester dès maintenant. »

Et elle sortit, laissant Berthe stupéfiée, sa poupée entre les bras.

La mansarde était un triste et froid appartement qui contenait pour tous meubles des caisses empilées avec ordre.

Sous le terne rayon de lumière que laissait entrer l'unique fenêtre, une étroite tabatière placée très-haut et enguirlandée de fines toiles d'araignées, se voyaient : une chaise de paille, un tabouret et un vieux guéridon où s'étalaient le poupard frisé, le mouton enrubanné et la voiture aux chèvres.

Une nouvelle sensation de ce froid glacial, aussi bien moral que physique, qui l'avait saisie dans le wagon, enveloppa la pauvre enfant. De grosses larmes jaillirent de ses yeux, elle baissa la tête ; mais, la relevant tout à coup, elle regarda autour d'elle avec une expression de résistance et recula jusqu'à la porte.

Non, non, elle ne restera pas dans ce sombre appartement ; non, non, elle ne s'approchera pas de ces vieilles murailles, elle ne regardera pas cette vitre terne.... sur laquelle se promènent de noires araignées ; non, non, non !

La première sensation passée, le sang revint à ses joues, l'agilité à ses pieds.

Elle tourna sur elle-même, sortit, ferma la porte sans bruit et regagna en courant la bibliothèque. M. Maurebel, assis devant son bureau, était retombé dans ses abstractions scientifiques, et sa physionomie très-grave arrêta l'exclamation qui venait aux lèvres de l'enfant. Devant ce visage austère, Berthe perdit toute confiance et se demanda où elle poserait sa pauvre petite personne. Comment pourrait-elle jouer sans que son grand-père l'entendît ? et d'ailleurs Mme Geneviève ne manque-

rait pas d'entrer et la renverrait d'autorité à l'affreuse mansarde.

Comme elle réfléchissait ainsi, toute perplexe et tout oppressée, ses yeux tombèrent sur les beaux chênes et sur les gazons plantureux des tentures.

Elle revit immédiatement, par l'imagination, ce qu'elles voilaient : le grand châssis, le vieil escalier, les hautes niches, les larges degrés. Elle se glissa jusqu'aux portières, les entr'ouvrit, et, montant quelques marches, alla se blottir dans une des niches. Elle s'y trouva très-bien ; elle apercevait un grand mètre carré de ciel, la niche lui formait une sorte de guérite bien ajustée à sa taille, et sa petite imagination lui déroula mille tableaux riants. Un jour ou l'autre, elle apprendrait à soulever la trappe, ce qui lui permettrait des échappées sur la terrasse, et, quand Mme Geneviève ne serait pas dans la bibliothèque, elle entr'ouvrirait les rideaux et verrait grand-papa comme au fond d'un paysage.

Son visage se désassombrit un peu et elle demeura toute l'après-midi dans son escalier, tantôt regardant les nuages gris qui passaient lourdement sur le ciel, tantôt écrivant avec le doigt, sur la boiserie, des lettres imaginaires.

La lettre L et la lettre B revenaient souvent sous son doigt, et parfois elle murmurait les noms de Ludovic et de Bellevallée. Elle possédait déjà cette puissance singulière et redoutable de faire revivre en images présentes, vivantes, les personnes et les lieux qui avaient passé par son cœur et ses yeux ; mais elle possédait aussi la suprême consolation de s'isoler des ennuis de sa position actuelle, de continuer à vivre en quelque sorte avec tout ce qu'elle aimait.

Le ciel, à Clissón, était bien souvent gris comme il était ce jour-là; elle y avait vu errer de ces grands nuages déchirés par le vent. D'apercevoir un coin du ciel la consolait singulièrement.

L'après-midi passa vite en ces petites rêveries, et Berthe ne se rappela la réalité qu'en entendant la voix de Mme Geneviève qui retentissait par l'appartement comme une trompette fêlée.

Tout anxieuse, elle descendit de la niche, et, cachée derrière la portière de la tapisserie, elle inspecta la bibliothèque. Mme Geneviève, debout devant le bureau, adressait au vieillard cette question :

« Avec qui soupera l'enfant, monsieur? avec vous ou avec moi?

— Ce sera comme vous voudrez, Geneviève.

— Alors je la prends, car vous comprenez que, si l'on se donne l'embarras de vous servir ici, près de votre feu, c'est parce que vous ne mangez guère et que vous êtes très-soigneux; mais cette enfant ferait quelque maladresse. C'est si brusque, les enfants! Vous ne l'avez pas vue de l'après-midi?

— Non, où est-elle?

— A la mansarde que j'ai fait ranger pour elle. Il paraît qu'elle s'y plaît, nous allons d'ailleurs le savoir. Je donne ordre à Mme Boneau de servir mon dîner et je vais la chercher. »

Mme Geneviève disparut, et Berthe, glissant de dessous la portière, s'élança vers le bureau.

« Geneviève te cherche, petite, va te montrer, » dit le bon vieillard.

Berthe passa dans le corridor et appela timidement :

« Madame.

— Ah! vous voilà, fit Mme Geneviève; vous pouvez entrer dans la salle à manger, mais ne touchez à rien. »

L'enfant obéit à l'invitation, et, comme l'appartement était éclairé, elle s'amusa à faire l'inventaire des meubles et à contempler surtout un grand tableau, une assez belle nature morte, qui ne pouvait manquer de lui plaire. Ces pauvres lièvres, ces jolies perdrix lui rappelaient ceux qu'elle avait rencontrés, à l'automne, dans les bois et les champs de Clisson, et surtout ceux qu'elle voyait sortir de la carnassière de son oncle de Hautefeuille. Ceux-là étaient bien vite accaparés par les quatre fils Aymon, qui se faisaient une gloire de les accrocher dans le garde-manger.

A cette étude succéda le souper, qui l'eût fort embarrassée à cause du tête-à-tête avec Mme Geneviève, si Mme Boneau n'avait trouvé moyen de se mettre souvent en tiers, en venant s'informer avec affectation du degré de succulence que Mme Geneviève trouvait à ses plats. Berthe, qui n'avait pas appétit, mangea à peine, ce que personne ne remarqua. Mme Geneviève ne parut s'apercevoir de sa présence que lorsqu'elle la vit déposer sa serviette sur la table. Alors elle lui passa un anneau brodé de perles bleues. Berthe comprit l'ordre, y acquiesça et se sauva

dans la bibliothèque, laissant Mme Geneviève plier méthodiquement et très-savamment sa propre serviette, en mâchonnant entre ses dents l'adjectif expressif du matin, orné cette fois d'un superlatif :

« Gênante ! très-gênante ! »

Quand Mme Geneviève arriva dans la bibliothèque, elle trouva Berthe sur les genoux de son grand-père.

« Que ferez-vous de cette enfant, le soir? demanda-t-elle, non sans humeur.

— Mais on la dorlotera un peu, dit le bon vieillard en dodelinant Berthe; puis on la couchera, se hâta-t-il d'ajouter.

— Oh ! certes, je suis de l'avis de Mme de Guerville, qui prétend que les enfants doivent se coucher avec les poules.

— A-t-elle vu notre petite fille, Geneviève?

— Qui?

— Mme de Guerville.

— Non ; si j'allais la présenter ce soir?

— Allez, allez ; je suis sûr qu'Élisabeth a hâte de la connaître.

— Elle le dira par politesse, mon pauvre ami. Élisabeth, qui n'a pas voulu se marier, se soucie peu des enfants, je suppose. »

M. Maurebel hocha la tête par le mouvement qui lui était familier lorsqu'il voulait contredire tacitement son irritable compagne, et donna la liberté à Berthe, en lui disant :

« Sois bien aimable avec les dames de Guerville, petite. »

Berthe lui sourit d'un air d'intelligence, et suivit Mme Geneviève, qui descendait au premier. Son coup de sonnette amena Mélanie, la jeune femme de chambre.

« J'allais monter chez vous, madame, pour savoir comment M. Maurebel avait fait son voyage, dit-elle.

— Eh bien, nous voici revenus, » dit Mme Geneviève.

Et oubliant que Berthe la suivait, elle ferma brusquement la porte, qui alla frapper la petite fille au visage.

Le faible gémissement qu'elle ne put retenir rappela sa présence à Mme Geneviève, qui rouvrit vivement.

« Bon ! je ne pensais plus à vous, dit-elle ; eh bien, qu'est-ce que vous avez? Vous vous êtes cognée contre la porte ? Ce n'est rien, ce n'est rien. Mélanie, faites-la entrer dans l'antichambre et qu'elle m'attende. M. Maurebel a rapporté à Élisabeth des

vues de Clisson. Je les ai oubliées, je cours les chercher, j'arrive. »

Elle remonta précipitamment l'escalier au moment même où la voix d'Élisabeth disait :

« Mélanie, maman demande qui est là. »

Mélanie poussa doucement devant elle Berthe, qui pressait son front meurtri sous ses doigts, et répondit :

« C'est la petite-fille de M. Maurebel, mademoiselle.

— Ah ! mais qu'a-t-elle, la pauvre petite ? s'écria Élisabeth en se penchant vers Berthe.

— Elle a que Mme Drillon lui a envoyé la porte en pleine figure.

— Pas exprès, » murmura l'enfant.

A ce mot, Élisabeth la prit par la main, l'amena auprès de la lampe, examina son front, et s'asseyant près de son chevalet, la plaça sur ses genoux et lui appliqua sur l'endroit contusionné la lame flexible du couteau à palette qui lui servait à manipuler des couleurs, lorsqu'elle peignait sur faïence.

Berthe se laissait faire, croyant rêver. Son cœur, si serré depuis son départ de Clisson, se détendait en quelque sorte sous le rayon du regard aimant et profond qui s'attachait sur elle. Elle n'osait pas remuer, de peur d'échapper à l'étreinte délicate et tendre qui l'enserrait. Jamais elle n'avait reçu de personne un témoignage d'affection qui lui fût si doux.

Et quand son grand œil quittait le beau visage d'Élisabeth, il trouvait celui de Mme de Guerville également rayonnant de bonté.

Le son de la voix de Mme Geneviève vint l'arracher au sentiment de quiétude qui envahissait son petit être. En la voyant paraître, elle se pressa machinalement contre Elisabeth.

« Cette Mélanie n'en fait jamais d'autre, dit Mme Geneviève en s'avançant dans l'appartement ; je lui avais dit de garder l'enfant dans l'antichambre et elle l'introduit ici. Comment allez-vous, madame ?

— Pas plus mal, Geneviève, et vous ?

— Oh ! moi, je n'en puis plus. Ce voyage m'a tuée. Je ne le referais plus en cette saison pour un empire !

— Et M. Maurebel ?

— Il est brisé et assoupi comme une marmotte. Mettez donc

cette grande fille par terre, Élisabeth. On ne meurt pas pour s'être un peu cogné le front. Avez-vous dit bonjour à ces dames, Berthe? »

Elle l'attira à elle et ajouta :

« Je vous présente une petite fille muette, mesdames; je parie que vous ne connaissez pas encore le son de sa voix.

— En effet, dit Mme de Guerville, elle n'a pas encore parlé, je crois. »

Berthe tourna les yeux vers Élisabeth, qui la lorgnait du fond de son fauteuil.

« Ah! pardon, elle a parlé, et même très-bien parlé, dit Élisabeth en lui souriant d'un air d'intelligence.

— C'est bien heureux! Eh bien, Berthe, puisque vous avez trouvé ici l'usage de votre langue, dites-nous quelque chose d'intéressant, des vers.... une fable, une petite chanson. »

Berthe inclinait sa petite tête frisée et gardait un silence embarrassé.

« Vous ne savez rien de cela peut-être? continua Mme Geneviève.

— Non, répondit Berthe.

— Pas de fable?

— Non.

— Pas de chansonnette?

— Non.

— Quelle ignorance! exclama Mme Geneviève : ce n'est pas ainsi que j'élevais mes enfants. A peine savaient-ils parler qu'ils apprenaient à être aimables en société. Ma petite fille, que j'ai perdue à six ans, était un vrai perroquet. Chaque fois qu'il me venait une visite, elle récitait deux fables, *le Petit Oreiller*, *l'Écolier*, et elle chantait *le Petit Chaperon rouge*. Elle n'était pas toujours bien disposée; mais, qu'elle rît ou qu'elle pleurât, il fallait qu'elle les dît.

— Ce devait être fort récréatif pour vos visiteurs, remarqua Élisabeth.

— Il y en avait que cela agaçait. « Laissez-la, madame, » suppliaient-ils; mais je ne lui cédais point. »

Élisabeth laissa tomber son lorgnon et dit :

« Je trouve charmant d'entendre les petits enfants réciter de bonne grâce quelque joli récit bien court, et je ne suis pas tom-

bée dans le travers commun en raillant la fable traditionnelle; mais Berthe me paraît un peu grande pour ce genre d'exhibition.

— Elle est surtout fort ignorante, je la crois très-inculte. Berthe, allez regarder là-bas, dans le fond du salon, ce beau tableau représentant des pêcheurs qui tirent leurs filets. »

Berthe obéit, et Mme Geneviève, baissant la voix :

« Eh bien, dit-elle, comment la trouvez-vous?

— Attachante, dirent en même temps la mère et la fille.

— Mais peu spirituelle, n'est-ce pas?

— Elle paraît si timide!

— Ne vous y trompez pas, elle n'est pas timide; parfois elle me regarde d'un bien drôle d'air, d'un air très-hardi. Je sais qu'elle est peu développée. C'est charmant, Clisson, et on m'y a fait un accueil des plus aimables; mais les enfants s'y élèvent comme de vrais champignons, je crois. Ils ont du vif-argent dans les veines. Enfin, j'espère que cette petite ne se montrera pas trop difficile; mais tout est à refaire dans son éducation

— Dans un mois, vous serez ravie de votre petite compagne, Geneviève. »

Mme Geneviève leva les yeux au plafond en se pinçant nerveusement le nez.

« Oh! mesdames, vous ne mesurez pas la vraie grandeur de mon sacrifice, dit-elle; cette petite me sera toujours gênante, très-gênante. »

Elle soupira et reprit :

« Élisabeth, voici des vues de Clisson que M. Maurebel vous rapporte.

— Qu'il a été bon de penser à moi! J'irai demain le remercier.

— Je vous engage à attendre qu'il soit sorti de son état actuel de marmotte. Il le nie, mais il est toujours assoupi depuis notre retour. Il ne parle qu'à cette petite, et encore. Berthe, venez prendre congé de ces dames. »

Berthe s'approcha et mit sa petite main brune dans la main blanche que lui tendait Mme de Guerville, puis se détourna vers Élisabeth.

« Je vais vous reconduire, dit Mlle de Guerville; vous me direz adieu à la porte. »

Elle les reconduisit en effet jusqu'à la porte extérieure. et.

voyant Berthe lever vers elle son beau front de nacre, elle y déposa un rapide baiser et salua en souriant Mme Geneviève, qui avait la bouche très-pincée.

Berthe, qui avait suivi sa conductrice pour la descente, s'élança en avant dans l'escalier et la précéda pour l'ascension. Pourquoi ses petits pieds avaient-ils repris leur élasticité et sa physionomie sa vivacité joyeuse, c'est ce qu'elle n'aurait pu expliquer.

Elles trouvèrent M. Maurebel lisant au coin de son feu.

« Il est bien tard, dit Mme Geneviève en s'approchant de la cheminée et en s'emparant d'une boîte d'allumettes; fermez votre livre, monsieur. Berthe, dites bonsoir à votre grand-père et allez vous coucher. »

Berthe noua ses deux mains autour du cou du vieillard, et, faisant aller gaiement sa petite tête d'une de ses épaules à l'autre, elle chantonna doucement :

« Bonne nuit, grand-papa, bonne nuit. »

Cela fait, elle prit le bougeoir que lui tendait Mme Geneviève, dit : « Bonsoir, madame, » et s'en alla sous ses télescopes.

« Eh bien, qu'ont dit ces dames de l'enfant, Geneviève? demanda M. Maurebel.

— Que voulez-vous que l'on dise d'une enfant que l'on voit pour la première fois? Elle a été assez sotte du reste, je n'ai pas entendu sa voix.

— Elle est pourtant bien jolie, sa petite voix! Son bonsoir de tout à l'heure entrait comme un chant dans mes vieilles oreilles. Pensez-vous qu'Élisabeth s'y intéressera?

— Et pourquoi s'y intéresserait-elle? Je ne compte pas du tout faire de cette petite le joujou des dames de Guerville. Les vieilles filles, on le sait, gâtent volontiers les enfants; mais ce n'est pas Élisabeth qui a la charge et l'ennui de celui-ci, c'est moi. »

M. Maurebel répondit par un léger sourire. Quand Mme Geneviève appelait d'une voix sèche la charmante Élisabeth une vieille fille, c'est qu'elle avait quelque motif rancunier qu'il était inutile d'aviver par une contradiction, quelque juste qu'elle fût.

Qu'est la justice, hélas! et qu'est la vérité, en face de cette passion, fléau du cœur féminin, que rien ne calme, que rien n'enraye, que rien n'assoupit, que rien n'explique, que rien ne tue :

la jalousie, cette fille aînée de l'égoïsme? Douloureux mystère! Beaucoup de femmes naissent jalouses. La passion se glisse, comme un venin subtil, jusque dans leurs veines, corrompt leur propre cœur, ravage leur propre vie, et ce n'est pas seulement de l'affection qu'elles sont jalouses, il leur faut l'influence, la domination, l'omnipotence, tout. Il y a en certaines femmes une sorte d'activité maladive de tout s'approprier autour d'elles, qui, lorsqu'elle n'est pas combattue par une foi éclairée, va jusqu'à compromettre l'avenir de leur famille. Ce qui n'aboutit pas directement au point dont elles se sont faites le centre est aveuglément sacrifié; elles dépensent toute leur énergie à se nuire à elles-mêmes, en nuisant à ceux dont elles ont la charge; elles luttent jusqu'à la dernière heure et avec d'autant plus d'acharnement que leur nature est plus basse, et leur dénûment, en fait de dons et d'avantages, plus grand.

Plus on descend l'échelle sociale, plus ce vice devient redoutable. Les hommes ont des appétits sauvages, violents; mais c'est la femme qui les entretient par le souffle ardent de l'envie. Même lorsque aucune barricade ne s'élève, lorsque aucun rappel ne bat, qu'y a-t-il au fond du regard des femmes du peuple de Paris qui n'ont plus la foi? L'envie, l'insatiable envie.

Heureuses les familles que ne mine aucune influence jalouse; heureuses celles où chaque intelligence reste dans sa sphère d'action et où l'amour qui se sacrifie ne dégénère pas en amour-propre, qui ne sait jamais se sacrifier!

XII

ANDRÉ ET ÉLISABETH A LA RECHERCHE DE BERTHE.

Il est un mot qui vibre à l'oreille des familles comme le nom d'un ami, un mot qui fait tressaillir d'aise toute personne qui, par devoir, nécessité ou dévouement, s'est enchaînée à une occupation régulière, un mot qui déborde de l'empire scolaire jusqu'aux plus hautes régions sociales, le mot *vacances*, synonyme de liberté.

Quel est l'homme, qu'il soit employé, professeur, magistrat, député, qui ne ressente comme un vague sentiment de ses joies d'écolier, lorsque la roue de ses occupations quotidiennes s'arrête soudain et qu'il se trouve en congé ?

Paris, tout immense qu'il est, laisse apercevoir, aux phases classiques des vacances, un courant nouveau qui se fait jour dans ses rues et sur ses boulevards. La génération nouvelle, celle qui sera demain le présent, fait irruption parmi les foules affairées. Lorsqu'on rencontre des jeunes gens au képi bleu, à l'épaulette rouge, on pense : Saint-Cyr est en vacances ; lorsque çà et là se voit cette chrysalide en tunique à boutons dorés qui s'appelle un lycéen, on dit : Les lycées sont en vacances. A plus forte raison remarque-t-on ces jeunes hommes sérieux, que leurs nobles fatigues intellectuelles condamnent au lorgnon de

bonne heure, et qui font apparaître dans nos rues l'habit à la française, le claque élégant et le manteau espagnol.

Or donc, l'École polytechnique a ouvert ses portes à ses futurs grands hommes, et si leur précoce gravité ne leur permet pas de laisser la joie intime s'épancher à l'extérieur, il en est tout autrement une fois qu'ils sont rentrés sous le toit béni de la famille.

Certes, nul ne se drapait avec plus d'élégance austère qu'André de Guerville dans le souple manteau de drap fin, nul ne traversait les rues d'un pas plus ferme et dans une attitude plus froidement distinguée, et cependant, quand il fit son entrée, le matin du dimanche de Pâques, dans la chambre de sa mère, nul ne dépouilla plus rapidement ce sérieux obligatoire et cette froideur d'emprunt. Ce fut avec de véritables transports de joie qu'il embrassa sa mère et sa sœur.

« Ma chambre, s'écria-t-il; Élisabeth, as-tu préparé ma chambre? Je loge ici deux jours, vous savez, et par l'ordre du médecin encore. Nous causerons ce soir jusqu'à minuit. Mère, je t'en prie, fais-moi cadeau d'une robe de chambre à la propriétaire, longue, écossaise, avec un grand cordon rouge à la taille; je serais si bien dedans, j'aurais l'air chez moi tout à fait. »

Et il jetait sur un canapé son claque, son manteau, son épée, et il revenait embrasser sa mère, et il finit par s'asseoir à ses côtés, sur un pouf si bas, qu'il était obligé d'allonger très-loin ses longues jambes fuselées.

« J'espère, maman, que tu es décidée à te bien porter pendant mon congé? reprit-il en drapant autour de ses puissantes épaules un pan du long châle algérien qui enveloppait Mme de Guerville.

— André, je ferai de mon mieux pour te contenter. Le bonheur de t'avoir peut ranimer quelque peu les forces de ma pauvre machine. N'es-tu pas assis bien incommodément, mon fils?

— Si, mais cela me rappelle ma chère petite enfance.

— Ah! oui, quand nous revenions le soir du Luxembourg et que tu te glissais comme un petit chat frileux sous mon manteau doublé de fourrure, en disant : « Petit coin, petit coin, « petit coin. »

— Oh! grand poupon! » cria Élisabeth qui accrochait à une patère le claque et l'épée de son frère.

André se mit à rire en regardant sa mère et reprit :

« N'avez-vous aucunes nouvelles à m'annoncer? La future Mme André de Guerville, ma cousine Jeanne, est-elle encore à Paris ?

— Oui, je crois qu'on y est resté un peu pour ne pas perdre tes visites de vacances.

— C'est bien aimable. Élisabeth, avances-tu dans la conversion de Jeanne?

— Guère. A seize ans, on taxe volontiers de sévérité les con-



Il était obligé d'allonger ses longues jambes.

seils d'une femme de trente ans. Quelquefois je te mets en avant, alors elle écoute mieux.

— Tu peux toujours me mettre en avant, ma sœur. J'ai en horreur les toilettes tapageuses, les poudres, le rouge et le reste. Si jamais le vœu de nos deux familles s'accomplit et que Jeanne devienne ma femme, je lui ordonnerai tout d'abord de préférer dans sa toilette la distinction à l'effet. »

Élisabeth hocha la tête en souriant; mais André ne vit pas ce mouvement et continua :

« Et le voisin Nostradamus? Vit-il en paix entre ses deux compagnes?

— Le voisin Nostradamus, retombé dans ses abstractions scientifiques, ne sait plus au juste, je crois, avec qui il vit, ré-

pondit Élisabeth en reprenant sa place à l'angle droit de la cheminée.

— Vos craintes ne se sont donc pas réalisées à propos du bonheur que devait goûter l'enfant sous l'aimable patronage de Mme Geneviève?

— Nous l'ignorons, dit Mme de Guerville.

— Oh! mais vous devenez tout à fait énigmatiques. Vos relations continuent avec le cinquième, je suppose?

— Oui, répondit Élisabeth. Mme Geneviève nous fait ses visites ordinaires, plus rares cependant; mais elle affecte de ne jamais prononcer le nom de la petite fille, et laisse immédiatement tomber toute phrase se rapportant à elle.

— Tu m'effrayes, Élisabeth. L'aurait-elle mangée à cette sauce Robert qu'aimait l'Ogresse de *la Belle au bois dormant?*

— Je ne sais si elle l'a mangée, mais elle la cache, c'est certain.

— Et tu n'es pas allée à la découverte, ma sœur?

— Pas précisément; j'ai cependant fait ce que j'ai pu. J'ai multiplié mes visites. Je n'ai jamais rencontré que Mme Geneviève, qui m'introduisait cérémonieusement dans son salon. Une fois cependant j'ai été introduite dans la bibliothèque. J'ai trouvé Nostradamus tout occupé de Sirius et pas du tout de sa petite-fille. Je ne sais quel nouveau phénomène céleste absorbe en ce moment toute son attention, mais il est curieux de voir à quel point il est absorbé.

— Est-elle gentille, cette enfant? Vous l'avez vue, n'est-ce pas?

— Mme Geneviève nous l'a présentée le soir même de son arrivée. Elle est très-sympathique dans sa toilette enfantine, avec son attitude pleine de grâce sauvage et son grand œil très-lumineux. Elle paraît très-intelligente et très-bonne; n'est-ce pas, mère? De plus, elle sera très-jolie.

— Mais enfin dans quel but Mme Geneviève la séquestre-t-elle? »

Les deux femmes se regardèrent en souriant.

« Elle veut s'en faire particulièrement aimer, sans doute, dirent-elles.

— Très-joli moyen! fit André.

— Ne m'as-tu pas dit que tu mènerais ton frère aujourd'hui chez notre vieil ami, Élisabeth? demanda Mme de Guerville.

— Telle est mon intention, maman.

— Maman, s'écria André, qui avait dressé l'oreille au seul mot de visite, je vous avertis que je ne ferai qu'une visite aujourd'hui, une seule, pas deux, une. Que dira ma tante de Bangly, si elle n'a pas la première ?

— Jeanne te bouderait tout le congé, dit Élisabeth en regardant malicieusement son frère.

— Ceci m'annonce que ma cousine n'a pas rompu avec ses moues boudeuses; mais j'espère que cette disposition suivra le goût du rouge et de la poudre. Et puis, vraiment, elle est si jolie, que tout lui va, même la bouderie, qui enlaidit tout le monde.

— C'est vrai, appuya Mme de Guerville; à seize ans d'ailleurs on n'est pas toujours un prodige de raison.

— Non, il faut être Élisabeth pour cela. »

Élisabeth ne répondit pas au compliment; elle prêtait l'oreille.

« Te voilà dispensé de ta visite à ma tante de Bangly, dit-elle; sûrement c'est sa voix que j'entends. »

André se dégagea précipitamment du châle algérien, et lorsque la porte de l'appartement s'ouvrit sous la main de Mélanie, les personnes qui entrèrent furent accueillies par un jeune homme aussi grave qu'aimable. Ces personnes étaient au nombre de trois : le monsieur aux cheveux gris avec lequel nous avons vu Élisabeth jouer aux échecs, une femme plus jeune, également distinguée, et une jeune fille extrêmement jolie, extrêmement élégante, qui avait aux oreilles et au cou une parure de marguerites d'argent au cœur de topaze. M. et Mme de Bangly entourèrent Mme de Guerville; Élisabeth se joignit bientôt à eux. Quant à André et à Jeanne, ils entamèrent un de ces colloques éternellement jeunes, qu'autorisaient leur parenté et les projets d'avenir formés entre leurs familles. Elle le taquina sur son goût bien connu pour les congés; il critiqua, avec beaucoup d'esprit et force compliments délicats, sa toilette, où se disputaient le bon goût et le mauvais goût. Du reste, Jeanne, que cette toilette vieillissait un peu, joignait à la grâce un peu hardie d'une Parisienne l'aplomb particulier aux enfants très-heureux et très-gâtés. On n'était pas longtemps sans le reconnaître : M. et Mme de Bangly ne sortaient pas, vis-à-vis de leur fille, d'une admiration quasi naïve. Ils la consultaient gravement à propos de tout,

écoutaient ses réponses avec attention, et, lorsqu'elle avait donné son opinion, la cause semblait jugée par cette enfant rieuse et irréfléchie.

Sans le savoir, la pauvre Jeanne était passée à l'état d'idole et respirait l'encens à pleins poumons. Elle ne reprochait qu'une chose à André, c'était d'en être avare. Et c'était peut-être parce que son cousin André ne se prosternait pas perpétuellement devant elle, qu'elle l'avait toujours préféré à ses autres parents et qu'elle se laissait dire, non sans minauder un peu, qu'il ne s'en tiendrait pas à la qualité de cousin. Elle témoignait aussi une vive amitié à Élisabeth, et ce jour-là elle se montra prodigue envers elle de ces câlineries dont les Parisiennes ont le goût et la science. Élisabeth se laissait philosophiquement appeler ma chérie, ma chère belle; elle souriait à Jeanne absolument comme on sourit à l'écureuil qui se livre devant vous à sa gracieuse gymnastique, ou à l'enfant qui répète quelque pantomime familière et qui tient à être applaudi.

Comme l'heure du déjeuner de midi approchait, Mme de Guerville demanda à ses parents de rester à partager son déjeuner. D'abord ils résistèrent. Jeanne, qui avait toussé tout l'hiver, était au régime. Elle devait prendre des boulettes de viande crue et son petit verre de Saint-Raphaël au repas du milieu du jour. Élisabeth s'empressa de dire qu'elle se chargeait de fournir les fortifiants, et Jeanne, excitée par quelques plaisanteries d'André sur ces délicatesses, déclara qu'elle se passerait ce jour-là de viande crue et de vin de quinquina naturel.

La petite guerre de mots finit par une acceptation et l'on passa dans la salle à manger. Pendant le dîner, la question de la santé demeura sur le tapis. M. de Bangly, qui paraissait d'une santé délicate, et Mme de Guerville, qui ne vivait que de régime, s'entendaient à merveille sur ce chapitre, et le sujet était superlativement intéressant pour ceux qui les aimaient. Élisabeth, en sa qualité de garde-malade, était forte en hygiène, et André avait un de ces esprits pénétrants qui s'assimilent vite tous les sujets. Il fit frémir M. de Bangly par la description de sa vie à l'école. La pensée du dîner de deux heures surtout faisait frissonner l'excellent homme, affligé d'une gastralgie gourmande, qu'il devait peut-être, si l'on en croyait les malicieuses plaisanteries de sa femme, à un goût prononcé pour la bonne chère.

Le repas tout intime, avec ses accessoires, se prolongea jusqu'à deux heures; mais les invités, qui ne perdaient pas de vue les affaires que cet impromptu avait quelque peu dérangées, parlèrent de sortir à l'issue du dîner. André et Élisabeth les reconduisirent jusqu'à la porte d'entrée, puis revinrent trouver Mme de Guerville, qui paraissait avoir un peu sommeil.

« Qu'allez-vous faire de votre après-midi, mes enfants? demanda-t-elle en souriant.

— Ma mère, laissez-moi respirer, repartit vivement André. Je n'aurais pu m'empêcher de sortir si les de Bangly n'étaient pas venus. Je les ai vus, je puis ne pas vous quitter. J'ai d'ailleurs beaucoup de rangements à faire; n'est-ce pas, Élisabeth? Je veux placer mon *saint Augustin* de Scheffer dans un meilleur jour; *sainte Monique* est mal éclairée, et tu sais qu'elle te ressemble. Il est détestable de voir de belles choses sottement placées. J'ai aussi à raboter un tiroir de mon bureau. Il boude, et je n'aime pas cela. Élisabeth, m'as-tu complété ma boîte de menuiserie?

— Oui, mais je ne te la donnerai qu'après notre expédition au cinquième.

— Tu y tiens donc beaucoup?

— Absolument, et je te prie d'occuper Mme Geneviève, afin que je puisse voir un peu où peut bien se tenir la petite Berthe.

— Que veux-tu que je lui dise à ta Mme Geneviève? Elle ne m'inspire que le silence.

— Tu as l'esprit inventif.

— Faudra-t-il lui parler carrément de l'enfant?

— Non, oh non! s'écria Mme de Guerville; on ne se sert pas de cet adverbe-là avec certaines personnes. Une fois son amour-propre touché, elle ne nous laisserait plus aucune liberté. Elle est d'autant plus jalouse de ses droits, qu'ils sont imaginaires. Le mieux serait que j'allasse moi-même jusqu'à notre bon voisin. Je suis vraiment bien aujourd'hui, sauf une petite lourdeur de tête, et j'ai ton bras, André.

— Bravo! maman recommence ses visites, s'écria André. Élisabeth, tu entends, maman déserte sa chaise longue. »

Mme de Guerville s'était levée.

« Puis-je monter ainsi vêtue, Élisabeth? demanda-t-elle.

— Oh non! mère, vous auriez froid. André, viens m'aider. »

On procéda à la toilette de Mme de Guerville, qui, ne quittant presque jamais son appartement, était obligée de prendre des précautions infinies lorsqu'elle sortait. Ses enfants l'emmitouflèrent à l'envi, et elle sortit appuyée sur le bras de son fils. Ils montèrent très-lentement, et en faisant des haltes à chaque étage, jusqu'à l'appartement de M. Nostradamus.

« Je tremble qu'on ne nous reçoive pas, dit Élisabeth en tirant le bouton du timbre.

— Sois tranquille; en ce cas, je me chargerais d'enlever la redoute, » répondit André.

Comme il prononçait ces paroles, Mme Boneau se présenta, et il lui dit, en laissant sa voix vibrante se déployer dans toute son étendue :

« Mme Drillon et M. Maurebel, s'il vous plaît. »

Au premier mot qu'il avait prononcé, la porte du fond s'était entr'ouverte, et ce fut la voix de Mme Geneviève elle-même qui répondit :

« J'y suis, j'y suis; veuillez entrer, monsieur. »

Elle s'avança avec beaucoup d'empressement, montrant du geste la porte ouverte du salon; mais Mme de Guerville lui posa amicalement la main sur le bras et dit :

« De grâce, recevez-nous sans façon dans la bibliothèque, nous serions désolés de déranger M. Maurebel. »

André, devinant l'hésitation de Mme Geneviève, fit une audacieuse glissade qui le conduisit tout près de la porte de la bibliothèque.

« Vous permettez? » dit-il avec le plus traître des sourires.

Et, ouvrant la porte, il s'écria :

« Monsieur Maurebel, j'ai le plaisir de vous annoncer Mme de Guerville. »

Cette dernière, s'entendant annoncer aussi bruyamment, regarda Mme Geneviève, qui ne put faire autrement que de s'effacer pour laisser ses visiteuses pénétrer chez M. Nostradamus.

Le vieux savant s'étirait dans son grand fauteuil, la voix d'André l'avait évidemment arraché a la tension d'esprit; mais il n'était pas encore tout à fait à terre.

La vue de Mme de Guerville le remit tout à fait.

« Vous, madame, et dans mon nid à rats! s'écria-t-il en se levant et en découvrant ses cheveux blancs, c'est trop d'amabilité.

Ceci m'annonce que votre santé est meilleure. Geneviève, tâchez donc de nous trouver des fauteuils. Élisabeth, je compte sur vous pour dénicher un siége commode pour votre mère. Eh bien, André, nous voici en vacances?

— J'ai ce bonheur, monsieur. »

Et il ajouta gracieusement en s'adressant à Mme Geneviève :

« Votre lycéen vous est-il revenu, madame?

— Hélas! il est toujours en retenue. Ce matin même, une lettre du proviseur me signifie qu'il est privé du congé de Pâques. Je commence à croire que tous ces gens de l'Université sont trop sévères, et j'irai un de ces jours tirer au clair cette nouvelle retenue.

— Vous ferez bien, madame, car être privé de vacances est extrêmement dur.

— Oui, oui, à tout âge, » dit M. Maurebel.

Et il ajouta:

« Comment va la science à l'école, André?

— Mais on la cultive avec acharnement, monsieur. Je vous dirai que nous avons recommencé, la semaine dernière, celle que vous approfondissez, l'astronomie sidérale. C'est vraiment intéressant. »

Le vieillard frappa ses mains sèches l'une contre l'autre par un geste de triomphe.

« N'est-ce pas? dit-il; plus vous avancerez, plus vous vous passionnerez. Pour moi, voilà un mois que je vis dans mon atlas écliptique. C'est un immense travail que j'entreprends, je n'en suis encore qu'aux étoiles de moyenne grandeur, j'en ai pour deux ans. Que dis-je? pour dix ans, si je veux le compléter. Voyez, mesdames, quel travail! »

Il prit un large carton, l'ouvrit et passa à Mme de Guerville des pages couvertes de carrés égaux et pointillés d'innombrables marques, dont la plus large était grosse comme une tête d'épingle. Celle-là portait un numéro.

« Ceci vous représente la voûte étoilée telle que nous la voyons à travers nos télescopes, dit-il.

— Mais nous la voyons ainsi à travers nos simples lorgnons, il me semble, remarqua Élisabeth en riant; le ciel par une belle nuit de printemps, c'est bien ce fourmillement d'étoiles.

— Quelle erreur! répondit M. Nostradamus. Quel numéro portent les plus grosses de ces taches?

— Cinq, six, sept, répondit André.

— Jamais, dans ce cas, aucune de ces étoiles ne vous est apparue. Quand j'en serai arrivé à celles que vous apercevez, je vous les montrerai.

— Et quand vous aurez ajouté à toutes les étoiles visibles à l'œil nu celles que vous font voir vos lunettes, vous serez donc bien avancé, mon pauvre ami? » dit Mme Geneviève, qui le regardait lui et son atlas avec une compassion bien sentie.

M. Maurebel leva doucement les épaules.

« Demandez à ce jeune homme s'il n'y a pas un bonheur réel, profond à découvrir les secrets et les innombrables merveilles de la création, » dit-il.

Élisabeth n'entendit pas la réponse de son frère. En tournant machinalement les yeux vers les hautes portières de tapisserie, elle avait cru voir les arbres s'agiter. Ce mouvement attira d'autant plus son attention, que Bibi, qu'elle avait vu parfois sortir en cabriolant de dessous les tentures, venait de s'installer sur les genoux de sa maîtresse.

Elle recula doucement sa chaise, de façon à sortir quelque peu du cercle qui s'était resserré autour de l'atlas écliptique, et adressa un signe d'intelligence à son frère. Celui-ci comprit ce qu'elle voulait dire, car, faisant opérer une rapide évolution à son fauteuil, il se trouva face à face avec Mme Geneviève, à laquelle il continua d'expliquer le plus aimablement du monde les délices qu'il ressentait à cultiver la science.

Élisabeth avait mis son lorgnon, et, par une évolution contraire, elle feignait d'examiner les tentures. Bientôt elle aperçut un petit doigt blanc qui se glissait entre deux superbes troncs fendillés; puis un large interstice se fit, le délicat visage de Berthe lui apparut de trois quarts; elle rencontra son regard singulièrement profond.

Élisabeth sourit. Elle connaissait l'escalier, elle comprit le parti que la pauvre petite en avait tiré.

Elle fit à Berthe un signe imperceptible; les tentures se rejoignirent, et Élisabeth, se retournant vers sa voisine :

« Et votre petite Berthe, qu'en faites-vous, madame?» demanda-t-elle négligemment.

Mme Geneviève, très-flattée de l'attention dont l'honorait le jeune homme, qui s'informait en ce moment si l'un de ses collègues, nommé comme elle Drillon, était de sa parenté, répondit avec une amabilité relative :

« Elle va bien, je vous remercie.

— L'envoyez-vous dans quelque pension? Suit-elle quelques cours?

— Non, non; c'est une enfant très-bizarre et assez méchante, qu'il faut d'abord morigéner un peu.

— Méchante?

— Très-méchante et horriblement paresseuse.

— Paresseuse aussi?

— Je vous en réponds, elle ne fait jamais le quart de ses devoirs.

— Qui lui en donne? »

Mme Geneviève appuya les deux mains sur sa poitrine creuse et répondit :

« Moi. »

Élisabeth ne put réprimer un tressaillement.

« Mais vous ne la faites pas travailler toute la journée sans changer de place, je suppose? dit-elle. Elle quittait la campagne, et la campagne, c'est le paradis des enfants.

— Elle travaille tout le matin. Voulez-vous voir la salle d'étude? »

Mlle Geneviève se leva. Élisabeth et même André la suivirent dans le corridor qui avait été transformé en chambre pour Berthe. Sous la fenêtre à petits carreaux était placée une table noire, encore couverte de livres et de cahiers.

« Vous voyez quelle difficulté nous avons à la loger, dit Mme Geneviève. Mon vieil ami, qui jette les hauts cris quand je parle de faire porter au grenier quelques-uns de ses bouquins et quelques-unes de ses machines astronomiques, n'aurait jamais su caser l'enfant. J'y suis arrivée non sans peine. Elle est drôle, très-drôle, cette petite. Depuis qu'elle a vu une souris trotter sur les télescopes, elle pleurniche tous les soirs pour se coucher. Elle en verra bien d'autres à l'automne. Quand l'humidité se fera sentir, les nichées de l'année se montreront, et ce ne seront pas seulement des souris qui gambaderont par ici. Ces vieilles bibliothèques de sapin sont des nids à rats, pas autre

chose. Si Bibi savait parler, il en dirait de belles. Il y a des moments où je ne le laisse pas venir ici, afin que le goût de sa race ne le reprenne pas.

— Elle n'écrit pas mal, il me semble, dit Élisabeth en se penchant pour regarder un cahier. J'aperçois même des dessins très-bien faits. Regarde, André, cette maison, ce chien, ce clocher.

— Elle griffonnerait de ces bêtises toute la journée. Vous ne trouvez pas cela mal fait, vraiment?

— A-t-elle appris le dessin?

— Jamais; elle est ignare, vous dis-je.

— Eh bien, ceci annonce des dispositions.

— De très-grandes dispositions, ajouta André. Dessinez-vous, madame?

— J'ai dessiné dans le temps, mais je ne saurais plus tirer une ligne droite.

— Eh bien, madame, si jamais vous avez le désir que Berthe apprenne gratuitement à dessiner, envoyez-la-moi, dit Élisabeth négligemment.

— Vous vous ennuieriez à lui donner des leçons?

— Si elle avait des dispositions, oui, volontiers, et si je voyais que la peinture pût lui devenir utile. La peinture de genre est mieux qu'un talent d'agrément, elle peut devenir une ressource.

— Je le sais, et, en définitive, cette enfant-là n'aura guère de fortune, pour ne pas dire point du tout. Mais vous l'envoyer tous les jours!

— Tous les jours, Dieu m'en garde, s'écria Élisabeth; tous les jours, y pensez-vous, madame?

— C'est vrai que c'est assommant les enfants!

— Je la recevrais volontiers une fois par semaine, deux fois au plus.

— Eh bien, nous verrons cela. Il faut d'abord qu'elle apprenne les choses indispensables. Elle ne sait rien et elle est d'un entêtement! Je la crois peu intelligente, car enfin elle aurait déjà dû faire des progrès. A huit heures, elle s'assied à ce bureau et n'en bouge jusqu'à midi. A une heure, Mme Boneau la conduit à la mansarde que j'ai fait arranger pour elle; elle joue une demi-heure; puis je lui porte un ouvrage de couture. Celui-là n'est pas trop mal fait, elle en a pour toute l'après-midi.

— Et quand sort-elle? »

Mme Geneviève prit un air doctoral.

« Elle n'a pas encore été assez sage une fois pour mériter de sortir, dit-elle.

— Son grand-père n'en paraît plus occupé du tout, il n'a pas même prononcé son nom.

— Lui ! Depuis qu'il est allé voir je ne sais pas quoi dans le firmament par ce qu'il appelle un équatorial, il vous dira quand se lève et quand se couche une étoile dont il est fort occupé ; mais il sait à peine qu'il a sa petite-fille chez lui. Je vous l'avais dit, Élisabeth, il n'y aura qu'une personne à avoir la charge de cette enfant : moi ! »

Élisabeth sourit vaguement et retourna dans la bibliothèque. Mme de Guerville se leva en la voyant entrer. On prit congé, et le premier étage redescendit en silence.

« Eh bien, nous revenons bredouille de la chasse à l'enfant, dit André, quand la porte de la chambre de sa mère se referma derrière lui.

— Je n'ai rien vu, dit Mme de Guerville.

— Ni moi non plus.

— J'ai eu plus de succès que vous, dit Élisabeth pensivement. La pauvre petite était derrière les vieilles tentures. Je parierais qu'elle a élu domicile dans le pittoresque escalier de la terrasse.

— Tu l'as vue, vraiment, Élisabeth? dirent ensemble la mère et le fils.

— Je l'ai vue; elle est pâle et changée à faire pitié. »

En prononçant ces paroles, Élisabeth avait roulé la chaise longue de sa mère jusqu'à la fenêtre.

« Mère, dit-elle, il fait très-doux, comme vous voyez. Vous quitterez le coin du feu, n'est-ce pas?

— Certainement, ma fille. A dater d'aujourd'hui, je reprends ma place près de la fenêtre.

— Doublement tant mieux ! reprit Élisabeth avec joie. Je vous nomme inspectrice de la cour. Le jour où vous verrez passer Mme Geneviève pour une course que vous devinerez longue, avertissez-moi, je vous en prie.

— Pourquoi?

— Parce que je monte immédiatement chez notre bon Nostradamus et je l'oblige à descendre des étoiles et à s'occuper un peu

de sa petite-fille, qu'il laisse absolument à la merci d'une femme sans tact.

— Élisabeth a toujours haï les tyrans où qu'ils soient, dit André en conduisant sa mère à sa chaise longue.

— Oui, répondit Élisabeth avec élan, autant j'aime l'autorité qui préserve et qui garde les êtres de leurs propres erreurs, autant je déteste la tyrannie qui les étouffe, parce qu'il est dans le propre de l'égoïsme humain d'étouffer.

— Alors te voilà en guerre sourde contre l'aimable Mme Drillon.

— Je l'aimerais mieux déclarée ; mais, avec ce genre d'ennemis, il faut temporiser.

— Ce sera intéressant, tu me tiendras au courant.

— D'autant plus volontiers que tu me seras un auxiliaire, à l'occasion.

— Je ne sais trop comment; mais ceci est le secret de ta tactique. Va, comme toi, j'aime passionnément la justice, et quand je me trouve face à face avec le contraire, il m'arrive de me dire à moi-même, en guise de consolation, ces beaux vers qui ferment si majestueusement *Athalie :*

Les méchants dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur et l'orphelin un père.

XIII

BERTHE CONQUIERT SA NICHE.

Fidèle à son rôle de sentinelle, Mme de Guerville tenait Élisabeth au courant des sorties de Mme Geneviève; mais il se passa un certain temps avant que l'occasion attendue se présentât. Ou Mme Geneviève passait d'un air affairé en toilette négligée, ce qui donnait à supposer qu'elle ne faisait que quelques courses rapides dans les environs; ou lorsqu'elle paraissait préparer une grande sortie, Élisabeth était absente.

Enfin, une après-midi, Mme de Guerville appela sa fille qui peignait, et lui montra en souriant Mme Geneviève arrêtée dans la cour. Elle était en grande toilette et prenait des mains de Mme Boneau cette feuille volante que les cochers de fiacre distribuent à leurs voyageurs de passage.

« Elle prend une voiture, dit Elisabeth avec joie, c'est mon affaire. »

Elle fit ses préparatifs, et, lorsqu'elle eut vu par la porte cochère la portière d'un fiacre se refermer sur Mme Geneviève et qu'elle supposa que Mme Boneau était retournée à son poste, elle monta au cinquième.

Sur le palier, elle trouva Mme Boneau appuyée sur la rampe de l'escalier et babillant avec la bonne du quatrième.

« Mademoiselle, vous arrivez juste au moment où Madame vient de sortir, lui dit-elle.

— Trouverai-je au moins M. Maurebel? répondit Élisabeth évasivement.

— Oui; mais je ne sais trop si vous pourrez en rien tirer, il devient plus Nostradamus que jamais et ne nous parle plus que de la lune. »

Tout en parlant elle avait ouvert la porte à Élisabeth, qui enfila très-vite le corridor à sa suite, et entra dans la bibliothèque au moment même où Mme Boneau demandait :

« Voulez-vous recevoir Mlle de Guerville, monsieur? »

Le vieillard, qui semblait très-absorbé, fit un geste très-machinal de refus; mais Élisabeth marcha vers lui en souriant et dit :

« Je suis trop avancée pour reculer.

— Ah! c'est vous, Élisabeth, dit le vieillard pesamment. Je l'avoue, je n'ai entendu que le mot : voulez-vous recevoir? Vous ne me gênez jamais. Asseyez-vous. Avez-vous entendu parler de la grande nouvelle?

— Il y a toujours quelque grande nouvelle en circulation, mon respectable ami : politique, littéraire, théâtrale, scientifique. Dites-moi de quelle nature est la vôtre?

— Superlativement intéressante. Enfin, enfin..., j'ai échangé sur ce sujet une très-volumineuse correspondance avec tous les observatoires européens ; enfin.... on a photographié la lune.

— Ah! est-ce possible?

— Cela est. Malheureusement l'honneur n'en revient pas à la France; c'est de New-York que me vient l'épreuve, une épreuve microscopique, mais qu'il sera facile d'agrandir. Et alors nous le verrons, le bel astre refroidi, avec ses aspérités, ses abîmes. Où donc ai-je mis cette épreuve? Je l'avais là tout à l'heure devant moi. Laissez-moi le temps de la chercher, Élisabeth.

— Cherchez, » dit Mlle de Guerville qui se leva, et, marchant droit aux tentures, les écarta.

Berthe, assise, les jambes pendantes, dans la niche de gauche, coupait une à une les boucles courtes du poupard blond, et sur les degrés inférieurs de l'escalier voltigeait la légère frisure.

« Bonjour, petite Berthe, » dit Élisabeth en mettant le pied sur la dernière marche.

L'enfant tressaillit de tout son corps et la regarda, mais ne sourit ni ne bougea.

« Me reconnaissez-vous? continua Élisabeth, surprise de la froideur de cet accueil.

— Oui, » répondit laconiquement la petite fille.

Élisabeth monta trois marches et s'assit dans la niche de droite. L'enfant et elle se regardèrent une seconde en silence. Le soleil tombait d'aplomb sur le châssis vitré, et Mlle de Guerville fut effrayée du changement physique de la petite fille. Son visage, si gracieusement arrondi, si délicatement coloré naguère, était devenu anguleux et pâle; ses grands yeux limpides avaient le regard éteint et vague; sa petite bouche rose semblait scellée, et il y avait une ride, une ride très-creuse entre ses fins sourcils noirs.

« Comment, Berthe, vous coupez les cheveux de votre poupard? demanda Élisabeth qui se garda de manifester l'étonnement qu'elle éprouvait.

— Je ne l'aime pas, répondit l'enfant d'une voix sourde.

— Comment! une poupée sans laquelle on n'a pas pu voyager, qui....

— J'aime celle-là, celle de Clisson.

— Où est-elle?

— Elle me l'a prise.

— Mme Drillon? »

Berthe inclina la tête en signe d'assentiment.

« Pourquoi?

— Parce que je lui parlais.

— A qui?

— A ma poupée de Clisson.

— Et vous ne dites rien à celle-ci?

— Est-ce qu'elle connaît Clisson, celle-ci? est-ce qu'elle a vu Bellevallée, ma tante Henriette, Ludovic, le vieux château? »

De quelle voix profonde elle prononça ces mots, en foudroyant le poupard d'un sombre regard de mépris!

« Oh! je comprends bien que vous aimiez l'autre, Berthe, et j'espère que Mme Geneviève vous la rendra.

— Jamais. Elle l'a donnée à Mme Boneau pour sa petite filleule.

— Est-ce possible?

— Oui; mais elle ne l'a pas tout entière, je lui ai cassé un pied que j'ai gardé. »

Berthe prit une boîte dans le fond de la niche, l'ouvrit et montra à Élisabeth un petit pied chaussé d'une bottine blanche à glands bleus. Élisabeth le prit, le regarda attentivement, en dissimulant de son mieux l'impression que lui causaient les paroles brèves de l'enfant; puis elle le lui rendit en disant :

« Est-ce ici que vous passez vos journées, Berthe?

— Sitôt qu'elle est sortie, je me sauve de la mansarde et je viens faire ma tâche de couture dans mon escalier.

— Est-ce qu'elle vous défendrait d'y venir? Pourquoi ne lui demandez-vous pas la permission? »

Berthe hocha la tête, mais resta muette.

« Et votre grand-père? Ne vous occupez-vous pas de lui?

— Il n'entend plus ce que je lui dis. »

En ce moment, la voix de M. de Maurebel retentit.

« Élisabeth, qu'êtes-vous devenue? » criait-il.

Élisabeth se leva.

« Allez-vous quelquefois sur la terrasse? dit-elle.

— J'irais si je pouvais ouvrir le châssis. Il est trop lourd, il retombe toujours.

— Voyons si je serai plus forte, » dit Mlle de Guerville en plaçant sa main délicate sur la poignée de fer.

Ce que la pauvre Berthe avait si souvent tenté en vain se fit sans effort, et le châssis se souleva.

Berthe laissa échapper un mouvement de joie.

« Allez vite prendre l'air, petit oiseau, dit Élisabeth, je viendrai bientôt vous rouvrir la porte de la cage. »

Berthe escalada vivement les degrés, le châssis retomba, et Élisabeth retourna près de M. Maurebel qui s'était levé pour la chercher des yeux dans tous les coins de l'appartement.

« Eh! vous voilà, dit-il; venez donc, voici l'épreuve. »

Et il mit sous les yeux de Mlle de Guerville un mince papier sur lequel se voyait une grande tache.

« Cela, dit-il, sera agrandi, et, dans quelques mois, l'Observatoire de Paris possédera des épreuves de soixante centimètres. Alors se dessineront très-nettement les échancrures, les creux, les reliefs. Je suis sûr que tout Paris, si indifférent d'habitude pour tout ce qui touche la science astronomique, voudra voir la lune photographiée. J'espère que vous-même, Élisabeth, aurez cette curiosité-là.

— Je l'aurai certainement, monsieur. Maintenant sortons de la lune, s'il vous plaît, ramassez ce précieux atome et parlez-moi de votre petite-fille, que je n'ai pas aperçue depuis un mois.

— Ma petite-fille? répéta le viellard, qui donnait à travers sa loupe un dernier coup d'œil à la lune; ah! oui, Berthe. Geneviève s'en occupe.

— Mais vous ne vous en occupez plus? »

M. de Maurebel plaça l'épreuve dans un petit écrin, et, passant la main sur son front comme pour en chasser les abstractions scientifiques, il se tourna vers Élisabeth.

« Elles se sont tant querellées, dit-il, qu'il m'a fallu laisser aller.

— Avez-vous remarqué combien elle est changée?

— Non.... Vous la trouvez changée?

— Horriblement. Elle est pâle, maigre, éteinte à alarmer.

— Que me dites-vous là, Élisabeth? s'écria le vieillard avec vivacité. Appelez Geneviève, je vous prie.

— Elle est sortie.

— Avec l'enfant?

— Jamais elle ne l'emmène. Berthe n'a pas quitté l'appartement une fois depuis son arrivée.

— Vous me confondez : je croyais qu'elle sortait avec Geneviève.

— Jamais, vous dis-je.

— Pauvre enfant! c'est bon pour un vieux parchemin de mon espèce de rester confiné entre quatre murs; mais elle! Je vous dirai que, les premiers jours, j'ai pris le parti de l'enfant contre Geneviève qui la chamaillait toujours, même quand elle était bien tranquille. J'ai vu que cela ne réussissait pas et que mon intervention empirait les choses. Avec des personnes comme Geneviève, il n'y a ni vérité ni justice, ni pour ni contre : il y a leur propre opinion qui est infaillible. Il m'a semblé que l'orage se calmait, Berthe devenait très-sage pendant les repas, j'ai pensé que tout allait pour le mieux, et....

— Et la lune a confisqué votre attention.

— Hélas, oui! mais si l'enfant souffre, je recommencerai à vivre sur notre planète, croyez-le bien. Qu'y a-t-il à faire, Élisabeth?

— Très-peu de chose; d'abord, imaginer un prétexte pour que

Berthe élise domicile l'après-midi dans l'escalier de la terrasse. Elle y passe son temps, vous savez?

— Je n'en savais rien du tout.

— Eh bien, cela est; elle trouve l'escalier plus gai que la mansarde; elle y a de la lumière et votre voisinage. Loger seule, dans une mansarde inhabitée, une enfant qu'on prend dans une famille nombreuse et qui a vécu en pleine nature, est une idée au moins singulière.

— Une idée à la Geneviève, et dire que je n'y ai pas pensé! Après, Élisabeth?

— C'est tout pour le moment. Nous n'ajoutons rien au bien-être de l'enfant, mais nous la remettons dans l'ordre. En définitive, pour jouir de cet escalier, elle vit dans la ruse et la désobéissance, ce qui est très-regrettable; il y a de quoi gâter à jamais la droiture de son caractère. Cela obtenu, nous passerons à autre chose. Voulez-vous la voir?

— Certainement. »

Élisabeth retourna dans l'escalier, et, ayant relevé le châssis, appela Berthe qui accourut aussitôt. Elle la conduisit jusqu'à M. Maurebel, qui lui prit les deux mains et l'examina affectueusement.

« L'enfant et le grand-papa se sont mutuellement abandonnés, dit-il; mais cela ne doit pas être. Pourquoi ma petite-fille ne vient-elle pas me conter ses petits chagrins?

— Vous ne les entendez pas, grand-papa, murmura Berthe.

— Que dit-elle? demanda le vieillard.

— Elle dit que vous n'entendez pas quand elle vous parle.

— Peut-être bien. Cette toute petite voix-là n'arrive à mes oreilles que lorsqu'elle est montée à son plus haut diapason; mais j'ai mon cornet acoustique, pourquoi Berthe a-t-elle toujours refusé de s'en servir?

— Pourquoi? demanda Élisabeth en se tournant vers Berthe.

— Cela me fait peur.... et me fait rire. »

Mlle de Guerville se leva, décrocha un tube vert et le présenta à M. Nostradamus qui plaça le tuyau dans son oreille.

Berthe, sur un signe d'Élisabeth, prit l'autre extrémité et la porta à sa petite bouche; mais elle ne put formuler aucun son, et un éclat de rire argentin parvint seul aux oreilles du vieillard.

Élisabeth sourit en voyant s'épanouir cette pâle figure.

« Allons, Berthe, un second effort, dit-elle; dites à votre grand-papa, tout bas, sans hausser la voix, ce qui vous déplaît ici. »

Berthe replaça le petit entonnoir devant ses lèvres.

« Bon papa, dit-elle, je n'aime pas la mansarde.

— Après? dit M. Nostradamus.

— Vous avez entendu?

— Très-bien.

— Oh! que c'est commode, bon papa! Je n'osais pas vous crier fort, parce que Mme Boneau entend de la cuisine et répète ce qui se dit à Mme Drillon.

— Voyez donc! De quoi se plaint encore ma petite-fille?

— Bon papa, j'ai vu une souris dans le télescope et j'ai peur tous les soirs en me couchant.

— Ce n'est pas courageux, remarqua Élisabeth; et pourquoi regarder du côté des télescopes? On fait sa prière et on s'endort.

— Ici on ne fait pas de prière, mademoiselle.

— Mais vous faites la vôtre? »

Berthe rougit.

« Non, dit-elle; à Bellevallée j'avais un bénitier, une branche de buis bénit, un bon Jésus dans ma chambre; ici il n'y a que des télescopes et des souris.

— Redites ceci à votre grand-père, Berthe. »

L'enfant obéit.

« Élisabeth, vous achèterez un bénitier, dit le vieillard, et je me charge de la prière. Je suis seul ordinairement toute la soirée. Rien ne m'empêcherait d'aller quelques minutes auprès du lit de l'enfant. Tu aurais dû m'appeler, Berthe.

— Elle me l'avait défendu.

— C'est bien, j'irai sans appel, voilà tout. Et il est bien entendu qu'on mangera bien, qu'on dormira bien.

— Et qu'on sera plus aimable pour Mme Drillon, » ajouta Élisabeth.

Berthe soupira, mais fit un signe de tête affirmatif.

Mlle de Guerville se leva.

« Je vois que tout va bien marcher, dit-elle, il ne me reste plus qu'à vous soumettre un petit projet. J'ai promis d'aller dîner un de ces jours à la villa de mon oncle de Bangly, à Versailles; je vous invite à m'accompagner, ainsi que Mme Drillon, qui sai-

sira cette occasion de voir Armand. Berthe pourrait être du voyage.

— Voilà un charmant projet qui ne manquera pas de ravir Geneviève. Moi, je vous serais un embarras; mais je lui donnerai Berthe d'autorité. »

Élisabeth sourit, serra la main parcheminée du vieillard et embrassa Berthe, dont les yeux s'obscurcirent lorsqu'elle la vit se diriger vers la porte.

Mme Boneau, debout sur le seuil de la cuisine, guettait son passage.

« Madame Boneau, pensez-vous que votre filleule ait encore en sa possession la poupée que vous a donnée Mme Drillon? demanda Mlle Guerville.

— La poupée! elle ne l'a jamais vue, mademoiselle. Ma filleule, dont le père est cocher chez M. le marquis de Castolle, n'accepterait pas de joujoux cassés. Quand je me suis aperçue que cette poupée n'était qu'un vieux jouet, je n'ai eu garde de la lui offrir. Elle est chez moi dans quelque coin.

— Eh bien! voici cinq francs, veuillez me l'apporter demain.

— Tantôt, mademoiselle, vous l'aurez tantôt; j'ai affaire chez moi, et vous savez que je demeure à deux pas. »

Mlle de Guerville sortit sur cette promesse et descendit lentement l'escalier. Comme elle arrivait à son premier, elle entendit la voix glapissante de Mme Drillon dans la cour, et elle s'empressa de disparaître derrière les portières.

Mme Geneviève revenait en effet, elle remonta l'escalier en s'arrêtant à chaque palier pour reprendre haleine. Comme elle avait une clef de l'appartement, elle pénétra d'un trait jusqu'à la bibliothèque et trouva Berthe lutinant son grand-père avec le cornet acoustique.

« Eh bien, dit-elle d'un ton sec, à quoi s'amusent les enfants ici?

— J'ai voulu familiariser Berthe avec mon cornet, répondit le vieillard, en rattrapant son bonnet qui avait glissé sur ses épaules; elle ne s'en tire pas mal, je vous assure.

— C'est par votre permission qu'elle a quitté la mansarde?

— Par mon ordre. Devinez de qui j'ai eu la visite, Geneviève?

— Dites bien vite, je n'aime pas les énigmes.

— Élisabeth de Guerville. Elle venait vous proposer devinez quoi?



Après? dit M. Nostradamus.

— Encore ?

— Allons, allons, vous êtes terriblement concise ce soir. Elle vous propose de l'accompagner à Versailles un de ces jours et de dîner avec elle chez M. de Bangly. Une vraie partie fine. »

Le visage de Mme Geneviève se dérida.

« L'idée est en effet heureuse, dit-elle ; a-t-elle fixé le jour ?

— Non, elle le laisse à votre disposition.

— Dans ce cas, j'attendrai la première sortie d'Armand ; je commence à être fort agacée de ces retenues perpétuelles. Il y a de l'arbitraire partout, et la paresse, après tout, est le plus excusable des défauts. Eh bien, Berthe, où allez-vous ? Vous vous trompez de chemin. »

Berthe, qui tenait une des tentures soulevées, regarda son grand-père.

« Je lui ai demandé de rester à jouer dans l'escalier de la terrasse, dit le vieillard.

— Allons donc, quelle fantaisie !

— Passez-la-moi, Geneviève. Mme Boneau a des oreilles qui ne valent guère mieux que les miennes, et j'ai pensé qu'il me serait très-commode d'avoir Berthe sous ma main en votre absence.

— Elle vous ennuiera et prendra l'habitude de rester dans la bibliothèque, ce qui nous gênerait tous les deux.

— Je n'ai pas dit la bibliothèque, Geneviève, mais l'escalier de la terrasse, où il y a de si belles niches et où elle ne nous gênera aucunement. Allons, Berthe, vas-y, mon enfant.

— N'entendez-vous pas votre grand-père ? » cria Mme Geneviève à Berthe qui s'éloignait machinalement vers sa chambre à coucher.

Et, se précipitant vers les tentures, elle les écarta et appela l'enfant d'un geste impérieux. Berthe ne se le fit pas dire deux fois : elle grimpa dans son escalier, et les tentures retombèrent.

« Drôle d'idée ! drôle d'idée ! grommela Mme Geneviève en levant les épaules ; mais il faut bien lui passer de temps en temps une fantaisie, à ce pauvre Nostradamus. »

Sur ces paroles, elle regagna son appartement pour échanger sa flamboyante toilette contre sa toilette ordinaire. A peine eut-elle quitté l'appartement, que Berthe, apparaissant entre les ten-

tures, fit un grand hum! qui fit lever les yeux à M. Maurebel.

L'enfant et le vieillard échangèrent un sourire; ils se comprenaient : la conquête de l'escalier était faite.

Berthe, que tous les incidents heureux de l'après-midi avaient un peu ranimée, soupa avec beaucoup plus d'appétit que de coutume et répondit avec une politesse inusitée aux petites tracasseries de Mme Drillon. Au moment de s'aller coucher, elle porta plusieurs fois sa main au cornet acoustique; mais la présence de Mme Geneviève paralysa ses bonnes intentions. Le soir, tout se passa donc comme à l'ordinaire. M. Nostradamus soupa, fit un léger somme dans son fauteuil, puis se mit à lire le *Journal des savants*. Mme Drillon fit son inspection, hâta le coucher de Berthe, qu'elle ne voulait laisser jamais causer le soir avec son grand-père, et partit pour le théâtre. Mme Boneau acheva ses travaux préparatoires pour le lendemain et ne tarda pas à suivre sa maîtresse. Au bruit de la porte qui se fermait derrière elle, M. Nostradamus ouvrit machinalement les yeux. Il aperçut au fond de l'appartement, se détachant en blanc sur les tentures sombres, Berthe, nu-pieds, en bonnet de nuit, en court jupon, qui lui faisait un signe d'appel.

« Eh bien! quoi, petite? demanda-t-il en se redressant, pour secouer son assoupissement.

— La prière! dit l'enfant; apportez la lampe, bon papa. »

Il sourit, se leva et s'en alla auprès du lit de Berthe, qui s'y était reblottie.

Il plaça la lampe sur la petite table et prit au hasard un vieux livre placé sur un rayon, à la portée de sa main.

« Je tombe bien, dit-il, voici justement le *Pater*. »

Et jetant son bonnet au pied du lit, il se signa, voyant Berthe se signer, et commença à voix haute la prière incomparable, qui est comme un abrégé de tout ce que la créature peut solliciter de son créateur.

Le *Pater* était suivi de la très-belle paraphrase écrite par sainte Thérèse. Le vieillard se laissa aller à sa distraction habituelle, et, emporté par le charme du style et la beauté des pensées, il la lut tout entière.

Arrivé à la dernière ligne, il baissa les yeux sur le lit de Berthe : elle dormait profondément, les mains encore jointes. Il

sourit, remit le bouquin à sa place, leva la main au-dessus du charmant petit visage, par un geste qui était à la fois une bénédiction et un signe de protection, se recoiffa de son bonnet et retourna dans la bibliothèque, où il attendit, en lisant, l'heure de son propre repos.

XIV

NOUVELLE VICTOIRE.

Mme Geneviève Drillon, aveuglée par un de ces amours-propres épais qui ne laissent pas filtrer la plus légère lueur de raison ni de vérité, s'était bien gardée de soupçonner que Berthe fût pour quelque chose dans l'aimable invitation d'Élisabeth. Cependant il ne fallut pas moins de trois semaines de lutte pour l'amener à envisager la possibilité d'emmener l'enfant à Versailles.

Sitôt que la question du départ s'agitait, elle mettait en avant quelque nouveau prétexte de laisser Berthe à la maison ; mais Élisabeth, non moins ingénieuse, en imaginait sur-le-champ un autre afin de remettre le voyage. Un jour, on convint du jeudi suivant ; mais Mme de Guerville ayant dit : « Voilà une nouvelle qui va ravir Berthe.

— Oh ! Berthe ne sera pas libre jeudi, c'est le jour de sa leçon d'écriture, avait déclaré Mme Geneviève en se pinçant le nez. Je paye cette dame trop cher pour la faire venir inutilement.

— Jeudi, c'est aussi mon jour du Louvre, maman, avait riposté Élisabeth ; donc jeudi est, de toutes les façons, impossible. »

La semaine suivante, la même scène recommença.

« Je veux bien que ce soit pour demain, accorda Mme Geneviève ; mais Berthe ne sera pas de la partie : elle a des points

blancs dans la gorge, il vaut mieux qu'elle garde la maison quelques jours.

— Mais j'ai aussi un peu de névralgie, dit négligemment Élisabeth, attendons la semaine prochaine. »

Et la semaine suivante :

« Voyons, Élisabeth, sera-ce bien décidément pour demain? demanda Mme Geneviève, à l'issue de sa visite du soir.

— Si vous voulez, madame, répondit tranquillement Élisabeth.

— Eh bien! va pour demain, mais sans rémission, cette fois-ci.

— A moins que M. Maurebel ou Berthe ne....

— Berthe! elle a été horriblement méchante ces jours-ci, et certes je ne lui payerai pas un voyage à Versailles le lendemain du jour où elle jette, de colère, son poupard à la tête de Bibi.

— Évidemment non; il faut même lui présenter ce voyage comme une récompense de sa sagesse.

— Alors, c'est entendu, nous partons demain.

— Demain,... oui.... cependant je réfléchis que si nous attendions la semaine prochaine, André pourrait nous accompagner, ce qui serait agréable.

— Il me semble qu'il t'a déjà priée de choisir un mercredi, dit Mme de Guerville, venant en aide à sa fille.

— Positivement; eh bien! madame, ce sera pour mercredi en huit.

— Ou pour la semaine des quatre jeudis. Tenez, Élisabeth, votre partie de Versailles devient une vraie farce. Si cela continue, je me déciderai à partir seule. Il faut cependant que j'aille voir ce pauvre Armand, qui m'écrit qu'il dépérit de ne pas sortir.

— Et moi, il faut aussi que je prévienne ma tante de Bangly, si nous allons, oui ou non, manger le dîner qu'elle nous prépare depuis plus d'un mois.

— Une vraie comédie, Élisabeth.

— Eh bien! finissons-en, je ne demande pas mieux. J'écris que mercredi nous irons cinq personnes lui demander à déjeuner à la villa des Saules.

— Cinq.... vous savez que le pauvre Nostradamus n'est pas toujours disposé à quitter ses atlas.

— André montera le chercher. A neuf heures nous serons chez

vous, et à dix heures, au complet ou non, nous prendrons le train de Versailles. Cela vous convient-il? »

Mme Geneviève fit un signe équivoque d'assentiment, et toute escarmouche cessa jusqu'au mercredi suivant, jour de la sortie d'André.

Lorsque le jeune homme arriva rue Cassette, Élisabeth le mit immédiatement au courant des projets de la journée et l'avertit qu'elle comptait sur lui pour entraîner le vieillard et l'enfant. Son ton chaleureux fit sourire André.

« Je ne t'ai jamais vue aussi passionnée, dit-il en riant. C'est donc un bijou d'enfant que cette petite?

— C'est une enfant qui souffre, répondit Élisabeth, et, je te l'avoue, je n'avais jamais approché d'aussi près cette misère qui s'appelle être orpheline. Je vois chez mes pauvres des enfants bien délaissés, bien dépouillés; mais presque tous ont une mère. Leur misère même les met en contact avec d'autres créatures, les fait sortir de leur mansarde et ils n'ont pas connu d'autre existence. Berthe ne manque de rien matériellement; mais quelle vie est la sienne! Au sortir de sa fraîche campagne elle est confinée dans un appartement entre un vieillard sourd et une femme sans justice. Elle se trouve à la fois prisonnière et exilée. Sa petite physionomie seule révèle l'intensité de sa souffrance et de son ennui. Elle a quelque chose de sombre, d'entêté, de fatigué qui fait mal.

— Mais c'est donc une Barbe-Bleue que cette Mme Drillon? s'écria André. Comment comprendre son prétendu dévouement pour Nostradamus?

— Geneviève n'a jamais aimé qu'elle-même, dit Mme de Guerville, et vous ne vaincrez pas son égoïsme. Cette enfant lui a été imposée et la gêne. Elle l'assujettit violemment à ses propres habitudes et trouve cela tout simple. Il y a là une grande difficulté à tourner. Prendre le parti de l'enfant contre elle, serait la froisser inutilement et la pousser à faire montre d'une autorité plus capricieuse et plus tracassière encore. En cette occasion, c'est une bonne œuvre d'améliorer le sort de cette enfant; mais, comme pour toutes les œuvres impersonnelles, il faut agir sans passion, sans impatience. Élisabeth, tu me comprends? Aujourd'hui tu l'emmèneras à Versailles, je l'espère. Étudie-la, questionne-la, et vois de quelle manière nous pouvons jeter un peu

d'agrément dans sa vie, sans éveiller les susceptibilités jalouses de Geneviève. Par un miracle de la bonté de Dieu, les enfants souffrent inconsciemment, et il suffit d'un rien pour les rendre heureux. Chez les Bangly on ne manquera pas d'être très-aimable pour Geneviève dont on aimait beaucoup la famille; elle sera bien disposée, tu saisiras l'occasion, et si tu obtiens une promenade, un exercice quelconque pour ta protégée, ce sera beaucoup. Tu vois qu'elle a accordé l'escalier, le reste viendra peu à peu et nous rendrons le joug supportable.

— Il est temps, dit Élisabeth; l'irritation corrode ce petit cœur, et la désobéissance voulue, habituelle, lui enlèvera cette fleur de délicatesse qui a un si grand charme chez les enfants élevés dans l'ordre et dans la paix.

— L'ordre! la paix! répéta André, deux perles rares en ce monde; et si nous les avons trouvées dans notre berceau, nous en devons rendre grâces. En somme, je prends part à la croisade contre Mme Geneviève, et je commence par enlever l'enfant de vive force, s'il le faut, pour Versailles. A quelle heure partons-nous?

— Dans dix minutes nous montons chez M. Nostradamus, répondit Élisabeth, et nous gagnerons la gare à pied.

— André, pendant que ta sœur revêt ses vêtements de sortie, prépare mon installation auprès de la fenêtre, dit Mme de Guerville, je veux vous voir passer, et d'ailleurs le temps me permet bien d'abandonner le coin de mon feu. »

André obéit et attendit Élisabeth en causant avec sa mère de ses derniers travaux et de ses futures espérances.

« Bon succès, mes enfants, dit Mme de Guerville quand Élisabeth apparut. Vous direz aux de Bangly qu'un des jours de cet été je ne désespère pas d'aller les voir à Versailles. »

Sur cette aimable promesse, le frère et la sœur montèrent au cinquième. Mme Boneau les introduisit immédiatement dans la bibliothèque, où ils trouvèrent Nostradamus en habit de ville et Mme Geneviève occupée à placer dans un petit carton vert un flamboyant bonnet garni de rubans roses.

« Enfin! s'écria-t-elle gaiement, aujourd'hui la partie ne manquera pas. Veuillez vous asseoir un instant, je suis à vous.

— Berthe est-elle avertie? » demanda Élisabeth.

Mme Geneviève mit un doigt sur ses lèvres en regardant M. Maurebel, et, s'approchant de Mlle de Guerville :

« Impossible de l'emmener, fit-elle avec une feinte compassion; elle devient absolument insupportable, et vous savez que dans cette famille on est très-porté à la violence. Elle a fait une telle scène ce matin, que je l'ai condamnée à garder son bonnet de nuit à l'envers toute la journée.

— Qu'elle doit être drôle ainsi ! dit André qui avait écouté et avait entendu. Où est-elle que je la voie ? »

Et sans tenir compte des signes d'impatience qui échappaient à Mme Geneviève, il s'en alla, le lorgnon sur le nez, fureter par la bibliothèque. Tout à coup il s'arrêta.

Il venait d'apercevoir l'enfant dans l'embrasure de la fenêtre du couloir. Collée contre la muraille, elle se cachait la tête sous ses bras croisés.

« Berthe ! cria Mme Geneviève, venez ici. »

On n'entendit pas un mouvement.



Elle apparut poussant devant elle l'enfant.

« Berthe ! » répéta Mme Geneviève.

Et ce nouvel appel étant demeuré sans réponse, Mme Geneviève, prise d'impatience, s'élança vers le couloir et apparut poussant devant elle l'enfant et aplatissant sur ses cheveux bouclés un bonnet à large coulisse, orné d'une boucle de lacets dont les bouts lui tombaient sur les yeux.

« Mais ce petit bonnet retourné devient une coiffe normande qui n'est pas laide du tout ! » s'écria gaiement André.

M. Maurebel se pencha vers Élisabeth.

« Que parle-t-il de bonnet retourné? dit-il; je croyais à une indisposition, et non à une punition.

— C'est une punition, répondit Élisabeth rapidement; éclaircissez vite la question et emmenons-la, elle étouffe faute d'air.

— Qu'a fait Berthe, Geneviève? demanda le vieillard à Mme Geneviève, qui passait brusquement sa grosse main sous les cheveux de l'enfant pour les retrousser.

— J'ai voulu dire ma prière, répondit l'enfant.

— Et laisser mon chat laper votre chocolat pendant ce temps, ajouta Mme Drillon. Qu'est-ce que cette idée de se mettre à genoux au moment même où je commande qu'on déjeune? Je suppose, Élisabeth, que jamais Mme de Guerville ne vous a laissée désobéir?

— Ah! jamais, répondit Élisabeth; et voici ce que vous devriez faire, petite Berthe : obéir à votre tante, et ne jamais manquer votre prière. Obéirez-vous?

— Oui, répondit Berthe.

— La question est vidée, il me semble, s'écria gaiement André; emmenons-nous le petit bonnet normand à Versailles?

— Impossible! nous manquerions le train de dix heures cinq.

— Élisabeth, ne peux-tu venir en aide à Mme Drillon? reprit André.

— Je ne demande pas mieux. Permettez que j'habille Berthe pendant que vous achevez vos petits préparatifs, madame.

— Eh! oui, oui, faites vite, » dit M. Maurebel en frappant plusieurs coups retentissants sur le parquet avec la canne qui avait été mise à sa portée.

Élisabeth, comprenant que Mme Geneviève était mise dans l'impossibilité de résister, n'en demanda pas davantage. Elle entraîna Berthe dans le couloir, la déshabilla en un tour de main et la rhabilla de même. L'enfant, confuse, étonnée, se laissait faire. Quand elle reparut, André la complimenta sur l'effet de son petit chapeau, affirmant qu'il lui faisait oublier la pittoresque coiffure normande. Toutes ces plaisanteries déridèrent quelque peu Mme Geneviève, et elle avait pris son parti de l'opposition qui lui avait été faite, lorsqu'ils arrivèrent à la gare de l'Ouest d'où les habitants de la rive gauche partent pour Versailles.

XV

LA PARTIE DE VERSAILLES.

Pendant le court trajet, Berthe n'osa pas remuer : elle avait présente à la pensée sa petite humiliation du bonnet retourné, et André et son uniforme l'éblouissaient.

Élisabeth, en descendant du wagon, lui prit la main :

« Pourquoi cette tristesse, Berthe? demanda-t-elle.

— Je pense au bonnet, mademoiselle.

— C'est très-mal. »

Et comme l'enfant l'interrogeait du regard, elle ajouta :

« Oui, c'est très-mal; cela vient de l'égoïsme, du penchant qui porte à toujours penser à soi, à s'occuper toujours de soi. »

Berthe comprit, car elle porta en souriant la main à son front et dit :

« Je veux être gaie et très-contente de n'avoir pas mal à la tête et d'être avec vous. »

Au sortir de la gare, il fallut se séparer, momentanément du moins. Élisabeth et son frère se rendaient immédiatement chez leurs parents, M. Maurebel accompagnait Mme Geneviève au lycée.

« Tâchez d'obtenir du proviseur qu'Armand vienne dîner avec nous, » dit aimablement Élisabeth.

Et elle s'éloigna avec son frère par une de ces belles rues qui

semblent aboutir à une forêt dont les arbres, l'été, sont bleus de brume.

M. Nostradamus, Mme Geneviève et Berthe se dirigèrent vers la belle avenue de Saint-Cloud, où se trouve le lycée. Berthe, qui s'était figurée qu'un collége devait toujours représenter une prison, fut agréablement surprise de se trouver au milieu d'un vaste parterre ceint d'allées plantées, et de ne voir devant elle qu'un petit temple orné de colonnes d'ordre corinthien. Elle fit tout bas ses remarques à M. Nostradamus. Mme Geneviève, saisie tout à coup par je ne sais quelle précipitation nerveuse, ne s'occupait plus d'eux et marchait à grands pas vers le parloir. En y arrivant, son agitation prit une intensité qui témoignait d'un certain sentiment d'affection pour celui qu'elle allait voir.

M. Maurebel s'assit paisiblement; Berthe, perchée sur un barreau de chaise, essaya de lire les noms inscrits sur les tableaux qui ornent tout naturellement les murs des établissements scolaires Quant à Mme Geneviève, elle trottinait de la porte à la fenêtre et de la fenêtre à la porte. Cette dernière s'ouvrit enfin devant un collégien blond, à la figure imberbe et grasse, à la démarche nonchalante.

Il sourit en apercevant Mme Geneviève, et, tout en fourrant dans sa poche sa ceinture dont le bout pendait sur sa tunique, il prononça un :

« Bonjour, man Geneviève, » raccourcissant sans doute par une paresse de sa petite enfance la douce appellation de maman qu'il donnait à Mme Drillon.

Mme Geneviève avait couru vers lui. Elle l'embrassa, le secoua, tira sur les lacets qui pendaient çà et là, rabattit ses cheveux indisciplinés tout en lui prodiguant des tendresses de sa façon.

« Gros paresseux! lourdaud chéri! petit bambin! »

A ces exclamations succédèrent les questions :

« Pourquoi ne sors-tu jamais? Pourquoi n'écris-tu jamais? Pourquoi n'as-tu jamais d'exemptions?

— Man Geneviève, répondit-il paisiblement, je ne sors jamais parce que je suis toujours en retenue; je n'écris jamais parce que j'ai toujours des pensums qui dévorent mon temps; je n'ai jamais d'exemptions parce que j'ai toujours de mauvaises notes sur le travail.

— Mon enfant, il est temps de secouer votre apathie, remarqua M. Maurebel ; plus tard, cela pourrait bien être trop tard.

— Papa Nostradamus, j'entends cela tous les jours ; mais les versions et les thèmes sont mes bêtes noires. J'aimerais joliment mieux être comme vous à voir filer les étoiles au bout d'un équatorial et à mesurer la queue des comètes.

— Avant de s'occuper des comètes, on fait des études préalables bien sérieuses, mon ami.

— Et ce n'est pas une carrière que de chercher toujours des étoiles en plein midi, remarqua Mme Geneviève.

— Une carrière, man Geneviève ; allez donc voir si M. Le Verrier n'a pas une belle place à l'Observatoire !

— Je ne dis pas ; mais ce ne sera pas toi qui le remplaceras, certainement. Veux-tu toujours entrer dans les chemins de fer ?

— Non ; il paraît qu'on travaille beaucoup là dedans. Savez-vous ce que je voudrais être ?

— Voyons ?

— Propriétaire.

— Mauvais plaisant ! on ne devient pas propriétaire au concours.

— On peut le devenir par son travail, remarqua M. Maurebel.

— Toujours le travail ! » répéta Armand en faisant le gros dos.

En ce moment la porte s'ouvrit devant la personne qui avait été chargée d'aller demander un *exeat* pour Armand. Le proviseur accordait la sortie. Aussitôt Armand disparut afin de refaire un peu sa toilette ; les autres regagnèrent le jardin ; M. Maurebel et Berthe entrèrent dans le temple orné d'un portique d'ordre corinthien, pendant que Mme Geneviève gagnait le petit bâtiment de droite qui portait écrit sur le fronton le mot : ÉCONOMAT.

Il était tout près de midi quand ils quittèrent le lycée, et Mme Geneviève leur déclara qu'il fallait prendre leurs jambes à leur cou. Afin d'entraîner son vieil ami, qui avait l'habitude de marcher très-lentement, elle lui fit prendre le bras d'Armand et marcha seule à l'avant-garde, agitant son parasol d'un air menaçant lorsque quelqu'un faisait mine d'entraver sa marche.

Un soleil de feu faisait étinceler les pavés de la belle rue qu'ils descendaient.

« Il y a comme trois rues ici, remarqua Berthe qui trottinait entre l'avant et l'arrière-garde.

— C'est vrai qu'à Versailles les trottoirs sont larges comme des rues, ajouta Armand.

— Grande ville! grand siècle! grand roi! murmura le vieillard en s'arrêtant pour jeter un coup d'œil sur le château dont on apercevait les grilles et un peu du majestueux profil.

— Pas de halte, pas de halte! s'écria Mme Geneviève en revenant vers eux; vous oubliez qu'il faut que nous soyons à midi sonnant chez Mme de Bangly. Il est très-inconvenant de faire attendre ses hôtes, surtout quand ils ont un bon chef qui sait tout cuire à point.

— En avons-nous pour longtemps encore? demanda Armand, qui était rouge comme un homard cuit.

— C'est à deux pas; vois-tu cette tourelle et ces minces cheminées blanches? c'est la villa des Saules. J'ai passé bien des après-midi d'été à cette villa avec mon père qui était l'ami intime du vieux Bangly, et nous les recevions tous à notre tour à notre chalet de Sèvres. Papa allait les chercher dans sa voiture. Qui lui eût dit que, vingt ans plus tard, sa fille se serait grillé les pieds sur ce pavé? Ah! les circonstances nous en font voir de belles! »

Et elle reprit sa marche en faisant virer le manche de son ombrelle entre ses mains agitées.

Pauvres circonstances!

Nul mot n'est à la fois plus élastique et plus vague.

Que ce soit l'amour-propre, la sensualité, la paresse, l'incapacité d'esprit ou de corps qui vous ait fait descendre d'un ou de plusieurs degrés l'échelle sociale, vous n'avez qu'un mot à la bouche : les circonstances.

Ce ne sont pas votre caractère, vos incapacités, vos entêtements, vos ambitions, qui ont entraîné votre chute; ce sont les circonstances. Il faut le dire, ce mot fameux n'est pas toujours un vain mot; la circonstance existe, puisque nous ne vivons jamais isolés d'un milieu quelconque, et qu'il n'est pas un nid, si haut ni si bas placé qu'il soit, qui ne se ressente des secousses de la tempête.

Mais cela se voit, se sent, se prouve. Ce sont des circonstances se rattachant au revirement social ou politique, à un événement

privé clairement connu ; ce ne sont pas seulement, — les circonstances.

Le mouvement de rotation de la grande ombrelle jaune doublée de bleu de Mme Geneviève ne s'était pas arrêté, quand elle arriva devant une riante habitation, séparée du chemin par une grille aux fers de lance dorés et précédée d'un jardin anglais entretenu avec soin. Berthe ne put réprimer un mouvement de joie en apercevant de grands saules pleureurs qui formaient une oasis d'ombre au milieu du principal gazon.

Une sorte d'ivresse la saisit; elle demeura volontairement en arrière, uniquement pour pouvoir caresser les buissons, enfoncer ses petits pieds dans l'herbe épaisse des gazons, aspirer le parfum de toutes les fleurs entr'ouvertes.

Elle arriva juste à temps pour assister à la bienvenue. M. et Mme de Bangly s'étaient avancés sur le perron de pierres blanches et introduisirent leurs hôtes, avec force amabilités, dans une pièce exquise qui tenait de la serre et du salon. Jeanne de Bangly, en toilette rose, frisée, poudrée, parfumée, causait et riait avec Élisabeth et André, du fond du fauteuil gris-perle, où elle avait plongé sa frêle personne.

Les saluts d'arrivée terminés, Élisabeth lui conduisit Berthe, à laquelle elle fit l'aumône du sourire assez banal qui relevait ordinairement le coin de ses lèvres roses.

« Quel âge avez-vous, chère petite? demanda-t-elle en jouant avec son éventail.

— Onze ans, mademoiselle, » répondit Berthe.

Jeanne n'entendit pas sa réponse. Elle s'était levée, et, les yeux fixés sur la grande glace qui lui renvoyait son visage, elle plaçait à gauche, sur son chignon frisé, la fleur de grenadier qui était à droite. Puis elle expliqua à Élisabeth que, le matin même, il y avait eu une très-longue discussion entre elle et ses parents au sujet de cette fleur; c'étaient eux qui avaient décidé qu'elle serait placée à droite. Elle soutenait qu'elle faisait mieux à gauche, et André venait de lui donner raison. Elle racontait cela avec une verve et une gentillesse des plus charmantes. Berthe l'écoutait de toutes ses oreilles et ne comprenait rien à l'air très-indifférent d'Élisabeth.

Le déjeuner fut des plus gais. M. de Bangly et M. Maurebel parlèrent astronomie; Mme de Bangly et Mme Geneviève exhu-

mèrent mille souvenirs de leur jeunesse ; André, Jeanne et Élisabeth se lancèrent dans une de ces conversations petillantes, qu'il faut être Parisien d'esprit et d'habitudes pour soutenir longtemps ; Armand raconta à Berthe, qui était sa voisine, ses meilleurs tours d'écolier, ce qui amusa beaucoup la petite fille, qui était peu causeuse et qui avait l'habitude fort distinguée de ne jamais parler d'elle.

A l'issue du déjeuner, on alla prendre le café et les liqueurs dans un kiosque perdu dans un bouquet d'arbres; puis on revint dans le salon-serre, et l'on fit de la musique, ce qui ennuya beaucoup Armand et ce qui acheva d'enivrer Berthe. Cependant, pour plaire à son jeune compagnon, elle consentait volontiers à



Armand raconta à Berthe ses meilleurs tours d'écolier.

aller écouter dans un coin ces interminables farces, lorsque Jeanne était au piano. Au premier morceau elle s'était amusée à regarder voltiger sur les touches d'ivoire ces doigts si légers, d'ivoire aussi. Cependant cette musique variée, étourdissante, n'excitait en elle qu'une vague curiosité; mais, sitôt qu'elle entendait sortir du salon des sons mesurés, expressifs, pénétrants, qui semblaient un langage parlé par des anges, toute l'éloquence d'Armand ne pouvait la retenir. Elle accourait, sûre de trouver Élisabeth assise à la place de Jeanne; elle se glissait dans l'étroit espace laissé libre entre le mur et l'instrument, et elle demeurait blottie dans ce coin, émue, attentive, ne regardant plus seulement le mouvement des belles mains de Mlle de Guerville,

mais attachant ses yeux sur son visage recueilli. Élisabeth ne jouait que de la grande musique, et elle la jouait comme tous les grands artistes, religieusement en quelque sorte. C'était la première fois que l'enfant se trouvait à pareille fête : toute la musique qu'elle avait entendue en province ne lui avait jamais donné une idée de celle-là.

Cette magnifique après-midi passa vite, et Berthe emporta de la villa des Saules un souvenir très-pénétrant. Personne n'avait guère fait attention à elle; mais elle avait fait attention à tout le monde, et une fibre de sa jeune âme avait été touchée par je ne sais quelle révélation du beau.

Armand, que rien n'avait touché du tout, la trouva moins amusante au retour qu'à l'aller, et, la laissant marcher d'un air pensif dans l'ombre d'Élisabeth, il alla s'accrocher au bras de man Geneviève avec la peu idéale intention de lui extorquer le plus d'argent possible. Cependant, au moment de se séparer de Berthe pour regagner le lycée au bras de Mme Drillon, il eut l'amabilité d'ôter deux fois son képi à son intention, et, après s'être éloigné, il revint tout à coup vers elle, et, se penchant à son oreille :

« Savez-vous jouer aux dominos? demanda-t-il.

— Oui, » répondit Berthe.

Il fit un certain petit clignement d'yeux de satisfaction, qui remplaçait très-souvent le sourire dans sa grasse figure, et rejoignit Mme Geneviève.

Berthe suivit Élisabeth et poussa la familiarité jusqu'à lui prendre le bras, son grand-père étant conduit par André.

Ils arrivèrent ainsi à la gare, et un quart d'heure plus tard ils repartaient pour Paris au complet. De la gare, ils regagnèrent à pied la rue Cassette. André, arrêté par un ami, avait remis à sa sœur le soin de conduire M. Maurebel, qui commençait à donner des signes de fatigue. Berthe marchait lentement devant eux.

« Remarquez-vous sa bonne mine, sa gaieté? dit Élisabeth au vieillard, lorsqu'ils traversèrent leur cour.

— Oui, répondit-il; elle s'étiolait, c'est certain.

— Cherchez donc un moyen de la faire quelquefois sortir avec vous, monsieur : ce sera le meilleur des passe-temps pour son esprit et pour son corps.

— Élisabeth, je sors si peu; cependant je chercherai : la promenade d'aujourd'hui aura peut-être adouci Geneviève. Elle est sans cesse dehors, et ce devrait être un plaisir pour elle de promener l'enfant.

— L'enfant ne s'en trouverait peut-être pas mieux. Trouvez le moyen de la faire sortir avec vous. »

Le vieillard fit un signe d'assentiment, et Élisabeth rejoignit Mme Geneviève, qui les attendait sous le vestibule.

« Vraiment, dit cette dernière, voilà une ravissante partie : temps superbe, réception charmante, pas d'anicroche.

— Eh bien, nous pourrons recommencer, » dit Élisabeth aimablement.

Elle fit un petit signe d'adieu à Berthe, salua M. Maurebel, et, se rapprochant de Mme Geneviève :

« Aujourd'hui j'ai trouvé que la petite Berthe ne manquait vraiment pas de goût pour le dessin, murmura-t-elle, je pourrais à la rigueur la commencer. Une demi-heure tous les samedis suffirait. Qu'en pensez-vous?

— J'y penserai, répondit évasivement Mme Geneviève; mais ne dites pas un mot de cela à mon vieux Nostradamus, je vous prie. »

Élisabeth répondit par un sourire d'intelligence et disparut sous les portières algériennes. Les habitants du cinquième firent inégalement leur ascension. Berthe, dont les petits pieds avaient repris toute leur élasticité, arriva la première. Elle avait déjà ôté ses gants, son chapeau et son manteau quand M. Maurebel apparut sur le seuil de la bibliothèque.

La petite fille courut à lui et le regarda avec des yeux singuliers.

« Et maintenant, bon papa, dit-elle, vous allez me dire pourquoi on vous appelle Nostradamus. »

Le vieillard marcha vers son bureau, se laissa tomber dans son grand fauteuil, et, fermant les yeux :

« Tu vois que je n'en puis plus de fatigue, répondit-il en souriant : je te conterai cela demain. »

XVI

MONSIEUR NOSTRADAMUS S'EXÉCUTE.

Mme Geneviève Drillon posait pour le bon sens pratique ; c'était, à sa manière, une positiviste. Elle avait dédaigné de loger dans sa forte tête ces dogmes mystiques, ces idées surnaturelles qui peuplent l'intelligence des femmes dévotes, et leur donne, avec des désirs chimériques de perfection, des élans de zèle et des effluves de charité. « Je suis une femme terre à terre, disait-elle avec affectation, et le menu de mon dîner m'occupe bien plus que la question de l'Église et du Pape. »

Malheureusement elle oubliait absolument de faire participer les autres aux bénéfices de ses doctrines positivistes, et il aurait fallu une dose des plus hautes vertus chrétiennes pour vivre avec elle, sans jamais troubler son égoïste paix et sans alarmer ses susceptibilités jalouses.

Élisabeth avait beaucoup espéré de ce voyage de Versailles; mais Élisabeth mesurait sa voisine à son aune et n'était jamais entrée dans les profondeurs d'une semblable personnalité. Mme Geneviève se remémorait ainsi la journée de Versailles : « Temps agréable, excellent déjeuner, Armand bon enfant, les de Bangly très-aimables pour moi ; je recommencerai. »

Elle n'avait pas vu s'épanouir des roses sur les joues pâles de Berthe, elle n'avait pas remarqué la physionomie éclairée de M. Maurebel, elle ne songeait même pas à l'influence légère,

mais enfin à la bonne influence, que cette visite avait pu produire sur l'être pour lequel elle se croyait une grande affection, sur son fils adoptif.

Elle ! rien qu'elle, toujours elle, positivement elle !

Donc elle soumit Berthe au même régime, à la même solitude, au même ennui, et toute la diplomatie de Mlle de Guerville aurait été de nul effet, si ses révélations n'avaient pas atteint la fibre tendre du cœur du grand-père.

Après la partie de Versailles, le bon Nostradamus s'était en apparence replongé à corps perdu dans les planètes; mais il demeurait évidemment attentif à ce qui se passait autour de lui. Plusieurs fois, voyant sa commensale paraître en toilette de ville dans la bibliothèque, il lui avait dit sans quasi lever les yeux de dessus son gros livre :

« Il fait beau, Geneviève : si vous emmeniez Berthe?

— Berthe! que voulez-vous que je fasse de Berthe? » lui répondait-elle aigrement.

Huit jours passèrent. La petite fille retombait dans son atonie, et le grand-papa s'aperçut un soir que, quelque longue qu'il fît la prière, les yeux légèrement enfiévrés de Berthe ne se fermaient pas.

Il la regarda attentivement et dit :

« Est-ce que tu n'as pas sommeil?

— Non, » répondit l'enfant.

Et, après un moment de silence, elle ajouta en baissant la voix :

« Bon papa, avez-vous quelquefois mal à l'estomac? »

Il ne put s'empêcher de sourire.

« Rarement, dit-il; la machine s'use, mais tout doucement et sans me faire souffrir.

— Eh bien, moi, répondit l'enfant en plaçant sa main sur sa poitrine, il y a là comme une petite bête qui me pince. »

Il n'en fallait pas davantage pour éveiller la sollicitude du vieillard encore préoccupé des observations d'Élisabeth. Il exigea que Berthe précisât le point douloureux et il plaça son long doigt glacé sur l'endroit où pinçait la petite bête invisible. Ce soir-là il quitta l'enfant très-tard et en murmurant entre ses dents, ce qui annonçait une grande préoccupation d'esprit.

Le lendemain, il se leva un peu plus tôt que d'habitude et revêtit ses vêtements de sortie.

« Tiens, tiens ! dit Mme Geneviève en l'apercevant en paletot, voici du nouveau, il me semble. »

Et elle ajouta :

« Vous n'avez pas employé votre eau chaude : c'est jour de barbe aujourd'hui cependant. »

Le vieillard tendit les deux mains en avant :

« Voyez, dit-il, comme mes mains tremblent ; je me blesserais si je me rasais moi-même : je préfère aller trouver le barbier.

— Permettez, ce n'est pas aujourd'hui samedi et je ne compte pas du tout sortir ce matin.

— J'emmènerai Berthe. Il est temps qu'elle me serve à quelque chose. J'ai bon pied, bon œil, il ne me faut que des oreilles supplémentaires. Elle a l'ouïe très-fine, et je la dresserai à m'avertir quand j'aurai une voiture sur mes talons.

— Et ses devoirs, quand les fera-t-elle?

—Tantôt. Il n'est pas de vie d'enfant où ne se glisse une récréation quelconque. Cette petite promenade en sera une pour elle.

— En effet, aller chez votre barbier sera bien récréatif ! ricana Mme Geneviève : c'est une si jolie corvée pour moi tous les samedis, que j'en puis parler mieux que par ouï-dire.

— Eh bien, comme il vous faudrait la prendre deux fois par semaine, si le tremblement de mes mains augmente, ma bonne amie, il vaut mieux me laisser me façonner un guide.

— Faites à votre tête, comme vous en avez d'ailleurs l'habitude, répondit Mme Geneviève ; je vous déclare seulement que, si vous rendez à Berthe ses allures de vagabondage, le grabuge recommencera entre nous.

— Dieu m'en garde ! je vous promets d'y veiller et de ne dépasser aucune mesure. »

Sur cette promesse, Mme Geneviève, qui tenait beaucoup à pénétrer l'enfant de l'idée de sa souveraineté absolue, alla vers le corridor et dit majestueusement :

« Berthe, mettez votre chapeau et vos gants de filoselle : vous allez conduire votre grand-père chez son barbier. »

Berthe, qui, un livre à la main, bâillait en regardant fixement Bibi accroupi devant elle, ne put retenir un tressaillement de joie et s'empressa d'obéir.

Et ils partirent, réprimant un peu leur satisfaction que Mme Geneviève aurait incriminée. En traversant la cour, Berthe

se détourna et sourit à une ombre élégante qui se dessinait derrière les épais rideaux du premier étage. Dans la rue, ne se sentant pas d'aise, elle se mit à cabrioler comme un jeune faon; mais, M. Maurebel lui ayant dit sérieusement : « Les rues de Paris ne sont pas les chemins de Clisson, et si ma petite-fille ne garde pas une attitude et une tournure convenables, je ne pourrai plus l'emmener, » elle se rangea docilement à ses côtés et y marcha paisiblement, les yeux baissés tant qu'il n'y avait pas de rue à traverser en se garant des voitures. En ces moments difficiles, Berthe devenait tout attentive et semblait chargée de sauver la vie à son grand-père. Elle marchait l'œil et l'oreille au guet, l'arrêtant, le pressant, se plaçant devant lui comme pour lui faire un rempart de sa frêle personne.

Ils traversèrent le carrefour de la Croix-Rouge et prirent la rue du Four, laide, sombre et tortueuse comme toutes les rues du vieux Paris. A l'encoignure de la rue des Ciseaux se voyait un étroit perron appliqué contre trois arcades de bois peint en vert, surmontées d'une haute enseigne qui portait en lettres rouges le nom d'Agénor Frisard. Ce nom se répétait sur le store de l'arcade du milieu suivi des mots : Professeur d'hygiène capillaire. Autour de la devanture s'enguirlandait une sorte de ruban jaune portant une kyrielle de mots bizarres qui faisaient sourire les passants. Sur le dernier degré, qui formait une sorte de plate-forme, était nonchalamment appuyé un homme à la taille efflanquée, à la figure amaigrie, aux yeux enfoncés et fiévreux. En apercevant M. Maurebel, il poussa l'arcade du milieu qui formait la porte d'entrée :

« Eh! bonjour, monsieur, dit-il en décrivant un salut plein de prétention; vous modifiez vos habitudes, il me semble.

— Un peu, mon bon Frisard. C'est que j'ai changé de guide, comme vous voyez. Avez-vous des pratiques en ce moment?

— Personne.

— Tant mieux. »

Le vieillard, en disant ces paroles, avait franchi le seuil de la boutique.

« Reste ici, dit-il à Berthe, puisqu'il n'y a personne. »

Et il passa dans un petit appartement à côté.

Berthe s'approcha de la vitrine et s'amusa quelque temps à lire les étiquettes inscrites sur les savons, sur les boîtes et sur

les petits flacons; puis elle regarda la vieille maison qui lui faisait face et s'amusa à deviner le facile rébus qui formait l'enseigne.

« Tout en est bon, disait-elle, depuis.... »

Quatre petites pattes dorées continuaient le rébus.

« Jusqu'à.... »

Une superbe hure, également dorée, le terminait.

Tout en s'amusant ainsi, Berthe entendait la voix stridente d'Agénor, mais ne comprenait pas trop ce qu'il disait. Tout à coup il s'écria :

« L'idée, monsieur, l'idée! Vous aurez beau dire, rien ne pourra étouffer l'idée! »

Effrayée de son accent formidable, elle entr'ouvrit doucement la porte et demeura toute saisie sur le seuil.

M. Maurebel, la tête renversée en arrière, présentait au vieil Agénor un visage et un cou couverts de neige, et celui-ci faisait le geste d'en approcher une lame brillante qu'il tenait à la main.

« Ah! grand-papa, prenez garde! » s'écria l'enfant.

M. Maurebel sourit dans sa mousse.

« Sois tranquille, dit-il, Agénor parle fort, mais rase très-doucement.

— Mademoiselle, dit le perruquier, ne craignez rien; ici jamais une goutte de sang n'a coulé que sous la main d'apprentis ignares; sous la mienne, jamais! Voyez plutôt. »

La jeune fille, toute frissonnante, le regarda promener son rasoir sur la vénérable figure de son grand-père. Ce qu'elle éprouvait d'horreur pour cette opération ne peut se dire. Cette lame qui voltigeait, puis cet Agénor qui retroussait le nez de grand-papa, qui lui grattait la gorge, formaient un tableau qui lui paraissait terrible.

A chaque évolution du rasoir, elle levait la main par un petit geste nerveux, comme pour arrêter le bras de l'opérateur.

« Là, tu vois, dit M. Maurebel en se redressant et en s'aspergeant la figure d'eau fraîche, je n'ai pas l'ombre d'une écorchure. Eh bien! tu as l'air tout effrayée? Il ne faut pas trembler comme cela, autrement je ne pourrai pas t'emmener une autre fois. »

Pour l'arracher à son impression, M. Maurebel lui demanda ce qu'elle voulait acheter.

Agénor Frisard lui fit passer avec un grand respect une foule de sachets sous le nez et choisit de sa main un superbe savon qu'il déclara être le *nec ultra* de la parfumerie.

En sortant de chez le coiffeur, M. Maurebel dit à Berthe :

« Si nous allions faire le tour des quais, cela te plairait-il ?

— Tout me plaît avec vous, bon papa. »

Sur cette réponse ils gagnèrent la rue Dauphine et s'en allèrent flâner sur les quais. La vue de la Seine ravit Berthe. Quand M. Maurebel, en savant incorrigible, s'immobilisait devant un étalage de bouquiniste, mettait sa canne sous son bras et se



« Mademoiselle, ne craignez rien. »

livrait à la chasse passionnante du livre rare, Berthe, dressée sur la pointe des pieds, s'amusait extraordinairement à voir l'eau couler.

Il fallut cependant que l'agréable flânerie prît fin; le vieillard et l'enfant retournèrent rue Cassette, où une autre surprise attendait Berthe.

« Quand nous rentrerons comme cela tous les deux, lui dit M. Maurebel en s'arrêtant sur le perron, nous irons souhaiter le bonjour à Mme de Guerville et lui conter nos aventures.

— Quel bonheur! quel bonheur! » s'écria l'enfant qui, précédant son grand-père, s'en alla tirer la sonnette de l'appartement.

On était toujours assuré de rencontrer Mme de Guerville qui ne sortait jamais; mais ce jour-là on eut de plus le bonheur de rencontrer Élisabeth, qui, comme toutes les femmes qui ont mis un apostolat actif et sérieux dans leur vie, s'absentait régulièrement et fréquemment. Ces dames s'amusèrent des frayeurs de Berthe devant le rasoir d'Agénor Frisard qu'elles connaissaient. La petite fille, encouragée, osa parler et rendit fort plaisamment la scène du savon *nec ultra*.

« Eh! eh! je crois que nous avons bien employé notre matinée, dit le vieillard en remontant à son cinquième; maintenant il s'agit de garder nos impressions pour nous, afin de pouvoir recommencer en toute liberté.

— Nous recommencerons, grand-papa?

— Tous les mercredis, si tu es sage.

— Je le serai, car toute la semaine je penserai à ce jour-là. »

Ne faut-il pas à l'enfant, et même à l'homme, un désir, un but, une espérance, pour qu'il se maintienne dans l'effort et dans le travail?

XVII

L'AMATEUR DE DOMINOS.

Quel ne fut pas l'étonnement de Mme Boneau, quand, un matin, elle entendit tambouriner à la porte de son silencieux cinquième ! Elle se munit d'un tisonnier et entr'ouvrit prudemment la porte. Mais elle fut aussitôt repoussée par la porte même, et un gros collégien s'élança dans le corridor en criant :

« Man Geneviève, monsieur Nostradamus, me voici. »

Au son de cette voix grasseyante, Mme Geneviève se précipita hors de sa chambre, et Armand, car c'était lui, la salua jusqu'à terre.

« C'est bien moi, dit-il, j'ai enfin gagné ma sortie. »

Mme Geneviève l'embrassa bien fort, et dans son contentement l'appela de plus belle gros poupon, gros paresseux, gros fifi, et finalement l'amena devant M. Maurebel, qui n'en pouvait croire ses yeux.

« C'est bien toi, grand flaneur? dit-il.

— Oui; est-ce drôle que je ne sois pas en retenue? J'ai bien manqué d'y être par habitude. Mais je me suis dit qu'il était temps de changer d'air, et me voici. Où est la petite? »

M. Nostradamus tendit, en souriant, le doigt vers les tentures de tapisserie, qui s'entr'ouvraient sous les mains de Berthe.

« Bonjour, mademoiselle, dit le gros Armand. Vous m'avez dit l'autre jour de venir vous voir; houp! m'y voilà. »

Et il fit une gambade qui témoignait d'une grande souplesse de muscles et d'un immense contentement d'esprit.

« Veux-tu déjeuner, gros paresseux? demanda Mme Drillon.

— Je veux bien, man Geneviève; du chocolat s'il vous plaît. »

Ce désir exprimé, il alla se jeter sur un fauteuil et ne s'occupa plus qu'à caresser Bibi, puis à le rouler en manchon, en cravate, et cela jusqu'au déjeuner qu'il alla savourer dans la salle à manger en tête-à-tête avec Mme Geneviève.

Cette première réfection prise, Armand revint dans la bibliothèque. Il s'amusa quelque temps à faire tourner les sphères et à comparer les baromètres aux thermomètres.

Tout à coup, dans ses pérégrinations nonchalantes, il arriva devant le corridor et aperçut Berthe. Elle écrivait à son bureau improvisé, surveillée par Bibi qui s'était assis sur l'appui de la fenêtre.

« Vous travaillez aujourd'hui jeudi! s'écria-t-il. C'est fort! »

Et s'avançant tout près d'elle, il ajouta :

« Qu'est-ce que vous faites là? »

— Une copie.

— De combien de pages?

— De dix pages.

— Dix pages! répéta Armand en faisant une horrible grimace. Est-ce un pensum?

— Non, c'est un devoir.

— Eh bien, c'est pis qu'au lycée. »

Il baissa la voix et continua :

« Et moi, qui croyais que vous joueriez avec moi toute la journée! C'est pour ça que je suis sorti. Je m'ennuie rudement les jours de sortie chez papa Nostradamus, et, ma foi, j'aimais autant rester au lycée, où il y a toujours quelque camarade de disponible. Savez-vous jouer aux dominos?

— Un peu.

— Là, c'est mon jeu favori à moi, et au lycée on n'y joue que les jours de grande pluie. Tenez, j'ai ma boîte dans ma poche. Faisons une petite partie.

— Et ma copie? »



Il fit une gambade.

Armand fit rapidement glisser son doigt sur ses lèvres par un geste de collégien pur sang.

« Psstt pour la copie! dit-il; j'ai au lycée un tiroir appelé les oubliettes : j'y jette tous les devoirs que je ne veux pas faire. »

Berthe fit un petit mouvement de tête désapprobateur.

« Vous voulez donc être ignorant? dit-elle.

— Je veux.... je veux m'amuser. Aujourd'hui, puisque je sors, vous devez avoir congé. Attendez, je vais jouer un tour de ma façon à man Geneviève. »

Il prit une ficelle dans cette poche gonflée qui recélait mille choses précieuses, et, avant que Berthe pût s'opposer à son projet, il avait roulé la page de copie et l'avait attachée sur le dos de Bibi, qui, sous ce manteau d'un nouveau genre, se mit à marcher, puis à courir, puis à bondir avec fureur.

Mme Geneviève, attirée par les éclats de rire d'Armand et les miaulements du chat, accourut.

En apercevant Bibi se frottant le dos avec rage contre les ivres de la bibliothèque pour se délivrer de sa housse, elle leva le doigt par un geste de menace.

« Ah! petit drôle, dit-elle, c'est toi qui as imaginé cette diablerie.

— Oui, man Geneviève. Bibi finit la copie à sa manière. C'est très-drôle, n'est-ce pas?

— Attrape-le, commanda Mmè Geneviève, et ne recommence plus de pareils tours, ou je te fais reconduire sur-le-champ au lycée. »

Armand se précipita à quatre pattes et rampa vers le chat; mais celui-ci lui échappa et continua à le fuir. Sa prunelle verte lançait, en le regardant, de véritables éclairs. Par un singulier caprice, l'animal ne se laissa pas approcher davantage par sa maîtresse. Il fallut que Berthe se mêlât de la chasse qui amusait extraordinairement Armand et M. Maurebel. Elle parvint à rejoindre Bibi et à le dépouiller de sa selle de papier, qui, grâce à ses bonds désordonnés, commençait à tomber en lambeaux.

« Allez à vos devoirs, Berthe! » commanda Mme Geneviève.

Et comme elle avait besoin de jeter sur quelqu'un son secret agacement, elle ajouta :

« Sans vous, tout ceci ne serait pas arrivé.

— Elle n'a donc pas de jeudi ni de jour de sortie? » dit Armand avec son imperturbable aplomb.

Mme Geneviève, pour toute réponse, montra le couloir du doigt et Berthe s'y enfonça docilement. Elle était à peine installée à son bureau qu'elle entendit la voix traînante d'Armand.

« La belle avance! dit-il : je voulais vous débarrasser de votre devoir et voilà que vous êtes obligée de le recommencer. Man Geneviève est bien grinçante aujourd'hui! »

Il se pencha sur la page et ajouta :

« Est-ce que ça n'irait pas plus vite si je dictais?

— Oh! beaucoup, » répondit Berthe.

Armand dissimula derrière son képi un effroyable bâillement, et, se mettant à cheval sur une chaise :

« Donnez, dit-il d'un air soporifique, je vais dicter; mais faites marcher votre plume à la vapeur, s'il vous plaît, afin que nous ayons le temps de faire une partie avant dîner. »

Cette condition posée, il prit le livre, se fit indiquer l'endroit et commença de dicter.

Grâce à ce secours, le devoir fut fini très-vite, et Armand, fermant bruyamment le livre, le jeta en l'air, puis sur la table, et, prenant sa boîte, fit glisser le couvercle avec son plus fort clignement d'œil de satisfaction.

Le second déjeuner vint interrompre la partie des deux enfants qui arrivèrent ensemble et le plus gaiement du monde dans la salle à manger. Berthe comparait, non sans désavantage, Armand à Ludovic de Hautefeuille; mais, pendant ce dîner, il baissa légèrement dans son esprit. Il montra que la paresse et la gourmandise vont souvent de compagnie, et d'ailleurs Mme Geneviève semblait s'attacher à développer ce dernier défaut. Elle ne songeait pas à regarder si Berthe mangeait ou non; mais elle céda à tous les caprices d'Armand : ils ne parlèrent que des mets qui paraissaient devant eux et auxquels ils faisaient subir un examen vraiment comique.

Je ne veux pas de cela, disait Armand, étalant sans vergogne sa gourmandise; mais je mangerai trois fois de ceci. »

Et Mme Geneviève riait et lui tapait sur l'épaule en disant :

« Tu es bien le fils de ton père! »

Le déjeuner fini, Mme Geneviève proposa une promenade à

Armand; mais celui-ci, plongé dans un vieux fauteuil, ne semblait écouter que d'une oreille.

« Veux-tu venir aux Tuileries, Armand?

— C'est trop loin.

— Au Musée d'artillerie?

— Je n'aime pas les armures, ni les canons.

— Il faudra bien que tu fasses une visite à ton oncle Marc.

— Mon oncle Marc me croit en retenue.

— Et moi, je tiens à lui dire qu'il se trompe.

— Allez le lui dire, man Geneviève.

— Comment! tu ne bougeras pas de ce fauteuil?

— J'y suis très-bien.

— Tu ne sortiras pas de l'après-midi?

— J'irai sur la terrasse.

— Gros paresseux, gros paresseux!

— Maman, voulez-vous faire une partie de dominos?

— Tu es assommant avec tes dominos. J'ai pour habitude de sortir toutes les après-midi ou à peu près, et je ne changerai pas mes habitudes en ton honneur. Viens plutôt avec moi faire quelques visites. »

Armand, pour se dispenser de répondre, ferma les yeux.

« Monsieur Maurebel, voyez, reprit Mme Geneviève en riant, Armand fait sa sieste après dîner, absolument comme un homme de cinquante ans; c'est vraiment drôle. »

Sur cette réflexion elle s'en alla, laissant à Armand toute liberté d'employer son temps comme bon lui semblerait. Du moment que son gros paresseux n'avait pas ses goûts, il devait renoncer à sa présence, faire ce qui plaisait aux autres n'étant jamais entré dans son positivisme.

La sieste d'Armand ne fut pas longue. A peine la porte du corridor se fut-elle refermée derrière Mme Geneviève, qu'il se réveilla subitement.

« Berthe! où est Berthe? » dit-il en frappant un grand coup sur la poche recélant la boîte de dominos qui s'entre-choquèrent joyeusement.

Berthe l'entendit et entr'ouvrit les tentures.

« Tiens, tiens! s'écria-t-il, d'où sors-tu comme cela? »

Il s'élança vers l'escalier, et, voyant les niches remplies d'objets à l'usage de la petite fille, il trouva son idée très-ingénieuse

et proposa sur-le-champ une partie qui fut acceptée. Berthe s'assit dans sa niche, lui sur le degré correspondant, un atlas forma entre eux une table à peu près solide, et M. Maurebel n'entendit plus que les appellations du jeu : trois-cinq, double blanc, six-un.

Dans le courant de l'après-midi ils varièrent leurs plaisirs, en allant jouer sur la terrasse. Elle était occupée par des ouvriers mandés par M. Maurebel pour installer son télescope. Le vieux savant se passionnait en ce moment pour une étoile de première grandeur et il désirait ne pas attendre ses séances à l'Observatoire pour l'entrevoir.

L'idée de venir, le soir, examiner le firmament quand il se constellerait d'étoiles plut beaucoup à Berthe. Malheureusement, elle reconnut qu'elle ne pouvait atteindre à l'ouverture du télescope. Elle demanda tout bas à son grand-père s'il n'en aurait pas un petit à son usage. Cette demande amusa le vieillard ; et comme elle entrait dans son ordre habituel d'idées, il essaya de satisfaire le caprice de l'enfant. Auprès du majestueux télescope, il fit installer une lunette dont le support fut ajusté à la taille de Berthe. Armand, qui riait aux éclats de l'air grave de la petite fille, déclara que rien n'était plus comique que de voir les deux astronomes l'œil collé sur ces instruments braqués contre le ciel. Il fallut que Berthe se coiffât d'un bonnet pointu en papier qu'il fabriqua sur-le-champ et sous lequel il déclara qu'elle avait la figure la plus astronomique qu'on pût imaginer.

Quand Mme Geneviève rentra, elle trouva tout le monde de la plus riante humeur. Armand tutoyait Berthe, qui se contentait encore de l'appeler par son nom.

Le dîner fut des plus gais. Au moment de repartir pour la gare Montparnasse, sous la conduite de Mme Geneviève, Armand s'approcha de Berthe et lui dit :

« Tiens, voilà mes dominos, j'ai une autre boîte au lycée, et c'est celle-ci qui me fait mériter des pensums, parce que je joue aux heures défendues. Donc, j'aime mieux te la donner : je la retrouverai à la première sortie, si je la gagne.

— Vous la gagnerez, Armand, car vous travaillerez, n'est-ce pas ?

— Un peu, juste ce qu'il faudra, je te le promets. »

Il partit là-dessus, et Berthe s'en alla causer avec son grand-père.

Elle avait un air content qui ne lui était pas habituel. Certes, Armand laissait beaucoup à désirer; mais il possédait encore un charme à part qu'elle sentait sans le définir : il avait de la franchise, de la gaieté, de la bonté; en un mot, c'était encore un enfant.

XVIII

OÙ LES MYSTÉRIEUX HABITANTS DU CINQUIÈME FONT LEUR APPARITION.

Ainsi que l'avait dit Mme de Guerville à Élisabeth, Berthe prenait tout doucement sa place dans l'intérieur de M. Nostradamus, et ces dames se flattaient d'entrevoir le moment où, supportée par Mme Geneviève, lui devenant même agréable par l'habitude, elle sortirait tout à fait de cette vie oppressée qui l'étiolait d'autant plus que sa nature était plus délicate et plus aimante. M. Maurebel et les dames de Guerville entretenaient de tout leur pouvoir la bonne harmonie, et tâchaient de concilier les exigences de Mme Drillon avec cette pauvre petite existence d'enfant qui avait aussi les siennes et d'une tout autre nature.

Mais c'était une œuvre de haute patience et qui ne reposait encore sur aucune base solide. Il fallait avancer avec précaution, à tout petits pas; la plus légère imprudence faisait perdre le terrain gagné. Au premier soupçon de la protection accordée à Berthe, Mme Geneviève, retombant dans une pleine crise d'égoïsme, prenait tout à coup l'offensive, imaginait les mesures les plus arbitraires, faisait litière de toutes les petites concessions accordées, retirait les permissions et diminuait la dose d'air respirable.

Trois choses avaient été réellement conquises cependant : la liberté de travailler et de jouer dans l'escalier; le droit de jouir

d'une journée entière de congé à chacune des sorties d'Armand qui sortait régulièrement; le suprême bonheur de voir Mme de Guerville et Élisabeth le jour où l'on visitait le pittoresque Agénor. Ce jour-là on prenait des nouvelles de Mme de Guerville, et cette petite visite, demeurée un secret pour Mme Geneviève, était pour Berthe la plus intime de ses joies.

Mais, au fond, l'hostilité n'était pas vaincue et Berthe devenait résistante. Le jour où Élisabeth lui avait donné quelques conseils d'abnégation, elle se montrait aimable, docile, sincère; mais, au contact des rudesses et des injustices de Mme Geneviève, ces semences de vertu se déracinaient d'elles-mêmes, et, insoumise et révoltée, elle retournait à la lutte.

Il ne fallut qu'une circonstance des plus vulgaires pour briser la concorde apparente et replacer les adversaires sur le champ de bataille.

L'été s'était prolongé cette année-là beaucoup plus que d'habitude; mais quand l'automne apparut, il s'annonça excessivement pluvieux. Une humidité désagréable précéda le déluge. Chez M. Nostradamus, les plafonds suintaient, les vieux meubles, les vieux livres et les vieilles murailles sentaient le moisi, et, dans le corridor de la pauvre Berthe, une multitude d'êtres, à la fois bruyants et invisibles, semblèrent faire invasion. Le soir même où l'humidité s'infiltrait jusque dans les pierres, la petite fille fut effrayée par les bruits les plus étranges. Ordinairement, aussitôt la prière faite, grand-papa soufflait la bougie et Berthe s'endormait; mais comment s'endormir désormais? A peine toute lumière était-elle éteinte, qu'une sorte de petit galop, se répercutant à l'infini, se faisait entendre derrière les boiseries, où toutes les souris et tous les rats de la maison semblaient s'être donné rendez-vous. C'étaient les ébats les plus folâtres : courses précipitées, dégringolades sans fin, cris perçants, rongements sinistres.

Berthe, la tête cachée sous ses couvertures, tremblait de tous ses membres et appelait en gémissant grand-papa, qui ne l'entendait pas. Ce fut en vain qu'elle essaya de se familiariser avec ces bruits nocturnes, le sommeil la fuyait une partie de la nuit, elle ne dormait plus que d'un sommeil fiévreux et se réveillait en sursaut, au moindre bruit de la dent des rongeurs sur le bois.

Elle souffrait trop pour ne pas confier ses terreurs à grand-papa, qui en parla immédiatement à Mme Geneviève. Celle-ci ne fit qu'en rire et déclara qu'elle ne s'occuperait jamais de semblables niaiseries. Ce fut en vain que l'enfant la conjura de venir écouter elle-même le tapage effrayant des rats : elle lui ordonna de ne plus l'ennuyer de ses poltronneries.

Le jour de sa sortie ordinaire avec son grand-père, Berthe pleura tant chez Agénor Frisard, que le vieillard rentra tout perplexe chez les dames de Guerville.

Élisabeth fut frappée du changement de la petite fille, et, avant même qu'on eût ouvert la bouche sur ses nouvelles tribulations, elle avait dit :

« Berthe a donc été malade? »

Ces dames ne rirent point de la confidence de l'enfant. Elles comprenaient ce que devait souffrir son organisation nerveuse.

Évidemment le corridor n'était plus habitable; mais on ne pouvait espérer la faire changer d'appartement, étant données les idées de Mme Geneviève. Cependant il fut convenu que M. Maurebel essayerait d'obtenir que la couchette de l'enfant serait placée, au moins pendant la saison humide, dans le grand cabinet de toilette contigu à la chambre de Mme Drillon. La compassion qu'on lui témoigna releva un peu le moral de Berthe, et, dans l'espérance de quitter son terrible corridor, elle remonta au cinquième et attendit patiemment le résultat de la proposition que M. Maurebel s'était engagé à faire le jour même.

Aux premiers mots qu'il prononça, Mme Geneviève jeta les hauts cris. Elle aurait en vain cherché à deviner ce qu'il lui demandait là, elle n'aurait jamais supposé pareille aberration. Elle était déjà bien assez fatiguée de cette enfant. Allait-on la lui imposer jusque dans sa chambre à coucher, et cela pour quelques malheureux rats et quelques pauvres souris que la vue seule de Bibi mettrait en fuite?

M. Maurebel ne put revenir sur ce sujet, il était catégoriquement mis à l'écart.

Plusieurs jours passèrent, et le martyre de Berthe continuait. Cependant elle avait, malgré la défense formelle de Mme Geneviève, conduit Bibi dans son corridor, elle l'avait même couché au pied de son lit; elle avait obtenu que grand-papa ne la quitterait que lorsqu'elle serait endormie; elle avait poussé l'au-

dace, toujours malgré la défense de Mme Geneviève, jusqu'à dérober une boîte d'allumettes chimiques afin de pouvoir allumer sa bougie, dont la lueur mettait momentanément les rongeurs en fuite et les réduisait au silence.

Tout cela n'empêchait ni les angoisses, ni les palpitations, ni les cauchemars.

Une nuit, la pauvre petite fut éveillée par une de ces dégringolades qui l'effrayaient plus que tout le reste. Elle se souleva, saisit une allumette, la fit étinceler et regarda avec effroi autour d'elle. A la lueur phosphorescente, qu'aperçut-elle? Un superbe rat noir, qui lui parut gigantesque, faisait de la gymnastique sur



Elle le vit bondir sur ses couvertures.

son rideau. L'épouvante glaça d'abord le sang de la pauvre enfant dans ses veines. Elle suivit les mouvements de l'animal d'un regard dilaté par l'horreur, et, quand elle le vit bondir sur ses couvertures, saisie d'une peur irraisonnée, elle se précipita hors de son petit lit, prit ses vêtements à brassée et courut se réfugier dans l'alcôve de M. Maurebel.

Il dormait très-paisiblement. L'enfant, bien résolue à ne plus retourner dans le corridor, alluma sa bougie, et, s'enveloppant tant bien que mal de tous ses vêtements, s'assit, grelottante, dans un fauteuil très-bas, placé au pied du lit.

Le lendemain, quand le vieillard ouvrit les yeux, il aperçut la

pauvre petite, toute pâle, toute frissonnante, mais profondément endormie. Il sonna, Mme Boneau accourut, et, au cri qu'elle poussa, Mme Geneviève se présenta en coiffe de nuit et en peignoir de flanelle.

« Elle a l'air d'une morte! s'écria Mme Boneau, émue de compassion; que lui est-il arrivé?

— Berthe! » cria Mme Geneviève.

Un tremblement convulsif saisit la petite fille, elle agita ses deux petits pieds nus.

« Le rat, le rat! bégaya-t-elle, il mange.... mes pieds.... mon œil.... grand-papa.... le rat.... le rat.... »

Elle n'en dit pas davantage. Mme Geneviève l'avait assez brusquement secouée et elle avait ouvert les yeux.

« Que t'est-il donc arrivé, ma petite fille? » demanda tendrement M. Maurebel.

L'enfant regarda avec un certain égarement autour d'elle, puis, se souvenant tout à coup, se mit à pleurer convulsivement, en racontant les épisodes de la nuit.

« Madame Boneau, faites un grand feu dans la bibliothèque et allez l'habiller, » commanda M. Maurebel.

Et arrêtant sur Mme Geneviève ce regard ferme, profond, qu'elle qualifiait d'astronomique, il ajouta :

« Ces émotions répétées tuent cette enfant, le corridor devient impossible. Faites-lui un coin quelque part, Geneviève. Il ne sera pas dit que j'aurai deux grands salons inutiles et que ma petite-fille restera livrée à de semblables souffrances. »

Mme Geneviève ne répondit rien; elle était prise à l'imprévu et devinait que la situation se tendait. La journée se passa en projets. Au fond, elle avait la secrète intention de calmer Berthe et de l'amener à retourner à son corridor; mais cette fois tous ses efforts échouèrent.

« Madame, je n'irai plus là, dit l'enfant résolûment, j'aime mieux coucher dans l'escalier.

— Geneviève, vous êtes-vous arrêtée à quelque chose? » demandait sans cesse M. Maurebel.

Et sitôt qu'elle ouvrait la bouche pour essayer de prouver que l'incident de la nuit ne se renouvellerait pas, il lui imposait silence d'un geste plein d'autorité et la foudroyait de son regard astronomique.

A l'heure du souper, rien n'était fait encore, et, comme dernière tentative, Mme Geneviève émit la sublime idée d'aller surveiller elle-même le coucher de l'enfant. Mais M. Maurebel déclara nettement que ce palliatif n'en était pas un, que sa présence n'effaroucherait pas les rongeurs, qu'il fallait sur-le-champ songer à autre chose, ou qu'il ferait lui-même transporter la couchette de Berthe dans le salon.

Enfin, à neuf heures sonnant, elle se décida à donner ses ordres à Mme Boneau et elle conduisit Berthe dans le vaste cabinet de toilette contigu à sa chambre et dont il n'était séparé que par une portière. Là, dans une sorte de fond obscur, était placée la couchette, et le visage crispé de l'enfant se détendit, quand sa petite main toucha le papier satiné bien collé sur le mur, qui remplaçait la boiserie vermoulue derrière laquelle les rongeurs avaient établi leur gymnase.

Naturellement Mme Geneviève multiplia les recommandations.

« N'allez pas vous amuser à ronfler, ne touchez pas au papier, ne piétinez pas sur la descente de lit, ne vous avisez pas de m'appeler pendant la nuit. »

Berthe répondit à chaque injonction par une inclination de tête bien soumise, et sa voisine regagna sa chambre à coucher en murmurant :

« C'est gênant, horriblement gênant; mais, comme je l'ai dit tantôt à Élisabeth, je m'y ferai peut-être, et plus tard elle me sera utile à son tour. »

XIX

TOUJOURS LES RATS.

Le lendemain, tous les visages du cinquième portaient un masque de maussaderie; Berthe avait troublé le repos de Mme Geneviève et celle-ci déversait sa contrariété autour d'elle. Le remède venait trop tard. La pauvre petite, laissée trop longtemps à ses terreurs nocturnes et ressentant, même au milieu de son sommeil, je ne sais quel malaise du voisinage terrible qui lui était imposé, ne se guérit pas de ses frayeurs nerveuses.... Le jour elle paraissait calme et le soir elle s'endormait paisiblement; mais, après ce premier sommeil, qui est de plomb chez les enfants et les gens bien portants, l'agitation nerveuse se manifestait par d'affreux cauchemars. Alors, tout en dormant, elle gémissait, elle pleurait, elle criait, elle se levait même parfois, en proie à de véritables accès de somnambulisme.

La première nuit, Mme Geneviève lui parla de son lit pour la rassurer, puis pour la réveiller; la seconde nuit, elle se leva dans un accès d'irritation et vint la secouer rudement; la troisième nuit, elle se dit :

« Cette enfant a les rats dans l'imagination; elle n'en a pas fini avec de pareilles scènes; il faut que je m'en débarrasse à n'importe quel prix. »

Par le fait de ces malheureux cauchemars, le cinquième était devenu le théâtre de scènes désagréables et journalières. Mme Ge-

neviève, dont la surexcitation nerveuse atteignait, grâce à ses insomnies, sa dixième puissance, monologuait toute la journée et n'ouvrait la bouche que pour lancer des paroles aiguës comme des flèches ; Berthe, triste, effarouchée, honteuse de ses agitations nocturnes qui lui étaient racontées avec amplification par son implacable voisine, se dérobait à tous les regards ; enfin le bon Nostradamus lui-même, entre ces deux visages, l'un irrité, l'autre souffrant, tombait dans un véritable marasme et remplaçait ses études par de longues et vagues rêveries, qui menaçaient d'affaiblir pour jamais cette verdeur intellectuelle, qui donne une éternelle jeunesse aux vieillards.

Le jour où Élisabeth de Guerville se présenta pour demander le motif qui les privait de toutes visites, elle fut douloureusement surprise de trouver son vieil ami plongé dans son fauteuil, occupé à faire tourner machinalement ses pouces l'un sur l'autre, de voir Berthe accroupie, toute tressaillante dans sa niche, et d'entrevoir Mme Geneviève voletant d'un appartement à l'autre, le bonnet de travers et la physionomie outrée.

Ce fut elle qui mit Élisabeth au courant de leurs nouveaux ennuis, et elle termina son discours par une déclaration catégorique. Berthe était somnambule, c'est-à-dire demandait une surveillance de nuit comme de jour; elle ne pouvait songer à garder une pareille enfant. Le jour même une pension avait été choisie, elle y entrait le lendemain; elle y serait entrée le soir même si ce n'avait été la sortie d'Armand qui s'ennuyait sans Berthe.

Au seul mot de pension, Élisabeth tressaillit. Elle avait trop d'expérience pour ne pas redouter l'immixtion de Mme Geneviève dans une aussi délicate affaire. Que de fois n'avait-elle pas vu des parents traiter cette question capitale avec une légèreté effrayante ! Lorsqu'il s'agit de placer un enfant dans un établissement scolaire, tout le monde s'enquiert si les conditions de la vie matérielle y sont bonnes; on cherche à connaître le menu des dîners, l'étendue des cours de récréation, la somme d'air des dortoirs, et on n'a pas tort. Mais qui songe à s'enquérir du véritable esprit qui y règne? qui pénètre jusqu'au fond pour s'assurer qu'une intelligence élevée et une volonté inflexible président réellement à ce petit empire? qui demande autant de morale que de latin, autant d'autorité que de grammaire, autant de jugement que de rôti ?

La maison paternelle a ses préservatifs, on pourrait dire ses grâces de préservation; mais le lycée ou la pension forme un terrain neutre où se développe forcément la liberté naissante. Sous ce toit étranger, l'enfant fait, bon gré mal gré, ses premiers pas indépendants, engage ses premières responsabilités, noue ses premières amitiés et ses premières relations. Il faut une énergie admirable pour se débarrasser de l'influence scolaire lorsqu'elle a été mauvaise.

« Connaissez-vous à fond la pension que vous avez choisie pour Berthe, madame? demanda Élisabeth.

— Je ne la connais pas du tout. D'où connaîtrais-je des pensions? Je prends celle qui me convient comme prix : on y est bien, pas délicatement; mais ceci tient au prix de la pension, qui est raisonnable. Je n'ai qu'une peur, c'est que les farces somnambulesques de cette malheureuse petite ne la fassent renvoyer au plus vite. »

Élisabeth perçut un sanglot qui échappait à la malheureuse petite, que l'idée de la pension désespérait évidemment. Elle jeta un coup d'œil vers M. Maurebel, son allié ordinaire lorsqu'il fallait combattre contre Mme Geneviève; mais elle comprit qu'il était trop affaissé pour prendre aucune part active à la lutte du moment.

« Madame, dit-elle en rapprochant sa chaise de celle de Mme Drillon, s'il ne s'agit que de trouver une chambre à Berthe, laissez-moi vous reproposer la petite chambre dont je vous ai plusieurs fois parlé. Elle aurait la peine de descendre et de remonter matin et soir, c'est vrai; mais je m'engage à la faire conduire et chercher.

— Trop d'embarras, trop d'embarras!

— Venez voir, je vous prie; descendez avec moi, c'est l'affaire de cinq minutes. »

Élisabeth s'était levée, Mme Geneviève l'imita machinalement et la suivit de mauvaise grâce. Elles descendirent et pénétrèrent dans le corridor qui desservait tous les appartements du premier.

« Ici, dit Élisabeth en montrant une petite porte du doigt, c'est la chambre de Mélanie qui communique avec le cabinet de toilette de maman, et voici le petit appartement dont je vous ai parlé, » ajouta-t-elle en ouvrant la porte la plus rapprochée d'elle.

Elles entrèrent dans un très-petit appartement qui servait évidemment de décharge.

« L'enfant ne serait pas mal ici ; Mélanie est tout près en cas d'accident.

— Mais ces rideaux, ces livres, ces paquets ?

— Seront mis dans un coin de notre lingerie, qui est vaste.

— Vous avez réponse à tout, Élisabeth ; vous êtes trop bonne, vraiment ! »

Mme Geneviève jeta un coup d'œil circulaire autour de l'appartement.

« Où donne cette porte ? » demanda-t-elle.

Élisabeth sourit sans embarras.

« Dans ma chambre, répondit-elle ; mais elle est condamnée.

— Comment, condamnée !

— J'ai un meuble en travers. C'est pourquoi je ne puis vous promettre de surveiller Berthe la nuit.

— Il ne manquerait plus que vous prissiez cette peine ! Non, non, non, il n'est pas besoin de se donner tant d'embarras pour une enfant aussi insignifiante. Mon vieux Nostradamus la gâtait, je l'ai découvert. Il allait lui murmurer des patenôtres le soir, l'endormir. C'est ce qui a tant développé son système nerveux. Mais que je ne vous retienne pas, Élisabeth : il est déjà tard ; je m'étonne qu'Armand ne soit pas venu me relancer ici.

— Il sort bien régulièrement maintenant.

— Très-régulièrement. Je prédisais toujours qu'il finirait par faire aussi bien que tout le monde. Ne venez pas me reconduire, ce n'est vraiment pas la peine.

— Faut-il faire ranger la chambre ? demanda Élisabeth.

— Non, ma chère, non. Trop d'embarras, trop d'embarras.

— Aucun pour nous, je vous assure. Du reste, vous avez encore toute une journée pour réfléchir, puisque vous ne la conduisez à sa pension que demain. Je ne veux votre dernière réponse que ce soir. »

Sur cette aimable détermination, Élisabeth ferma la porte derrière Mme Geneviève, qui remonta son escalier d'un air tout songeur.

Armand était arrivé, ce qui la dérida quelque peu. La présence du lycéen dans l'appartement y ramena l'animation et même la joie. Avec l'insouciance de son âge, il ne remarqua ni

l'air absorbé de M. Nostradamus, ni l'air maladif de Berthe, ni le teint échauffé de man Geneviève. Il savoura son chocolat avec une parfaite quiétude, joua au manchon avec Bibi, entraîna Berthe dans une série interminable de parties de dominos, et, en somme, passa la plus agréable journée du monde. Ce ne fut qu'au dîner qu'une allusion au prochain départ de Berthe lui fit dresser l'oreille. Il prit l'air très-vexé en apprenant qu'elle quittait Paris; mais l'arrivée d'une grosse tarte aux cerises vint faire diversion à ses regrets.

En prenant congé de Berthe, le soir, il voulut lui laisser sa boîte aux dominos.

« J'ai un autre jeu, tu sais, dit-il, et, puisque tu t'en vas, emporte celui-là. »

Berthe le remercia, mais répondit mélancoliquement qu'elle ne jouait aux dominos qu'avec lui et qu'elle aimait mieux qu'il le gardât, ce qu'il fit avec une certaine satisfaction.


« Au mois prochain, gros fifi. »

Mme Geneviève allait ordinairement le reconduire jusqu'à la gare Montparnasse; mais ce jour-là elle l'avertit qu'elle avait les caisses de Berthe à fermer et qu'il s'en irait seul : ce qu'il accepta avec la nonchalante philosophie qui le caractérisait.

En conséquence, elle lui donna le baiser d'adieu dans le corridor, puis sur le palier; en fin de compte, elle ne put s'empêcher de descendre l'escalier avec lui et même de traverser la cour.

Elle l'embrassa une dernière fois sous la porte cochère en disant :

« Au mois prochain, gros fifi.

— Man Geneviève, ne comptez pas sur moi le mois prochain, répondit-il gravement, je serai en retenue.

— Pourquoi?

— Parce que Berthe ne sera plus là, et qu'au lycée j'aurai des camarades. »

Sur cette naïveté égoïste, il sourit aimablement et passa le seuil de la porte. Mme Drillon traversa la cour en se pinçant le nez. Il n'y a pas d'égoïste qui ne soit quelque peu choqué, chez les autres de la claire manifestation de son défaut chéri. Comme elle traversait le large palier du premier étage, les tentures algériennes s'entr'ouvrirent et la gracieuse silhouette d'Élisabeth s'y encadra.

« La chambre est libre, dit-elle, la cage est prête, nous donnez-vous le petit oiseau? »

Mme Geneviève se tourna tout d'une pièce vers Élisabeth, et, d'un air important :

« Je vous remercie, dit-elle; mais j'ai réfléchi, je dois frapper un grand coup et en finir tout de suite avec ses simagrées. Elle partira demain pour Neuilly. »

Et elle remonta majestueusement l'escalier, sans entendre le léger soupir que semblaient exhaler les tentures algériennes en se refermant.

XX

OUI OU NON.

Berthe ne partit pas pour la pension, car une fièvre ardente la clouait dans son lit le lendemain matin. En constatant qu'elle était bel et bien incapable de se lever, Mme Geneviève commença par donner tous les signes d'une violente colère; puis un certain fonds naturel de bonté qui se dégageait, de loin en loin, de dessous les couches épaisses de son égoïsme, prit le dessus, et elle ne s'occupa plus que de soigner la petite malade.

Quand Élisabeth de Guerville monta au cinquième, dans la charitable intention de consoler le bon Nostradamus du départ de sa petite-fille, elle le trouva occupé à placer des compresses d'eau fraîche sur le front brûlant de Berthe. Le médecin, qui était présent, écrivait son ordonnance.

En voyant entrer Mlle de Guerville, il se pencha vers Mme Geneviève debout près de lui :

« Peu de visites, n'est-ce pas? dit-il; cette enfant est agitée, je trouve en elle les symptômes d'une activité cérébrale trop grande, je commence par exiger un repos absolu.

— Docteur, soyez tranquille, cette visite ne la fatiguera pas; au contraire, et elle n'en aura point d'autre. »

En effet, Berthe, en apercevant Élisabeth, avait souri, et cette dernière s'étant assise à ses côtés et lui ayant pris la main, elle ferma les yeux d'un petit air tout reposé.

M. Maurebel et Élisabeth échangèrent quelques paroles à voix basse, puis, d'un commun accord, firent silence pour ne pas agiter l'enfant.

« Docteur, ne la trouvez-vous pas plus paisible que lorsque vous êtes entré? demanda M. Maurebel au médecin, lorsque celui-ci vint, son chapeau à la main, jeter un dernier coup d'œil sur la malade.

— Elle est plus calme, c'est certain; cela prouve que le fort mouvement de fièvre de cette nuit peut ne pas avoir de suite. Ce que je trouve chez cette enfant, c'est une tension nerveuse extraordinaire. Il faudrait la délivrer, non-seulement des peurs nocturnes dont vous m'avez parlé, mais même de leur appréhension. Cette appréhension, qu'elle ne peut vaincre, est la véritable cause du désordre actuel. Il serait bon de la changer d'appartement.

— Si je la faisais transporter en pension aussitôt qu'elle pourra se lever? dit Mme Geneviève.

— J'ai dit de la changer d'appartement, non de milieu : il ne faut pas de secousses.

— Madame, la chambre est toujours à votre disposition, dit Élisabeth avec empressement. Mélanie est dévouée; elle consentirait, je crois, à soigner l'enfant, ce qui vous serait un grand allégement.

— Merci, Élisabeth, l'idée n'est pas mauvaise, et vous êtes bien bonne de penser à diminuer ma fatigue, qui est excessive. Il est évident que je tomberai malade moi-même si cela continue. Ah! quelle charge qu'un enfant!

— Pourrait-elle être transportée d'un étage à l'autre, monsieur? demanda Élisabeth au médecin.

— Oh! certainement. Une fois l'accès de fièvre tout à fait tombé, on pourra la lever pour le temps nécessaire au transport.

— Vous le voyez, madame, tout s'accorde à rendre mon projet réalisable. La ferez-vous transporter?

— Peut-être, si elle le veut. C'est une petite tête si volontaire, qu'elle est capable de ne pas vouloir quitter M. Maurebel. »

Élisabeth sentit que Berthe lui tirait la robe.

« Elle le voudrait sans doute, dit-elle; ce qu'elle redoute, c'est d'être poursuivie par ses cauchemars, et le changement d'appartement peut l'en délivrer.

— Le croyez-vous ? c'est une si bizarre enfant! »

Sur ces paroles Mme Geneviève reconduisit le docteur, et Berthe ouvrant les yeux dit :

« Où veut-on me conduire?

— Chez moi. »

La petite fille lui jeta un regard plein de reconnaissance.

« Ah ! cela seul me guérirait, dit-elle en se voilant la figure.

— Eh bien, si vous voulez que nous essayions du remède, soyez bien sage, bien douce, bien aimable envers Mme Geneviève, à laquelle vous avez fait passer tant de mauvaises nuits. Me le promettez-vous?

— Je vous le promets, » répondit l'enfant.

Toute cette journée elle fut d'une soumission absolue, se levant, se recouchant, buvant des tisanes, fermant les yeux, suivant les ordres qu'elle recevait.

Élisabeth monta la voir plusieurs fois, et à chacune de ses visites elle recevait une réponse différente de Mme Geneviève.

« C'est vrai, elle est frappée dans cet appartement ; je vous la donnerai certainement, Élisabeth, puisque Mme de Guerville veut bien prendre cette corvée. »

Deux heures plus tard :

« Ce n'est point une maladie, ça, ma chère Élisabeth, c'est tout simplement un frisson de fièvre sans importance. Je le disais à mon vieux Nostradamus ; c'est lui qui a fait chercher le docteur, il n'a aucune expérience des malades. A quoi bon la faire découcher? elle pourra bien se rendre à la pension demain. »

Toute la journée se passa dans ces alternatives. Mme Geneviève pressentait qu'entre Élisabeth et l'enfant il existait une sympathie qui se fortifierait par l'intimité, et cela blessait au vif son âme jalouse. Mais son propre repos était en jeu, et, lorsqu'elle mettait dans le plateau de la balance l'agacement secret de la susceptibilité et le bouleversement de son sommeil, le côté pratique de l'amour-propre l'emportait sur l'autre.

Lorsque Élisabeth se représenta vers six heures du soir, elle n'était point sortie de ses indécisions.

« Tout est prêt, dit aimablement Mlle de Guerville ; maman a exigé que Mélanie plaçât son lit dans la petite chambre ; nous n'attendons plus que votre consentement, madame. »

A cette simple phrase, l'esprit de contradiction de Mme Gene-

viève sembla se réveiller; elle se mit à embrouiller une suite de raisons auxquelles Élisabeth répondait avec une patience admirable.

« Finissons-en, Élisabeth, interrompit tout à coup Mme Drillon : je trouve absurde qu'on vous donne cet embarras. Je viens de déclarer à mon vieux Nostradamus, qui est toqué de votre projet, qu'il me déplaisait de mettre votre dévouement à pareille épreuve. En voilà assez; je vous remercie beaucoup, beaucoup, je ne.... »

Elle s'arrêta et ajouta précipitamment :

« Au surplus, si vous le voulez absolument, je ne m'oppose pas à ce que vous preniez cette charge. Comment la transporterons-nous? »

En portant par hasard les yeux sur l'enfant témoin de ce dernier débat, Mme Geneviève avait cru voir passer sur son visage les signes avant-coureurs de ces crises nerveuses qui lui donnaient des nuits si pénibles. Berthe, comprenant qu'elle refusait de la laisser descendre chez Mme de Guerville, avait en effet pâli d'appréhension, ses paupières battaient, et ses petites mains amaigries se joignaient fébrilement comme pour une prière.

« A nous deux nous la porterons, n'est-ce pas, mon voisin? dit joyeusement Élisabeth à M. Nostradamus qui entrait.

— Aujourd'hui je n'ai aucun tremblement dans les mains, dit-il, je la porterai seul, parfaitement.

— Si vous le laissez faire, il tombera avec elle, voilà tout, et j'aurai deux estropiés au lieu d'un, dit Mme Geneviève en levant les épaules.

— Soyez tranquille, » répondit Élisabeth.

Elle s'approcha du lit, fit lever la petite fille, l'enveloppa de la tête aux pieds dans son grand burnous, et dit à M. Maurebel :

« Essayez. »

Il la souleva comme une plume et la plaça entre ses bras.

Et ils descendirent ainsi, Élisabeth précédant le vieillard qui descendait lentement, mais d'un pas très-ferme, et Mme Geneviève les regardant par-dessus la balustrade du palier.

Berthe fut déposée sur une jolie couchette toute blanche, et le vieillard, après l'avoir embrassée, remonta précipitamment. Il



Ils descendirent ainsi.

s'agissait de calmer au plus tôt le sourd mécontentement de Mme Geneviève.

Mme de Guerville se transporta près du lit de la petite fille, et, ne lui reconnaissant aucun symptôme réel de maladie, ordonna qu'on lui servît à dîner. L'enfant, tout en mangeant, compléta ses aveux. Depuis le commencement de ses frayeurs, elle ne mangeait plus, et il y avait plus de douze nuits qu'elle s'empêchait volontairement de dormir jusqu'à minuit. Elle était plutôt épuisée que malade ; mais le remède arrivait à temps. Quelques semaines de plus, et ces terreurs, ces insomnies et ce régime portaient un grave préjudice à sa santé.

Après son léger repas, on la laissa seule avec Mélanie ; et quand Mme Geneviève fit une courte apparition le soir, entre chien et loup, elle la trouva en compagnie de la femme de chambre, ce qui parut plutôt l'étonner que lui déplaire.

Lorsqu'elle partit, Berthe ne put retenir un tressaillement de joie ; et comme Mélanie lui disait : « Il faut que j'aille déshabiller Madame, voulez-vous que je laisse la porte du corridor ouverte ? » elle répondit :

« Non, non, ici je n'ai peur de rien. »

Mélanie disparut, et presque aussitôt Berthe joignit les mains en poussant une exclamation de joie. La porte condamnée qui donnait dans sa chambre s'était entr'ouverte et le regard d'Elisabeth tombait comme un rayon sur son lit.

« Berthe, vous aurez une bonne nuit ? dit Mlle de Guerville par l'entre-bâillure.

— Oui, mademoiselle, oh oui !

— Vous ne crierez pas ?

— Oh non !

— Vous ne vous lèverez pas ?

— Oh non !

— A quoi pensiez-vous quand j'ai entr'ouvert la porte ? » Vous regardiez partout d'une manière étrange.

Berthe plaça son petit bras sur son visage :

« J'aurais voulu trouver quelqu'un pour lui dire merci, » répondit-elle naïvement.

Élisabeth, pour toute réponse, allongea le bras, et, levant le doigt vers une statuette blanche représentant le bon Pasteur la tête courbée sous le poids de sa brebis égarée :

« Voilà celui qu'il faut remercier, dit-elle. Faites votre prière et endormez-vous ; bonne nuit ! »

La porte condamnée se referma ; le chiffonnier, qui la barrait en effet à l'intérieur, glissa sur ses roulettes, et Berthe, ayant le ciel dans le cœur, joignit les mains pour dire sa prière et.... s'endormit profondément.

XXI

UN GRAND ÉVÉNEMENT.

« Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture, » a dit ce suave génie qui s'appelle Racine. On peut ajouter que le plus souvent il dispense de même à chaque âme la pâture d'amour et de lumière, qui n'est pas moins nécessaire que l'autre. S'il est vrai de dire que le bonheur complet n'est pas de ce monde, il n'est pas moins vrai de reconnaître qu'il n'y a pas de malheur permanent, absolu. D'où qu'il vienne, un rayon se fait jour au milieu des ténèbres et vient ranimer l'existence; c'est une grâce d'en haut, une faveur terrestre, un succès, une guérison, une mélodie, une fleur, un parfum. Nous jouissons de ces menus bonheurs pendant toute la durée de la vie ou jusqu'au moment solennel où Dieu lui-même devient, pour certains êtres privilégiés, l'unique et suprême aliment. Dégagés par de providentielles amertumes de tout le créé, c'est-à-dire du faillible, de l'imparfait, de l'éphémère, ceux-là cherchent d'autres joies. Leur élan vigoureux les entraîne jusqu'au divin, leur cœur très-pur ne demande d'amour qu'à la source même de l'amour, et leur intelligence très-éclairée ne demande de lumière qu'au soleil.

Nulle étude n'est plus attachante que celle qui amène à saisir le rayonnement providentiel dans les destinées humaines, dans la plus humble comme dans la plus haute.

C'est toujours l'appui offert à temps, la main tendue, les bras ouverts; c'est toujours la lumière, la force, la paix.

Dans la région ordinaire, c'est du dehors que vient l'action bienfaisante, et Berthe, mise par sa famille hors de la loi commune, devait expérimenter bientôt, hélas! cette vérité. L'arbre ayant été ôté au lierre, celui-ci s'accrochait au premier appui qui se présentait, et qui était le plus solide et le plus doux des appuis. La petite étoile qui s'était glissée dans le cœur du vieux Nostradamus avait enfin trouvé son radieux coin du ciel.

Extérieurement, rien n'était changé dans la vie de Berthe. Descendre chez Mme de Guerville à l'heure du coucher et remonter aux premières heures du jour, ne constituait pas une grande modification d'existence, et cependant elle redevenait gaie, chantante, aimable, comme si tout son être se mouvait dans une autre atmosphère : il faut si peu aux cœurs véritablement aimants pour vivre, si peu aux âmes ailées pour monter! Tous les soirs, Berthe n'entrait dans l'appartement de Mme de Guerville que pour prendre son repos; mais tous les soirs, la porte condamnée s'entr'ouvrait, un regard profondément aimant s'attachait sur elle, et une voix sympathique résonnait à ses oreilles.

« Berthe, avez-vous été sage? » demandait Élisabeth.

Et Berthe, qui était préparée à cette demande quotidienne, donnait sa réponse, très-variable dans sa sincérité, mais généralement satisfaisante.

Cette simple question, formulée sérieusement par une personne aimée, jetait dans l'âme de l'enfant une riche semence de bons désirs, qui peu à peu devaient produire des actes, dont la fréquence amènerait les résultats désirés par Élisabeth.

Mme Geneviève, extrêmement soupçonneuse de sa nature, ne pouvait néanmoins attribuer à l'influence d'Élisabeth le changement qui commençait à s'opérer dans l'enfant.

A quelque moment qu'elle descendît pour la surprendre, elle ne rencontrait jamais Mlle de Guerville chez Berthe, et quand, plaçant l'enfant en face d'elle, elle lui demandait :

« Élisabeth n'entre donc jamais dans votre chambre?

— Jamais, répondait véridiquement la petite fille.

— C'est vrai qu'elle est froide comme un marbre, » ajoutait Mme Geneviève.

L'hiver et le printemps se passèrent très-doucement. Les deux ménages ne se visitaient pas plus souvent, il n'y avait de part et d'autre qu'un service rendu et reçu; mais cependant Mme Geneviève devenait, à son insu, plus condescendante pour les dames de Guerville, et ces dames semblaient prendre plaisir à l'obliger. André, à chacune de ses sorties, ne manquait jamais d'aller demander des nouvelles du ciel à M. Nostradamus et s'amusait beaucoup de voir Berthe se glisser près du fauteuil de grand-papa pendant ces graves conférences, et prendre des notes sur un petit calepin rouge.

Les sorties d'André et celles d'Armand étaient les grandes distractions de l'enfant. Elle n'aurait pour rien au monde sacrifié la conversation astronomique pour la partie de dominos; mais, heureusement, les deux congés n'étaient pas ordinairement à la même date, ce qui lui permettait de varier ses plaisirs. Cette année d'ailleurs devait compter dans sa petite vie, Mme Geneviève ayant consenti à lui faire suivre les exercices du catéchisme de Saint-Sulpice.

« Il est vraiment dommage qu'on ne puisse simplifier ces choses, disait doctoralement notre positiviste, que les premières séances ennuyèrent beaucoup. Savez-vous que ces dévotions prennent un temps immense? Pour moi, je ne reçois, ni ne fais une visite, mon chat ne me connaît plus. Je comprends très-bien ma couturière, qui m'a dit que le temps de ses filles était trop précieux pour qu'elle les envoyât flâner à l'église.

— J'ai, en effet, remarqué que telle est la grande raison d'indifférence des gens peu instruits, reprit doucement Mme de Guerville; mais ce ne peut être réellement la vôtre.

— Je n'en jurerais pas.

— Alors vous n'avez pas approfondi ce genre de sujets. Que va-t-on apprendre au catéchisme? Les devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même, non pas ses droits, ses devoirs. Les droits ont une façon toute personnelle de s'enseigner. Ce catéchisme est bien grave de sa nature, il embrasse tout, il touche à tout, il éclaire tout. Et l'on voudrait saisir en quelques heures une science qui traite de la vie et de la mort, du temps et de l'éternité, tandis que l'on met des années à apprendre un peu de musique, un peu de peinture, la plus simple des professions manuelles, qu'une infirmité suffit pour rendre inutile. Un

jour, une ouvrière dit aussi devant moi cette parole : « Ma fille « a suivi le catéchisme, ce qui lui a fait perdre beaucoup de « temps. » Et je lui répondis que le temps pendant lequel sa fille serait mise en demeure de réfléchir sur les motifs rigoureux qui l'obligeaient d'obéir à Dieu, puis à sa mère, pouvait être considéré comme du temps sagement employé. L'obéissance devenant souvent un sacrifice, il en faut pouvoir scruter les motifs.

— Je n'aime pas qu'on imagine de chercher des motifs à son devoir, repartit Mme Geneviève avec un sublime mouvement de tête; à quoi bon faire toujours intervenir la loi de Dieu en toutes choses? Les enfants obéissent à leurs parents; c'est si simple qu'il n'y a pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures.

— Pas si simple que cela, repartit en riant Élisabeth. Est-ce que vous supprimez aussi les développements de la raison, les indépendances de la volonté, les entraînements de la passion? Je crois que jamais fille n'a aimé sa mère avec plus de tendresse que moi, et je me rappelle fort bien que, dans la région de mes quinze ans, elle m'a demandé des actes de soumission pour lesquels j'étais obligée de me rappeler l'origine divine de l'obéissance qu'elle exigeait. Certes, je l'aurais beaucoup aimée quand même, mais je lui aurais volontiers désobéi.

— Je sais bien qu'il est agréable de n'en faire qu'à sa tête à tout âge, murmura Mme Geneviève.

— Si agréable, qu'on finit toujours par là avec le seul contrepoids humain, remarqua Mme de Guerville. Les plus sages sont encore ceux qui font entrer la loi de Dieu dans leur règle de conduite et qui laissent semer à temps, dans l'âme de leurs enfants, la foi, l'espérance et la charité. Tout être, dans une phase quelconque de sa vie, a besoin de ces divines sauvegardes.

— Croyez-vous, madame? J'ai connu bien des honnêtes gens qui n'en usaient guère.

— Vous seriez peut-être fort étonnée s'il vous était donné de lire d'un bout à l'autre dans la vie de ces honnêtes gens-là, madame. Pourquoi, en effet, ceux qui ne craignent pas les jugements de Dieu et qui bornent toutes leurs espérances à cette terre, mettraient-ils un frein à leurs convoitises, et quel est l'homme qui peut se livrer au flux tyrannique de ses passions insatiables, sans contracter une dette quelconque envers la jus-

tice suprême? Je sais bien que les hommes ont fait des points d'honneur à leur usage; mais je sais aussi que l'honnête homme, selon les faciles principes du monde, est parfois un bien grand coupable, même vis-à-vis de nous. Restons dans le vrai en reconnaissant que, la nature n'étant pas plus forte que la nature, il faut un tempérament et des circonstances particulières pour qu'un homme sans Dieu ne contrevienne pas gravement à sa loi. »



La tête appuyée sur l'épaule de son grand-père.

Mme Geneviève ne pouvant être convaincue, la discussion en resta là; cependant on supposa que cette douce mais ferme contradiction qui se reproduisait fréquemment ne laissait pas de l'influencer un peu. Elle se montra étonnamment coulante les derniers jours. Elle feignit de ne pas s'apercevoir que Berthe étudiait souvent son catéchisme, la tête appuyée sur l'épaule de son grand-père, qui le lui faisait gravement réciter; elle laissa arranger une petite chapelle dans la niche de l'escalier et se contenta de lever les épaules en voyant le vieux Nostradamus s'agenouiller sur la marche pour réciter la prière que la petite fille disait à haute voix; enfin elle ne s'inquiéta pas des nombreuses allées et venues de Berthe chez Élisabeth de Guerville, à laquelle la petite fille confiait ses cas de conscience et ses petites réflexions intimes.

Armand affirma même que, le jour de la première communion, au moment solennel de la cérémonie, man Geneviève avait

tiré son mouchoir pour s'essuyer les yeux; mais elle le nia fortement et affirma qu'elle n'était point de ces personnes si ridiculement sensibles à émouvoir, et que c'était Armand qui avait vu trouble.

Le soir même de ce jour mémorable, elle saisit le moment où elle se trouvait seule avec Berthe encore parée de sa toilette blanche pour lui dire :

« Maintenant tout cela est fini : les flâneries, les sorties, les cérémonies et le reste. Il s'agit de reprendre une vie pratique et de se remettre à l'ordre et au travail. »

Et Berthe, toute parfumée du divin, tout imprégnée des graves enseignements de la semaine, toute soulevée de terre enfin, lui répondit oui d'un accent si soumis, avec un beau regard si pur, que la figure positiviste de Mme Geneviève s'adoucit soudain et prit en regardant l'enfant une expression qu'elle n'avait jamais eue.

XXII

LES BELLES PÉRUVIENNES.

Ce sont les peuples heureux qui, dit-on, n'ont pas d'histoire. Cet on-dit n'est-il point légèrement paradoxal et l'adjectif obscurs ne rendrait-il pas mieux cette pensée? Mais l'obscurité elle-même est-elle synonyme de bonheur? Les individus, comme les États obscurs, ne sont-ils pas atteints d'ambitions absolument incompatibles avec la paix? Le proverbe s'applique peut-être plus justement aux familles dans lesquelles règne momentanément la bonne harmonie.

Certes, c'étaient des incidents bien infimes que ceux qui s'étaient passés chez le bon vieux Nostradamus. Qu'était-ce que cette lutte sourdement engagée entre une femme d'un caractère difficile et une enfant intelligente mais impressionnable? Qu'était-ce qu'une frayeur enfantine? Un changement de résidence d'un étage à un autre. Rien en soi; beaucoup, si l'on apprécie les êtres à leur puissance de souffrir et à leur puissance de faire souffrir. N'est-ce point un grand problème à résoudre que celui de l'alliance de l'autorité avec la liberté; et au fond de ces petites querelles, de ces petits dissentiments, de ces petites misères, n'était-ce point ce grand problème qui s'agitait dans ce modeste cinquième entre Mme Geneviève et Berthe?

Grâce à Dieu, l'autorité, entraînée par la force des événements,

a laissé suffisamment de liberté au petit être, qui doit vivre et se développer dans le sens de ses facultés propres. Aussi toute agitation a cessé et des jours uniformes ont succédé aux jours tumultueux. Et il n'y a plus trace d'histoire dans cette vie si heureusement réglée. Les mêmes travaux, de rares plaisirs, sont le tissu d'une petite existence très-douce dans ses agissements prudents.

Ce demi-jour, cette demi-teinte sont extrêmement convenables à la fleur dont l'épanouissement se prépare. Que dire d'elle en ce moment? Comment raconter par le menu ce dépouillement des langes de l'enfance qui se fait graduellement, mais insensiblement? Comment décrire la marche silencieuse, le développement harmonieux de ce jeune esprit; le jeu obscur, mais libre, de cette volonté naissante; les premiers élans de ce cœur qui aime pour le seul bonheur et la seule aspiration d'aimer?

Physiquement, Berthe se développait aussi. Certaines grâces de la première jeunesse venaient embellir le corps, c'est-à-dire l'habitation. Elle grandit tout à coup, dans l'année de sa seconde communion et de sa confirmation, et Armand, qui désirait être grand, eut le chagrin de se voir dépasser.

Il restait toujours le gros et flasque personnage que nous connaissons, mais témoignait à Berthe une amitié qui commençait à se nuancer de déférence.

Il fit une légère maladie, précisément au moment de la seconde communion de l'enfant. Mme Geneviève alla s'installer à Versailles et s'en remit à Élisabeth du soin de conduire Berthe aux exercices religieux de la paroisse.

Cette semaine, passée dans le silence d'une retraite et employée uniquement à ces choses supérieures de la vie et de l'âme, qui établissent un niveau entre les esprits en dépit de la différence de l'âge et des circonstances vulgaires, forma définitivement, entre l'âme de la femme et l'âme de l'adolescente, une de ces unions étroites et saintes qui sont les seules inébranlables et les seules indissolubles.

Élisabeth, sans déflorer la vie aux yeux de cette enfant qui aimait la vie de toute l'ardeur de sa jeunesse, lui dispensait néanmoins ces aperçus vrais de la foi, qui devaient plus tard l'éclairer sur la valeur de ses bonheurs éphémères et sur le prix de ses souffrances inévitables; inconsciemment, en quelque sorte,

elle lui laissait voir le rayonnement de sa propre âme, où Dieu s'était établi souverain, elle l'initiait aux grandeurs du sacrifice, elle semait la vérité au plus profond de cette âme, qui était faite pour en comprendre l'immortelle beauté.

Berthe, en revanche, lui racontait naïvement sa vie pensante et intime, ses ignorances et les pensées flottantes qui commençaient à prendre corps dans son imagination. Mme de Guerville, qui était fort expérimentée, admirait avec quelle amabilité et quel sérieux sa petite voisine abordait cet âge difficile de l'adolescence, qui est une pierre d'achoppement pour beaucoup de caractères et pendant lequel l'être, ébloui de la vitalité qui éclate en lui au moral comme au physique, essaye le plus souvent de se dérober aux influences qui lui sont familières, et s'abandonne à sa fatale propension vers l'inconnu.

Berthe, entre grand-papa, qui semblait retrouver pour elle une nouvelle vie de sentiment et d'intelligence, et Élisabeth de Guerville, qui lui était une direction et une affection, se trouvait suffisamment heureuse et témoignait peu d'attrait pour le dehors. Élisabeth ne lui ménageait pas les distractions; elle commençait à la produire chez sa parenté, et le jour où André sortit de l'École polytechnique pour devenir ingénieur civil, elle demanda que Berthe assistât au grand dîner qui eut lieu.

La tentation devait venir d'ailleurs pour Berthe, qui semblait ne pas devoir s'attarder longtemps dans cette période adolescente, qui n'a pas de durée fixe et qui n'est, à tout prendre, qu'un passage plus ou moins rapidement franchi. Cette tentation se présenta sous une forme aussi imprévue que séduisante, et Berthe, en vraie fille d'Ève, y succomba.

Un jour, lorsqu'elle entra dans la bibliothèque, quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apercevoir deux jeunes filles d'une beauté remarquable et d'une parfaite élégance, assises de chaque côté du savant Nostradamus qui tenait leurs mains fines entre ses mains tremblantes.

Vis-à-vis d'elles, était assis un homme aux cheveux luisants et bouclés, au teint olivâtre, à la physionomie impassible.

« Au moment même où je vous parlais de ma petite-fille, elle se présente, » dit le vieillard en souriant.

Et Berthe, de plus en plus surprise, apprit que le monsieur impassible, au teint olivâtre, était M. Antonio de Santa-Lucia, son

oncle, ministre plénipotentiaire en Amérique, et que ces deux belles jeunes filles, au teint mat légèrement orangé, aux cheveux brillants, aux grands yeux, aux tailles élevées et flexibles comme des lianes, étaient ses cousines, Carmen et Dolorès, qui écrivaient régulièrement tous les ans à grand-papa une jolie lettre parfumée, dont l'enveloppe était couverte de timbres étrangers appelés à figurer avec honneur dans l'album-monogramme d'Armand.

Les deux belles Péruviennes furent d'une amabilité charmante pour cette petite cousine française qui leur tombait un peu des nues, et se promirent de cultiver sa connaissance pendant leur séjour à Paris.

Aux premières visites, Berthe, qui n'avait jamais approché d'étrangères, fut légèrement embarrassée; mais bientôt son vif esprit trouva un élément nouveau et agréable dans les contrastes et les originalités que lui offrit le cercle dont Carmen et Dolorès étaient l'ornement.

Les jeunes filles n'étaient Péruviennes que d'une génération, et elles avaient été élevées à cette école de l'ancienne noblesse espagnole qui a conservé d'aristocratiques traditions. Rien n'était plus distingué que leurs personnes et leurs habitudes; mais elles étaient entraînées dans un tourbillon d'Américaines extra-mondaines, et la raison de Berthe était trop chancelante encore pour ne pas subir un certain vertige. Quels grands yeux ouvrait l'adolescente dans les salons du Grand-Hôtel, où son oncle avait pris un appartement! Comme elle s'amusait de voir entrer, sortir, papillonner ces femmes de toutes nations, en toilette d'un luxe écrasant.

Elle amusait par ses récits Mme Geneviève elle-même. Quant à grand-papa, il était très-friand de détails, et les dames de Guerville ne voyaient plus Berthe sans lui dire :

« Comment se portent les charmantes Péruviennes? »

Berthe ne les trouvait que trop amusantes, et bientôt elle fut la première à imaginer des prétextes pour accompagner ses cousines. Élisabeth aperçut le petit bouillonnement du cerveau qui se produisait, mais elle laissa aller.

« Elle a si peu de distractions, disait-elle à sa mère, qu'il est bon de la faire profiter du passage de ces jeunes filles. »

Il ne s'agissait d'ailleurs que de visites réciproques, toujours courtes, de promenades en voiture, de lunch intimes.

Elisabeth avait assez développé le goût de Berthe pour que celle-ci pût facilement donner, sans beaucoup de frais, un certain relief à sa toilette. Elle l'aida souvent d'ailleurs de ses conseils et de ses doigts. A cette occasion unique, Berthe inaugura les robes longues et ornées, sa coiffure prit de nouvelles proportions, et il fallait reconnaître qu'elle ne faisait pas trop mauvaise figure auprès de ses cousines. Elles se voyaient souvent, plutôt qu'intimement. Carmen et Dolorès possédaient cette faculté, propre aux étrangères de distinction qui voyagent beaucoup, de voir tout le monde sans se lier avec personne, d'aller un peu partout sans que leur élégante dignité en souffrît, leur qualité d'étrangères suffisant à tout expliquer.



Berthe inaugura les robes longues et ornées.

Élevées dans ce mouvement, ce bruit, cette distraction perpétuelle, les belles Péruviennes ne comprenaient pas la vie cachée de l'adolescente, et c'était par une sorte de bonté qu'elles se dérangeaient pour la venir chercher.

Tant qu'il ne s'agit que de promenades au Bois, de musique dans les salons du Grand-Hôtel, d'échanges de visites, Élisabeth, qui suivait, par les propres confidences de Berthe, le mouvement nouveau de sa vie, s'y prêta de fort bonne grâce et se plut à parer sa petite amie, afin de la faire paraître avec avantage.

Mais l'automne et ses jours clairs finirent, et dans la société américaine on ne parla plus que théâtre, bals, dîners et concerts. Ici la sollicitude d'Élisabeth s'éveilla, et, reconnaissant qu'il

était dangereux et inutile de livrer Berthe au théâtre moderne, elle lui dit catégoriquement qu'elle devait refuser les soirées de spectacle.

Elle lui détailla même les raisons qui la faisaient refuser absolument son consentement à ce genre de distraction. Les étrangers, trompés par les voix intéressées de la presse, allaient de confiance entendre des pièces aussi détestables au point de vue de l'art qu'au point de vue des idées : ce n'était pas à elle à les imiter; il lui fallait garder la fraîcheur de ses impressions pour plus tard, si ce goût lui venait jamais. Alors on choisirait ces pièces qui sont l'honneur de la littérature, et non pas les sottes féeries, les drames ridicules et les comédies choquantes que le commerce dramatique offrait comme un appât aux plus mauvaises passions.

Elle parla sérieusement, sévèrement. Berthe parut la comprendre et refusa héroïquement les premières soirées. Mais elle se montra ennuyée, distraite ces jours-là; son regard limpide semblait troublé. Tout entière à ces toilettes nouvelles, pour lesquelles le grand-papa avait vidé sa bourse, elle ne descendait plus chez les dames de Guerville que pour occuper sa petite chambre.

C'était un bonsoir contraint qui, pour la première fois depuis leur connaissance, passait à travers la porte entre-bâillée de la chambre d'Élisabeth; et quand Mlle de Guerville se préparait à entamer, de sa chambre, la conversation ordinaire, Berthe répondait qu'elle avait fait des plissés toute la journée et qu'elle n'en pouvait plus de fatigue.

Élisabeth ne s'émut pas de cette petite froideur : elle savait par expérience que l'on s'aime avant tout soi-même, et que, quelque chère que soit la voix qui contrarie votre passion, elle est toujours trouvée importune.

Elle comptait sur la promesse que Berthe lui avait faite. Un jour cependant une certaine inquiétude lui vint. Berthe, en passant la cour à la suite de ses cousines, ne s'était pas détournée pour lui adresser son regard et son sourire ordinaires.

Le soir même, Mme Drillon descendit faire sa petite visite et annonça que Berthe venait de partir avec les Péruviennes.

« Pour où? demanda Élisabeth.

— Pour la Gaîté, je crois; mais voici un billet qui vous le dira. »

Elle tendit un papier à Élisabeth. Berthe, en des termes embarrassés, lui annonçait que ses cousines avaient fait tant d'instances, qu'elle n'avait pu refuser la soirée théâtrale, mais que, pour ne pas rentrer après minuit rue Cassette, elle coucherait ce soir-là dans leur appartement du Grand-Hôtel.

« Comment! on lui a permis le Grand-Hôtel? s'écria Élisabeth.

— Oh! certes, croyez-vous que nous eussions permis qu'elle vînt vous déranger au milieu de la nuit?

— Je l'aurais préféré, madame.

— Par exemple! Pour moi, j'ai dit tout de suite : « Si elle va « au théâtre avec ses Péruviennes, qu'elle reste à leur hôtel. »

— Et M. Maurebel a permis le théâtre?

— Certainement. Vous voilà bien sévère, Élisabeth! Je vous dirai ce que vous me rappelez quelquefois : Berthe n'est plus une enfant. Je suis enchantée de vous trouver encore plus sévère que moi, enchantée. »

Et Mme Drillon, tirant de sa poche l'ouvrage qu'elle destinait à ses soirées, demanda à Mme de Guerville ce qu'elle pensait des réunions publiques qui venaient d'avoir lieu à propos des élections et dont on s'inquiétait fort dans le monde politique.

Élisabeth, contre son habitude, laissa sa mère en tête-à-tête avec Mme Geneviève et s'en alla peindre solitairement à la lumière. Une sorte d'ombre émergeait de son beau front. Ce n'était pas sans douleur qu'elle voyait, exposée aux fatales séductions du monde, la jeune âme qui se développait si harmonieusement sous ses yeux. Que sortirait-il de ce moment de crise? Berthe était trop intelligente pour faire les choses à demi, et, une fois son cœur tourné vers les joies factices, qui pouvait assurer qu'elle ne suivrait pas la pente de son cœur?

XXIII

LOURDE CHUTE.

Berthe, qui n'avait dû passer que cette soirée au Grand-Hôtel, fut une semaine absente. Chaque jour, à une heure qui changeait, un équipage brillant s'arrêtait rue Cassette. Mme de Guerville voyait Berthe, seule ou en compagnie des belles Péruviennes, traverser la cour. Elle faisait une visite de dix minutes à son grand-père, puis elle disparaissait de nouveau. Naturellement, Mme de Guerville remarqua que sa toilette avait pris un cachet tout particulier de richesse élégante, et que sa physionomie s'était singulièrement modifiée. A la dernière visite, elle en fut tellement frappée, qu'elle se donna la peine de monter jusqu'au cinquième pour en conférer avec M. Nostradamus, qui lui avait envoyé la veille une photographie de la lune.

Le vieillard ne s'émut pas de ses observations; il fallait bien, selon lui, que l'enfant commençât à mettre un pied dans le monde : l'occasion se présentait; elle aimait ses cousines, Mme Geneviève laissait faire, donc tout était pour le mieux. Il ajouta en souriant qu'il avait cependant de secrets motifs pour désirer que cela finît, parce que Berthe le ruinait.

Mme de Guerville, devant ce contentement absolu, n'avait plus rien à dire. Elle regagna son appartement encore plus inquiète, à cause des dépenses auxquelles se livrait l'enfant, de l'aveu même de son grand-père.

Elle avait à peine repris sa place habituelle près de sa fenêtre, que le bruit d'un équipage qui s'arrêtait devant la porte cochère lui fit lever la tête. Berthe en descendit. Elle était seule cette fois, et elle traversa rapidement la cour, suivie respectueusement par un grand laquais qui resta y faire les cent pas.

L'enfant avait jeté un coup d'œil rapide et investigateur vers les fenêtres du premier, mais ne s'était point arrêtée. Elle monta légèrement les cinq étages, donna le coup de sonnette que Mme Boneau connaissait bien et arriva toute sémillante dans la bibliothèque.

Elle avait passé ses deux bras autour du cou du vieux savant avant même qu'il eût soupçonné sa présence.

« Te voilà, petite hirondelle voyageuse, dit-il en repoussant son atlas écliptique; est-ce aujourd'hui qu'on rentre en cage?

— Ce devait être aujourd'hui, bon papa, mais nous allons demain visiter le château de Saint-Cloud.

— Vraiment!

— Oui, tous les jours nous visitons quelque chose, c'est très-instructif. Carmen et Dolorès ont un grand calepin relié en cuir de Russie sur lequel elles écrivent leurs notes. Je m'instruis beaucoup avec elles, je vous assure.

— Je n'en doute pas; mais toute chose a une mesure, un terme, une fin.

— Bon papa, je reviendrai après Fontainebleau.

— Bien sûr?

— Bien sûr.

— Restes-tu tantôt, Berthe?

— Ah! non, la voiture m'attend.

— C'est bien commode d'avoir un équipage à sa disposition, n'est-ce pas?

— Ah! très-commode! répondit Berthe avec un léger soupir.

— Feras-tu une visite à Élisabeth aujourd'hui?

— Oh! je n'ai pas le temps, je ne puis pas faire attendre mon oncle qui déjeune à heure fixe, je venais seulement pour....

— Pour? »

Berthe glissa sa main dans sa poche.

« Pour vous montrer mon porte-monnaie, dit-elle.

— Il est vide?

— Tout à fait vide, et je dois au cordonnier et au gantier de mes cousines.

— Mais l'argent fond entre tes doigts, petite. Tu oublies que, si tes cousines sont fort riches, tu ne l'es pas.

— Je le sais bien, et je ne vous demanderai plus rien, bon papa. Seulement il faut que je paye le cordonnier et le gantier et que je m'achète un chapeau, celui-ci est une horreur!

— Par exemple, il te va très-bien.

— Ah! non. Les autres me vont beaucoup mieux et me donnent dix-sept ans.

— Dix-sept ans!

— Oui, bon papa, et même sans chapeau il paraît que je n'ai plus du tout l'air d'une petite fille. Hier, milord Fultham a dit à Dolorès qu'il me croyait dix-sept ans.

— Te voilà bien avancée quand les lords te vieilliront! Voyons! tu ne vas pas faire tourner en vanité les distractions que l'on te donne. »

Berthe baissa la tête; mais, la relevant aussitôt :

« Grand-papa, dit-elle, après Fontainebleau ce sera fini.

— Allons, je vois qu'il faut en passer par là; dépêchons, avant que Geneviève arrive. Si elle regardait le fond de ma bourse, elle jetterait les hauts cris. Combien te faut-il? »

Berthe se mit à compter sur ses doigts en marmottant des mots décousus, puis regarda M. Nostradamus d'un air câlin et confus :

« — Grand-papa, cela fait bien cent francs, dit-elle.

— Berthe, refais ton compte. Cent francs, c'est impossible.

— Bon papa, vous ne savez pas comme les choses élégantes coûtent cher : mon chapeau seul coûtera soixante francs.

— Le chapeau d'une gamine!

— Un chapeau de seize ans; mais il me va si bien! vous verrez. C'est un toquet de velours noir entouré d'une garniture de grèbe. Vous avez vu le pareil à Dolorès et à Carmen.

— Ah! s'il est garni de plume de grèbe, il n'y a rien à dire. »

M. Nostradamus prit une petite clef dans la poche de son gilet et ouvrit un tiroir de son bureau.

« Il ne me reste qu'un billet de mille francs, dit-il; te faut-il l'argent tout de suite?

— Oui, c'est-à-dire pour ce soir à sept heures. La modiste

vient essayer des coiffures, et je lui ai promis de la payer. Aurez-vous l'argent tantôt, bon papa?

— Je l'espère. Je vais reprendre à Geneviève un billet de cent francs que je lui ai remis à l'avance pour un achat qui ne presse pas. Si tu pouvais repasser vers cinq heures, tu le prendrais et en même temps tu ferais une petite visite aux dames de Guerville. J'ai été bien étonné d'apprendre qu'elles ne t'ont pas vue depuis huit jours. Je croyais que tu entrais chez elles en montant ou en descendant.

« Non, bon papa, je n'ai pas osé le faire, car....

— Achève.

— Élisabeth est fâchée.

— Quelle plaisanterie!

— Oui, elle est fâchée; le rideau ne se lève plus quand je passe, et cependant je devine qu'elle est souvent derrière.

— Allons, allons, ce sont des enfantillages; je veux que tu ailles voir les dames de Guerville.

— J'irai, bon papa; mais pas ce soir, après Fontainebleau: je leur raconterai ma visite. A bientôt; je m'en vais bien vite, car mon oncle nous a donné rendez-vous pour onze heures auprès de la Bourse. »

Elle se leva, embrassa tendrement son grand-père et sortit; mais, réapparaissant presque aussitôt:

« Bon papa, dit-elle à demi-voix, si Mme Geneviève est là quand je reviendrai, elle vous grondera de me donner un billet de cent francs.

— Et cette fois elle aurait raison; mais enfin j'ai promis. Comment faire? Écoute, je le placerai sous mon encrier, tu l'y prendras.

— Ah! merci, bon papa, je cours acheter mon chapeau; ce soir je vous le présente. »

Et elle disparut.

M. Nostradamus attira à lui le grand atlas pointillé en murmurant entre ses dents:

« Il est temps que cela finisse. »

Naturellement il ne parla que très-vaguement à Mme Geneviève de la visite de Berthe, et il parvint à lui retirer le billet de banque qu'il avait destiné à l'achat d'un instrument astronomique.

Comme cinq heures sonnaient à la pendule de la bibliothèque, un coup de sonnette fit tressauter Mme Geneviève qui s'amusait à regarder promener Bibi sur un des rayons.

« C'est Berthe sans doute, dit le vieillard en jetant un coup d'œil vers son lourd encrier de bronze sous lequel passait le coin d'une petite vignette bleue.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'elle est venue ce matin? »

Comme Mme Geneviève faisait cette réflexion, la porte s'ouvrit vivement, et Berthe entra. Elle était tout animée, toute rieuse. L'élégance de sa toilette frappa Mme Drillon.

« Mais voyez donc! s'écria-t-elle, j'ai failli ne pas la reconnaître. D'où vous vient cette robe, petite fille?

— C'est ma robe de cachemire bleu, celle qu'Élisabeth m'a fait arranger par Mélanie.

— Jè vois bien, je la reconnais; mais ces garnitures brillantes, je ne sache pas qu'Élisabeth les ait fait mettre. On dit que rien n'est plus cher que cette plume. Et ce chapeau? Je ne l'ai jamais vu sur votre tête, et il ne s'en fait point de semblables dans le quartier.

— Ah! non, dit Berthe en souriant de voir grand-papa poser doucement le doigt sur la vignette bleue qui émergeait de dessous l'encrier.

— Est-ce un cadeau des Péruviennes? demanda Mme Geneviève en devenant toute songeuse.

— Oh! mes cousines sont bien bonnes pour moi, » répondit Berthe évasivement.

Mais elle avait légèrement rougi; Mme Geneviève s'en aperçut, un doute lui vint, et la regardant en face elle lui demanda :

« Sont-ce vos cousines qui vous ont payé ce chapeau?

— Certainement, » répondit Berthe.

Un coup sec frappé sur le bureau répondit à cette parole mensongère.

Berthe leva les yeux. M. Maurebel la regardait d'un œil si sévère et si désolé, que sa faute lui apparut dans toute sa laideur. Elle se détourna instinctivement, comme pour cacher la rougeur qui lui brûlait le visage.

Mme Geneviève, satisfaite par cette réponse, se dirigea vers la porte. Berthe demeura un instant les yeux attachés sur le visage de son grand-père, qui demeurait sombre comme la nuit, et,

quand la porte se referma derrière Mme Geneviève, elle leva les bras, et, se tordant les mains :

« Oh! j'ai menti! » sanglota-t-elle avec un accent déchirant.

Croyant entendre la porte se rouvrir, elle remonta vivement dans l'appartement, et, apercevant les tentures, elle prit le refuge qui s'offrait à elle, et alla cacher, dans l'escalier qui lui avait si souvent servi d'abri, la honte d'une première faute.

M. Maurebel ne la rappela pas, et quand Mme Geneviève se représenta en disant :

« Eh bien, où est Berthe? elle est disparue?

— Oui, » répondit-il tristement.

Elle était disparue en effet. Une heure plus tard, elle traversa la bibliothèque sur la pointe des pieds et la figure plongée dans son mouchoir. Elle avertit à voix basse Mme Boneau de dire au laquais qui se présenterait qu'elle s'était trouvée indisposée et qu'elle ne sortirait pas ce soir-là. Puis elle se perdit de nouveau dans les profondeurs de l'escalier.

Le temps passa. Mme Geneviève dîna et fit souper le vieillard en le querellant amicalement sur son air absorbé; puis elle s'en alla, suivant son habitude, le laissant au coin de son feu.

A peine était-il seul, que Berthe glissa de dessous les tentures et s'avança humblement vers lui. Elle avait déposé la superbe toque, et, si l'on en jugeait par le bouleversement de sa coiffure, elle avait dû enfoncer plus d'une fois ses deux mains dans ses fins cheveux noirs.

Elle s'avança tout près du vieillard qui paraissait sommeiller, s'agenouilla et lui toucha légèrement l'épaule du doigt.

Il tourna vers elle ce regard froid qui avait transpercé le cœur délicat de la pauvre enfant.

« Grand-papa, j'ai pleuré, dit-elle à voix tremblante et basse, je me repens. »

Il leva le bras, attira à lui cette jolie tête inclinée et la pressa sur sa poitrine.

« Une faute se pardonne, murmura-t-il; mais tu ne recommenceras pas?

— Jamais, bon papa : j'ai honte de moi. »

Il la regardait et jamais ses yeux n'avaient exprimé plus de tendresse.

Puis tout à coup :



« Une faute se pardonne, » murmura-t-il.

« Prends un siége, dit-il ; nous sommes seuls, tu es assez grande pour que je te dise tout. »

Berthe obéit. Elle prit une chaise basse, et, joignant les mains sur les genoux croisés de son grand-père qui avait de nouveau fermé les yeux :

« Je vous écoute, » dit-elle.

Il soupira, et, fixant sur elle ce regard profond que Mme Geneviève qualifiait d'astronomique, il reprit :

« Tu grandis, Berthe ; dans très-peu d'années tu seras une femme, et il faudra bien que tu connaisses ce que fut ta famille. Pourquoi ma pauvre enfant est-elle abandonnée aux soins d'un vieillard? pourquoi, ayant un père, est-elle orpheline? Ma fille, la destruction de cette branche de ma famille, dont tu es le seul rameau, est due au mensonge. Un jour, ma fille, ta grand'mère vint me trouver tout en larmes : son fils, qui avait douze ans, lui avait fait un de ces mensonges qui révèlent une nature qui ne recule devant rien pour satisfaire sa passion du moment. Je me montrai trop indulgent. Ma fille aînée, mieux inspirée, nous disait : « Mettez cet enfant en bonnes mains, faites-lui donner « une éducation virile ; il a bon cœur, mais il est violent ; il est « intelligent, mais menteur. Redressez-le tandis qu'il en est temps « encore, et vous, vous ne le pourrez jamais. » Nous faiblîmes, et l'enfant continua de tromper sa mère, tout en l'aimant beaucoup. Cette terrible habitude gâta son adolescence ; elle occasionna des fautes irrémédiables et des révoltes qui brisent une destinée ; elle rendit nul notre dévouement. Quand un être jeune, c'est-à-dire ignorant, inexpérimenté, sait ajuster toutes choses à son caprice, il va souvent plus loin qu'il ne le veut lui-même. Donc profite de cette grave leçon, que jamais le mensonge ne souille les lèvres de ma chère fille! Qu'elle se rappelle que c'est l'habitude de la révolte, et de la révolte amenée par le mensonge, qui a creusé l'abîme où s'est engloutie sa famille.

— Mais, grand-papa, le mensonge m'a toujours fait horreur, s'écria Berthe en appuyant son front sur ses deux mains ; je ne sais comment j'ai pu mentir une fois, une seule fois! »

Et de grosses larmes jaillissaient de ses yeux et venaient couvrir de perles liquides les mains parcheminées de M. Maurebel, qui les regardait couler entre ses doigts.

« Et maintenant il me semble que le souper a été oublié,

dit-il avec bonté. Je vais sonner Mme Boneau et te faire servir. »

Berthe arrêta vivement la main qui s'abaissait vers le timbre.

« N'en faites rien, je vous prie, dit-elle en s'essuyant les yeux; mon chagrin m'a nourrie, je crois : je n'ai pas faim du tout. Un peu de repos me fera surtout du bien. Je vais descendre dans ma chambre, si vous le permettez, bon papa. »

Pour toute réponse, M. Nostradamus toucha le timbre qui était posé sur la cheminée et dit à Mme Boneau, qui se présenta :

« Conduisez mademoiselle à sa chambre, chez Mme de Guerville. »

Puis il mit un baiser bien tendre sur le front de Berthe, qui, après s'être coiffée de la fameuse toque bordée de grèbe, suivit Mme Boneau, qui répétait sans cesse :

« Où donc vous êtes-vous enrhumée comme cela, mademoiselle? »

Le cœur de Berthe battit un peu lorsqu'elle passa le seuil de Mme de Guerville; une fausse honte l'empêcha de demander ces dames. Elle marcha comme à l'ordinaire vers sa chambre qu'elle trouva dans l'ordre le plus complet, la couverture de son lit était même faite, et elle en fit la remarque à Mélanie, qui était accourue.

« Mademoiselle le veut ainsi, répondit la jeune femme de chambre : il ne s'est pas passé un soir sans que je sois venue tout préparer pour vous recevoir. »

Berthe, très-émue par cette simple parole, se mit à regarder autour d'elle, et pendant ce rangement elle s'aperçut qu'une photographie d'Élisabeth qui était accrochée en face de son lit avait été enlevée.

Elle se déshabilla lentement, et, s'agenouillant, pria longtemps. A mesure que son âme échappait à cette sorte de tourbillon qui l'avait entraînée, elle se sentait comme environnée de lumière, et la conduite qu'elle avait tenue lui apparaissait soudain dans toute sa laideur. En ce moment, elle récapitulait ses mille petites vanités, ses mille ingratitudes, ses mille égoïsmes. Elle se rappelait que, dans cette chambre luxueuse du Grand-Hôtel, où pas un objet ne lui rappelait le divin, elle n'avait pas prié une fois.

Quand neuf heures sonnèrent, elle se releva et devint attentive.

Elle était pâle, fatiguée, elle tressaillait à tous les bruits, attendant que l'un d'eux lui annonçât qu'Élisabeth rentrait chez elle. Enfin elle entendit un double bruit de portes qui se fermaient et le grincement d'anneaux de cuivre sur une tringle de métal.

Élisabeth ouvrait, selon son habitude, les rideaux de son alcôve. Alors Berthe s'approcha de la porte condamnée et frappa d'abord légèrement, puis plus fort, et, comme rien ne répondait à son appel, elle appliqua ses lèvres à la serrure et dit :

« Je suis revenue, Élisabeth, bonsoir!

— Bonsoir! » répondit dans le lointain la voix de Mlle de Guerville.

Mais le chiffonnier ne glissa pas sur ses roulettes et la porte resta immobile et close.

Berthe attendit quelque temps, mais rien n'annonça que Mlle de Guerville dût quitter les profondeurs de son alcôve, pour venir, selon son habitude, adresser au moins un sourire à sa petite voisine. Cette sévérité renouvela et acheva ce que le regard de M. Maurebel et la prière avaient commencé. L'enfant comprit combien ses indépendances avaient été coupables, d'autant plus que les affections qui l'entouraient étaient plus désintéressées. Ce pauvre bon papa, lui avoir tant dépensé d'argent! Élisabeth, l'avoir ainsi négligée, et surtout lui avoir aussi formellement désobéi!

Son cœur se gonfla de nouveau, et, retombant sur ses oreillers, elle éclata en sanglots. Ses larmes coulaient comme d'une source inépuisable, moitié sous la pression des remords, moitié sous le sentiment de l'abandon, qui semblait étendre de nouveau sur elle ses ailes sombres.

Tout à coup Mélanie parut sur le seuil de la chambre.

« Mademoiselle entend des plaintes, dit-elle, elle m'envoie savoir si vous êtes malade.

— Oui, Mélanie, plus malade. Je vous en prie, dites à Élisabeth de venir me voir. »

Mélanie disparut, et Berthe continua de sangloter, n'espérant plus voir Mlle de Guerville. Cependant bientôt un bruit qui lui était familier se fit entendre, le chiffonnier roulait doucement, puis la porte s'ouvrit.

« Berthe, vous ne me trompez pas, vous souffrez? » demanda Élisabeth.

Berthe se souleva, et, tendant les bras en avant :

« Ah ! oui, je souffre, sanglota-t-elle, comme je n'ai pas encore souffert. »

Élisabeth s'émut devant ce visage couvert de larmes : l'accent de Berthe, si vrai d'ailleurs, lui alla au cœur.

Elle marcha lentement vers son lit.

« Élisabeth, dit l'enfant en joignant les mains, ne me regardez pas ainsi, cela me fait trop de mal. Je sais bien que j'ai mal fait : j'ai désobéi, j'ai été vaniteuse, j'ai dépensé l'argent de grand-papa, j'ai.... »

Elle se tut ; ce qu'elle allait dire la prenait positivement à la gorge. Mais dominant courageusement l'impression, elle reprit tout bas :

« J'ai menti ! »

Élisabeth comprit la noblesse de cet aveu, elle passa doucement la main sur le front enflammé de l'enfant.

« Est-ce fini ? demanda-t-elle.

— Oui, oui, c'est fini ; je n'irai pas à Fontainebleau, et je ne demanderai plus à coucher au Grand-Hôtel. »

Élisabeth l'embrassa.

« Contrition, confession, bon propos, tout y est, dit-elle. Il s'agit maintenant de se calmer, de dormir, et d'oublier toutes ses petites folies. »

Sa voix avait repris ses douces inflexions, son regard son rayon aimant. Berthe n'en demanda pas davantage, et, tout heureuse, elle replaça docilement sa tête sur son oreiller et ferma les yeux. Élisabeth regagna son appartement. Avant de refermer la porte condamnée, elle se retourna. Berthe la suivait des yeux, des larmes roulaient doucement sur ses joues amaigries.

« Dormir et oublier notre vie agitée et indépendante, dit Élisabeth avec son plus tendre sourire.

— Dormir sera facile, oublier aussi. Élisabeth, je voudrais comprendre ceci. Je me suis bien amusée, surtout dans le commencement, je riais toute la journée comme une petite folle, et.... je m'ennuyais. Je voudrais m'expliquer cela.

— Question profonde, répondit Élisabeth en souriant, haute et grave question. Nous l'approfondirons plus tard à tête reposée ; mais la solution sera que le bonheur et la paix de la conscience ne font qu'un. »

Et elle ferma la porte.

XXIV

UNE COMMISSION ÉNIGMATIQUE.

Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il? dit l'Écriture Rien de plus sage que de méditer cette profonde parole. En effet, de quelque pâte que nous soyons pétris, de quelques préservatifs que nous soyons entourés, à quelque région que nous appartenions, nous savons que la tentation viendra tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre. Il y a une sorte de loi générale des choses, dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique, à laquelle on n'échappe pas.

Donc la tentation, c'est-à-dire l'entraînement vers ce qui nous est défendu, vient comme une ennemie nous présenter le combat. Il est souvent bien rude; mais, une fois l'épreuve subie, le danger évité, la victoire remportée surtout, quelle n'est pas la joie de l'âme!

Berthe, pendant ces quelques semaines, avait suivi de multiples entraînements, sa jeune âme avait appris l'enivrement et le trouble.

A son âge, avec son genre de vie, dans l'espèce d'isolement amené par les circonstances, la fréquentation d'un monde élégant, adonné aux plaisirs les plus raffinés, lui était la plus traîtresse des séductions.

Le monde tel qu'il est, la vie telle qu'elle peut être, s'étaient soudain découverts devant elle. Avec sa pénétration naturelle,

aiguisée en quelque sorte par le calme ordinaire de sa vie, elle s'était expliqué à elle-même bien des problèmes et bien des énigmes. Elle fut littéralement éblouie de ses propres découvertes et fit, du coup, son entrée dans une période nouvelle.

Son cœur et aussi son intelligence, sans parler de la grâce de Dieu, la gardèrent. Une nuance d'égoïsme en plus, un peu d'intelligence en moins, et elle était jetée dans la plus mauvaise des voies. Elle livrait sa vie aux rêves décevants, son imagination aux fascinations mondaines; elle tournait contre elle-même toutes ses forces intelligentes et les employait à regretter ce dont elle ne pouvait raisonnablement désirer de jouir.

Une fois arrêtée sur la pente, elle sonda l'abîme du regard et Élisabeth lui en fit apercevoir le fond. Carmen et Dolorès la prenaient comme un joujou, se faisaient un jeu de la pousser en avant; mais, une fois hors de Paris, elles n'eussent pas su compatir au chagrin qui se serait emparé de la simple enfant. Comme elle comprit qu'à son âge il faut éclairer son chemin et combien il est dangereux pour les intelligents d'agir à l'aveugle! Avec quel élan elle se remit sous le joug si doux d'Élisabeth, et comme elle se montra pleine d'énergie pour résister à ses cousines! Elle n'accepta plus que les promenades ayant un but déterminé. Carmen et Dolorès ne s'aperçurent même pas de son changement de conduite avec elles, elles acceptèrent facilement le prétexte d'études à continuer, qu'elle leur donna. Au fond, Berthe n'était placée que nominativement en quelque sorte dans leur centre d'activité, et la vie nomade donne naturellement des liaisons éphémères. On ne peut attacher son cœur dans tous les mondes, et l'on pourrait dire de beaucoup de voyageurs, qu'en secouant la poussière des villes où ils ont stationné pour des affaires ou des plaisirs, ils secouent en même temps les souvenirs qui s'y rattachent.

D'ailleurs, Carmen s'étant enfin décidée à épouser un de ses compatriotes, nommé ministre plénipotentiaire à Madrid, le séjour à Paris ne fut plus qu'une série de présentations et d'achats pour lesquels Berthe était absolument inutile.

Un peu avant Pâques, la colonie péruvienne s'envola, et ce fut alors que l'enfant put se rendre un compte exact des ennuis qu'elle se fût préparés, si elle avait continué une vie en si parfait désaccord avec celle qu'elle devait mener à Paris.

La venue de ses élégantes parentes lui laissa cependant quelques souvenirs sympathiques de plus. Carmen et Dolorès étaient trop charmantes pour ne pas se faire aimer, et, de plus, elles avaient produit un excellent effet sur Mme Geneviève, que la fortune et la position avaient le don d'éblouir. Berthe en récoltait le fruit. Rien que de l'avoir vue traverser la cour, un grand laquais à bas blancs sur ses talons, rien que de l'avoir rencontrée entre Carmen et Dolorès, de vraies princesses par la taille, la tournure et la toilette, avait inspiré à Mme Geneviève une sorte de considération qui se manifesta par des procédés beaucoup plus doux.

On commençait d'ailleurs à lui parler de Berthe dans son entourage, à beaucoup remarquer sa distinction, sa grâce, à lui dire qu'elle était bien heureuse d'avoir à ses côtés cette fleur charmante. A tous ces compliments Mme Drillon se rengorgeait. Elle soupçonnait bien que les dames de Guerville étaient pour quelque chose dans le développement moral et intellectuel de Berthe; elle avait souvent remarqué que cette dernière saluait, souriait comme Élisabeth, et avait toutes les manières d'Élisabeth ; mais, vis-à-vis de ses connaissances à elle, qui ne connaissaient pas Mmes de Guerville, elle pouvait tout s'attribuer, et, en toute simplicité, elle n'y manquait pas. Un jour, elle arriva toute souriante chez Mme de Guerville :

« Je ne vous amène pas Berthe ce soir, dit-elle, car je voulais un peu causer d'elle. Savez-vous qu'elle grandit beaucoup et qu'on commence à la traiter comme une femme. J'en suis toute surprise.

— Ce sont ordinairement les étrangers qui nous révèlent que l'enfant que nous élevons a pris rang dans la phalange de la jeunesse, répondit en riant Mme de Guerville. Le temps s'écoule d'une manière si insensible, que nous ne le voyons pas faire son œuvre. Berthe touche à ses quinze ans, je crois.

— Elle les aura ces jours-ci, et c'était à propos de son âge qu'une dame de mes amies me parlait et m'en faisait un éloge, dame ! à l'eau de rose. Seulement elle m'a montré le bout de l'oreille, en ajoutant : « A notre époque on ne trouve pas tous les jours une « jeune fille jolie sans coquetterie, spirituelle sans affectation, « distinguée avec simplicité, pratique sans vulgarité; voilà une « femme qu'on aimerait à avoir plus tard pour belle-fille, on serait

« sûre de trouver chez elle, en plus de beaucoup de charmes, un « peu de raison. » J'ai deviné où elle voulait en venir. Elle a un fils qu'elle a élevé en dépit du bon sens, dont jamais elle ne consentira à se séparer et qui, depuis quelque temps, fait son paon devant Berthe. Vous comprenez que je ne me suis pas donné la peine d'élever cette enfant pour la voir épouser un nigaud pareil, dont je connais le fond du caractère. J'ai aussi mes intentions, et vraiment elle devient si gentille,—vous savez qu'elle m'appelle man Geneviève pour imiter Armand,—que je ne vois pas pourquoi je n'arrangerais pas ce joli petit ménage-là, où je vieillirais tout doucement. »

Mme de Guerville écoutait en souriant Mme Geneviève; mais Élisabeth, à ces derniers mots, ne put retenir une exclamation.

« Armand et Berthe! dit-elle; vous n'y pensez pas, madame?

— Vous voyez bien que si, Élisabeth. Eh bien, Armand ne sera pas déjà un si mauvais parti, surtout si son oncle Marc lui laisse sa fortune.

— La fortune n'est pas tout, madame.

— C'est beaucoup, c'est ma foi beaucoup, et je le dis à Berthe tous les jours. Vous comprenez que je ne veux pas qu'elle se monte la tête. Quand elle a été un peu louangée ou que je la vois se perdre dans les nuages, je la rabats sur terre en lui rappelant que, de notre temps, les jeunes filles elles-mêmes s'occupent d'affaires positives et ne perdent pas leur temps à regarder la lune. Moi qui vais beaucoup au théâtre, et le théâtre reflète toujours les habitudes et les mœurs de l'époque où l'on vit, je vois que les jeunes filles deviennent fort avisées. Tenez, l'autre jour, j'entendais votre cousine, la petite de Bangly, supputer le contenu d'une corbeille de noces. Elle comptait avec aplomb et vous donnait sans hésiter le prix de la moindre garniture de Chantilly. Je la présente beaucoup à Berthe comme modèle, tout en lui faisant valoir la différence que la fortune met entre elles. Je tiens beaucoup à ce qu'elle soit simple en toutes choses, afin que mon petit plan marche tout seul.

— M. Maurebel l'approuve-t-il?

— Dieu me garde de lui en adresser un mot; pauvre Nostradamus! il se trouve bien dans ses étoiles, je l'y laisse. A cette heure, c'est l'homme le plus heureux du monde : il a été prouvé que ses calculs sur la vitesse de je ne sais quel bolide sont

justes, et sa petite-fille, mise en goût par les conversations de M. André et de son grand-père, commence à le questionner et parle avec lui des choses du firmament. Cela l'émerveille. Il est si simple, qu'il ne s'aperçoit pas que Berthe est devenue une jeune fille, et de la voir penser le stupéfie. Je lui redis son âge sur tous les tons; mais elle n'en reste pas moins pour lui l'enfant que nous avons ramenée de Clisson. Ce que je vous dis ici, je vous le dis tout à fait confidentiellement. Ma confidence n'a pas l'air de vous charmer, Élisabeth?

— Franchement, madame, elle n'est pas faite pour cela.

— Comment! Armand n'est-il pas un très-bon enfant?

— Oui, mais....

— N'a-t-il pas fait toutes ses études?

— Sans doute, mais....

— N'est-il pas d'une famille qui vaut celle de Berthe?

— Je n'en disconviens pas, mais....

— Mais, mais, mais quoi?

— Mais toutes ces conditions ne réunissent pas ce qui fait un heureux mariage. La convenance des personnes doit....

— Il me semble qu'elle se trouve ici.

— Elle n'y est pas, madame.

— Elle y est, Élisabeth.

— Là, là, là, dit Mme de Guerville en riant, comme vous vous échauffez pour une chose si lointaine! Pensez-y donc, vous avez tout le temps de vous disputer là-dessus, c'est s'escrimer contre des moulins à vent. Berthe a quinze ans et Armand prépare son baccalauréat : laissez donc ces enfants à leurs études. La Providence saura bien leur ménager la destinée qui leur convient.

— Le temps passe si vite! remarqua Élisabeth : il me semble que c'est hier qu'André, dans la réunion de famille des Rois, choisit la petite Jeanne pour reine et que mon oncle lui dit en riant, et en lui tendant la main par-dessus le gâteau : « Touchez « là, mon gendre. » Cependant voilà un projet devenu des plus réalisables.

— On dit que le dîner des fiançailles a eu lieu, dit Mme Geneviève, est-ce vrai?

— Non, non, nous n'en sommes pas là encore, répondit Mme de Guerville.

— Dans tous les cas, il n'y aurait qu'à vous féliciter, madame,

ce serait un beau mariage que ferait M. André : ces de Bangly sont d'une richesse....

— Oh! certes, Jeanne sera bien dotée.

— Et elle est fille unique. Songez donc, à part la fortune, ce qu'elle aura de valeurs mobilières : hôtel sur le pavé de Paris, villa à Versailles. On peut le dire : abondance de biens, et avec cela une très-jolie personne. Je la trouve beaucoup plus jolie que Berthe, et vous?

— Question embarrassante, répondit Mme de Guerville; Jeanne a plus d'éclat, mais l'éclat passe si vite.

— Comme toute beauté vraiment.

— La vraie beauté ne passe pas vite, c'est une calomnie, dit Élisabeth, ni la beauté des traits, ni leur harmonie, ni surtout le reflet de l'âme, de l'intelligence et du cœur qui illumine les visages humains.

— C'est un proverbe, Élisabeth, vous n'y changerez rien : on a dit de tout temps que la beauté passe.

— Et que la laideur reste, n'ayant pas à passer.

— Voilà qui n'est vraiment pas si sot, » dit Mme Geneviève en se levant.

Et elle ajouta en regardant le chevalet d'Élisabeth couvert d'une toile blanche encore :

« Berthe fait-elle des progrès en peinture?

— Étonnants, madame; un jour ou l'autre, je vous demanderai de l'emmener au Louvre avec moi. Elle peut très-bien essayer une copie, et elle a de telles dispositions, qu'il serait dommage de ne pas lui faire un peu étudier les chefs-d'œuvre.

— Faites, faites : il est bon qu'une femme ait un talent dont elle puisse tirer parti à l'occasion. Elle est tout à sa peinture depuis quelque temps, si bien qu'Armand s'est mis à peindre aussi. Berthe, pour lui, c'est un oracle, et c'est bien parce qu'elle l'en a prié qu'il travaille un peu son baccalauréat. Mais restons-en là. Je vous fais des visites interminables depuis quelque temps, vous ne voyez plus que moi.

— Nous ne nous en plaignons pas, répondirent ensemble la mère et la fille.

— C'est bien aimable à vous. Ce n'est pas que je sois causeuse, mais il faut pourtant bien trouver quelqu'un à qui parler. Mon vieux Nostradamus ne sortira jamais de son firma-

ment. Croiriez-vous que par le temps qui court il ne lit pas un journal?

— Cela prouve en effet un grand dégagement des choses de ce monde, répondit Mme de Guerville. Je n'ai pas sa raison, je l'avoue, et j'en lis plutôt deux qu'un. Je sais bien que mon fils m'entraîne un peu sur cette pente. Lui s'occupe beaucoup de la politique, et, bon gré mal gré, il nous y intéresse.

- Et c'est pourquoi j'aime à venir causer ici : au moins on sait quelque chose de ce qui se passe. Recommandez donc à M. André de nous venir voir un peu, il nous néglige beaucoup. Je sais bien que les de Bangly nous font un peu tort en ce moment. »

Mme de Guerville sourit et dit :

« Je crois en effet que c'est de ce côté qu'Andre emploie le peu de temps dont il dispose; mais je lui transmettrai votre aimable reproche. »

Sur cette assurance, Mme Geneviève sortit du salon et remonta chez elle. Comme elle commençait l'ascension du dernier étage, elle entendit une voix rude qui disait :

« Faut-il vous mettre le nom de l'hôtel et l'heure sur un bout de papier?

— Voici Madame qui vous répondra mieux que moi, » répondit Mme Boneau.

Mme Geneviève, un peu stimulée par la curiosité, avait monté vivement ses vingt marches, et elle se trouva en face d'un vieux marin aux épaules trapues, au teint criblé de rides, au nez largement ouvert, qui, en l'apercevant, porta respectueusement la main à son petit chapeau.

« Madame, dit-il d'une voix qui fit trembler les vitres de la fenêtre du palier, le capitaine m'envoie prier monsieur.... »

Il déplia un papier et lut en hésitant : « Mau-re-bel, rue Casset-te, 4, à Paris, de venir le trouver demain entre dix et onze heures, à l'hôtel du Louvre, rue de Rivoli.

— Pourquoi? demanda inconsciemment Mme Geneviève.

— Madame, excusez. Le capitaine m'a dit seulement : « Hume-« le-Vent, c'est le nom que l'on me donne à bord, va-t'en à l'a-« dresse que voici et demande à ce monsieur de venir me trou-« ver demain, attendu que j'ai à lui parler pour une affaire im-« portante. »

— Comment s'appelle votre capitaine?

— M. Ferdinand Balmier, commandant du transatlantique *le Nouveau-Monde*, en relâche au Havre, Seine-Inférieure.

— Mais, mon bon monsieur, M. Maurebel est un vieillard qui n'est pas allé depuis dix ans rue de Rivoli.

— Je le dirai au capitaine.

— Dites-lui qu'il est très-âgé, souvent infirme par ses rhumatismes. S'il veut lui parler, qu'il vienne lui-même un de ces jours. A part le samedi, M. Maurebel est toujours chez lui.



« Je le dirai au capitaine. »

— Je le dirai au capitaine. Il viendra demain, s'il vient, car nous appareillons après-demain.

— Vous êtes venus en bateau du Havre?

— Sur la Seine? Ah! bien non; pour nous autres matelots, appareiller, c'est partir, madame.

— Ah! je comprends. Dites à votre capitaine, monsieur Hume-le-Vent, que M. Maurebel l'attendra chez lui à l'heure qu'il indique pour le rendez-vous de l'hôtel. S'il faut absolument aller le trouver, qu'il ait l'obligeance de l'écrire.

— C'est ça : un mot de billet ou la visite. Excusez, madame. »

L'homme de mer passa devant Mme Geneviève et descendit, suivi des yeux par Mme Geneviève, qui rentra chez elle fort intriguée. Que pouvait vouloir ce capitaine à M. Maurebel, dont la calme existence était éloignée de toute affaire?

Quand le vieillard et Berthe revinrent, elle leur annonça la nouvelle et finit par leur communiquer un peu de sa curiosité. Elle soulignait avec tant de soin le mot *importante*, qu'on pouvait bien se demander ce qu'il allait advenir de cette visite tout à fait inattendue.

XXV

L'IMPRÉVU

De fait, la curiosité était déjà très-émoussée chez M. Maurebel et chez Berthe, quand se leva le jour fameux du lendemain. Le vieillard et l'enfant avaient chacun à leur manière une vie pleine et occupée qui empruntait si peu du dehors, que les incidents extérieurs étaient vite oubliés.

Il n'en était pas de même de Mme Drillon, qui, se recherchant beaucoup elle-même dans ses aises et dans ses goûts, s'ennuyait parfois jusqu'au spleen. Le terrain des suppositions, qui trouvait naturellement des bornes chez M. Nostradamus et chez Berthe, lui était largement ouvert, et son imagination (elle n'était positiviste qu'à ses heures) se donnait librement carrière.

A neuf heures sonnant, elle vint s'installer dans la bibliothèque, et elle y voletait sans bruit, quand la porte s'ouvrit devant un homme, jeune encore, qu'introduisait Mme Boneau. Sa toilette était celle de tout le monde; mais la teinte cuivrée de son visage et de son cou, ses favoris longs et épais, je ne sais quelle raideur dans le port de tête, particulière aux gens habitués à commander, révélaient à la fois l'homme de mer et le commandant.

Il salua M. Maurebel, qui écartait son fauteuil de son bureau, et dit :

« C'est bien à monsieur Romain Maurebel que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur, répondit le vieillard.

— Monsieur, veuillez vous rapprocher de M. Maurebel, il est un peu sourd, dit Mme Geneviève en profitant de l'occasion pour se rapprocher elle-même.

— Hier, j'ai envoyé mon maître de timonerie vous informer que j'avais à vous parler d'une affaire importante, monsieur, reprit le marin en élevant la voix.

— On me l'a dit, monsieur, et je me serais certainement rendu à votre invitation, si mes jambes rhumatisées ne me clouaient chez moi depuis quelques jours. »

Pendant qu'il parlait, le capitaine prenait un portefeuille dans la poche de son paletot et dépliait un papier.

« Voici, dit-il, ce que j'ai reçu la veille de mon départ de New-York. Vous connaissez M. Joseph de Melvil ; pardon, M. de Branchard-Melvil ? »

Le vieillard tressaillit et répondit par un geste affirmatif. Berthe, qui dessinait dans le corridor, avança la tête en entendant prononcer son nom.

« Eh bien, il m'a fait tenir ce papier où je lis :

« M. Joseph de Branchard prie le capitaine du *Nouveau-Monde*, « M. Ferdinand Balmier, d'aller chercher à Paris, chez M. Romain « Maurebel, 4, rue Cassette, Berthe de Branchard, sa fille, et de la « lui ramener à New-York à sa première traversée. En ceci, M. de « Branchard-Melvil use pleinement de son droit, et le capitaine est « prié d'en référer aux magistrats, si on lui fait des difficultés.

« Signé et légalisé par le principal magistrat de Washington. »

La voix sonore du commandant s'éteignit dans le silence.

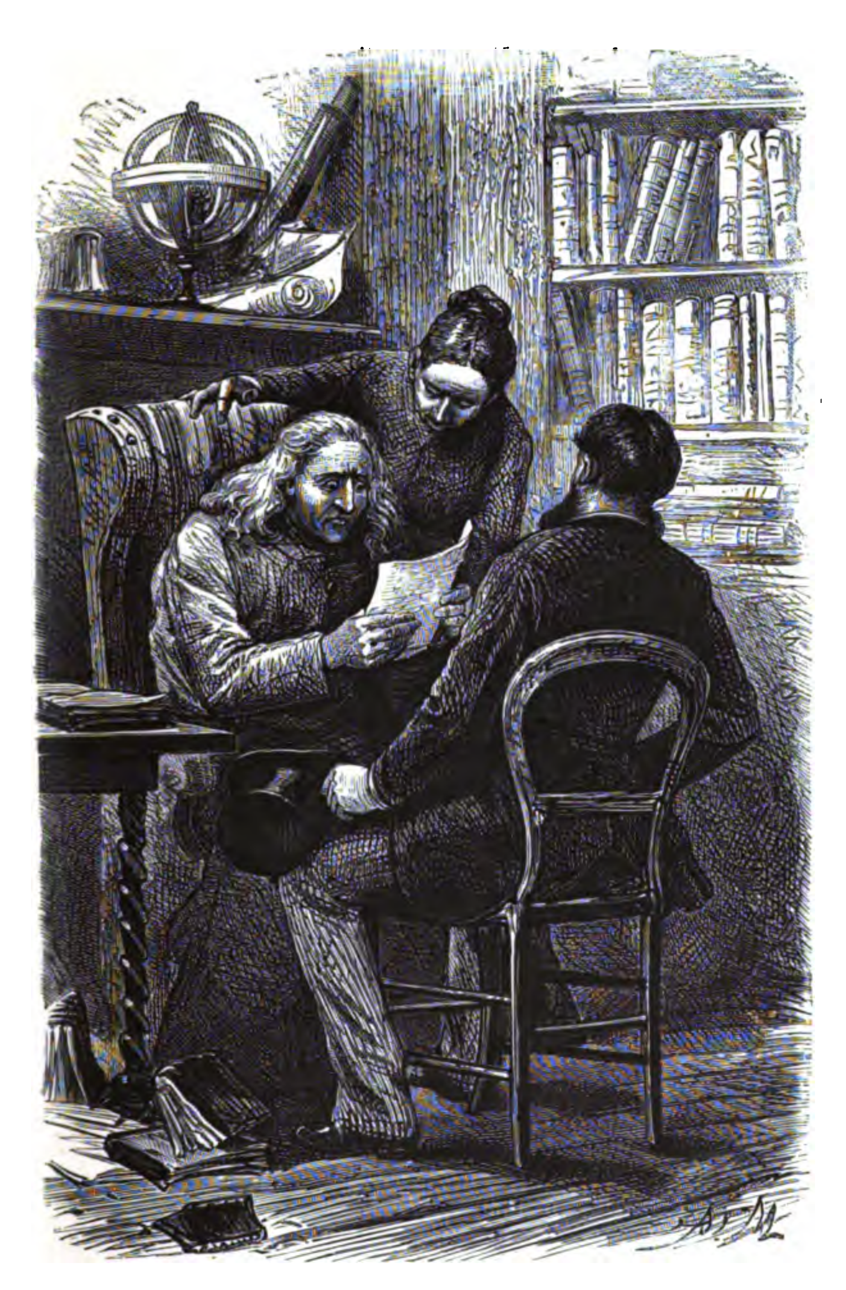
L'oreille ne percevait que le bruit de deux respirations précipitées et haletantes.

Mme Geneviève sortit la première de sa stupeur et tendit machinalement la main vers le papier.

« C'est écrit, bien écrit, dit-elle en le passant à M. Maurebel ; en voilà une aventure !

— Invraisemblable, tout à fait invraisemblable, » murmura le vieillard.

Il parcourut le papier qui tremblait dans ses mains et reprit avec effort :



Il parcourut le papier qui tremblait dans ses mains.

« Ainsi Joseph de Branchard n'est pas mort?

— Il dirige dans la Virginie, avec son fils, une très-belle plantation. Je l'ai vu autrefois à diverses reprises : il suffit d'un nom français pour rapprocher les gens en pays étranger. A notre dernière rencontre, il me questionna sur mon itinéraire, sur mes saisons de départ et de passage au Havre. Il me dit alors qu'il venait de recevoir une lettre de France, dont il ne comprenait pas parfaitement le sens et qui semblait suivre plusieurs lettres qu'il n'avait jamais reçues, et qu'il allait faire rechercher à la poste générale. « Je vais éclair- « cir cette affaire, me dit-il, et, à votre prochain passage, je « viendrai très-probablement en causer avec vous. » Je suis resté moins de temps que d'habitude en rade et je ne l'ai point vu. Mais il a eu l'occasion de me faire tenir cette note, qui, comme vous le voyez, m'enjoint de lui ramener sa fille. Est-elle à Paris?

— Elle est à Paris, chez moi. Joseph de Branchard est mon petit-fils, monsieur. »

Le commandant s'inclina

« Mais il m'est impossible d'obtempérer à sa demande et de jeter une enfant en de pareilles aventures, reprit le vieillard avec force. Serait-il raisonnable de l'envoyer seule en Amérique, chez un père qui ne s'est jamais inquiété d'elle? Non, non, cela ne se peut. Paraissait-il bien occupé de cette affaire, dont il vous a entretenu à demi-mot?

— Très-occupé, et le peu que je sais de son caractère me donne à penser qu'il sera difficile de le détourner de ce projet, si la loi est pour lui.

— Évidemment, il est père, tuteur, par conséquent maître absolu. Mais je protesterai, monsieur, je protesterai jusqu'au dernier moment.

— Monsieur, je désire que vous réussissiez, dit le commandant en se levant; dans tous les cas, je vous préviendrai de l'époque de mon départ. En ce moment je retourne à Hambourg, et je ne pense pas être au Havre avant septembre.

— Monsieur, je vous suis bien obligé. L'adresse de M. de Branchard, s'il vous plaît?

— Son adresse véritable, je l'ignore; mais je puis vous dire où

il descend à New-York. Cette maison lui fait parvenir ce qui lui est adressé. »

Et, ouvrant son portefeuille qu'il avait tenu à la main, le commandant dicta :

« M. Joseph de Branchard-Melvil (c'est sous ce dernier nom qu'il est le plus connu), hôtel de l'Union, box 198, à New-York. »

Ces mots dictés, il adressa un double salut et sortit, reconduit par Mme Geneviève.

Lorsque cette dernière rentra dans la bibliothèque, Berthe sanglotait les deux bras passés autour du cou de M. Maurebel.

« Grand-papa, vous me garderez? murmurait-elle. Grand-papa, je ne veux pas vous quitter.

— Eh! sans doute, on vous gardera, Berthe, dit Mme Drillon, émue presque jusqu'aux larmes. Voyons, monsieur Maurebel, vous n'allez pas laisser cet Américain en faire à sa tête. S'il voulait sa fille, il fallait qu'il la prît à la mort de sa tante.

— Je ferai le possible et l'impossible, certainement, répondit le vieillard avec accablement.

— Vous entendez, Berthe? allons, n'écrasez pas votre grand-père comme cela. Nous allons, si vous voulez, aller conter chez vos bonnes amies de Guerville cette drôle d'histoire, qui les désolera bien aussi. Et Armand, que dira-t-il? »

Berthe s'éloigna en essuyant ses larmes, et Mme Geneviève, ouvrant un tiroir, plaça devant le vieillard tout ce qu'il fallait pour écrire.

« Si vous m'en croyez, monsieur, vous commencerez à écrire cette lettre difficile, dit-elle; ces émotions-là vont faire danser vos mains de telle manière que vous ne pourrez pas tenir une plume tantôt, et il ne faut pas manquer l'heure du courrier. Comme vous n'avez pas besoin de nous pour cette affaire, j'emmène Berthe au premier. »

Le vieillard inclina la tête en signe d'assentiment. Elles descendirent, et lui, saisissant d'une main ferme sa grande plume barbelée, se mit à écrire lentement, laborieusement, s'arrêtant de temps en temps pour essuyer la sueur qui mouillait son vaste front

XXVI

PARTIRA-T-ELLE?

Il y a une chose dont le nom sans éclat, sans harmonic, n'a rien de séduisant pour l'oreille et qui est cependant une des choses capitales de ce monde : la sécurité.

On cherche le plaisir, le bonheur, la distraction, l'or, les honneurs; on oublie la sécurité, qui est tout. Que de bonheurs fragiles échafaudés sur l'ignorance, qui crée les fausses sécurités! Et comment peindre la souffrance profonde, intense, destructive, qui atteint l'âme mise tout à coup en contact avec un de ces événements majeurs qui enlèvent jusqu'à l'ombre de la sécurité?

Pourquoi cet homme et cette femme, si paisibles naguère au milieu de leur nombreuse famille, restent-ils songeurs et hochent-ils la tête quand on les félicite sur l'avenir? C'est qu'ils ont perdu matériellement par la mort, ou moralement par l'inconduite, un enfant, et c'en est fait de leur sécurité!

Pourquoi cette jeune fille à l'humeur aimable, joyeuse même, mais aux aspirations idéales, s'éloigne-t-elle tout à coup du monde? C'est qu'elle a surpris une trahison, une calomnie; c'en est fait de sa sécurité.

Pourquoi cet être, né pour tous les bonheurs humains, fait pour toutes les félicités terrestres, s'en détourne-t-il résolûment et dédaigne-t-il de profiter de tous ses avantages? C'est qu'il a,

par la mort ou par l'infidélité, touché au néant des affections; c'en est fait de sa sécurité.

Hélas! cette sécurité si précieuse avait fui à tire-d'aile de chez M. Nostradamus, et l'on n'y était plus heureux.

Aucun changement apparent ne se produisit au dehors. La saison se passa dans le travail et les délassements ordinaires; mais cependant le vieillard négligeait ses études pour s'abandonner à de longues rêveries, et, à certains moments, Berthe et Élisabeth avaient dans le regard je ne sais quoi de souffrant et d'inquiet, qui ne leur était pas habituel. La menace d'une séparation planait sur leur tête.

Et cependant de quels événements agréables ou intéressants fut tramée cette longue saison d'été! Armand, refusé au baccalauréat, vint habiter chez son oncle Marc et passa naturellement toutes ses après-midi chez M. Maurebel. Il ne savait travailler que là, disant que Berthe était si forte en philosophie qu'elle lui en donnait le goût.

André de Guerville, touché de la bonne volonté d'Armand, ne manqua pas une occasion de venir lui expliquer quelques-uns de ses théorèmes les plus difficiles.

Grâce à eux la bibliothèque prit les allures d'une petite Sorbonne. Quand Élisabeth, André, Berthe et Armand étaient réunis, et que la conversation prenait un ton scientifique, il n'était pas rare de voir M. Maurebel transformer son fauteuil en chaire et donner à son jeune auditoire des notions justes sur la science difficile qui avait fait l'intérêt des études de toute sa vie.

Jeanne de Bangly désira goûter à cette tartine scientifique dont on lui vanta la saveur; mais elle ne rapporta de la séance qu'une bonne migraine et une pointe de jalousie contre Berthe, dont André lui avait fait remarquer plusieurs fois le regard lumineux. Elle se moqua même un peu de ces congrès scientifiques, dans un laid appartement, avec le vieux Nostradamus, un petit garçon, une petite fille et un affreux chat gris. Il lui parut étrange qu'André aimât passer des après-midi entières dans cette bibliothèque poudreuse, et elle déclara d'un air mutin qu'elle l'en empêcherait, si elle en avait le droit.

Ce droit, elle devait l'avoir sans tarder. M. de Bangly confiait toutes les semaines à Mme de Guerville que sa fille était demandée en mariage tous les jours et que, si André ne se

décidait pas à en finir, il se verrait obligé de se décider en faveur d'un autre. La question devient brûlante. André consent volontiers à épouser sa cousine; mais il est absolument sans empressement. Enfin, un jour où les instances ont été réitérées, où le chiffre de la dot a été révélé, où l'on a rappelé les désirs exprimés par celui-ci et par celui-là, Mme de Guerville parle très-sérieusement à son fils et l'engage à prendre un parti. Celui-ci va dîner chez son oncle de Bangly, il y trouve un prétendant qu'on impose un peu à Jeanne qui est triste, qui pleure dans sa plus charmante toilette. André se laisse entraîner et, à peine engagé, il confie à Élisabeth qu'il est étonné de n'être pas plus heureux. Jeanne est bonne, jolie, riche, et ce qui le touche uniquement et secrètement, elle l'aime. Cependant, chose absolument absurde, si seulement on l'y engageait un peu, il renoncerait parfaitement à Jeanne. Chose encore plus étrange, Élisabeth l'invite formellement à y renoncer, Mme de Guerville aussi. Elles font bon marché des arrangements de famille, des désagréments qui résulteront d'une rupture; mais d'autres parents s'interposent. André lui-même recule devant une défection, les fiançailles ont lieu, puis le mariage, un mariage éblouissant.

Berthe, à cette occasion fait une véritable entrée dans le monde. Élisabeth la présente à quelques amies choisies, et excepté chez les de Bangly qui n'ont pour elle aucune sympathie, sans qu'on puisse deviner pourquoi, on fait partout fête à sa fraîche et pure jeunesse.

Et tandis que ce flux et reflux des incidents de la vie ordinaire opèrent leur mouvement, M. Maurebel, Berthe et Élisabeth ont au cœur une inquiétude incessante dont ils ne parlent pas, dont ils n'osent même parler entre eux, mais qui jette dans leur vie cette indicible amertume goûtée par ceux qui ont souffert de ces blessures, qui ne rendent pas de sang à l'extérieur, mais qui font, en dedans, couler le sang du cœur.

C'est que, bon gré mal gré, ils sont toujours dans la crainte, dans l'attente, et il n'est pas de jour où quelque chose ne vienne faire tressaillir chez eux cette fibre douloureuse qui confine à l'angoisse. Le facteur lui-même, cet être inoffensif et complaisant qui est presque toujours le bien accueilli, est devenu une sorte de tête de Méduse. Sitôt que son képi apparaît devant le portail, on suit des yeux tous ses mouvements. Les rares lettres

qui se portent au cinquième sont toujours la cause d'une commotion. Ce n'est pas que la correspondance de M. Maurebel avec l'Amérique soit fréquente. Il n'a reçu qu'un mot de réponse qui était un refus; mais il continue à écrire, lui! il demande qu'on lui laisse sa petite-fille jusqu'à sa mort, qui ne peut tarder; il essaye de réveiller l'affection éteinte dans le cœur de son petit-fils; il donne tant et de si bonnes raisons, qu'on espère, malgré tout, un dénoûment favorable. Le silence répond à ces lettres chaleureuses, et les trois intéressés se figurent que M. de Branchard, poussé par M. Marcelin de Baingal à cette démarche insolite, s'est rebuté contre les difficultés et qu'il a abandonné son projet.

Cette idée leur était venue à tous trois sans qu'ils osassent se la communiquer. Un jour cependant, à l'issue de la petite réunion savante, André, Armand et Mme Geneviève étant sortis, ils se confièrent mutuellement leur espoir. Naturellement il se fortifia dans l'expansion, et Berthe disait gaiement :

« Pour moi, c'est fini, je me délivre à jamais de ce cauchemar, » quand Mme Boneau ouvrit la porte de la bibliothèque.

Le brave Hume-le-Vent entra, le chapeau à la main.

Sa vue produisit à peu près l'effet d'un coup de tonnerre éclatant dans une masse de nuages qui s'éclaircissent et qui ne semblent plus recéler un atome d'électricité.

« Monsieur, madame, excusez, dit le matelot; mais voici un mot de billet que le commandant m'a dit de vous remettre à vous-mêmes. »

Il déplia son mouchoir, puis un papier, et passa une large enveloppe à M. Maurebel.

Élisabeth et Berthe tendirent machinalement la main; mais le vieillard, redressant sa taille courbée, prit vivement l'enveloppe et la déchira lestement.

Le matelot se sentit singulièrement impressionné entre ces trois visages que pâlissait une émotion visible, et, saluant gauchement, il tourna sur lui-même et prit la porte. Lui sorti, Élisabeth et Berthe se rapprochèrent instinctivement, et, pressées l'une contre l'autre, écoutèrent la lecture du billet suivant :

« Monsieur,

« J'ai le déplaisir de vous apprendre que M. de Branchard-

Melvil m'écrit catégoriquement de lui emmener sa fille. En cas de refus ou d'atermoiement de votre part, il me demande d'adresser des pièces qu'il m'envoie au maire de votre arrondissement, et, si je refuse moi-même de prendre un passager dans ces conditions, il m'enjoint d'adresser les papiers au commandant du transatlantique *le Zealot*, qu'il connaît particulièrement et qui saura faire agir la justice.

« S'il faut en venir à ces extrémités, et ses intentions sont formelles, j'ai les papiers en main, je crois que mademoiselle votre



Il prit vivement l'enveloppe et la déchira lestement.

petite-fille sera mieux à mon bord. Le *Zealot* revient de Hambourg chargé d'émigrants de tous les pays.

« Je n'ai au contraire que des passagers ordinaires, et, parmi les passagers de cette traversée, il se trouvera plusieurs religieuses, qui formeront une société fort convenable pour une jeune fille.

« Je suis tout à votre disposition, monsieur, et je vous avertis que je quitte le Havre le 12 au soir.

« J'ai l'honneur, etc. »

M. Maurebel jeta la lettre sur le bureau, Élisabeth la prit et l'étudia mot à mot.

Quand Mme Geneviève rentra, elle trouva trois personnes littéralement foudroyées, qui n'avaient pas prononcé une parole, ni fait un mouvement.

Elle lut la missive du commandant du *Nouveau-Monde*.

« Il ne s'agit pas de s'endormir comme cela, s'écria-t-elle. Êtes-vous bien sûr que la loi permette d'enlever un enfant par un père qui s'est imaginé de la quitter lorsqu'elle était en nourrice? »

M. Maurebel releva la tête.

« Il y a peut-être un dernier combat à livrer en effet, dit-il, je le livrerai. Berthe, mets tes vêtements de sortie, ma fille. Nous allons immédiatement chez mon avocat. »

XXVII

A L'HOTEL FRASCATI.

Impossible de médire de la loi. Comme toute chose humaine, elle a des imperfections, des lacunes, mais en somme elle fait ce qu'elle peut. Cette pauvre loi, si calomniée parfois, a du bon, il faut le reconnaître; dans son infirmité, elle garde un beau reflet de la loi divine, d'où elle sort comme de sa source.

Mais, destinée à tous, embrassant un ensemble, elle ne peut être satisfaisante dans les cas généraux et les cas particuliers, et surtout elle ne peut se détruire elle-même par de perpétuelles variations.

Certes, Berthe de Branchard semblait appartenir davantage à M. Maurebel qu'à ce Français américanisé qui s'appelait Joseph de Branchard ; mille raisons de convenance, de sentiment s'opposaient à ce qu'une très-jeune fille quittât un abri sûr pour s'en aller seule, par delà les mers, rejoindre un père inconnu et indifférent; mais la loi sauvegarde les droits de la paternité en général ; elle était formelle et elle ne put être éludée.

Et c'est au nom de cette loi, et par la force de cette loi, que le vieillard avait voulu consulter pour y trouver une arme défensive quelconque, que le 11 au matin Berthe quittait pour toujours, elle pouvait le craindre, l'appartement de la rue Cassette, et partait pour la gare Saint-Lazare en compagnie de M. Maurebel et d'Élisabeth de Guerville qui allaient la conduire au Havre,

de Mme Drillon et d'Armand qui l'accompagnaient jusqu'à la gare.

Il avait été impossible de détourner M. Maurebel du projet de conduire lui-même sa petite-fille à bord du Transatlantique, et Mlle de Guerville, non moins désolée que lui du départ de Berthe, n'avait pas hésité à le suivre au Havre.

Le temps était doux, avec un soupçon d'orage, ce qui ne faisait qu'augmenter l'impressionnabilité physique et le malaise moral des partants.

Mme Geneviève, saisie tout à coup d'une grande tendresse pour Berthe, avait toujours son mouchoir sur ses yeux, et elle l'entraîna de force dans le restaurant des Arcades, où elle fit servir trois déjeuners, le déjeuner de la rue Cassette ayant été absolument nul.

Les trois voyageurs se laissèrent persuader et burent pour lui faire plaisir quelques gorgées de chocolat.

Armand seul eut le courage de boire tout son bol, parce que, disait-il, s'il avait l'estomac creux, il verserait des seaux de larmes, ce qu'il ne voulait pas faire en public.

La séparation d'Armand et de Mme Geneviève renouvela le déchirement déjà profond du cœur de Berthe. Au moment de s'éloigner pour toujours d'un lieu aimé, on englobe tout, même les objets inanimés, dans ses regrets, et, de part et d'autre, il y eut des larmes de répandues, surtout par Armand, malgré l'effet bienfaisant du chocolat.

Les voyageurs montèrent en wagon et la locomotive les entraîna vers le Havre à travers les plaines riantes, coupées de nombreux cours d'eau, de la fertile Normandie. Mais que leur importaient les dernières coquetteries de l'été? Ils n'y faisaient nulle attention ; comme des souffrants qu'ils étaient, ils se parlaient à voix basse; ils ne regardaient au dehors que lorsqu'il fallait dissimuler des larmes. Ils passèrent sans les voir toutes les stations intermédiaires : Mantes, Vernon, Saint-Pierre, Louviers, Oissel, Mottenville, Yvetot, Rouen.

Et quel douloureux retentissement eut dans leur cœur ce simple mot, lorsqu'on le cria sur la voie : le Havre! Le vieillard porta la main à son front, Élisabeth à son cœur, Berthe se prit la tête à deux mains.

« Où descendons-nous, Élisabeth? » demanda M. Maurebel.

Elisabeth se rapprocha de lui.

« Aussi près que possible de la mer, si vous le voulez bien, murmura-t-elle. Il faut la montrer à Berthe sans l'émouvoir. C'est pourquoi j'ai choisi l'hôtel Frascati qui touche à la plage, mais d'où l'on n'aperçoit pas les vaisseaux. »

En conséquence, ils prirent l'omnibus qui conduisait à Frascati. Ils traversèrent une partie de la ville. Élisabeth, en passant devant le musée, en fit remarquer les splendides sentinelles : Casimir Delavigne et Bernardin de Saint-Pierre, glorieux enfants du Havre, immortalisés de nouveau par le ciseau de David d'Angers.

Un peu après le musée, Berthe aurait pu apercevoir le môle qui se dresse sur la grève, parsemée de galets, et la mer au delà du môle; mais Berthe était blottie dans un coin de la voiture, un voile épais rabattu sur le visage, et elle n'aperçut l'immense hôtel Frascati que lorsqu'il fallut mettre pied à terre dans la cour. Elle suivit machinalement Élisabeth dans une chambre du second étage. Les deux larges fenêtres étaient ouvertes. Berthe s'élança en avant et son visage morne et fatigué resplendit d'enthousiasme.

« La mer ! » dit simplement Élisabeth, en allant s'accouder auprès d'elle.

Elles contemplèrent en silence cette surface argentée, murmurante, qui forme sous le regard le plus magique des tableaux.

« Que c'est beau ! » disait Berthe tout bas, mais d'un accent passionné.

Et Élisabeth, qui avait ses raisons pour augmenter s'il était possible l'enthousiasme de l'enfant, se plut à lui analyser les beautés ravissantes de ce paysage maritime. Elle lui fit remarquer les teintes irisées et changeantes du flot, les allures gracieuses des embarcations, l'effet idéal de la fumée des petits bateaux à vapeur, noire ici, argentée là, la manière pittoresque dont les barques disposaient leur voilure, la disposition de l'horizon qui semblait limiter l'infini. Berthe écoutait avidement; elle était tout entière sous le charme et ne songea pas à se détourner une fois vers la ville, ni vers le port, au-dessus duquel se profilait une forêt de mâts. Ils s'élançaient des vaisseaux de tout tonnage et de toute forme qui remplissaient les nombreux bassins.

Le temps très-orageux du matin s'était éclairci, et cependant la soirée fut étouffante. Après le dîner qu'ils firent dans la grande serre qui sert de salle à manger, Élisabeth demanda qu'on s'occupât des acquisitions. Ils retournèrent à la ville à pied et firent quelques achats, au nombre desquels se rangèrent ces délicats travaux de coquillages, dont quelques-uns sont très-artistiquement réussis. Élisabeth acheta à Berthe une jolie niche, imitant les niches rustiques qu'elles avaient vues sur les maisons du quai avec cette inscription : Notre-Dame des Flots, ou l'Étoile, non pas du matin, mais du marin. En sortant d'un de ces petits magasins, Berthe, qui marchait la première, se détourna toute pâlissante vers ses compagnons. Elle avait reconnu dans le matelot qui allait les croiser sur le trottoir le maître de timonerie Hume-le-Vent.

Le regard loyal du brave marin s'était posé sur M. Maurebel; il reconnut aussi le vieillard, car il s'arrêta, ôta sa pipe de sa bouche, et portant la main à son béret bleu :

« C'est bien vous que le capitaine attend, monsieur, dit-il; est-ce qu'il sait que vous êtes au Havre?

— Non, je ne lui ai rien fait dire de mon arrivée. Il sait toutefois que nous serons demain au rendez-vous fixé.

— Et il en sera bien aise, surtout pour la jeune demoiselle. Le *Zealot* est un beau navire; mais tant qu'à partir, mieux vaut prendre le nôtre, à cause du capitaine et de l'état-major qui est très-chic.

— Voulez-vous avertir M. Balmier de notre arrivée, monsieur? dit Élisabeth.

— Il la saura dans une heure, madame; je n'ai plus qu'une petite course à faire à l'agence de la Compagnie générale des Transatlantiques, quai d'Orléans, 35, tout près d'ici, et je retourne à bord pour n'en plus bouger.

— Et c'est bien demain que vous partez? demanda Berthe machinalement.

— Oui, mademoiselle; le fret, les marchandises, les passagers, tout est réglé. Nous sortons demain, s'il plaît à Dieu. N'ayez pas peur, la traversée sera douce, et il n'y a pas de danger qu'avec un capitaine comme le nôtre il arrive des malheurs. Au plaisir, vous me trouverez demain sur le pont du *Nouveau-Monde*. Vous savez qu'après trois heures on n'embarque plus rien, ni personne. »

Et le brave homme, remettant sa pipe entre ses dents, fit le salut militaire et s'éloigna en humant avec bonheur l'air vivifiant qui soufflait de la mer.

Cette rencontre impressionna tellement Berthe, qu'Élisabeth jugea prudent de la faire rentrer. La soirée était avancée et ils avaient tous grand besoin de repos. Pour lui obéir, M. Maurebel et Berthe se couchèrent en arrivant à l'hôtel. Elle prolongea un peu sa veillée et termina un livret intime de tendres conseils qu'elle avait commencé à écrire pour Berthe le jour où il avait été prouvé qu'on n'échapperait pas à la douloureuse nécessité d'une séparation.

Le lendemain, M. Maurebel était à peine habillé, qu'Élisabeth arrivait lui donner ses instructions.

« Aujourd'hui, lui dit-elle, nous ne ferons aucune sortie, restons simplement à causer devant la mer. La beauté de la mer, voilà ce qui, après Dieu, soutiendra notre pauvre enfant dans cette lourde épreuve. Elle a le sentiment du beau à un tel degré, qu'elle sera arrachée à sa douleur par les magnifiques aspects qui vont se dérouler devant ses yeux. Si l'on me disait qu'on gagne l'Amérique en wagon ou en voiture, je craindrais de la voir mourir en route. »

En conséquence, la journée se passa à Frascati qui se dépeuplait. Assis devant une large fenêtre ouverte, les trois désolés prirent leurs derniers arrangements et leurs suprêmes résolutions.

Il fallait obéir à l'injonction de M. de Branchard, on ne pouvait empêcher l'action d'une autorité légitime; mais on ne voulait considérer ce départ que comme un simple voyage.

C'était en qualité de messagère que Berthe se rendait en Amérique. Elle témoignait de son obéissance et tâchait de gagner la cause du retour en France. Toutes les raisons qui militaient en faveur de ce retour avaient été consignées avec soin, et les cœurs de nos amis se repaissaient de cette fragile espérance.

Dans tous les cas, et en mettant les choses au pire, Berthe atteindrait bientôt sa majorité légale. La loi qui l'obligeait en ce moment à traverser les mers, deviendrait sa force et lui donnerait le droit de revenir en Europe. C'était ainsi qu'à défaut d'espoir on conjecturait et que, pour adoucir l'amertume du pré-

sent, on regardait l'avenir, même aux côtés de ce vieillard dont l'existence n'était plus qu'une sorte d'exception.

Ces heures d'entretien intime passèrent trop rapidement. A mesure que la journée s'avançait, on parlait moins, et bientôt les causeurs ne trouvèrent plus rien à dire. L'angoisse se glissait au plus intime de leur cœur et glaçait leur langue à leur palais. Berthe, assise entre son grand-père et son amie, ne pouvait plus que prier et leur presser la main.


« Soyons forts, dit-il, et que la volonte de Dieu soit faite ! »

Enfin la voiture commandée arriva, une voix indifférente en fit l'annonce du corridor, en avertissant que les colis désignés pour accompagner la dame qui partait pour l'Amérique étaient chargés. Il fallut se lever, descendre et monter dans cette voiture, qui se dirigea vers le beau bassin de l'Eure où stationnait le *Nouveau-Monde*.

Le ciel sombre et chargé était tout à fait en harmonie avec l'état de leur esprit et de leur cœur. Pendant ce court trajet, Berthe resta blottie entre les bras de Mlle de Guerville, dont l'énergie faiblissait et qui laissait librement couler ses larmes.

Ils mirent pied à terre auprès de l'immense bâtiment de planches qui a reçu le nom de tente des Transatlantiques. Il y avait, non loin du poste des douaniers en jaquette bleue, de longues rangées de balles de coton à demi éventrées, sur lesquelles folâtraient des enfants demi-nus. Il fallut que M. Maurebel s'assît sur une de ces balles, ses vieilles jambes flageolaient sous lui.

Ils demeurèrent là un instant, les mains enlacées, échangeant de muets baisers, regardant avec des yeux pleins de larmes le vaisseau géant, percé de lucarnes rondes, qui allait devenir l'habitation de Berthe. On détachait les dernières chaînes qui le reliaient au quai.

Tout à coup une voix vibrante dit près d'eux : « Il faut partir ! »

Le capitaine, revêtu cette fois de son uniforme, était debout à leurs côtés.

M. Maurebel se dressa sur ses pieds, et relevant sa tête vénérable :

« Soyons forts, dit-il, et que la volonté de Dieu soit faite ! »

Il se découvrit, plaça ses deux mains sur les épaules de Berthe, qui était pâle comme une morte, l'embrassa longuement sur le front, et, la poussant doucement dans les bras d'Élisabeth, se rassit, craignant de tomber.

Il y eut encore quelques étreintes, quelques paroles murmurées, quelques sanglots étouffés, et l'enfant, s'arrachant la première à ces déchirements, prit le bras du capitaine, et, toute chancelante, marcha vers la passerelle. Elle monta seule, lentement et le visage tourné vers ses deux aimés, l'escalier vacillant attaché aux flancs du navire. Sur la plate-forme, elle s'arrêta, son regard se croisa avec le leur dans une ineffable expression d'indestructible tendresse, elle eut le courage de sourire, puis elle disparut à leurs yeux en même temps que l'escalier mobile qu'elle avait monté la dernière.

Élisabeth demeura un instant immobile, muette, anéantie, puis elle offrit son bras au vieillard.

Il se leva péniblement et ils gagnèrent la voiture qui les attendait.

XXVIII

A BORD DU NOUVEAU-MONDE.

Berthe avait pu monter à bord, elle avait pu, par un effort suprême, se détourner vers les deux êtres chéris qu'elle quittait et leur sourire à travers ses larmes; mais elle avait épuisé, sinon dépassé ses forces morales et physiques, et si le capitaine ne l'avait pas immédiatement conduite à un banc placé sur le pont, elle serait tombée de défaillance à son bras. Une fois assise, elle ferma les yeux; un déluge de larmes vint soulager son cœur oppressé, et puis la suffocation recommença et elle perdit à moitié connaissance. Quand elle reprit ses sens, elle aperçut la figure bronzée de Hume-le-Vent qui, un genou en terre, lui tenait un flacon le plus près possible de la figure. Derrière lui, le capitaine et un monsieur à cheveux gris la considéraient avec une compassion profonde.

Elle était trop sincèrement malheureuse pour se préoccuper de son isolement; en ce moment cependant, elle comprit que sa place n'était pas sur le pont et elle se leva.

« Hume-le-Vent, dit le capitaine en se rapprochant, conduis Mlle de Branchard dans sa cabine. »

Et s'adressant à Berthe :

« Notre chirurgien, dit-il en désignant du regard son compagnon qui s'éloignait, affirme que cette légère syncope n'aura pas de suite. Désirez-vous que je vous envoie une des passagères,

Les religieuses qui devaient faire la traversée en ont été malheureusement empêchées, ce qui me contrarie beaucoup pour vous, mademoiselle.

— Je ne désire personne en ce moment et je vous remercie beaucoup, monsieur, répondit Berthe. Un peu de repos me fera surtout du bien. »

Elle fit quelques pas en avant et se pencha avidement sur la balustrade pour regarder sous la tente. Vain espoir! Ils étaient partis. Un sanglot souleva sa poitrine et elle suivit Hume-le-Vent qui descendait un assez large escalier, au bas duquel s'ouvraient les rues de cette cité flottante nommée le *Nouveau-Monde*. Le matelot souleva les portières d'un très-joli salon blanc et or.

« Est-ce dans le salon que vous voulez entrer, mademoiselle? demanda-t-il.

— J'aimerais mieux ma chambre, ma cabine, veux-je dire. »

Hume-le-Vent se détourna, prit un nouveau corridor sombre dont les plinthes de cuivre à jour projetaient çà et là des scintillements fantastiques, puis il ouvrit une petite porte. Berthe entra dans son appartement, c'est-à-dire dans une cabine dont sa tête touchait quasi le plafond, jolie du reste, éclairée par un petit œil-de-bœuf ouvert dans le flanc du navire, garnie de rideaux de reps rouge, de meubles très-confortables; un corselet de liége était appendu aux poutrelles.

Comme elle pleura, la pauvre enfant, en s'asseyant sur son petit lit, et comme elle pria, les mains jointes et la tête penchée sur sa poitrine!

Cette libre explosion de douleur lui fit du bien, et elle se levait toute frissonnante en se disant qu'il fallait dominer à tout prix le brisement de son cœur, quand un coup léger fut frappé à sa porte. Sur la permission que Berthe donna, elle s'ouvrit, et le capitaine, respectueusement découvert, parut sur le seuil.

« Je vais mieux, merci, capitaine, murmura la pauvre enfant avec effort.

— Vous êtes bien pâle, dit-il avec bonté. Je n'ai pas osé prendre sur moi de vous envoyer une des passagères. Cependant, si vous le désirez, mademoiselle, je choisirai parmi ces dames celle qui me paraîtra le mieux vous convenir, puisque nous ne pouvons plus compter sur les religieuses avec lesquelles j'espérais vous faire faire la traversée.



— Vous êtes bien bon, monsieur, répondit Berthe avec un geste de refus; mais je préfère être seule, à moins que vous ne puissiez m'envoyer le bon matelot Hume-le-Vent. »

Le capitaine sourit.

« Très-bien; il vous fera visiter la maison, si vous voulez, c'est la seule distraction possible en ce moment. Il est à la manœuvre, le remorqueur nous arrive; mais, dans dix minutes, il sera à vos ordres. »

La porte se referma, et dix minutes plus tard, en effet, Hume-le-Vent venait se mettre aux ordres de Berthe qui était retombée dans une crise de larmes.

Le bon matelot parut très-affecté de sa désolation et lui demanda si de visiter le navire ne lui plairait pas. Berthe répondit affirmativement, et Hume-le-Vent sortit en disant :

« Dépêchons, mademoiselle, car la brise est dure, il y a un tas de nuages au sud, et je crois que nous aurons une petite sérénade au moment où nous sortirons du canal.

— L'orage empêchera-t-il de partir? demanda Berthe.

— Non, il n'y a que le vent qui nous chiffonne un peu. Tant que nous sommes dans l'avant-port, le vent peut nous empêcher de sortir, mais là, un vent de première classe. Mademoiselle, je ne vous fais pas descendre aux cuisines, ni dans la cave, ni dans la soute au charbon. Le premier étage et le pont vous intéressent surtout, n'est-ce pas?

— Oui, » répondit Berthe indifféremment.

Dans une autre circonstance, elle aurait pris un très-vif intérêt à la visite qu'elle commença sous la conduite de Hume-le-Vent. Ces corridors interminables, ces innombrables appartements formaient une sorte de monde souterrain des plus pittoresques. Pas un coin n'était perdu, et lorsque son regard pénétrait par hasard dans les profondeurs du transatlantique, il se perdait dans de nouveaux dédales.

Ici une trappe se levait tout à coup, une tête crépue émergeait au-dessus du plancher, et par le trou qui se creusait en quelque sorte à ses pieds, Berthe avait comme une vision de l'abîme; là, une échelle glissait le long des parois et semblait s'enfoncer dans le vide. Dans certaines parties, il régnait un silence de plomb; dans d'autres, on entendait une variété de voix humaines, les vibrations d'un piano, les sons d'une flûte. Dans la salle à man-

ger, Hume-le-Vent se plut à faire une description détaillée des tables dites de roulis. Il expliqua pourquoi les lampes et les cristaux étaient suspendus à des baguettes de cuivre, et il s'embarqua dans quelques anecdotes plaisantes relatives aux effets du mal de mer sur les passagers.

Mais il s'aperçut bientôt que la visiteuse l'écoutait languissamment et il se hâta de la faire monter sur le pont, où l'air vif la ranima un peu.

En plein air Hume-le-Vent était tout à fait sur son terrain et ses descriptions techniques devinrent des plus intéressantes. Il montra à Berthe la chambre de timonerie, son domaine à lui, sur la passerelle à l'avant; puis la chambre de veille du capitaine, au-dessus de la passerelle. Il lui fit regarder le treuil à vapeur, admirer l'élégance des canots de sauvetage suspendus sur des espèces de bandelettes.

« Voyez, lui disait-il, comme c'est adroitement arrimé. Ce canot tourne quasi tout seul et on l'envoie en dehors quand on a besoin d'amener. »

Il lui expliqua l'utilité des manches à air, sortes de capotes peintes de blanc, supportant un large et court tuyau; il lui fit toucher la drisse, épais cordage en fil de fer qui s'allongeait comme un serpent sous leurs pieds. Comme il finissait cette dernière explication, le capitaine passa, et, sans avoir l'air de remarquer Berthe dont la paleur était extrême :

« Il me semble que nous ne sortirons pas sans orage, » dit-il.

Hume-le-Vent leva son bras gauche, dont la manche était ornée d'une ancre blanche cousue sur le drap bleu :

« Là, fit-il.

— Oui, là, reprit le capitaine, et je crains plus la tempête que l'orage.

— Nous aurons peut-être l'un et l'autre, capitaine, et j'en avertissais mademoiselle : nous ne quitterons pas les Havrais sans musique. »

Au moment même où il prononçait cette plaisanterie, un zigzag de feu raya un épais nuage noir et un violent coup de tonnerre retentit.

« Reconduis mademoiselle au salon, dit le capitaine, et veille un peu à la manœuvre. Le remorqueur et le vent vont avoir à lutter ensemble. »

Berthe plaça la main sur l'épaule du vieux matelot.

« Restez, dit-elle, je saurai bien retrouver ma cabine ou le salon. »

Elle descendit et ce fut dans le salon qu'elle entra. Les coups de tonnerre se répercutaient sourdement à ce premier étage. Le lourd vaisseau commençait néanmoins à se mouvoir et beaucoup de femmes se précipitaient tout effrayées dans le salon.

« Était-ce un simple orage? Était-ce une tempête? Sortir n'était-il pas très-dangereux par ce temps? »

Telles étaient les questions sur lesquelles se concentrait tout l'intérêt des passagers. Berthe, blottie dans un coin du canapé, se replongea simplement dans ses regrets et ne s'occupa plus de l'orage qui grandissait.

Il se passa deux heures d'attente, deux grandes heures, pendant lesquelles le capitaine défendit l'accès du pont aux passagers, puis enfin la question tant agitée se résolut.

C'était une belle et bonne tempête qui se déchaînait et qui contrariait la sortie du *Nouveau-Monde.*

Une tempête en mer, sur cette chose toujours frêle qui s'appelle un navire, fût-ce un géant transatlantique, mettait vraiment le comble aux infortunes de la pauvre Berthe. Son corps déjà brisé par les angoisses de son cœur en ressentit une profonde secousse. Saisie d'une vague frayeur, elle erra quelque temps par ces salons et par ces corridors pleins d'étrangers, et tout à coup, trouvant un petit escalier sur son chemin, elle rassembla toutes ses forces, le gravit et arriva sur le pont, c'est-à-dire en pleine tempête.

Stupéfaite, ahurie, mais en même temps saisie d'une sorte de vertige enthousiaste, elle courut se blottir entre deux larges tuyaux qui lui formaient une sorte de guérite de fer, et demeura là, comme un atome, perdant tout sentiment, même celui du danger.

Tout était bouleversé au ciel et sur la mer. Le ciel avait des montagnes de nuages noirs violemment agitées, sillonnées de fulgurants éclairs; la mer avait des bouillonnements insensés. Le bruit des vagues frappant les flancs du vaisseau dominait le roulement du tonnerre, le vent sifflait lugubrement à travers les cordages et les machines, le porte-voix du capitaine était le seul bruit humain qui, de loin en loin, se fît entendre.

L'horreur, la peur, la fascination du beau dans ce magnifique mais terrible déchaînement des forces de la nature, clouèrent Berthe toute la nuit à cette place, où elle s'était abattue comme un pauvre oiseau effarouché. Elle ne sentait pas la pluie dont le vent l'inondait par raffales, elle ne sentait pas le froid qui pénétrait son corps frêle, elle ne sentait même plus les blessures si profondes, si saignantes de son cœur; elle était tout yeux, tout oreilles devant les éléments en révolte.

Elle ne suivait même pas les mouvements de la manœuvre; le ciel incandescent, la mer écumante absorbaient son attention.

L'accalmie ne se fit guère que vers quatre heures du matin. Il y eut un semblant de calme; puis la mer eut quelques derniers et terribles soulèvements, le vent quelques dernières fureurs. Peu à peu les grondements diminuèrent, les bruits s'éteignirent, et un ordre du capitaine rendit la liberté à la plupart des matelots qui n'avaient pas quitté le pont de la nuit. Lui-même il passa près de l'endroit où Berthe s'était blottie. Son burnous, dont le capuchon lui englobait la tête, fumait sous le pâle rayon du soleil levant.

Tout à coup il tressaillit et s'arrêta. Il venait d'apercevoir entre les noirs tuyaux deux grands yeux qui le regardaient. Il s'approcha.

« Est-ce possible! dit-il rudement; vous ici, mademoiselle? »

Il tendit la main à Berthe qui se releva avec beaucoup de peine. Ses dents claquaient et son visage avait une pâleur de mort.

Tout en la conduisant lentement vers le premier banc qui s'offrit à lui, le capitaine continuait à la gronder; puis il lui demanda comment elle se trouvait là. Berthe lui dit simplement qu'effrayée par les cris des passagères, ne sachant ce qui se passait, se croyant arrivée au dernier moment, elle était montée sur le pont et qu'elle y était restée, ne pouvant détacher ses yeux du spectacle de la tempête et ne sachant pas, parmi tous ces étrangers, souffrir ce qu'elle souffrait.

« Quelle imprudence! quelle imprudence! vous êtes pâle à faire peur, vous êtes transie, vous êtes malade.

— Je le suis, je le crains. Mon souffle me brûle, j'ai d'affreux bourdonnements dans les oreilles. »

En ce moment passait Hume-le-Vent; il avait quelque chose de vainqueur dans la physionomie et la tournure, comme tout véritable marin après une lutte triomphante avec les éléments.

« Va me chercher le docteur, » commanda le capitaine.

Hume-le-Vent disparut et bientôt le personnage que Berthe avait aperçu à son arrivée apparut à côté du capitaine. Celui-ci lui parla tout bas; le docteur s'approcha de Berthe, lui tâta le pouls, écouta sa respiration, puis s'éloigna de quelques pas.

« Elle est malade, n'est-ce pas? demanda le capitaine.

— Elle va l'être. Cet être délicat est doublement brisé. Cette nuit sur le pont, après les émotions de la veille, pouvait la tuer.

— N'est-il pas imprudent de lui faire faire la traversée dans les conditions où elle se trouve?

— C'est mon avis.

— En conscience?

— En conscience. »

Le capitaine hocha la tête d'un air indomptable.

« En ce cas, je prends tout sur moi, dit-il; vous me ferez aujourd'hui un court rapport là-dessus, établissant bien les faits et constatant l'état de cette jeune fille. »

Il se rapprocha de Berthe qui semblait assoupie.

« Mademoiselle, m'entendez-vous? fit-il d'un ton de commandement.

— Oui, monsieur.

— Vous ne pouvez tenter la traversée dans ces conditions d'isolement, de santé; il faut rejoindre votre grand-père. Vous avez fait le possible, je prends tout sur moi vis-à-vis de M. de Branchard. Pensez-vous que M. Maurebel ait quitté le Havre?

— Il devait partir par le train du matin, répondit Berthe, dont le visage souffrant s'était illuminé d'une joie délirante.

— Donc il serait possible de le trouver à la gare. Veuillez descendre changer de vêtements. Dans un quart d'heure une embarcation vous attendra ici. Hume-le-Vent, avance à l'ordre. »

Le matelot s'approcha.

« Reconduis à sa cabine mademoiselle qui a passé la nuit sur le pont. Elle n'a pas assez l'habitude de la discipline pour que j'en garde la responsabilité. Je fais préparer une embarcation. Dans un quart d'heure qu'elle et ses colis soient ici. Tu la reconduiras à la gare ou à l'hôtel, d'où elle pourra télégraphier à son

grand-père s'il a quitté le Havre. Tu auras deux heures pour courir cette bordée, pas plus. »

Cela dit, le capitaine s'éloigna, et Berthe, plutôt portée que soutenue par le vieux matelot, descendit dans sa cabine. Une force factice lui était venue avec la bienheureuse nouvelle; elle fit rapidement son changement de toilette, et un quart d'heure plus tard elle était à l'endroit désigné, pâle, se soutenant à peine, mais résolue à trouver des forces pour rejoindre ceux qu'elle aimait.

Une légère barque dansait contre les flancs du monstre qui, bon gré mal gré, était sorti du bassin. Les colis y furent descendus, puis le capitaine ôta sa casquette et serra affectueusement, sans mot dire, la petite main reconnaissante qui se tendait vers lui. Il s'agissait de descendre une étroite échelle mobile qui se balançait entre le navire et l'embarcation. Berthe pâlit et ferma les yeux; le capitaine fit un geste.

« Excusez, » dit le vieux matelot.

Et enveloppant la jeune fille dans son burnous, il la prit entre ses bras robustes.

« Fermez les yeux pour de bon, maintenant, » dit-il.

Berthe obéit, elle sentit un balancement régulier pendant quelques secondes et puis la voix de Hume-le-Vent se fit entendre.

« Nous voici quasi en terre ferme, » disait-il.

Berthe ouvrit les yeux, mais les referma aussitôt en frissonnant. Dans cette petite barque qui dansait sur les flots, elle se sentait comme enveloppée de la mer elle-même, de cette mer qu'elle avait tant entendue mugir et dont son regard éperdu avait pu sonder les effrayants abîmes.

La traversée ne dura que quelques minutes. Hume-le-Vent commanda à Berthe de refermer les yeux. Un autre mouvement succéda à celui du bateau.

Berthe, qui avait quasi perdu connaissance, se retrouva dans une voiture qui courait vers la gare. Quand ils y arrivèrent le matelot prit l'air perplexe.

« Si je la descends, elle me tombe en syncope, murmura-t-il. Voyons un peu les voyageurs. »

Il marcha vers les salles d'attente. Elles paraissaient désertes encore; mais comme il jetait un second coup d'œil autour de la



La traversée ne dura que quelques minutes.

salle des premières, il aperçut deux personnes assises dans un angle : un vieillard dont la tête blanche retombait sur la poitrine, une femme dont le visage exprimait une profonde tristesse.

Hume-le-Vent les considéra deux minutes, retourna vers la voiture, fit descendre Berthe et l'amena à tout petits pas vers la salle, dans laquelle il entra sans que M. Maurebel ou Élisabeth se doutassent de la présence de quelqu'un.

« Une petite place s'il vous plaît, » dit le matelot d'une voix retentissante.

Il poussa Berthe, qui alla tomber assise sur la banquette entre M. Maurebel et Élisabeth.

Il y a dans la vie des instants où l'on croit rêver, et M. Maurebel et Élisabeth crurent être dans un de ces instants-là, quand ils aperçurent l'enfant épuisée qui s'asseyait entre eux.

Berthe sentit deux bras qui l'enserraient. Penchant la tête sur l'épaule d'Élisabeth, elle murmura :

« C'est trop, trop de bonheur.

— Voici un petit mot d'explication, » dit Hume-le-Vent en tendant un papier à M. Maurebel.

Les yeux du vieillard étaient obscurcis, il le passa à Élisabeth, qui le lut. En quelques mots le capitaine rendait compte de la situation et annonçait sa détermination.

En ce moment un flot de voyageurs envahit les salles d'attente. Élisabeth, malgré sa joie, s'alarma des yeux fiévreux et du souffle précipité de Berthe.

« Impossible de partir pour Paris, dit-elle à M. Maurebel, restons quelques jours au Havre pour la soigner. Un peu de repos suffira, je l'espère. Je vais faire chercher une calèche, et nous allons retourner tout doucement à l'hôtel. Qui appelles-tu ? »

Berthe, ne pouvant parler, agitait le bras par un geste d'appel.

« Monsieur ! monsieur ! » cria Élisabeth.

Hume-le-Vent, qui jugeait à propos de disparaître, revint sur ses pas ; Berthe lui tendit la main.

« Adieu, dit-elle, et merci, et remerciez encore le capitaine, je vous en prie.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle, dit-il en prenant respectueusement cette petite main entre ses mains rousses. Excusez-moi de démarrer si vite, mais nous profitons de l'embellie pour sortir, et le capitaine ne m'a donné que deux heures.

— Une obligeance comme la vôtre ne se récompense pas, dit M. Maurebel, mais prenez ceci pour me faire plaisir. »

Et il lui glissa plusieurs pièces d'or entre les doigts.

« C'est trop, vous êtes trop bon tous, bien des remercîments : ceci fera plaisir à la femme, à cause des enfants. »

Il était ému, le brave homme, encore plus de la poignée de main que des pièces d'or.

« Au plaisir, monsieur, madame, mademoiselle, reprit-il; je vous souhaite une bonne traversée aussi; je pars, il faut absolument que nous profitions de l'embellie. »

Et il disparut de la salle d'attente, d'où nos trois voyageurs repartirent eux-mêmes bientôt dans une voiture commode, qui les ramenait à Frascati.

XXIX

L'EMBELLIE.

L'embellie! Elle ne se fait pas seulement sur les flots alors que l'ouragan cesse, elle se fait aussi dans la vie, dont la mer reste la plus fidèle et la plus parfaite image. Il n'y a pas de vaisseau qui n'ait été enveloppé par le sombre brouillard, ou assailli par la tempête, ou heurté dans l'ombre par un ennemi inconnu et peut-être inconscient; il n'y en a pas qui n'ait vu l'abîme s'entr'ouvrir sous sa proue. Quelle est la vie qui n'est exposée à des péripéties analogues, et dans cette traversée du berceau à la tombe, qui oserait se flatter d'échapper au sort commun?

Mais, il est doux de le dire, il y a aussi des embellies, des saisons, des périodes, de longues phases même, où le ciel, la mer, les vents s'accordent pour laisser passer votre esquif que pousse une brise favorable.

Cette embellie se fit pour notre héroïne à dater de son faux départ, et l'année qui s'écoula après cette émouvante période passa comme une ombre légère.

La paix se fit non-seulement en elle, mais encore autour d'elle; toute équivoque disparut de son existence. Mme Drillon, complétement changée à son égard, accepta, les yeux fermés, sa liaison intime, ses relations quotidiennes avec les dames de Guerville. Elle avouait que le jour où, remontant tristement son escalier, elle avait entendu la voix de Berthe, qu'elle croyait en

pleine mer, prononcer un certain man Geneviève, elle avait éprouvé une impression qu'elle n'oublierait pas, et qu'elle s'était promis de ne plus contrarier dans ses goûts ni dans ses affections cette pauvre petite, dont elle s'était crue séparée à jamais.

Elle ne parla même plus de son projet de la marier à Armand qu'avec ce correctif:

« Si cela lui plaît, à elle? »

André et Jeanne, qui voyageaient en Italie, écrivaient des lettres fort intéressantes.

Il est d'usage de trouver intéressante toute lettre qui s'écrit de l'étranger; mais les missives de Jeanne, si différentes de celles de son mari, rendaient Élisabeth rêveuse. Elle se contraignait devant M. et Mme de Bangly, qui venaient lire avec enthousiasme ces pages incolores qui traitaient beaucoup plus des toilettes italiennes que des *loggie*, et qui laissaient percevoir un certain ennui; mais, devant Berthe, elle se laissait aller à des soupirs et à des exclamations tristement éloquentes.

Lorsque les voyageurs revinrent, l'impression s'effaça un peu. Jeanne était amusante à entendre, plus élégante et plus jolie que jamais, et André ne paraissait pas malheureux.

Un peu après cette arrivée, Berthe éprouva la plus agréable surprise du monde.

Un jour, l'escalier du cinquième se trouva envahi par cinq jeunes gens conduits par une femme blonde et gracieuse, en vêtements de deuil. Berthe sortait en ce moment et elle se rencontra sur le palier avec sa tante de Hautefeuille, car c'était bien elle.

Naturellement, il fallut qu'elle se nommât. A Clisson, on était resté attaché au souvenir d'une petite fille frêle et blanche, aux cheveux noirs coupés courts, et elle était singulièrement reproduite par cette jeune fille élancée, au regard intelligent, au front pur et sérieux.

Le séjour des Hautefeuille fut un moment des plus charmants pour Berthe. Sa tante, qui faisait ce voyage pour se distraire d'un deuil récent et pour montrer Paris à ses fils, désirait se promener beaucoup, et les jeunes de Hautefeuille, à commencer par Ludovic, qui faisait son droit à Rennes, trouvaient un certain plaisir à retrouver leur petite compagne d'enfance.

Mais les Hautefeuille partirent, non sans avoir réclamé de Berthe une visite à Bellevallée, où son souvenir vivait toujours, et Berthe s'adonna à ses études qu'elle continuait sous la direction d'Élisabeth. Elle commençait à peindre de façon à laisser croire qu'elle dépasserait la moyenne du talent qu'atteignent les amateurs ordinaires, et elle travaillait beaucoup le chant avec Mlle de Guerville, qui était une des meilleures élèves de Mme Damoreau-Cinti. Il lui venait, à cette petite Berthe, une voix incomparable qui commençait à la faire beaucoup rechercher dans le cercle de la famille de Guerville.

Comme contre-poids à ces succès, Mme Geneviève tomba ma-



Berthe se trouva à la fois garde-malade et maîtresse de la maison.

lade à la suite d'une affection du foie, qui lui fit garder la chambre et même le lit pendant plusieurs mois. Berthe se trouva à la fois garde-malade et maîtresse de la maison, et se tira à son honneur de cette double et difficile mission.

« Cette enfant est vraiment étonnante! dit un jour Mme de Guerville à Élisabeth : on ne peut allier des qualités plus charmantes et plus contraires. »

Élisabeth soupira.

« Je ne comprends pas, ma fille, insista Mme de Guerville, ce soupir....

— Est à l'adresse de ceux qui, ayant une perle fine à portée de leur main, en ont pris une fausse, » répondit Élisabeth.

Un nuage passa sur le front de Mme de Guerville.

« Je suis désolée de le constater, dit-elle, mais tu aimes de moins en moins cette pauvre Jeanne.

— Mère, croyez-le, je n'ai pas de parti pris, mais la comparaison que je puis établir me donne des regrets.

— Allons donc! toi seule as pu former de tels projets. L'an dernier, Berthe était une enfant, et si Jeanne est un peu frivole, un peu enfant gâté, elle a mille bonnes qualités et mille avantages. En somme, André est fort occupé de sa femme et paraît très-heureux. »

Mme de Guerville ne put juger de l'effet de ces dernières paroles sur Élisabeth, car celle-ci se détournant sans affectation, avait pris un journal, et déchirant la bande, le remit à sa mère.

« On prétend que tout est noir à l'horizon politique, maman, dit-elle; faisons de la politique extérieure, nous serons sûres de nous entendre. »

Mais quand deux personnes vivent cœur à cœur, pour ainsi dire, elles ne se donnent pas facilement le change sur leurs sentiments, et Mme de Guerville reprit doucement, en plaçant le journal sur un guéridon :

« Nous parlerons politique quand tu voudras, Élisabeth; mais auparavant je désire savoir si, d'une façon ou d'une autre, André t'a insinué qu'il n'était pas heureux.

— Mère, vous connaissez votre fils aussi bien que je connais mon frère, repartit évasivement Élisabeth; il est trop délicat pour se plaindre et je ne sais rien de positif. Je crois seulement qu'il s'étonne de voir Jeanne demeurer aussi enfant. Le caractère léger, capricieux, indépendant qu'ont les jeunes filles de nos jours, usurpe ce nom d'enfant, je ne sais pourquoi. Enfin, évidemment, elle est nulle, frivole, légèrement égoïste; à quarante ans, elle sera extrêmement ennuyeuse.

— André aura ses enfants.

— Et si ses enfants ressemblent à leur mère et sont élevés comme l'a été leur mère?

— Ici, il mettra le holà. Il laisse un peu divaguer Jeanne; mais dans les choses sérieuses de la vie, il reprendra son action.

— Si on le lui permet.

— Élisabeth, tu empires la situation.

— Ma mère, je la vois telle qu'elle est. On épouse une sotte, la

croyant de direction facile. Ah bien oui! elle n'en fait qu'à sa tête.

— Cela est un peu vrai. Enfin, je veux espérer que Jeanne va changer. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un enfant dans un ménage, cela remet tout à sa place.

— Elle se montre si parfaitement déraisonnable, même dans l'attente de ce grave événement et de ce grand bonheur, que l'espoir, auquel je me raccrochais de ce côté, commence à s'évanouir. »

Mme de Guerville soupira, et prenant le journal posé près d'elle :

« Élisabeth, ton pessimisme me peine beaucoup, dit-elle; mais puisque nous gardons chacune notre opinion, faisons de la politique. »

Elles ne firent point de politique. Au moment où Mme de Guerville ouvrait son journal, Mélanie entra toute haletante. Un exprès venait d'arriver : ces dames étaient mandées au plus vite rue du Faubourg-Saint-Honoré. Mme de Guerville lut avec émotion un billet dont l'adresse était informe, et un sourire très-doux glissa sur ses lèvres.

Elle était grand'mère, une petite-fille lui était née.

XXX

A PROPOS DE LA TOILETTE BRONZE.

Mlle Béatrice de Guerville a neuf semaines bien comptées et elle sait déjà sourire sous le bonnet de dentelles d'Angleterre qui a eu l'honneur de couvrir sa petite tête blonde le jour solennel de son baptême. Elle a été vraiment gracieuse, Mlle Béatrice, pendant cette cérémonie auguste qui l'a faite chrétienne, et, dans la maison de la rue Cassette, on ne s'est entretenu que des faits et gestes du ravissant poupon.

L'acte religieux avait été accompli le matin; puis un dîner de quarante couverts, présidé par la jeune mère, réunit tous ceux que des liens étroits de sang et d'amitié intéressaient à ce grave événement.

A l'issue de ce grand dîner, Élisabeth et Berthe s'esquivèrent et vinrent contempler Mlle Béatrice dans son berceau. Elle dormait ses petits poings fermés, et la nourrice, profitant de la visite qui lui était faite, alla traiter à l'office une affaire de la dernière importance.

« Nous viendrons quelquefois le soir, dit Élisabeth à voix basse. Lorsque je saurai que Jeanne ira dans le monde, je viendrai m'installer ici un couple d'heures avec vous. Nous pouponnerons un peu et nous commencerons l'éducation de ce cher petit ange.

— Mme André ira donc autant dans le monde?

— Plus que jamais, son repos forcé des trois derniers mois lui a donné le spleen. D'ailleurs, ajouta vivement Mlle de Guerville, elle y est véritablement entraînée : ses parents ont ces goûts-là, et de fort nombreuses et fort brillantes relations.

— En fait de relations, dit Berthe en souriant, voici le haut personnage avec lequel j'aimerais à en lier. »

Et elle baisa la petite main de Béatrice.

« Et moi aussi; mais nous, nous aimons les enfants. Jeanne aimera les siens, je n'en doute pas; mais non pas comme Dieu veut qu'on l'aime, plus que soi-même. »

Comme elle prononçait ces paroles, une porte s'ouvrit très-brusquement et André entra dans la chambre. Sa figure exprimait une sombre contrariété. Berthe et Élisabeth échangèrent un regard.

« Il est dans la salle à manger, dit Élisabeth, accroché à une patère. »

Et se tournant vers son frère, qui s'était arrêté soudain en apercevant Berthe, elle ajouta :

« J'envoie Berthe chercher mon lorgnon que j'ai oublié, » dit-elle.

Berthe disparut, André s'approcha à pas lents du berceau.

Il contempla quelque temps le visage rose de la petite Béatrice; puis son regard se détourna vers sa sœur.

« Est-il possible, dit-il amèrement, de quitter ce berceau aujourd'hui, pour aller s'enfermer dans une salle de spectacle ?

— Vous allez au théâtre?

— Jeanne veut y aller. Voilà deux mois qu'elle en est forcément privée, et aujourd'hui elle veut assister à une première, et aux Bouffes encore! C'est absurde à tous les points de vue, même à celui de sa santé; mais il faut en passer par là. »

Élisabeth soupira, mais ne prononça pas une parole.

« Je commence à croire que tu étais dans le vrai, en combattant mon mariage, reprit André d'une voix basse et profonde. Je pensais, dans ma présomption, que certaines vertus éclosaient, naturellement en quelque sorte, dans le cœur des femmes, l'intelligence de leurs devoirs maternels par exemple. Ah bien oui! Elle a déjà refusé de nourrir sa fille, uniquement à cause de la sujétion que ce devoir entraîne, elle le dit crûment, et elle a failli la faire mourir deux fois par des soins ridicules, qui té-



Elle dormait ses petits poings fermés.

moignent non-seulement d'une parfaite ignorance, mais encore d'une grande inintelligence.

— Toutes les jeunes femmes en sont là, André.

— Allons donc! Crois-tu que notre mère nous faisait manger ou boire des choses insensées par caprice, et nous asphyxiait à moitié par entêtement? Non, non, elle porte partout ses déréglements de volonté, n'étant pas intelligente. »

Un sourire amer souligna ces derniers mots et il reprit :

« Je me disais, cela se dit, qu'une femme est toujours assez intelligente : je suis dupe de ce paradoxe. Ah! je pardonnerais à Jeanne d'être ennuyeuse, si je la voyais capable de ses obscurs mais importants devoirs.

— Attends, c'est l'expérience qui lui manque, elle viendra.

— Non, rien ne viendra. Déjà mon voyage d'Italie m'avait très-fort déçu, je l'avoue; mais aujourd'hui je suis complétement édifié sur la valeur morale et intellectuelle de ma femme. Le jour du baptême de son premier enfant, avoir la pensée tenace de courir au théâtre pour entendre une série d'inepties qui l'amusent, sacrifier ce jour saint à ces plaisirs fatigants qu'on prend comme distraction, mais qui, surtout dans le théâtre moderne, choquent à la fois le bon sens et le bon goût, c'est de la sottise toute pure. »

Comme il prononçait ces paroles, une porte placée en face d'eux s'ouvrit, et Mme Bangly, encore couronnée de roses thé, parut sur le seuil.

« Je disais bien à Jeanne que vous étiez en contemplation, dit-elle avec son éternel sourire; mais voyons, André, il ne faut pas déjà abandonner la maman pour l'enfant. Venez voir votre femme, je vous prie. Sa toilette bronze lui va à ravir, à ravir.

— J'y vais, ma tante, » répondit André.

Et voyant la porte se refermer, il ajouta en s'adressant à Élisabeth :

« Les voilà bien. Notre discussion de tout à l'heure à propos de cette représentation s'est terminée par l'essayage de la toilette bronze. Et c'est parce que cette malheureuse toilette est arrivée ce soir, qu'on court au théâtre malgré les prescriptions du médecin et quoique ce soit le jour du baptême de notre fille. Je vais rentrer. Jeanne paradera devant une armoire à glace, son père dans un fauteuil se fera les ongles en l'admirant, sa mère

lui enseignera à mieux porter sa queue. Elle accourra au-devant de moi et me dira gentiment :

« Cher André, que dites-vous de ma toilette bronze? »

« Je ne dis pas que cela ne soit pas charmant la première année de mariage, je ne dis pas que Jeanne ne sache tripler sa beauté par le goût de ses toilettes, mais je n'ai pas prétendu épouser un mannequin dont le principal attrait fût de changer de costume tous les jours. Et quand je vois ma femme préférer une première à une soirée passée ici, près du berceau de notre premier enfant, je me souviens aussi qu'elle bâillait à la Sixtine et qu'elle s'extasie devant les gravures de modes, et je me demande où sont son intelligence et son cœur. Et alors cette chose amère qui s'appelle une déception, et quelle déception! m'envahit, et je me trouve le plus sot et le plus malheureux des hommes. »

Élisabeth lui montra du doigt Béatrice qui, éveillée par les éclats de cette voix vibrante, soulevait ses blanches petites paupières.

« Voici la compensation, » dit-elle.

Il sourit et se pencha pour baiser légèrement, mais avec une grande tendresse, la joue satinée de l'enfant.

Puis, saluant Berthe qui entrait sur la pointe des pieds, il quitta l'appartement.

XXXI

LES POINTS NOIRS.

La naissance de Béatrice, qui jetait de nouveaux ferments de discorde entre son père et sa mère, ne fut pour la rue Cassette qu'un sujet de joies intimes. Élisabeth, fidèle au programme d'amour qu'elle s'était tracé, ne manquait jamais d'aller avec Berthe assister au coucher et au premier sommeil de l'enfant, chaque fois que sa mère allait dans le monde ou au théâtre en toilette parée, ce qui arrivait très-souvent.

Toute souffreteuse qu'elle fût, Mme André de Guerville trouvait des forces pour sa vie mondaine; mais elle ne pouvait s'occuper de sa fille, qui, ne la connaissant guère, criait volontiers entre ses bras.

En revanche, rue Cassette, Béatrice était toujours gracieuse et ses visites y étaient très-désirées. Il n'était pas jusqu'au vieux Nostradamus qui se la faisait porter jusqu'à son cinquième étage et qui abandonnait son atlas écliptique pour la laisser jouer avec ses grands doigts parcheminés.

Il y avait déjà longtemps que, dans les salons, dans les journaux, dans la rue même, on prenait un intérêt fiévreux aux incidents politiques et diplomatiques, et aucun écho n'en arrivait rue Cassette, où l'on menait la vie la plus calme du monde. Élisabeth déchiffrait patiemment du Beethoven et du Mozart; Berthe, avec son aide, assouplissait une voix remarquable aux

beautés les plus difficiles; on dessinait et on peignait Béatrice, on mesurait la taille de Béatrice, on apprenait à Béatrice à placer son petit doigt sur son cœur et sur son front, on s'inquiétait pendant des jours d'un bobo de Béatrice; et le jour où Mme Geneviève et André annoncèrent que la France déclarait la guerre à l'Allemagne, comme le dit Berthe en riant, M. Nostradamus, Élisabeth et elle-même tombèrent littéralement des nues.

Cette guerre s'annonçait brillamment, on jouait l'enthousiasme en de hautes régions et nulle inquiétude ne se faisait jour. Cependant pour des esprits sérieux un fléau est un fléau et les études astronomiques et musicales furent momentanément enrayées. On vit des journaux quotidiens se mêler aux bouquins vénérables sur le bureau de M. Maurebel, on en vit sur le guéridon de Mme de Guerville, sur le chevalet d'Élisabeth et même entre les mains effilées de Berthe.

Quant à Mme Geneviève, qui se laissait beaucoup impressionner par ce qui s'appelle, souvent bien à tort, l'opinion publique, elle vivait de journaux, de nouvelles à sensation; et quand un premier échec vint jeter l'alarme dans les esprits, elle embrassa un pessimisme absolu qu'elle essaya d'imposer à son entourage.

Les événements d'ailleurs ne se chargeaient que trop de l'inspirer, et d'une sécurité pleine de présomption on tomba bientôt dans une désespérance complète.

Avec quelle rapidité passèrent les jours cruels de l'indécision! Cette guerre, si foudroyante dans ses commencements, restera un des étonnements de l'histoire!

Les armées allemandes avançaient comme poussées par une force invisible et invincible, et les plus sages, les plus clairvoyants, les plus résolus jetèrent un cri de stupeur le jour où l'on s'écria :

« Ils arrivent, ils viennent assiéger Paris. »

Nous ne nous étendrons pas sur ces jours de profonde détresse et de cruelle panique, nous laisserons dans l'ombre les scènes tumultueuses de la politique et de la rue, les drames non moins poignants de la vie privée, nous ne suivrons pas, jour par jour, les phases de cette longue agonie qui commença pour la France et pour Paris.

Ces choses sont encore écrites en lettres de feu un peu par-

tout, et ceux qui ont pu les oublier l'ont bien voulu. Redire cette page d'histoire, serait retourner inutilement le poignard dans une blessure toujours saignante.

Contentons-nous de suivre les personnages de cette simple histoire, dont quelques-uns vont traverser volontairement cette époque fiévreuse et sanglante.

Chez eux comme partout, nous rencontrerons l'angoisse, la douleur, l'hésitation et bientôt la séparation.

Dans toute famille indépendante par sa position, sa fortune, une lutte sourde est engagée ; tout à coup elle éclate au grand jour. On n'a plus le temps ni le loisir de feindre, les caractères



Ils sont toujours sur le qui-vive.

se dessinent nettement partout, ou du côté de l'abnégation, ou du côté de l'égoïsme ; ils se dévoilent, ou dans la pusillanimité ou dans le courage. Le tiraillement est partout, il atteint toutes les fibres.

Rue Cassette, Mme Geneviève et Armand font tous les jours leurs bagages, ils se cachent sans vergogne à la moindre détonation insolite, ils sont toujours sur le qui-vive.

Mme de Guerville, qui ne peut marcher, M. Nostradamus, auquel les défaites successives de l'armée française ont rendu toutes ses douleurs rhumatismales, sont avant tout occupés des douleurs de la patrie et veulent attendre jusqu'au dernier moment.

Rue du Faubourg-Saint-Honoré, la lutte prend d'autres proportions. André veut sacrifier son indépendance, sa vie s'il le faut. Il a des connaissances spéciales qui peuvent servir, et d'ailleurs, en semblable moment, tout Français devient soldat. Son beau-père, sa belle-mère, sa femme ne veulent rien sacrifier du tout, ils sont prêts à partir, ils seraient déjà partis s'ils n'espéraient entraîner André dans leur fuite.

Le combat est rude pour le jeune ingénieur. A ce moment sa femme, son enfant lui deviennent doublement chers, comment ne prêterait-il pas l'oreille aux supplications et aux paradoxes? On lui affirme qu'il exagère ses devoirs patriotiques : il se battra en province s'il le veut, mais pas à Paris. C'est Paris qu'on veut quitter, c'est à Paris qu'on ne veut point rester enfermé. On se farcit la mémoire des rigueurs de tous les siéges connus, on lui en expose crûment, avec un luxe barbare de détails, les résultats. Jeanne mourra de peur, Béatrice de privations. Un homme marié n'a jamais eu le droit de disposer de la vie des siens, ni même de sa propre vie.

Les farouches sacrifices ne sont point dans l'esprit moderne, on ne se fait point d'excessifs points d'honneur comme autrefois. Armand part, c'est une lâcheté cela, une grande lâcheté, et Mme Geneviève a bien tort d'invoquer de faux fuyants pour l'arracher au sort commun; mais pour André, c'est tout différent. Il a donné sa démission, il n'est plus rien au gouvernement, il a des charges de famille, rester serait insensé.

Quelle énergie il faut pour résister à ce torrent! La fièvre est partout et revêt toutes les formes. A la fièvre politique a succédé la fièvre guerrière. On ne sait à qui entendre, ni que décider.

Mme de Guerville a le courage de conseiller autrement son fils, mais elle tombe malade.

Elle reçoit dans son alcôve, où elle dit avec sérénité, en montrant le chapelet enroulé à son bras : « Je défendrai Paris à la Moïse, en priant. Dieu et la maladie en ont décidé ainsi. »

Naturellement Élisabeth déclare qu'elle ne quittera pas sa mère.

Chez les de Bangly on approuve parfaitement ce dévouement, il est tout simple; mais on se refuse absolument à ce qu'André le partage. Pour lui, ce n'est jamais la même chose. Ce sont tous les jours des scènes de larmes énervantes. On dirait que Jeanne

a le sentiment qu'André restant, elle doit rester, et que c'est sa propre vie qu'elle défend.

Chez M. Nostradamus se livrent aussi les derniers combats. Le vieillard est à demi perclus, voyager lui devient tout à fait impossible; Berthe domine vaillamment son impression et dit qu'elle est liée à son grand-père comme Élisabeth l'est à Mme de Guerville. Man Geneviève, voyant cela, se décide à partir. Un beau matin, elle détale avec Armand, qui a coupé, pour rajeunir sa bonne grosse figure, les épais favoris dont il était si fier.

Il n'a pas osé prendre congé de Berthe et il a fui on ne sait comment.

Les événements marchent. On calcule mathématiquement le moment de l'arrivée de l'armée prussienne.

André vient un matin l'annoncer à sa mère. Il est sombre, fiévreux, la lutte touche à son terme, et, par conséquent, est à son paroxysme.

Que fera-t-il?

Ici on lui répond avec larmes : son devoir ; mais là on l'enlace dans les bras de Béatrice.

En apprenant le départ de Mme Geneviève et d'Armand il sourit amèrement. Il apprend aussi que le vieux Nostradamus n'a pu, malgré ses prières et ses supplications, décider Berthe à le quitter. Élisabeth lui rapporte avec une légitime fierté les paroles énergiques et aimantes de la jeune fille et il baisse la tête avec douleur.

Enfin il les quitte en disant :

« Heureusement, c'est demain le dernier jour. Vivre ainsi n'est pas possible. »

Sa mère et sa sœur se rapprochent de la fenêtre pour le regarder s'éloigner.

« Il partira, dit Élisabeth. Entre Mme de Bangly et Jeanne, il n'y a pas de place pour un sacrifice comme celui-là. »

Mme de Guerville se rassied paisiblement et dit :

« Il ne partira pas. »



XXXII

ENCORE DE L'IMPRÉVU.

Le lendemain, Élisabeth était sur des épines, et elle confiait les cruelles angoisses de son cœur à Berthe, qui était descendue lui tenir compagnie. Elle pensait avec effroi aux dangers que courrait son frère s'il restait; mais elle frémissait à la pensée de le voir déserter la phalange héroïque des défenseurs de Paris. La discussion de la veille recommençait entre la mère et la fille, qui gardaient chacune leur sentiment. Mme de Guerville, qui avait eu une nuit douloureuse, finit par s'endormir; Élisabeth regardait sans cesse dans la cour tout en lisant les journaux. Aucun message n'arrivait de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Se décidaient-ils tous à rester?

Tout à coup la porte s'ouvrit devant André. Élisabeth s'élança vers lui, et mettant son doigt sur ses lèvres:

« Chut! dit-elle, maman a eu une nuit affreuse et elle vient de s'endormir.

— Elle dort, tant mieux. »

Élisabeth regarda attentivement son frère.

« Tu pars? » dit-elle tout bas.

André porta la main à son front.

« J'ai cette lâcheté, répondit-il d'une voix sourde; il m'a fallu céder. Jeanne est folle de peur, son père et sa mère aussi. J'ai résisté jusqu'à ce matin. Ce matin encore je leur disais : Je

reste. Leurs larmes, la vue de notre enfant surtout m'ont vaincu, et me voici engagé d'honneur à me trouver à onze heures à la gare Montparnasse, d'où part le dernier train qui sortira de Paris très-probablement. »

Et comme Élisabeth se taisait, il reprit :

« Je comprends ton silence. Il n'y a rien à me dire, n'est-ce pas ? Un homme est toujours libre de déserter....

— Déserter ! oh ! murmura Élisabeth avec effort.

— Oui, oui, je déserte, je fuis le combat, je tourne le dos au péril, et cela est si vrai que voilà une courageuse enfant qui ne peut s'empêcher, en ce moment, de me regarder avec mépris. »

Et il tendit le doigt vers Berthe, qui, en effet, sans le savoir, attachait sur lui un regard étonné et douloureux.

Comme il prononçait ces mots, la pendule se mit à vibrer

« Dix heures et demie, » fit Élisabeth d'un air morne.

André s'approcha du lit de sa mère, baisa à plusieurs reprises et avec une religieuse tendresse la main diaphane qui pendait sur la couverture, puis revenant vers sa sœur :

« Vous êtes coupables aussi, dit-il, vous n'avez pas eu le courage de me défendre de partir, vous m'avez abandonné à Jeanne. Oh ! ces pleurs de femme !

— Quelle sera ton adresse ? demanda Élisabeth, que le trouble de son frère émouvait profondément.

— Au château de Boismartin jusqu'à nouvel ordre. J'ai consenti à quitter Paris ; mais si cette guerre maudite prend de l'extension, ils ne me garderont pas à leur château. Ceci dépasserait absolument mes forces de défaillance. En partant, je suis bien résolu à m'engager dans les rangs des défenseurs de l'intérieur. Tu comprends que Jeanne ne m'a pas encore arraché du cœur toute flamme de patriotisme. Ma pauvre Élisabeth, tu me l'as dit un jour : « Ce n'est pas là la compagne qu'il te faut. » Tu avais raison. Adieu. »

Le frère et la sœur tombèrent dans les bras l'un de l'autre, un sanglot souleva leur poitrine et André sortit. Le chapeau sur les yeux, pour cacher à tous la pâleur de son front et les larmes qui mouillaient ses paupières, il se dirigea lentement vers la gare de l'Ouest, où se passait une de ces indescriptibles scènes de désordre dont l'invasion peut seule donner le spectacle.

Il traversa pâle, et le front courbé comme sous un poids invi-

sible, une foule ahurie, affolée, mais qui, par son agitation même, se laissait facilement percer. La question des colis était un des grands sujets du mouvement. Chacun tirait sa caisse à soi et essayait de la faire introduire dans la salle. Mais nombre de colis étaient repoussés par les hommes d'équipe, et au moment où André parvenait dans la salle, un employé annonçait d'une voix retentissante qu'on n'acceptait plus que des personnes sans colis.

Et la frayeur était telle, que cette annonce suggéra d'inutiles réclamations, de furieux gémissements, mais n'opéra pas une désertion.

Tout à coup, au milieu d'un véritable mouvement de houle, André se sentit saisir le bras par deux petits crampons de fer. C'étaient les mains de Jeanne. Elle le cherchait.

« Enfin te voilà, dit-elle; oh! que tu nous as fait souffrir. Par ici, par ici, père et maman sont ici. »

Et avec une force qu'on n'aurait jamais attendue de cette femme frêle, elle écarta la foule et traîna André jusqu'à un banc placé contre la porte des salles d'attente.

M. et Mme de Bangly y étaient assis tout exténués.

« André, que vous faites bien d'arriver, soupira M. de Bangly, la fièvre de Jeanne devenait du délire.

— Mon pauvre ami, une grande partie de nos bagages a été remise sur le camion, gémit Mme de Bangly, c'est horrible, c'est horrible! »

André, inattentif, regardait autour de lui.

« Eh bien, où donc est Béatrice? » demanda-t-il.

M. de Bangly leva les bras en l'air par un geste désespéré, Mme de Bangly hocha douloureusement la tête, et Jeanne, s'accrochant au bras de son mari, s'écria :

« André, nous l'attendons aussi. Aujourd'hui nous jouons de malheur. Voilà une heure que nous vous attendons et que nous attendons la nourrice de Béatrice.

— Mais pourquoi n'est-elle pas partie avec vous? Quoi! vous auriez abandonné votre enfant à l'aventure?...

— André, calmez-vous, il n'a pas été abandonné du tout. Mon ami, si vous saviez quelle misère nous avons eue après votre départ.

— Pas de voiture! s'exclama M. de Bangly.

— Pas de camion, pas de portefaix! ajouta Mme de Bangly.

— C'était à désespérer de partir, continua Jeanne; j'ai cru que, tous, nous manquerions le train.

— Enfin vous êtes partis. Comment?

— Après deux heures de recherches, Joseph nous a amené un fiacre à deux personnes. Il était impossible d'y loger nourrice qui est si lourde, elle nous aurait fait verser.

— Et vous n'avez pas pris Béatrice sur vos genoux?

— Vous savez comme elle est volontaire, elle n'a pas voulu quitter nourrice, elle criait comme une petite folle. Alors nourrice a dit : « Je connais très-bien le chemin de la gare, je vais « aller tout doucement à pied. » Et elle est partie bien avant nous à cause des colis; elle aurait dû se trouver ici à nous attendre; il n'y a pas de notre faute, je vous assure qu'il n'y a pas de notre faute. »

André fixait un œil sombre sur sa femme, pendant qu'elle lui débitait fiévreusement ces phrases embrouillées.

« Vous êtes inexcusable, dit-il amèrement; quand une mère fuit, elle trouve la force d'emporter son enfant, fût-ce dans ses bras.

— Mais je vous dis qu'elle pleurait, qu'elle faisait des scènes. »

Il leva les épaules et sortit du cercle, évidemment pour essayer de découvrir la nourrice et l'enfant.

Tout à coup il reparut aux côtés de sa femme.

« Eh bien? cria-t-elle.

— Rien. Mais dites-moi.... »

Il s'approcha tout près d'elle, et la regardant dans les yeux :

« Vos diamants! » murmura-t-il d'une voix sourde.

Elle grimaça un sourire, leva le bras gauche, lui montra d'un air triomphant une aumônière de cuir de Russie très-gonflée, et rapprochant ses lèvres de son oreille :

« Je les ai tous, » répondit-elle.

Une lueur étrange passa dans les yeux d'André; il pâlit, et, reculant comme pour éviter le contact de la jeune femme :

« C'est l'histoire de la Romaine retournée, dit-il d'une voix sifflante; Jeanne, vous n'avez jamais été mère. »

Il s'éloigna, alla s'appuyer contre une balustrade, et demeura sombre, muet, mais se dressant de temps en temps sur un banc voisin pour inspecter la foule.

Jeanne et ses parents continuaient de s'agiter et de gémir sur l'étrange retard de la nourrice. Ils témoignèrent d'une véritable consternation quand l'employé, ouvrant la porte à deux battants, cria :

« Les voyageurs pour la ligne de l'Ouest. »

La foule se rua immédiatement dans les salles d'attente, puis sur le quai où stationnait un train immense traîné par deux machines.

« Cette femme s'est égarée, s'écria M. de Bangly, elle n'arrivera jamais à temps.

— Où sera-t-elle allée? gémissait Mme de Bangly; chez Mme de Guerville sans doute.

— Comment faire, comment faire? s'écriait Jeanne dans un véritable désespoir.

— L'attendre, et puis partir sans elle, répondit froidement André.

— Oh! jamais! s'écria Jeanne; partir sans ma fille, jamais! Oh! si j'avais le temps de courir jusque chez Mme de Guerville? Elle y est, je suis sûre qu'elle y est.

— Le temps? répéta M. de Bangly, voilà l'employé qui nous fait signe. Soyez-en sûre, l'enfant est chez Mme de Guerville, où cette nourrice allait si souvent. Élisabeth va nous les conduire; si seulement on nous donnait encore cinq minutes? »

Mais la voix de l'employé s'éleva :

« On attache un dernier wagon, disait-il, les portes se ferment, en voiture. »

Les dernières personnes qui se trouvaient disséminées dans les salles d'attente se précipitèrent vers le quai.

M. et Mme de Bangly saisirent chacun une des mains de Jeanne qui s'élançait en avant et s'écrièrent tout éplorés :

« André, emmenez votre femme; faites-la monter en wagon.

— Emmenez-la, répondit André, je reste.

— Et moi aussi alors, sanglota la jeune femme.

— On ferme les portières, cria l'employé.

— Une minute.... de grâce! s'écria Jeanne, que M. et Mme de Bangly entraînaient; j'attends ma fille, elle va venir.

— La vapeur chauffe, dit rudement l'employé, dans deux minutes le train marchera.

— Deux minutes! s'écrièrent M. et Mme de Bangly. André, je

vous en supplie, conduisez Jeanne ; elle est morte si elle reste à Paris. Vous aurez sa mort à vous reprocher. »

André prit le bras de sa femme et l'entraîna vers le dernier wagon où M. et Mme de Bangly s'empressèrent de monter.

Ils l'y attirèrent quasi de force. On sentait que la peur perdait un peu de son empire sur la jeune femme.

« André, suis-moi, lui dit-elle en serrant sa main comme dans un étau. Élisabeth garde notre fille, elle nous la gardera.

— Monsieur, décidez-vous, » cria l'employé.

André sauta sur la voie.

A ce moment une femme et un enfant apparurent à la porte des salles d'attente.

« Trop tard ! » dit l'employé avec un geste de refus.

En effet, le train marchait.

André, en se détournant, avait reconnu sa sœur et sa fille.

Il s'élança vers Élisabeth, prit l'enfant et accourut. Le train s'éloignait à toute vitesse. Il put cependant voir Jeanne se pencher à la portière et agiter son mouchoir.



Il revenait pensif, mais résolu et calme.

« Elle l'a vue, c'est tout ce que je voulais, » murmura-t-il.

Et il revint lentement vers la salle d'attente, sa joue pâle appuyée sur la joue rose de l'enfant.

Élisabeth, assise sur un canapé, essayait de reprendre haleine. La course qu'elle venait de faire l'avait absolument épuisée. Bientôt remise, elle raconta à André comment la nourrice ayant changé d'itinéraire, par la rencontre de plusieurs régiments, s'était égarée, avait été, sur une fausse indication, dirigée vers

la gare Saint-Lazare, et comment elle venait de leur arriver rue Cassette, exténuée de fatigue et absolument désespérée.

Mme de Guerville, ne pensant qu'aux angoisses de son fils, l'avait immédiatement envoyée à la gare sous la conduite d'Élisabeth ; mais celle-ci, voyant que les jambes enflées de la pauvre femme lui refusaient le service, et sachant qu'il n'y avait pas une minute à perdre, avait pris Béatrice ; peu s'en était fallu qu'elle n'arrivât à temps.

« Dieu ne l'a pas voulu, dit André gravement, et me voici rendu à mon devoir. Tu garderas ce petit ange, Élisabeth, il sera notre sauvegarde à tous. »

Élisabeth sourit doucement et se leva. Ils quittèrent la gare déserte, elle appuyée sur le bras de son frère et lui portant son enfant avec amour. Toute tristesse, toute incertitude, toute fièvre avaient disparu de ses traits. Il revenait pensif, mais résolu et calme, vers ce Paris qu'il quittait le front pâli par une invisible honte.

Avec quelle tendre fierté il mit sa main dans la main que Mme de Guerville lui tendit en le voyant entrer !

« Mère, nous venons habiter chez vous, dit-il en déposant Béatrice, qui riait, sur le pied du lit.

— Soyez les bienvenus et que Dieu vous protége.

— André, il faudrait peut-être aller ce matin chez tes beaux-parents, dit Élisabeth.

— Pourquoi ?

— Ils étaient si éperdus, qu'ils ont pu laisser des valeurs, des bijoux.... »

André hocha ironiquement la tête.

« Sois parfaitement tranquille, dit-il, pas un bijou, pas un centimètre de dentelle n'a été oublié ; ils ont les clefs de tout. Jeanne, qui s'était séparée de sa fille, n'avait pas une papillote de moins et portait tous ses diamants à son bras. On a beaucoup d'ordre chez ma belle-mère, oh ! un ordre admirable ! »

XXXIII

PENDANT LE SIÉGE.

Les jours mornes du siége s'écoulent lentement. Tout ce qui possède un cœur français a encore présents à la mémoire les alternatives d'espoir et de crainte, les nombreux héroïsmes et les misérables lâchetés, les injustices, les violences, les trahisons, les glorieux faits d'armes, les sublimes dévouements.

Révolutions, calomnies, fausses nouvelles, espoirs menteurs, privations cruelles, tout ce qu'on peut souffrir, les généreux le souffrirent.

Dans cette immense ville, il y en a qui pleurent et il y en a qui rient, il y en a qui jeûnent et il y en a qui font de secrets festins. Des pages superbes et honteuses s'écrivent tour à tour.

Mais, il faut oser le dire, malheur à celui qui, dans cette longue période de jours, n'a pas vu l'austère privation s'asseoir à son foyer; celui-là n'a pas d'entrailles, et, fût-il le plus éloquent des rhéteurs, il se range du côté de l'ennemi, tout comme l'épicier qui bâtit froidement sa fortune dans ses caves souterraines.

Rue Cassette, on suivait courageusement, mais chrétiennement, le cours des événements. André exposait tous les jours sa vie dans les missions qui lui incombaient. Élisabeth et Berthe s'occupaient activement des blessés et des pauvres qui se trouvaient face à face avec le froid, la faim, l'horreur d'un isolement

absolu et la destruction par les obus. Mme de Guerville et M. Maurebel avaient les bras levés, les yeux et le cœur tournés vers les hauts lieux d'où seul pouvait venir le secours. Les deux ménages s'étaient bien vite fondus. Il n'était guère possible d'habiter un cinquième étage sous la grêle de projectiles vomis par les canons prussiens ! On avait donc délogé le bon vieillard. Ses livres étaient devenus d'excellents paravents destinés à préserver les fenêtres des appartements du rez-de-chaussée, où les deux familles s'étaient prudemment installées, et formaient un premier rempart à l'angle où l'on avait placé le berceau de Béatrice. En démolissant la vieille bibliothèque, André avait fait une double découverte des plus précieuses. Il avait déniché, dans un in-folio rongé par les rats, un manuscrit du douzième siècle, dont M. Maurebel avait longtemps regretté la perte, et il avait retiré d'un vieux télescope hors d'usage une liasse de papiers qui n'étaient autres que les titres d'obligations du chemin de fer d'Orléans, soustraites il y avait vingt-deux ans au vieillard par une servante infidèle.

Les deux trouvailles ravirent Nostradamus; il étudia le manuscrit avec amour et il donna à Berthe, comme un à-compte sur sa dot, les obligations retrouvées.

Les malheurs de la France, la vie commune avec la famille de Guerville, avaient d'ailleurs singulièrement modifié les habitudes du vieux savant. Il ne se laissait plus absorber par ses études favorites et sa pensée montait plus haut que les recherches purement intellectuelles. Sur le bureau improvisé placé à portée de sa main, il avait fait placer l'Ancien et le Nouveau Testament, certains ouvrages de Bossuet, les *Pensées* de Pascal, les livres philosophiques de Balmès, et il recourait plus souvent à ce genre d'ouvrages qu'à ceux qui ne faisaient qu'aviver ses curiosités scientifiques. Les deux familles, en ce moment, formaient un tout, à la fois homogène et varié. La paix, la grande et profonde paix y régnait. Le cœur et l'intelligence, ces deux grands balanciers de l'existence, y trouvaient leur niveau, même avec les différences superficielles. Il n'était pas rare de voir Berthe, une petite fille, assurait M. Nostradamus, chargée de distribuer la nourriture substantielle et savoureuse que recèlent les livres inspirés. Elle s'était improvisée la lectrice du petit groupe. M. Nostradamus et Mme de Guerville avaient de

mauvais yeux, Élisabeth était lasse de ses courses, André brisé par ses travaux, c'était à Berthe que revenait de droit la lecture du soir. Elle commençait lorsque Béatrice était endormie et les nouvelles du jour épuisées. La jeune fille se plaçait entre son grand-père et Mme de Guerville, et, le front grave, le regard recueilli, elle lisait d'une voix pénétrante, harmonieuse, claire, pleine de charme. Il n'était pas rare que cette lecture ne fût, sinon troublée, du moins accompagnée par le sifflement qui annonçait le passage d'un obus meurtrier; les femmes se signaient, mais la lecture continuait. Du reste aucun accident n'était encore venu contrister les deux familles. Béatrice se portait à merveille et devenait d'une gaieté folle; M. Maurebel et Mme de Guerville supportaient extraordinairement bien les privations nécessaires; André passait au milieu des balles sans être atteint; Élisabeth et Berthe accomplissaient, sans dangers, leurs visites de charité.

Un jour, dans une des courses rapides qu'elles faisaient ensemble, elles se rencontrèrent avec un bataillon de mobiles qui manœuvraient sur le boulevard. Élisabeth, à sa grande surprise, vit Berthe sourire à un jeune mobile, qui, ne pouvant la saluer, témoignait par sa physionomie éclairée et joyeuse qu'il était enchanté de la voir.

« C'est mon cousin Ludovic de Hautefeuille, Élisabeth, dit Berthe; le jeune homme blond derrière lui, c'est son frère Charles, et.... est-ce possible? ce gros mobile qui est chauve et très-rouge de teint, c'est.... mon oncle Marcellin de Baingal.

— Marchons très-doucement, dit Élisabeth, la manœuvre est avancée, il me semble, et tu pourras saluer ta vaillante parenté. »

En conséquence, elles s'éloignèrent à pas comptés et s'arrêtèrent plusieurs fois en se retournant vers le peloton. En ces jours néfastes les usages ordinaires recevaient une certaine modification des événements eux-mêmes, et la halte que faisaient les deux femmes était toute naturelle.

Tout à coup la crosse des fusils résonna sur le sol durci; puis les soldats les placèrent en faisceau et les deux jeunes gens accoururent vers Berthe. Le vieux mobile les suivit machinalement. On échangea quelques poignées de main, quelques bonnes et patriotiques paroles. Berthe, touchée jusqu'au fond de l'âme

d'apercevoir son oncle sous cet uniforme de volontaire, courut à lui et lui présenta son front à baiser, comme elle faisait lorsqu'elle était enfant.

Une certaine émotion se peignit sur le visage épais de M. de Baingal, et, attirant la jeune fille un peu à l'écart :

« Tu n'as pas de rancune, petite, dit-il; si quelqu'un m'avait



Elle lui présenta son front à baiser.

tourmenté comme je t'ai tourmentée pour ce voyage d'Amérique, je lui en aurais voulu à mort.

— Mon oncle, ne parlons plus de cela, je vous prie.

— Parlons-en au contraire. J'avais bien envie d'avoir un mot d'explication avec M. Maurebel; mais notre métier est dur et c'est la première fois qu'on nous dirige de ce côté. Ton père t'a-t-il écrit?

— Jamais.

— Oh! c'est un ours aussi celui-là. Alors vous ne savez pas le malheur qui l'a frappé?

— Nous ne savons rien.

— Au fait, c'est tout simple. Eh bien! son fils est mort précisément dans le temps où il faisait ses préparatifs pour te recevoir. Il paraît que cet événement l'avait tout à fait abattu.

— Pauvre père!

— Tu peux bien le plaindre, c'était un excellent garçon, mais une tête.... La mienne ne vaut pas mieux, et moi aussi j'ai fait sottise sur sottise.

— Dans tous les cas, vous les réparez noblement, il me semble.

— Moi je ne fais rien, et sans ces jeunes gens-là je serais peut-être resté lâchement dans mon coin. Tu sais comme j'en voulais à leur père. On m'avait raconté, au diable les mauvaises langues! certains propos qu'il avait tenus sur mon compte, lors de la vente de Bellevallée, que je voulais à tout prix. Puis arriva ton affaire. On me dit encore qu'Ambroise de Hautefeuille s'opposerait à ce que tu vinsses chez moi. Mille noms de noms! il avait bien raison, et je le pris tellement en grippe, que je fis la malice de faire écrire à ton père par son homme d'affaires du Havre. Un tas, un immense tas de bêtises enfin. La guerre est venue. Un jour, j'ai vu ces enfants-là sous l'uniforme, j'ai vu leur père pleurer en les quittant et je me suis dit que l'occasion s'offrait pour moi d'expier mes péchés et d'en finir avec une vie abrutissante. Je tire comme pas un, et, ma foi, ce n'est pas ma faute si les Prussiens remplacent les perdrix. Une fois engagé dans la mobile, j'ai souvent rencontré tes cousins et leur père. Nous nous sommes expliqués : il a été reconnu qu'il n'y avait pas dans nos querelles de quoi fouetter un chat, et en partant j'ai donné à Hautefeuille ma plus cordiale poignée de main.

— Mon lieutenant, l'exercice recommence, dit en ce moment Ludovic qui causait avec Élisabeth.

— Eh bien, caporal, allons-y.

— Ne viendrez-vous pas nous voir, mon oncle? demanda Berthe.

— Si c'est possible j'irai; mais il est question de nous verser dans la presqu'île de Gennevilliers. Dans tous les cas, raconte à M. Maurebel ce que je t'ai dit, et si tu apprends ma mort, dis un bout de prière pour le repos de mon âme.

— Je n'y manquerai pas, dit Berthe en lui serrant les mains, comptez sur mon souvenir. »

Ils se séparèrent, les soldats se remirent sous les armes et les femmes reprirent leur chemin.

Trois jours plus tard, un billet de Ludovic de Hautefeuille apprenait à Berthe que M. de Baingal avait été tué par une sentinelle allemande, et que le matin même il rappelait la promesse qu'elle lui avait faite de prier pour lui.

Plus les jours s'écoulaient d'ailleurs, plus il fallait se familiariser avec la mort. Les femmes elles-mêmes n'étaient pas hors de son atteinte, et le dévouement d'Élisabeth et de Berthe les exposa plus d'une fois à de réels dangers. André avait été consigné pendant plusieurs semaines aux avant-postes et on avait conçu le courageux projet de le ravitailler. Elles partaient tous les deux jours avec une permission du général, franchissaient la ligne de défense et avaient le droit de s'avancer dans le bois de Boulogne qu'on saccageait. Elles déposaient au poste leurs provisions, du vin, quelques conserves, un pain blanc, et elles revenaient à pied, joyeuses de lui avoir procuré de quoi retremper ses forces.

Les visites aux pauvres étaient moins dangereuses, mais beaucoup plus navrantes. Il fallait chauffer, nourrir et surtout consoler. On profitait du silence de l'artillerie prussienne pour porter des secours à ces souffrants. Les rues de Paris, le soir, étaient aussi désertes, aussi tranquilles et aussi obscures que les rues des petites villes. Plus de gaz, de passants, de magasins éclairés. Élisabeth et Berthe allumaient une petite lanterne, chaussaient des sabots et s'en allaient dans leur voisinage, chargées de provisions de toutes sortes.

Dans ces travaux, ces luttes, ces souffrances vaillamment supportées, s'écoulèrent les longs mois du siége. Le 28 janvier, l'armistice leur apporta la triste joie d'une paix chèrement achetée. Le jour de l'entrée des Prussiens, ils se claquemurèrent dans l'appartement fermé pour cause de deuil.

Ce jour-là d'ailleurs, Mme de Guerville, qui était à bout de forces, tomba sérieusement malade. André, que sa femme rappelait à grands cris depuis que l'administration des postes avait repris son fonctionnement, fut obligé de remettre son départ. Il ne voulait ni ne pouvait quitter sa mère en danger. Pendant ces tristes jours, il avait repris son ancienne vie si douce entre sa mère et sa sœur, et elles lui étaient devenues de plus en plus chères.

Il répondit en rappelant Jeanne; mais Jeanne refusa énergiquement de remettre le pied sur le pavé de Paris. Un mieux étant survenu dans l'état de Mme de Guerville, il ne put faire autrement que de se rendre aux instances de sa femme et de ses beaux-parents. Il partit avec la nourrice et la petite Béatrice.

« Nous te rejoindrons dans une huitaine de jours, lui dit Mme de Guerville en l'embrassant. Quitter un peu Paris nous fera du bien à tous, et nous emmènerons Berthe et M. Maurebel. »

André partit sur cette espérance.

Huit jours plus tard, Paris refermait de nouveau ses portes et plus inexorablement encore.

L'insurrection du 18 mars éclatait.

XXXIV

UN REVENANT.

Date néfaste! Sombres jours!

Qui ne voudrait les effacer, fût-ce au prix de son sang, des pages de notre histoire? Après le 21 janvier et le 16 octobre, voici le 18 mars qui vient nous replonger dans le deuil, les larmes, l'irréconciliable.

Jamais événement ne terrifia davantage les citoyens paisibles. Le premier siége avait tant fait souffrir! on avait un si légitime besoin de repos! Rue Cassette on s'isolait avec bonheur de la politique, des journaux : aussi cette nouvelle crise trouva-t-elle nos amis au dépourvu.

Le 18 mars au matin, Élisabeth remontant la rue Bonaparte prolongée, la trouva remplie de gardes nationaux, dont les allures étaient étranges. Leurs officiers brisaient avec des marteaux les portes de jardin. On en faisait sortir les bataillons de marche, qui y bivouaquaient depuis l'armistice, et là, en pleine rue, on leur prêchait la révolte.

Mlle de Guerville comprit qu'une nouvelle épreuve allait commencer; devant ses yeux apparut le spectre hideux de la guerre civile; elle retourna précipitamment rue Cassette et raconta ce qu'elle avait vu. On fit chercher des journaux, des nouvelles; on forma un conseil : il fallait essayer de sortir immédiatement de Paris. On s'y prenait trop tard; ce jour-là, il fut impossible

de se procurer une voiture pour Mme de Guerville et M. Maurebel qui ne pouvaient se tenir debout.

Le lendemain le Comité central était maître absolu de Paris; le dernier régiment fidèle, le courageux 43e de ligne, se retirait à Versailles avec ses canons, et les portes de Paris devenaient infranchissables. Le second siége allait commencer.

Devant l'impossibilité de partir, nos amis décidèrent qu'ils se claquemureraient chez eux et qu'ils s'occuperaient le moins possible du dehors. Ainsi fait-on quand gronde un terrible orage qu'on ne veut pas affronter; on cherche un abri et l'on s'y réfugie, sans avoir la pensée de se mettre à la fenêtre pour regarder quelle forme prendront les nuages. Tous les journaux furent exclus du petit cercle; et si Élisabeth et Berthe n'avaient visité quelques misérables familles qu'elles ne voulaient pas abandonner, elles n'auraient eu aucun motif de sortir, puisque les offices publics du culte étaient suspendus. Ce fut par les clameurs des voisines effrayées qu'on apprit, chez Mme de Guerville, la fusillade de la rue de la Paix, le 22 mars. De loin en loin, il leur arrivait d'entendre parler des actes du gouvernement insurrectionnel, des arrestations faites dans le clergé, la magistrature. Plus d'une fois leur paisible rue fut le théâtre de scènes tumultueuses.

La loi des suspects commençait à s'exercer partout. On multipliait les visites domiciliaires, on arrêtait l'homme qui lacérait une affiche, celui dont la démarche ne convenait pas. Le drapeau rouge flottait librement, même sur les églises et sur les établissements religieux, transformés en casernes.

Un soir, Élisabeth manquant un peu à ses propres résolutions, profita d'une visite qu'elle faisait à une pauvre famille et se rendit à l'église de Saint-Sulpice où les fidèles continuaient de se réunir le soir. Agenouillée dans la grande nef sombre elle priait ardemment pour la cessation de la guerre homicide qui lui était devenue doublement insupportable depuis les crimes de la Roquette.

Tout à coup un bruit trop connu se fait entendre. Deux cents hommes armés envahissent le temple et veulent en chasser ceux qui prient. Ceux-ci résistent et entonnent le *Parce, Domine.*

Cette protestation sublime faite, ce pardon demandé publiquement au Dieu vivant, les fidèles se retirèrent devant la force et

durent céder l'église au club de l'École-de-Médecine qui venait s'y installer. Élisabeth retourna chez elle le cœur brisé, et, de ce jour, elle ne put prendre sur elle de sortir, même pour aller voir ses pauvres, tant elle avait cette scène dans la mémoire, cette profanation sur le cœur.

Mais quelque douloureuse, quelque acharnée que fût la lutte, elle ne pouvait se prolonger indéfiniment. Chacun appelait la délivrance à grands cris, et bientôt des arrestations nouvelles, des mouvements militaires plus nombreux, des visites domiciliaires répétées, annoncèrent qu'une crise finale était proche.

Nos amis eux-mêmes commençaient à être inquiétés. On fit rouvrir d'autorité les salons qui avaient été transformés en ambulance pendant le premier siége, et bien souvent des gardes nationaux, légèrement avinés, faisaient irruption dans l'appartement, en criant à tue-tête : « Il y a un homme ici, qu'il se montre. »

M. Maurebel se montrait, il montrait sa tête qui devenait chauve, ses mains agitées par un tremblement convulsif, et ils s'en allaient satisfaits de l'effet qu'ils croyaient avoir produit et maugréant contre les vieilles bouches inutiles.

Ces tracasseries cessèrent, grâce à une intervention des plus imprévues. Un matin, au milieu du peloton des gardes nationaux qui traversait la cour, Berthe aperçut un homme aux cheveux gris, aux longs bras, au visage décharné, aux yeux ardents, qui marchait majestueusement sous un uniforme bizarrement chamarré. Elle crut reconnaître Agénor Frisard, le coiffeur de la rue du Four, et quand il passa devant la fenêtre du salon, elle l'ouvrit, afin d'attirer son attention. En effet, il leva les yeux, la reconnut, lui fit le salut militaire, et, voyant que Berthe l'appelait, il entra dans le vestibule. Berthe l'y trouva radieux, se promenant de long en large en agitant son épée dans le fourreau.

« Mon bon monsieur Frisard, c'est bien vous? dit-elle.

— Comme vous voyez, mademoiselle. »

Et, roulant des yeux terribles dans ses orbites caves :

« Je le prédisais à monsieur..., non, au citoyen Maurebel, l'idée l'emportera, et nous deviendrons les maîtres.

— Eh bien, si vous êtes maître de quelque chose....

— Mademoiselle, voyez mes galons, je suis officier supérieur.

— J'en suis enchantée, car vous pourrez peut-être empêcher

qu'on ne vienne, plusieurs fois par jour, visiter notre appartement, ce qui agite beaucoup Mme de Guerville, et offrir un fusil à bon papa, qui est vif, et qui pourrait s'attirer des brutalités par la manière dont il répond aux gardes nationaux.

— Comment donc! mais je vais mettre ordre à ça, je parlerai au chef de section. Si le citoyen Maurebel était comme moi apte au service militaire, je serais le premier à l'enrôler parmi nos troupes; mais pour lui, c'est fini. Je veillerai à ce qu'on vous laisse tranquille, mademoiselle. Offrez, de ma part, de la part du commandant Agénor, un salut fraternel à monsieur..., au savant citoyen Maurebel. »

Il décrivit un grand salut, mais se rapprochant soudain de Berthe :

« Je ne me servirai plus de la savonnette, comme bien vous le pensez, dit-il à voix basse, je n'étais pas né pour cela. J'ai cependant une bonne paire de rasoirs au service de M. Maurebel; si sa barbe le gêne, faites-moi un signe mystérieux et j'irai le.... »

Un geste élégant de ses doigts contre sa joue creuse finit sa phrase; il partit en faisant résonner ses éperons, — il avait des éperons, — et Berthe s'empressa d'aller raconter cette petite scène comique à son grand-père.

L'intervention d'Agénor Frisard, qui s'était nommé commandant de par son bon plaisir, ne fut pas inutile. Les gens installés dans la loge des concierges ne laissèrent plus pénétrer les patrouilles qui recherchaient les hommes valides, et une tranquillité relative succéda aux visites domiciliaires.

On atteignit ainsi le 22 mai. Le matin de ce jour, le bruit se répandit que l'assaut allait être donné par l'armée française, et les citoyens paisibles ne pensèrent plus qu'à mettre les verrous et à laisser passer l'orage destructeur.

Préoccupées de tous ces bruits, avant-coureurs de l'événement suprême, Élisabeth et Berthe redoublaient de précautions. Ne pouvait-on s'attendre à tout de la part d'une populace exaltée jusqu'au délire?

Les deux femmes sont devenues des sentinelles vigilantes, et tandis que l'une dort, l'autre veille.

Aujourd'hui Élisabeth a veillé et Berthe l'engage à se jeter un instant sur un lit de repos.

« A une condition, répond Élisabeth, c'est que tu me réveilleras au premier danger et que tu me promettras de ne plus sortir. »

Berthe rougit et avoue qu'il lui reste une sortie à faire; elle attendait qu'Élisabeth fût assoupie pour s'esquiver. Il s'agit d'une pauvre femme infirme et seule, qu'elles ont nourrie pendant les deux siéges et qui doit se trouver sans vivres. Berthe plaide sa cause avec chaleur. Cette dernière crise peut durer plusieurs jours. Que deviendra la misérable infirme? Depuis la veille déjà elle doit souffrir de la faim. Quant aux domestiques, il est inutile de leur demander de sortir : elles ont carrément refusé de mettre le pied dans la cour.

Tout est calme en ce moment, la rue est déserte, la course ne doit durer que dix minutes. Élisabeth se laisse fléchir. La courageuse enfant se revêt de son manteau le plus sombre et met dans une aumônière du vin, du chocolat, du coke, du riz ; puis elle place un petit fagot sous son bras gauche et, après avoir juré à Élisabeth de courir rue Vavin et de revenir aussitôt, elle sort.

Elle est à peine arrivée rue Notre-Dame-des-Champs, qu'elle s'arrête toute frémissante, ne sachant trop si elle doit avancer. Des hommes barbus, à l'air farouche, apparaissent en groupes compactes. Non-seulement ils sont armés jusqu'aux dents, mais ils portent des pinces, des pelles et des pioches et ils semblent se concerter pour une entreprise commune.

Que va-t-il se passer? Est-il prudent de faire un pas de plus? Ne peut-on lui couper la retraite? Berthe s'adresse toutes ces questions; mais elle songe tout à coup à la malheureuse invalide qui souffre de la faim et du froid. Qui sait quand elle pourra retourner la voir? Est-ce son bon cœur, son énergie morale qui la poussent? Elle ne sait, mais elle continue comme malgré elle son chemin. Elle court plus qu'elle ne marche, rasant les maisons minutieusement closes. Elle arrive rue Vavin et monte au cinquième de la seconde maison. La porte d'une mansarde s'ouvre sous sa main; elle apparaît haletante, mais radieuse, aux regards de la pauvre vieille femme, qui joint les mains avec ferveur en la regardant.

La misérable n'a vu personne depuis huit jours, ses provisions sont épuisées, elle boit de l'eau pour se soutenir et se prépare

à mourir de faim et de froid. Il lui reste du bois, mais le bois n'entre pas dans son petit fourneau de fonte. Berthe s'est rapidement dépouillée de son manteau. Elle allume du feu et prépare, on peut dire à la vapeur, une tasse de chocolat à l'eau. Pendant que l'eau bout, elle range les provisions. Il y en a bien pour huit jours et, dans huit jours, ou Paris sera détruit, ou Paris sera délivré.

Cette pauvre vieille femme et cet enfant échangent des paroles sublimes.

L'une et l'autre prient pour la France, l'une et l'autre sont unies dans une foi profonde et un ardent patriotisme. Berthe, que le souvenir du bataillon qui s'est concentré au bas de la rue poursuit, se hâte beaucoup. Elle ne reste pas jouir des résultats de sa charitable cuisine. Le chocolat servi, elle adresse quelques paroles fortifiantes à la pauvre malade et descend plus rapidement qu'elle n'est montée.

Sur le seuil de la porte elle se drape dans son manteau et calcule que, rien n'alourdissant sa marche, elle sera dans trois minutes rue Cassette. Tout à coup une détonation la fait tressaillir jusqu'au cœur. Elle avance la tête au dehors. Une barricade se creuse au carrefour, des nuées d'hommes farouches y travaillent et il s'en détache un groupe qui semble poursuivre quelqu'un.

A ce spectacle, Berthe sent qu'elle n'a pas un instant à perdre. Elle se glisse en courant le long des maisons, tourne le carrefour sans être aperçue et se précipite sur les traces des hommes, lancés évidemment à la poursuite d'un fugitif.

Elle ne s'arrêta que lorsque l'un d'eux s'arrêta.

Craignant de s'engager avec ces forcenés dans l'étroite rue Cassette, elle se blottit, toute haletante, à l'angle de la rue Madame.

Des gardes nationaux, qui courent rapidement en tous sens, échangent quelques paroles avec l'officier qui s'est arrêté à quelques pas d'elle.

Il élève son épée, et d'une voix formidable :

« Arrêtez! cria-t-il; les Versaillais attaquent, laissez cet espion. Tout le monde à la barricade! »

L'ordre est entendu; ils reviennent tous en vociférant, et Berthe entend l'un d'eux qui dit, d'une voix enrouée :

« Il a son compte, le bourgeois! mais j'aurais voulu lui vider les poches. »

Elle n'en entend pas davantage, elle s'élance dans la rue Cassette et arrive éperdue devant sa maison.

Contre le large enfoncement du portail elle aperçoit un homme distingué dans son extérieur, sans doute celui que les insurgés poursuivaient. Un cercle sanglant entourait sa tête nue, il tenait ses deux mains appuyées sur sa poitrine et il avait les yeux fermés. Il les ouvrit en entendant la respiration haletante de la jeune fille, et lui jetant un regard suppliant :

« Un peu d'eau! » murmura-t-il.

Berthe courut à la petite pompe qui jaillissait en face, emplit ses deux mains et vint les approcher des lèvres du blessé.

Il but avidement. Trois fois elle recommença, voyant que cette eau le ranimait; mais elle se trouvait fort en peine devant ce malheureux dont les spasmes de l'agonie contractaient la face livide. Chaque fois qu'elle se détournait pour franchir le seuil du portail, elle trouvait son regard attaché sur elle et, machinalement, elle revenait vers lui.

Comment laisser sans secours un homme blessé à mort peut-être? mais comment rester plus longtemps absente, et dans cette rue, d'où l'on entendait les crépitements lointains d'une fusillade terrible?

Tout à coup la lourde porte tourna sur ses gonds.

Élisabeth, visiblement inquiète, parut sur le seuil.

En apercevant Berthe, sa figure se rasséréna.

« Tu nous as fait mourir d'inquiétude, dit-elle, rentre bien vite; évidemment l'armée arrive, et on se battra partout, même ici peut-être. De l'observatoire, on aperçoit les mouvements des troupes; il n'y a plus qu'à s'enfermer et à prier. »

Berthe lui montra du geste le blessé et lui raconta tout bas l'incident.

« Ces gens-là qualifient tout le monde d'espion, dit Élisabeth; il est blessé, cela suffit d'ailleurs à notre compassion. Je vais lui faire préparer un lit; mais pourra-t-il marcher? »

Elle s'approcha de l'inconnu, qui semblait s'affaisser de plus en plus sur lui-même.

« Pourrez-vous faire une vingtaine de pas pour traverser la cour, monsieur? demanda-t-elle avec bonté.

— Je l'espère, répondit-il à voix basse mais distincte, avec un soutien. »

Berthe s'approcha de lui, il posa la main sur son épaule.

Élisabeth lui prit l'autre bras, et à elles deux elles le firent franchir le seuil de la porte, qui se referma aussitôt derrière eux.

« Je cours faire préparer un lit, dit Élisabeth; il pourra marcher, je crois; mais il est fort mal. En ce moment nous vivons vraiment dans l'horreur. Puis-je te laisser seule avec lui?

— Certainement, je vais lui faire traverser la cour. »

Élisabeth rentra, et elle vit avec un étonnement profond ses deux malades habillés et debout. Elle donna rapidement ses ordres à Mélanie pour le blessé et demanda à sa mère pourquoi elle s'était levée malgré son extrême faiblesse.

« Ma fille, aujourd'hui une sorte de fièvre étrange me soutient, répondit Mme de Guerville, les détonations épouvantables qui commencent me font croire à un assaut. Je veux être debout pour saluer nos vainqueurs, et je veux l'être également si Paris nous ensevelit sous ses ruines. Un jour comme celui-ci je ne resterai pas couchée.

— Tels sont aussi mes sentiments, répondit M. Maurebel; mais vous ne nous dites pas si Berthe est rentrée.

— Berthe revient; mais en ce moment elle continue son rôle de sœur de charité. Des faiseurs de barricades ont blessé grièvement un malheureux pour lequel nous rouvrons notre ambulance. Je ne sais ce qu'il a pu leur faire. Ce n'est pas le premier venu, il a même l'air fort distingué. Peut-être a-t-il refusé de les aider dans leur hideux travail de barricade. Mère, à quoi pensez-vous de ne pas mettre votre pèlerine fourrée, et vous, monsieur Maurebel, pourquoi vous installer près de cette fenêtre dont nous allons être obligées de fermer les persiennes? Ah! mon Dieu, qu'arrive-t-il? »

M. Maurebel, cramponné des deux mains à l'appui de la fenêtre, regardait dans la cour avec une telle expression d'épouvante, qu'Élisabeth accourut près de lui.

Elle ne vit rien d'extraordinaire.

Berthe arrivait, marchant à tout petits pas, le visage tourné vers le malheureux blessé qui laissait une trace de sang sur les pavés qu'il foulait.



Il but avidement.

« Élisabeth, dit le vieillard d'une voix basse et étrangement altérée, savez-vous le nom de cet homme?

— Comment le saurais-je, monsieur? Est-ce par un temps semblable qu'on a le loisir de s'occuper du nom des gens? C'est un blessé que nous ramassons dans la rue au lieu de le ramasser sur le champ de bataille comme naguère, voilà tout.

— Mes yeux me trompent, murmura le vieillard, ma tête s'affaiblit peut-être. Élisabeth, Berthe vous appelle. »

Et il se jeta tout épuisé sur un fauteuil.

Élisabeth courut rejoindre Berthe qui pliait un peu sous le fardeau. Elle ouvrit la porte, et à elles deux elles conduisirent le blessé dans un grand salon qui avait été transformé en ambulance pendant la guerre. Un fauteuil se trouvait auprès du lit que Mme Boneau parachevait, le blessé s'y laissa tomber. Sa respiration devenait entrecoupée et du sang rougissait ses lèvres pâles. Élisabeth se mit à aider Mme Boneau.

Berthe, un verre d'eau fraîche à la main, y plongeait un mouchoir qu'elle appuyait ensuite légèrement sur les tempes livides de l'inconnu. Tout à coup la porte s'ouvrit et M. Maurebel entra. A la grande surprise d'Élisabeth et de Berthe, il traversa le vaste appartement la tête haute et d'un pas régulier et ferme. Il vint se placer en face du blessé qu'il contempla avidement.

Tout à coup, saisissant la main qui pendait inerte sur le bras du fauteuil :

« Joseph! » dit-il d'une voix forte.

Le blessé ouvrit des yeux égarés.

« Qui m'appelle? » bégaya-t-il.

Le vieillard se pencha vers lui, et collant ses lèvres a son oreille :

« Moi, dit-il, si vous êtes Joseph de Branchard. »

Le blessé tressaillit de la tête aux pieds; il fit un effort suprême pour se redresser, et regardant M. Maurebel en face :

« Vous! vous, mon père! » gémit-il.

Et il s'évanouit.

Élisabeth et Berthe avaient été les témoins muets, mais palpitants, de cette scène étrange. Berthe, en voyant la tête du blessé osciller sur le faufeuil, alla l'entourer de son bras, et regardant fiévreusement M. Maurebel, dont les yeux ternis étaient soudain devenus deux sources de larmes :

« Grand-papa, la vérité, je vous en prie? dit-elle.

— Mon enfant, la vérité.... eh bien! c'est lui ... c'est ton père. »

En ce moment, entra Mme de Guerville qui s'inquiétait de leur longue absence.

A sa stupéfaction profonde, elle aperçut Berthe appuyant ses lèvres sur le front livide du blessé, qui semblait sans vie.

XXXV

UN TÉLÉGRAMME.

Il avait été convenu que le lendemain de ce jour émouvant serait consacré aux révélations. Le repos, les soins avaient rendu quelques forces à M. de Branchard affaibli par une excessive perte de sang. On devait s'installer à son chevet, envoyer à la recherche d'un médecin quelconque, et l'arracher à la mort qui le menaçait. Vains projets! Le lendemain, Paris tout entier était enserré dans un de ces cercles infernaux que Dante décrit si magnifiquement.

La guerre fratricide qui se poursuivait depuis près de deux mois touchait à son dramatique dénoûment. Les médecins appartenaient aux ambulances, qui regorgèrent de nouveaux blessés; pendant deux jours et deux nuits les détonations de l'artillerie et de la mousqueterie ne permirent pas un instant de sommeil.

Bientôt s'allumèrent les sinistres incendies. Ce fut au milieu d'un amas de maisons en flammes que les troupes libératrices débouchèrent, le matin du 25 mai, dans le jardin du Luxembourg. L'explosion de la poudrière eut un effroyable retentissement rue Cassette. Après cette explosion, les soldats s'emparèrent de la formidable position du Panthéon, et l'insurrection se trouva vaincue sur ce point important.

Après cette victoire, chèrement achetée, il fallut redoubler de

précautions. Des hommes, des femmes et même des enfants essayaient de lancer du pétrole dans les habitations. Il s'agissait de défendre sa vie pied à pied, contre de multiples dangers. Chez nos amis, la grande salle, redevenue ambulance, regorgeait de mourants et de blessés. Mme de Guerville, Élisabeth et Berthe, électrisées par le danger même, se multipliaient et affrontaient sans pâlir les plus effroyables blessures et les plus terrifiantes agonies.

Deux hommes du monde, qui n'étaient autres que des prêtres échappés des prisons de la Commune, servaient d'infirmiers, soulageaient les souffrances du corps et enlevaient, par l'absolution, les souillures de l'âme.

Berthe, semblable à l'ange de la Compassion, circulait entre les rangées de lits, portant un plateau où étaient rangés les verres d'eau fraîche que réclamaient surtout les malheureux agonisants. Attentive pour tous, on la voyait cependant se rapprocher très-souvent du premier lit, sur lequel était couché un homme à cheveux gris, dont le regard éteint la suivait de loin avec amour.

Aucun mieux ne s'était manifesté chez M. de Branchard, et son état tenait quelque peu de l'agonie. Il avait de longues défaillances après lesquelles il reprenait toute son intelligence et toute sa mémoire. D'explication, point! Parmi ces scènes qui enlevaient puissamment l'âme à elle-même, comment s'inquiéter des événements privés des plus intéressants? Si M. Maurebel n'avait été, par le fait même de son impuissance à secourir les blessés, cloué à ce chevet, le passé fût demeuré une indéchiffrable énigme. Mais au milieu même de cette agitation, de ces transes, de ces ouragans de fer et de feu, le vieillard se penchait attentif sur la couche du moribond et il apprenait peu à peu l'historique des événements passés. Il les notait au fur et à mesure et la vérité lui apparut tout entière.

L'intervention de Marcellin de Baingal était venue ranimer dans le cœur de l'expatrié ses rancunes contre la famille de Hautefeuille et son affection naturelle pour l'enfant qu'il avait abandonnée. De là ses ordres absolus au capitaine Balmier, ordres qu'il s'apprêtait à renouveler, lorsqu'un malheur suprême était venu fondre tout à coup sur lui.

Son fils lui avait été enlevé par une fièvre maligne. Quelques

jours après sa mort, il reçut la visite du capitaine du *Nouveau-Monde*. Celui-ci venait, en personne, lui expliquer l'incident de la tempête et les motifs qui l'avaient fait reconduire Berthe à terre. Sa manière sympathique de parler du vieillard et de la jeune fille avait impressionné M. de Branchard, qui, changeant tout à coup ses projets et ne voulant plus vivre dans ce domaine plein du souvenir de celui qui n'était plus, résolut de quitter l'Amérique.

Il avait sur-le-champ mis ordre à ses affaires, s'était embarqué



Il les notait au fur et à mesure.

et était arrivé au Havre le jour même de l'investissement de Paris par les Prussiens.

Le siége fini, il s'était empressé d'y entrer. Il y était revenu le 17 mars et avait envoyé un exprès rue Cassette. On lui avait répondu que la maison n'était plus habitée que par deux dames malades.

Les concierges, qui étaient nouveaux, avaient vu partir Mme Geneviève et Armand qui n'avaient point laissé d'adresse, et ils avaient pensé que le vieillard les avait précédés ou suivis. D'ailleurs la plupart des femmes avaient la mémoire paralysée par les terrifiants événements dont elles étaient quotidiennement les témoins. La concierge avait son propre fils caché chez elle et tout renseignement, toute visite lui étaient tellement sus-

pects, qu'elle répondait sans se donner la peine d'aller aux renseignements.

M. de Branchard était tombé malade et n'avait pu se rendre lui-même rue Cassette, pour essayer d'avoir l'adresse de sa fille. C'était dans cette intention qu'il était sorti le matin du 23. Insulté par plusieurs insurgés, poursuivi par d'autres qui voulaient l'obliger à prendre les armes, il était enfin tombé dans un groupe de furieux qui l'avaient entraîné jusqu'à la barricade du carrefour Vavin. En s'entendant traiter d'espion, il avait laissé échapper des paroles violentes auxquelles un insurgé avait riposté par une balle.

Il s'était enfui, craignant surtout d'être dépouillé des valeurs qu'il portait toujours sur lui, et il était venu tomber providentiellement au seuil même de la maison qu'il cherchait.

M. Maurebel consigna d'une main tremblante sur son portefeuille les points saillants de ce récit entrecoupé. Les dernières paroles du malheureux enfant prodigue lui révélèrent un chiffre très-élevé d'une fortune, qui revenait tout entière à Berthe.

Il était temps que cette confidence se fît, le blessé s'affaiblissait visiblement. Mais son intelligence demeurait entière, et, devinant que la vie s'évanouissait pour lui, il se prépara chrétiennement à la mort.

Il suffit de quelques paroles de Mme de Guerville pour ranimer en lui la foi de son enfance.

Les circonstances extérieures n'étaient-elles pas un enseignement suprême? Devant cet écroulement universel, comment ne pas lever les yeux en haut et ne pas chercher des yeux de l'esprit et des aspirations du cœur le Médiateur, le Rédempteur de ce monde, si souvent livré aux fureurs des hommes?

Le soir même du jour de l'entrée des troupes françaises à Paris, M. de Branchard, réconcilié avec Dieu, lui rendit son âme tourmentée, et la paix suprême de la mort vint s'appliquer sur son visage.

Élisabeth et Mme de Guerville avaient entraîné hors de l'ambulance Berthe, que cette mort avait profondément impressionnée.

« C'est assez, disait Élisabeth; je te commande deux heures de repos, deux heures au moins d'absolu repos, la maison d'en face se mît-elle à flamber. »

Elle l'obligea à se coucher sur un divan, elle obligea sa mère à s'asseoir auprès d'elle et elle alla donner des ordres pour qu'on ne les dérangeât pas.

Berthe avait à peine fermé les yeux que de grands coups furent frappés à la porte même du salon où elle se trouvait.

« C'est trop fort! s'écria Élisabeth; nous savons très-bien que Paris croule et que Paris brûle; mais qu'on nous laisse agoniser en paix. Mère, je vous en supplie, n'ouvrez pas même les yeux. »

Mais une voix vibrante s'éleva du dehors et cria :

« Élisabeth ! »

Élisabeth se précipita vers la porte qu'elle refusait d'ouvrir, et André, la figure noire de poudre, l'épée à la main, entra dans l'appartement suivi d'un gros jeune homme en uniforme de mobile.

« Vous voilà, quel bonheur! s'écria André en se jetant sur un fauteuil. Ai-je eu peur, mon Dieu! J'entre avec l'armée de l'autre côté de Paris, nous sommes vainqueurs sur toute la ligne; mais tout flambe autour de nous, une scène infernale. Tout à coup on dit auprès de moi : Le quartier Saint-Sulpice brûle aussi. Jugez de mon effroi! Je m'informe. On affirme que le carrefour de la Croix-Rouge, la rue Vavin et les rues avoisinantes sont en flammes. Je fais dételer un cheval d'une prolonge d'artillerie, j'accours et me voici.

— Et me voici aussi! répéta le jeune mobile qui était présent.

— Armand! dit Berthe, qui, soulevée sur son coude, avait écouté ce rapide récit.

— Moi-même, Berthe. Voyons, il ne faut plus m'en vouloir. J'ai fui avec man Geneviève; j'étais un lâche, un poltron; mais, ma foi! quand j'ai vu les autres partir pour assiéger Paris, je me suis dit : Tu n'as pas eu le courage de te battre contre les Prussiens, eh bien! maintenant marche contre les Communeux, et j'ai marché.

— Mais enfin, mon fils, est-ce fini? s'écria Mme de Guerville en joignant les mains.

— C'est fini, ma mère.

— Tu en es sûr?

— J'en suis sûr : l'insurrection est vaincue sur tous les points. Hélas! il faut bien faire la part du feu. Ce ne sont encore que meurtres et que ruines. Vous sentirez encore longtemps l'odeur

de la poudre, du pétrole, vous verrez encore des cadavres dans les rues ; mais nous sommes les maîtres. Triste victoire !

— Maintenant, parle-nous de Jeanne, de l'enfant, de.... »

Élisabeth s'arrêta ; la figure animée d'André s'était couverte de pâleur, et il s'était précipitamment levé.

« J'espère retrouver Jeanne vivante ! » dit-il.

Une double exclamation lui répondit.

« Lorsque je suis arrivé à Boismartin, elle était attaquée d'une phthisie galopante, reprit-il. Hélas ! elle a quitté Paris et ses dangers pour échapper à la mort dont elle a une peur horrible. Puisse-t-elle ne pas l'avoir rencontrée au milieu du calme de la campagne ! Quant à Béatrice, elle se porte à merveille. Adieu. On rétablit en ce moment toutes les lignes coupées ; demain, je retourne auprès de Jeanne avec Armand qui rejoint Mme Drillon. Je vous ai vues, cela me suffit. »

Il embrassa tendrement sa mère et Élisabeth, salua Berthe et sortit suivi d'Armand.

Le reste de la journée fut employé à faire écouler les blessés de l'ambulance vers l'hôpital Necker dont les services se rétablissaient. Le soir, la dépouille de M. de Branchard fut transportée au cimetière Montparnasse en compagnie de celle de deux malheureux soldats, brûlés vifs en quelque sorte par deux misérables pétroleuses.

Élisabeth et Berthe suivirent à pied le convoi.

Lorsqu'elles rentrèrent épuisées, elles trouvèrent Armand dans le salon de Mme de Guerville.

Élisabeth pâlit en l'apercevant.

« Votre retour annonce-t-il de nouvelles catastrophes ? » demanda-t-elle fiévreusement.

Mme de Guerville, qui semblait prier les yeux fermés et les mains jointes, lui fit un signe d'appel et lui remit un papier sur lequel était tracées ces quelques lignes :

« Je reçois un télégramme de Boismartin. Je vous y attends. Jeanne n'est plus.

« ANDRÉ. »

XXXVI

OÙ TOUT LE MONDE REPARAÎT.

Il n'est peut-être pas de sensation plus étrange et plus douce que celle qui succède à une période de grands ébranlements. Les événements douloureux dont on n'assume pas la responsabilité laissent après eux le sentiment fortifiant de l'épreuve subie avec courage, avec foi, avec constance.

Cet allégement, ce bien-être eût été ressenti pleinement par nos amis de la rue Cassette, si en plus de l'humiliation de la France et de la douleur de tant de Rachels inconsolables, parce que leurs fils n'étaient plus, ils n'avaient pas eu sur le cœur cette cession forcée de l'Alsace et de la Lorraine, dont il est impossible de prendre son parti. Ce n'est pas sans regret qu'on livre sa bourse au voleur; mais comment lui pardonner l'enlèvement d'un enfant?

A part ce regret vivace et cuisant, chacun renaissait à la vie et à l'espérance. Là où il y a de la jeunesse et de la vigueur d'âme ou de corps, l'espérance renaît toujours.

La vie ordinaire reprenait son cours, le cadre des habitudes se refaisait. On déménageait, on emménageait, les habitants reparaissaient, c'était un immense mouvement de résurrection.

Mmes de Guerville ont réoccupé le premier étage, Berthe et M. Nostradamus ont suivi les bouquins qui sont peu à peu remontés à leur cinquième. Il y a eu quelque hésitation lorsqu'il

s'est agi de ce délogement. Du jour au lendemain, la fortune de Berthe a subi de grandes modifications; mais elle a cédé aux désirs de son grand-père qui aime son ancien appartement, et la question du changement de domicile est remise à plus tard. Il faut de la prudence, M. Maurebel a perdu beaucoup de forces pendant cette double épreuve. Son intelligence demeure entière; mais son corps se courbe et il sourit quand on lui parle de l'avenir.

Symptôme grave, il n'a pas voulu qu'on refît son observatoire.

« A quoi bon? a-t-il dit, mes yeux s'en vont et dans peu de temps la nature n'aura plus de secrets pour moi. »

Ce ne sont plus des livres d'astronomie qui traînent sur son large bureau, ce sont les livres qui enseignent une science plus élevée encore, science qui, traitant de la mort aussi bien que de la vie, n'a pas de limites et conserve toujours, en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance, son puissant intérêt. L'âme calme du vieux savant est enfin arrivée sur les sommets, et elle y demeure.

André est à la villa des Saules avec ses beaux-parents inconsolables à leur manière. Deux fois par semaine il vient présenter Béatrice à sa grand-mère et à sa tante.

Béatrice ne s'étant pas occupée de politique, n'ayant pas songé à pleurer sa mère, ayant toujours mangé sa bouillie avec appétit et dormi comme un petit loir, a grandi, s'est développée et témoigne d'une intelligence très-précoce.

Sa présence fait l'effet d'un rayon de soleil dans la maison de la rue Cassette. Elle aime d'ailleurs à y venir, elle aime sa grand-mère, Élisabeth, papa Damus et surtout Berthe. Berthe est sa passion, et depuis qu'elle est retournée au cinquième, il faut veiller à bien fermer les portes quand Béatrice est chez Mme de Guerville, autrement on la trouverait grimpant à quatre pattes l'escalier qui mène chez Berthe.

En ce moment, une question importante s'agite chez les de Bangly : ils veulent quitter Paris, vendre leur villa et aller se fixer dans l'Eure à leur château de Boismartin. André, au contraire, veut se rejeter dans la vie active; il a compris que la France a besoin d'hommes capables, spéciaux, et le repos lui semble une indignité.

Provisoirement, cependant, il accepte d'aller à Boismartin avec sa fille; ils sont venus passer leur dernier jour rue Cassette, et en leur honneur le cinquième est descendu au premier.

Tous ces personnages ayant souffert et lutté ensemble se sont étroitement liés, et quand des âmes généreuses et hautes se lient en de semblables circonstances, c'est pour la vie.

Donc M. Nostradamus et Berthe sont installés dans la chambre de Mme de Guerville, avec la pensée d'y passer toute la journée; mais voici qu'on carillonne à la porte d'entrée, que la porte de la chambre s'ouvre et que Mme Geneviève entre comme un tourbillon, suivie du gros Armand. Elle embrasse tout le monde, elle est dans un état d'indescriptible émotion. Elle a vu les ruines de l'Hôtel de Ville, des Tuileries; Paris est un repaire de monstres, à commencer par ceux qui ont préparé ces choses infernales. Pour elle, elle est bien convertie, elle découvre où mènent toutes les belles théories dramatiques et autres, et elle ne veut plus voir Paris, même en peinture.

En conséquence, elle vient chercher M. Nostradamus et Berthe, afin de les emmener dans la tranquille petite ville où elle a passé le temps du siége, un bijou de petite ville où l'on est bien un peu dévot; mais les faits et gestes des indévots ont beaucoup modifié les idées de Mme Geneviève sur la dévotion. Le théâtre lui manquera aussi; mais elle voit bien maintenant où mènent tous ces spectacles, où l'on se joue des choses respectables. Armand, qui s'est bravement conduit, a cependant compris les avantages de la paix et s'est enfin découvert une vocation. Il deviendra clerc chez un notaire.

Avec un joli chiffre de capitaux, on se donne des gens capables dans son étude et on s'arrange une vie très-lucrative et cependant très-douce. Dans quelques années, on achètera l'étude pour Armand; le voilà bien casé, et comme dans les contes de fées, tout finit bien et tout le monde est heureux.

Ce beau plan reçut un premier choc de la déclaration catégorique que fit M. Nostradamus de ne pas quitter Paris, et que corrobora Berthe en disant qu'elle ne s'éloignerait jamais volontairement des dames de Guerville.

« Bon! je croyais que vous alliez être ravis de vous en aller de cette poudrière, répondit Mme Geneviève au comble de l'étonnement. Comment! vous n'en avez pas assez?

— Tout parti de cette importance demande mûre réflexion d'ailleurs, dit M. Maurebel, et en ce moment, Dieu merci, il nous est loisible de réfléchir.

— Alors nous nous communiquerons nos réflexions par lettres, mon cher ami, car je ne reste point ici, je vous en avertis. Le pavé me brûle la plante des pieds, je sens partout, est-ce une idée? une affreuse odeur de pétrole. Armand, va donc demander à Mme Boneau d'aller querir mon tapissier de la rue Dauphine. Allons, dépêche-toi, tu sais que nous repartons demain et qu'il nous reste beaucoup à faire. »

A l'air dont Mme Geneviève suivit Armand des yeux, on devinait que la commission au tapissier n'était qu'un prétexte de le renvoyer.

En effet, à peine eut-il disparu, qu'elle prit un air très-grave, et faisant de la main un geste qui commandait l'attention, elle dit :

« Nous sommes ici quasi en famille et je ne veux pas tarder à débarrasser mon esprit de son plus grand souci. Écoutez bien ce que je vais dire, M.' Maurebel et toi aussi, Berthe. Berthe a dix-sept ans et il n'y a pas trop à s'étonner qu'on songe à la demander en mariage, ce que je viens faire. »

M. Nostradamus leva doucement les épaules en regardant Berthe. Mme de Guerville et Élisabeth, devant cette confidence imprévue, reculèrent discrètement leur fauteuil, et, chose assez bizarre, par un mouvement contraire, André, qui avait sa fille entre ses bras, se rapprocha vivement.

« Madame et vous, Élisabeth, ne vous éloignez pas, de grâce, ceci est simple comme bonjour et vous devinez à l'avance qu'il s'agit d'Armand, qui ne veut écouter aucune autre proposition avant d'avoir eu son paquet. »

Tous les regards s'étaient tournés vers Berthe qui rougissait.

« Allons, ma fille, répondit doucement le vieillard, as-tu une opinion là-dessus?

— J'aime beaucoup Armand, répondit Berthe avec sa gracieuse simplicité; mais je ne l'épouserai pas. Il serait inutile de me reparler de cela.

— Eh bien! voilà une réponse carrée, dit Mme Geneviève en faisant une assez laide grimace de désappointement; au fait, j'aime mieux savoir à quoi m'en tenir. Seulement, pas un mot





Sur les marches de l'église.

de ma tentative, je vous prie. Je tiens à le ramener à son étude de notaire. Une fois là, je lui donnerai la réponse, et si son désespoir est trop grand, je le laisserai aller pêcher pendant une huitaine de jours. Il adore la pêche à la ligne et j'en suis bien aise, cela occupe et cela procure d'excellentes fritures. »

L'incident était clos et il ne parut pas avoir de suites. Le lendemain, Mme Geneviève et Armand quittèrent Paris pour un laps de temps indéterminé.

Ainsi que le disait Mme Drillon, pour atténuer à ses propres yeux sa défection, M. Maurebel n'avait plus besoin d'elle, Berthe étant fort capable de tenir le ménage, surtout avec la fortune qui venait de lui échoir.

« D'ailleurs, dit-elle confidentiellement aux dames de Guerville, le pauvre Nostradamus n'en a plus pour longtemps, je le trouve horriblement décrépit, il est usé jusqu'à la corde et au premier jour il s'éteindra. Alors vous prendrez Berthe ou vous la marierez, et, permettez-moi de le dire (je ne suis pas aveugle), le jour où M. de Guerville la demandera, elle fera une autre réponse que celle d'aujourd'hui. De toutes les façons nous ne sommes pas destinées à vivre ensemble, autant vaut nous séparer, puisque rien au monde ne me ferait maintenant habiter Paris. »

Le soir même du départ de Mme Drillon, Mme de Guerville eut un entretien fort mystérieux avec Berthe, ce qui n'empêcha pas André de repartir avec Béatrice et la famille de Bangly qui avait vendu la villa des Saules. Ils allaient passer un an ensemble à Boismartin. André avait accordé une année de trêve, après laquelle il prendrait sa décision irrévocable.

Naturellement, Béatrice emportait les plus vifs regrets de sa tante et de Berthe, et il fut convenu qu'on les conduirait jusqu'à la gare Saint-Lazare, d'où l'on partait pour Boismartin.

En conséquence, ils partirent après le dîner et Mme de Guerville demeura seule.

Elle resta quelques minutes livrée à une rêverie sérieuse, mais évidemment très-douce; puis, prenant le bras de Mélanie, elle monta péniblement jusqu'au cinquième étage. Dans la cuisine régnait définitivement Mme Boneau, qui avait témoigné pendant le siége de tels sentiments et d'une telle fidélité, qu'elle avait été engagée pour un temps illimité.



« Monsieur me demandait sa bougie, dit la cuisinière, il est encore bien fatigué; mais il vous recevra certainement, madame.

— Je n'ai qu'un mot à lui dire, un seul, madame Boneau; je vous laisse, Mélanie. »

Elle traversa le corridor, frappa, et sans attendre la réponse, entra.

M. Maurebel lisait dans un immense in-folio placé tout contre la fenêtre. Mme de Guerville s'avança près de lui, et le regardant avec une expression de joie contenue, mais profonde :

« Sommes-nous heureux ! » dit-elle.

Il ferma son livre.

« Oh ! bien heureux ! » répéta-t-il.

Et levant vers le ciel son regard terni dans lequel brilla un éclair, il ajouta :

« Que n'ai-je encore un an de vie !

— Vous allez être si bien soigné, mon vieil ami, si tendrement choyé ! »

Le vieillard, qui continuait de regarder le ciel, joignit les mains.

« Je le sais, dit-il, et je bénis Dieu de tout mon cœur des grâces signalées qu'il m'a faites. Mais la machine est usée, et pendant nos désastres mon cœur a trop saigné pour un cœur de quatre-vingt-deux ans. Je vous le confie à vous, l'huile va manquer à la lampe mortelle et la lampe s'éteindra. Qu'importe? bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! J'irai boire à la source même de la science; je mourrais demain, ce soir, à l'instant même avec joie. Cependant je demande encore un an de répit. Mais le jour où je verrai ma petite-fille quitter l'autel de Saint-Sulpice au bras d'André de Guerville, ce jour-là je prononcerai mon : *Nunc dimittis*.

— Restons-en au bonheur de nos enfants, si vous voulez bien, répondit Mme de Guerville; je vous souhaite une bonne nuit et vous donne rendez-vous à un an, s'il plaît à Dieu. »

ÉPILOGUE.

Il a plu à Dieu de laisser vivre son vieux serviteur jusqu'à l'époque tant désirée. Un jour, M. Maurebel a pu monter les marches de l'église de Saint-Sulpice, en ayant l'air de soutenir une charmante mariée, qui réellement le conduisait.

Ce jour-là, pour venir habiter l'appartement situé sur le même carré que celui de Mme de Guerville, il a quitté son cinquième.

Et comme André et Berthe parlaient de conserver au moins la grande bibliothèque à cause de l'observatoire placé sur la terrasse :

« Non, non, c'est parfaitement inutile, répondit gaiement le vieillard; je ne sais pas quand Dieu me rappellera à lui, mais j'en ai fini avec les curiosités scientifiques. A quoi bon s'amuser à compter les étoiles du firmament, lorsqu'on peut s'attendre à paraître d'un moment à l'autre devant Celui dont le firmament prouve l'existence et raconte les grandeurs? Tenez pour assuré que M. Nostradamus a disparu pour toujours. »

FIN.

TABLE.

I. L'astronome et son satellite 1
II Les voisines 17
III. Armes et bagages 27
IV. Les joujoux de l'observatoire 35
V. Ce qu'amena la neige du Luxembourg 43
VI. Sur les routes 51
VII. A Bellevallée 61
VIII. En compagnie des quatre fils Aymon 71
IX. Révélations et visites 81
X. Le premier voyage de Berthe 93
XI. Comment la pauvre Berthe s'aménage dans l'appartement étrange de M. Nostradamus 99
XII. André et Élisabeth à la recherche de Berthe 113
XIII. Berthe conquiert sa niche 127
XIV. Nouvelle victoire 141
XV. La partie de Versailles 147
XVI. Monsieur Nostradamus s'exécute 155
XVII. L'amateur de dominos 163
XVIII. Où les mystérieux habitants du cinquième font leur apparition 173
XIX. Toujours les rats 179
XX. Oui ou non 185
XXI. Un grand événement 193
XXII. Les belles Péruviennes 199
XXIII. Lourde chute 207
XXIV. Une commission énigmatique 219
XXV. L'imprévu 229
XXVI. Partira-t-elle? 235

XXVII. A l'hôtel Frascati 241
XXVIII. A bord du *Nouveau-Monde* 249
XXIX. L'embellie 261
XXX. A propos de la toilette bronze 267
XXXI. Les points noirs 273
XXXII. Encore de l'imprévu 279
XXXIII. Pendant le siége 287
XXXIV. Un revenant 296
XXXV. Un télégramme 307
XXXVI. Où tout le monde reparait 311
ÉPILOGUE 289

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2